BIBLIOTECA NAZ.LE
111
G
29
NAPOLI

83
C
33.

111
G
29

LE THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME V.

Imprimerie de Mme Ve Cussac, rue Montmartre,
N°. 30.

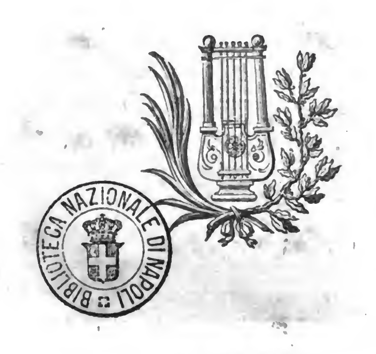
LE THÉATRE
DES GRECS;
PAR LE P. BRUMOY.

SECONDE ÉDITION COMPLÈTE,

Revue, corrigée et augmentée de la traduction d'un choix de fragmens des poëtes grecs, tragiques et comiques;

Par M. Raoul-Rochette,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.





A PARIS.

CHEZ Mme Ve CUSSAC.

M. DCCC. XXI.

EXPLICATION DES FIGURES
DE CE VOLUME.

La première est la copie d'une petite statue antique, qui représente *Euripide* assis, ayant derrière lui les titres de ses tragédies rangés par ordre alphabétique jusqu'à la lettre O. Ces titres sont au nombre de trente-sept, et il y en aurait dix de plus, si une partie du monument n'avait été endommagée. La tête de cette statue est la copie d'un autre buste antique d'Euripide. Les mains et le thyrse sont modernes; mais ces parties ont été rétablies d'après des indices et des conjectures vraisemblables. Winckelmann, *monumenti antichi inediti*. N°. 168.

La deuxième figure est copiée d'un beau camée du cabinet du Roi. L'art admirable de l'ancien lithoglyphe y fait reconnaître Euripide, malgré la petitesse de la figure, et quelques dégradations causées par le temps. La femme qui paraît le serrer du bras droit, et qui a un rouleau à la main gauche, est la muse de la tragédie. En s'attachant à Euripide, la déesse a l'air de solliciter le congé de son client, auprès d'une autre femme assise sur un rocher qui supporte un petit Hermès. Cette femme est la palestre, ou la gymnastique person-

nifiée, et assise comme elle l'est dans un tableau décrit par Philostrate. Pour saisir toute la finesse de cette allégorie, il faut se rappeler que Mnésarque, père d'Euripide, voulait faire de son fils un athlète, et que ce ne fut qu'après quelques débuts équivoques, que le jeune homme quitta la gymnastique, pour la philosophie et la littérature.

(Ce camée a été publié et expliqué pour la première fois par M. Visconti, *Iconogr. grecque*, part. 1, chap. 1, tom. I, p. 84-85, planche V, n°. 4.)

La troisième représente le sacrifice de Polyxène. C'est la copie d'une pierre gravée antique. L'artiste paraît avoir eu présente à l'esprit la description d'Euripide : la jeune princesse a déjà déchiré sa robe, et Néoptolême est prêt à lever le fer. Polyxène, par un mouvement involontaire, semble vouloir arrêter la main de Néoptolême, sans témoigner d'ailleurs de la frayeur, ni faire aucune résistance. La petite figure qui est au-dessus de la colonne représente l'âme d'Achille qui est descendue sur le tombeau pour s'abreuver du sang de la victime. L'ordre ionique de la colonne paraît un anachronisme de l'artiste, suivant l'observation de Winckelmann. *Monum. ant. ined.* N°. 144.

La quatrième figure représente Oreste, soutenu par Pylade, prêt à aller recevoir la sentence

de mort. On ne peut douter que l'auteur du monument antique, dont cette gravure est la copie, n'ait eu intention de peindre ces deux héros. Il n'est pas aussi sûr que l'action qu'il a eue en vue, soit celle qu'on lui attribue ici. Winckelmann croit qu'Oreste est représenté sortant du sommeil léthargique où il tombait après ses accès de fureur. Il se pourrait donc que l'artiste eût voulu peindre le moment où Oreste veillait auprès du bûcher de sa mère, et où (comme il le dit à Ménélas) Pylade seul était auprès de lui; ou bien encore une scène de *l'Iphigénie en Tauride.* Quoi qu'il en soit, le caractère de cette figure est si touchant et si conforme à celui de l'Oreste d'Euripide, qu'on n'a pas cru devoir rien changer à ce beau monument: on y a seulement ajouté la représentation du palais des rois d'Argos, pour déterminer le lieu de la scène, p. 427. *Monum. ant. ined.* n. 158.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

Antigone est un sujet tellement lié avec la *Thébaïde*, que l'un ne peut être intelligible sans l'autre. Etéocle et Polynice, fils d'OEdipe, étaient convenus de partager le sceptre, de manière que chacun d'eux régnerait alternativement une année. Etéocle, premier possesseur, ayant goûté les appas de la couronne, ne se trouva pas d'humeur à observer le traité. Il se maintint sur le trône; et Polynice, à la tête d'une armée d'Argiens, vint fondre sur Thèbes. Après un combat assez long, les deux frères convinrent de vider leur différend seul à seul, et s'entre-tuèrent. Créon, leur oncle, prit en main le gouvernement. Mais le premier essai qu'il fit du pouvoir suprême, fut de porter une défense expresse de donner la sépulture à Polynice, qu'il déclara digne de cet effroyable opprobre, pour avoir porté la guerre dans sa patrie. Quiconque oserait tenter de lui rendre les derniers devoirs, devait être enterré tout vivant.

Antigone, sœur de Polynice, crut devoir plus écouter la pitié que la crainte, et contrevint à la loi. Elle en fut la victime. Ce dernier trait est la

matière de l'*Antigone* de Sophocle. Nous en verrons quelques morceaux dans celle de Rotrou qui l'a traduite en partie du grec. Voici les personnages : Antigone, et sa sœur Ismène ; un chœur de vieillards thébains ; Créon, roi de Thèbes ; un garde ; Hémon, fils de Créon ; Tirésias, devin ; un officier ; un esclave ; Eurydice, femme de Créon. La scène est à Thèbes, dans le vestibule du palais, et le temps où commence l'action, est la nuit finissante. Ces deux points sont exactement marqués dès la première scène, suivant la pratique de Sophocle.

ACTE PREMIER.

Pour exposer le sujet naturellement, Antigone attire sa sœur Ismène dans le vestibule du palais, comme pour lui communiquer un secret qu'elle ne veut confier qu'à une sœur. C'est une finesse d'art qui fait sentir à quel point Sophocle avait médité sur la vraisemblance théâtrale. Antigone commence. « Chère Ismène, est-il encore quel-
» ques maux destinés à la maison d'OEdipe, que
» Jupiter n'ait pas répandus sur nos têtes ? Non
» sans doute : le crime, la douleur et l'ignominie
» ont concouru à former nos communs malheurs.

» Savez-vous l'édit cruel que vient, dit-on, de » rendre le nouveau roi? » Ismène répond : « Nos » deux frères se sont donné mutuellement la mort. » L'armée des Argiens vient d'être défaite : voilà » tout ce que je sais. — Hé bien, dit Antigone, » je sais plus ; et c'est pour vous faire unique dé- » positaire de mon secret, que je vous amène hors » du palais. » Elle apprend à sa sœur que Créon a donné un ordre de faire une pompe funèbre pour Etéocle : mais qu'à l'égard de Polynice, il a défendu aux Thébains de l'inhumer et de le pleurer, sous peine de mort : qu'il va même paraître pour réitérer publiquement ce barbare édit, et qu'elle entrevoit ses funestes projets. Car elle ajoute ces paroles que je tire de Rotrou, en demandant quelque indulgence pour le vieux style du maître de Corneille :

L'ordonnance avec soi porte sa fin expresse [1].
C'est à nous qu'elle parle, à nous qu'elle s'adresse.
La racine arrachée et les arbres détruits,
Le cruel veut encore exterminer les fruits.
Or il est temps, ma sœur, de montrer qui nous sommes,
Et qui peut plus sur nous ou des dieux, ou des hommes.

Voilà du moins le sens et le tour de Sophocle. Peut-être sera-t-on bien aise de voir une partie

[1] *Antigone* de Rotrou, acte III, sc. V.

de la scène, qui est, ou peu s'en faut, une traduction du grec.

ISMÈNE.

Dieux, que proposez-vous? Et que pouvons-nous faire,
Qui ne soit inutile au repos de mon frère?

ANTIGONE.

Acquittons-nous au moins selon notre pouvoir.

ISMÈNE.

Mais, ma sœur, l'impuissance excuse le devoir.

ANTIGONE.

Quoi! vous vous défendez d'un si pieux ouvrage!

ISMÈNE.

L'espérance me manque, et non pas le courage...

Rotrou pousse trop cette pensée, qu'il fait dégénérer en jeux de mots. Reprenons le fil de Sophocle :

ANTIGONE.

Mais Polynice est votre frère et le mien.

ISMÈNE.

Mais Créon, notre roi, a porté une défense précise.

ANTIGONE.

Hé! est-il le maître de m'écarter d'un frère?

ISMÈNE.

Songez, ma sœur, qu'OEdipe, notre malheureux

père, après s'être privé de la lumière, a terminé sa course dans la tristesse et l'ignominie. Sa mère, son épouse, double titre de maux, a fini elle-même sa destinée par un lien fatal. Nos deux frères, victimes l'un de l'autre, ont péri en un même jour. Restes déplorables de ce sang infortuné, songez combien nous péririons plus misérablement, si nous offensons notre tyran :

Nous ne pouvons rien [1].
Un peu d'abaissement aujourd'hui nous sied bien.
Ce n'est pas qu'en effet notre soin se refuse ;
Le sang convie assez, mais la faiblesse excuse ;
Et déjà mon devoir s'en serait acquitté,
S'il ne fallait céder à la nécessité.

ANTIGONE.

Allez, je ne vous presse plus, et vos lâches frayeurs me rendraient votre secours inutile. Prudente à votre gré, cédez au temps ; il suffira de moi pour accomplir ce devoir. Il me sera beau de mourir après l'avoir rendu. Pieuse envers un frère, et, s'il le faut, victime de ma piété, je partagerai son tombeau. Déshonorez les dieux et les morts, puisqu'il vous plaît ainsi. Assurée d'être éternellement avec eux, j'aime mieux leur plaire qu'aux tyrans.

ISMÈNE.

Ah ! que vous me causez une frayeur extrême ! [2]

[1] Rotrou, *ibid.* [2] *Ibid.*

ANTIGONE.

Ne m'épouvantez pas, et tremblez sur vous-même.

ISMÈNE.

Soyez secrète au moins, comme je vous promets
Que, par moi, ce dessein ne se saura jamais.

ANTIGONE.

Si rien est à cacher, cachez votre faiblesse;
Je fais gloire, pour moi, que ma vertu paraisse.

ISMÈNE.

Comme dans les dangers vous vous précipitez!

ANTIGONE.

Avec autant d'ardeur que vous les évitez.

ISMÈNE.

Je vous l'ai dit cent fois, cette œuvre sera vaine.

ANTIGONE.

Bien, mon pouvoir cessant fera cesser ma peine.

ISMÈNE.

Mais ce n'est pas assez d'entreprendre ardemment:
L'honneur de l'entreprise est en l'évènement.

ANTIGONE.

Vos raisons, comme vous, sont de si peu de force,
Que, loin de m'arrêter, cet obstacle m'amorce.
Laissez indifférent mon bon ou mauvais sort;
Voyez, si je péris, mon naufrage du port.
Pour moi, je tiens plus chère et plus digne d'envie

Une honorable mort, qu'une honteuse vie ;
Et de mes ans enfin voir terminer le cours,
Ne sera qu'arriver où je vais tous les jours.

ISMÈNE.

Allez donc : que le ciel, pour vous et pour mon frère,
Conduise ce dessein mieux que je ne l'espère !
Mais vos soins, si mon cœur ne m'abuse aujourd'hui,
Préparent un cercueil plus pour vous que pour lui.

Quoique ces vers soient un peu surannés, leur tour est naturel, et exprime assez celui du poëte grec, dont toutefois les pensées, plus fidèlement rendues, plairaient peut-être davantage. Cette scène est dans le goût de celle qu'on a vue entre Electre et Chrysothémis, [1] dont le contraste est précisément le même que celui d'Antigone et d'Ismène.

Le chœur (ce sont des anciens du pays qui s'assemblent par ordre de Créon) bénit, en entrant, l'heureux jour où Thèbes sauvée a triomphé des Argiens : il repasse les évènemens funestes dont il vient d'être témoin, et célèbre la victoire des Thébains. Un traducteur latin [2] a fait de ce morceau une très-belle ode latine, où la comparaison de Thèbes avec un dragon, et de l'armée ennemie avec un aigle est vivement exprimée, aussi bien

[1] *Electre de Sophocle*, acte III, scène unique, t. III, p. 209.
[2] George Rataller.

que la protection visible de Jupiter en faveur des Thébains, le meurtre des deux frères, et la victoire complète remportée sur l'armée ennemie. Cette ode finit par un mot qui marque encore que c'est le temps de la nuit : » Allons remplir tous » les temples de nos chants nocturnes. » Sur cela arrive Créon qui a ordonné aux vieillards de s'assembler.

Créon leur tient un discours, où, après avoir loué leur fidélité pour leurs rois, et allégué une sentence citée depuis par Démosthène, à savoir qu'*un roi n'est bien connu que quand il règne*, il étale un grand zèle pour la patrie; et, afin de commencer d'en donner une preuve, il publie la défense qu'il a faite d'enterrer Polynice, comme ennemi de Thèbes; et il décerne au contraire de grands honneurs à Etéocle, pour avoir vaillamment défendu l'état. Il égale le supplice à l'honneur, et prétend que la peine soit aussi affreuse que la récompense est belle et honorable.

Les vieillards, sans considérer les suites et les projets politiques de Créon, se rendent aveuglément aux volontés du roi; flatterie que Sophocle a mise exprès, pour faire sentir aux Athéniens le bonheur de leur indépendance. Cette loi, ainsi publiée et non contredite, passe dans tout le cours de la pièce pour une loi de l'état entier. Créon laisse toutefois entrevoir, quoique le chœur lui ré-

ponde de l'obéissance des Thébains, qu'il craint de trouver quelque réfractaire à la loi. Rotrou a encore imité cette scène, et même il a enchéri sur Sophocle; car il suppose une délibération où l'on voit deux courtisans, dont l'un souscrit à la loi et l'autorise, tandis que l'autre ose la blâmer en ces termes :

C'est trop, Cléodamas, exagérer son crime [1] ;
Que sa prétention fût juste ou légitime,
Encor ce traitement paraît-il inhumain ;
Il fut homme, il fut noble, il fut prince et thébain.
Je veux qu'il soit coupable; il laisse en son offense
Une matière au roi d'exercer sa clémence.
D'un règne commençant la première action
Fait dessus les esprits beaucoup d'impression ;
Et la douceur y trace une secrète voie
Par où le joug passant se reçoit avec joie.
La rigueur au contraire en ces évènemens,
Jette au pouvoir des rois de mauvais fondemens.
A peine il s'établit, qu'on souhaite qu'il cesse,
Et tout joug nous déplaît, quand d'abord il nous blesse.
Sire, outre ces raisons, que votre piété
Lie aujourd'hui les mains à votre autorité ;
Donnez à votre règne un favorable augure ;
Accordez la justice avecque la nature ;
Régnez sur les esprits, premier que sur les corps ;
Faites honneur aux dieux, en faisant grâce aux morts.

[1] Rotrou, *Antigone*, acte IV, sc. I.

Ce morceau, autrefois brillant, et maintenant passé à cause du caprice des modes dans l'expression, fait du moins connaître le goût et la manière de penser d'un poëte qu'on ne lit presque plus. Revenons à Sophocle.

Un garde vient tout effrayé, et fait une suspension qui marque combien Créon était déjà craint dans Thèbes, et qu'apparemment les rois y étaient ponctuellement obéis. Tout son récit est plein de naïveté. Il dit : » Qu'il tremble de prononcer ce » qu'il va dire, et que, dans le chemin, il se di- » sait souvent à lui-même : Où vas-tu, misérable ? » tu cours à une perte assurée. Mais, si tu de- » meures, on te desservira auprès de Créon, et tu » n'en seras que plus à plaindre. Tristes réflexions, » ajoute-t-il, qui rendent toujours le chemin » long, quelque court qu'il puisse être. » Ce sont là de ces morceaux antiques dont la naïve délicatesse ne paraissait pas aux Grecs indigne de la tragédie. Hé! pourquoi le seraient-ils? Serait-ce parce que, parmi les Latins, Térence a été le premier à les faire entrer dans ses comédies, et que Sénèque n'a point eu le goût de les enchâsser dans le tragique ?

Le garde, pressé de parler, et rassuré par le roi qui lui promet de le renvoyer sans danger, déclare enfin qu'on a rendu quelques honneurs au corps de Polynice, c'est-à-dire qu'on a répandu

du sable alentour, et qu'on l'a arrosé de libations mortuaires. Il proteste qu'aucun des gardes ne s'en est aperçu, et qu'on n'a trouvé nul vestige qui pût faire connaître l'auteur, de sorte qu'ils ont pris d'abord cela pour un prodige; que cependant ils s'accusaient les uns les autres, jusqu'à en venir presque aux mains : » Que tous, du reste, étaient » prêts à s'exposer à manier le fer brûlant, et à sou- » tenir l'épreuve du feu, en marchant à travers les » flammes, pour montrer leur innocence; » ce sont les termes de Sophocle; qu'enfin un d'eux les avait déterminés par son autorité à tirer au sort pour décider qui irait porter cette nouvelle au roi.

Le chœur ajoute qu'il penche à croire que c'est là un ouvrage des dieux. Mais Créon, en roi irrité, le reprend aigrement de cette pensée. « Quoi! » les dieux honoreraient eux-mêmes du tombeau » un perfide qui venait, la torche à la main, em- » braser leurs temples, et abolir leurs lois! » Il attribue donc cet attentat à quelques mutins, qui, à prix d'argent, auront acheté des ministres de leur rebelle pitié, pour contrevenir à la loi. Il soupçonne les gardes, et il jure de les perdre tous, s'il ne trouve le coupable. Le garde se retire, heureux d'en être quitte, et jurant de son côté de ne revenir plus.

L'intermède du chœur est une morale sur l'adresse extrême de l'homme, qui tourne ou au bien

ou au mal, le génie inventif qu'il a reçu des dieux, mais qui ne sait point l'art de se dérober à la mort. Cette morale tombe sur le prétendu coupable, qui a eu l'adresse de rendre les derniers devoirs à Polynice, malgré l'attention des gardes, sans pouvoir toutefois éviter le supplice qui l'attend. En effet, le chœur voit aussitôt arriver Antigone qu'on a surprise auprès du cadavre.

ACTE II.

Le même garde qui a paru dans le premier acte, revient malgré ses sermens, dont il se croit dégagé par la foi publique, et il amène lui-même Antigone pour se justifier aux yeux du roi. La princesse, sans redouter le pouvoir du tyran, convient de tout ce que dit le garde qui l'a trouvée inhumant Polynice. Elle ose même en faire gloire. Rotrou rend bien la pensée de Sophocle en deux vers:

CRÉON.

Vous faisiez donc vertu de transgresser mes lois [1] ?

ANTIGONE.

Oui, pour servir les dieux qui sont plus que les rois.

[1] Rotrou, *Antigone*, acte IV, sc. III.

» Ce n'est point Jupiter, dit-elle, ni la justice » qui ont dicté votre arrêt, et je n'ai pas cru » qu'une loi humaine eût assez de force pour en- » gager les hommes à violer les divines lois, ces » lois qui, sans être écrites, sont immuables, et » d'une origine si reculée qu'on l'ignore. » Le reste de son discours sur la pitié fraternelle et sur le mépris de la mort, est de la même force. Ce qui étonne, c'est que le chœur, dont le devoir, comme dit Horace, est de relever la vertu, n'ose approuver la fermeté d'Antigone, sans doute de peur de déplaire à Créon. Ce roi, enflammé de courroux, jure qu'il la fera mourir elle et sa sœur, qu'il soupçonne d'avoir part au crime. Il ne peut surtout pardonner à Antigone cet air de grandeur et de fierté noble, qui lui fait braver la tyrannie. A entendre Créon, elle est la seule qui trouve son action belle et honorable. Mais elle répond, en montrant les vieillards, que c'est la crainte seule qui enchaîne leur langue, et qui leur fait cacher leurs vrais sentimens.

Sur ces entrefaites, Ismène éplorée vient prendre part au malheur de sa sœur. Créon lui demande avec hauteur, si elle s'avoue coupable comme Antigone. » Oui, répond Ismène, je me dé- » clare complice; l'action est trop belle pour la » désavouer. » Cette scène est un beau combat de générosité. Ismène oublie ses frayeurs pour se

feindre criminelle, et s'exposer à la mort. Antigone de son côté ne veut pas lui céder la gloire du crime et du supplice. » Vous ne l'avez pas même » voulu, dit-elle. — Ah! répond l'autre, je ne » rougis point de votre malheur, et je veux m'asso- » cier à vos dangers. »

ANTIGONE.

Les dieux savent qui de nous deux a fait le crime, et je ne reconnais point pour amis ceux qui n'aiment que de paroles.

ISMÈNE.

Ah! ma sœur, ne me faites pas l'affront de m'empêcher de mourir avec vous; souffrez que j'apaise du moins par mon sang les mânes d'un frère négligé.

ANTIGONE.

Non: laissez-moi le crime et le châtiment.

ISMÈNE.

Hé! que deviendrai-je sans vous?

ANTIGONE.

Demandez-le à Créon, puisque vous avez la faiblesse de dépendre de lui.

ISMÈNE.

Ah! ma sœur, vous m'accablez.

ANTIGONE.

Je vous plains ; mais votre lâcheté mérite bien cette peine.

ISMÈNE.

Hé ! que puis-je faire de plus, que de m'offrir à mourir avec vous ?

ANTIGONE.

Vivez ! je ne vous envie point ce bonheur.

ISMÈNE.

Malheureuse ! je vivrais et vous mourez ?

ANTIGONE.

C'est le partage que nous avons choisi l'une et l'autre ; vous la vie, moi la mort.

ISMÈNE.

Je vous l'avais prédit.

ANTIGONE.

Votre prudence doit plaire en cette cour, et ma fermeté cherche aux enfers des approbateurs.

ISMÈNE.

Le crime nous est commun.

ANTIGONE.

Non, encore une fois, vivez. Pour moi, depuis long-temps j'ai consacré ma vie à la gloire d'honorer ce que j'ai de plus cher.

Cette générosité mutuelle va, dans Antigone,

jusqu'à la fierté, dans Ismène, c'est compassion, c'est tendresse pour sa sœur, qu'elle ne peut se résoudre d'abandonner. » Quoi, dit-elle au tyran, » ferez-vous mourir l'épouse destinée à votre fils ? » C'est qu'en effet Hémon aimait Antigone. Créon sacrifie ce tendre intérêt à sa politique et à sa fureur; et voilà le seul bien que regrette Antigone. Il lui échappe un soupir vers Hémon, ou plutôt elle le plaint d'avoir un père si dénaturé. Le tyran outré paraît déterminé à faire mourir Antigone, et fait garder à vue l'une et l'autre sœur. Rotrou a présenté le même combat d'amitié entre elles; et de plus il en fait naître un autre tout semblable entre Antigone et la femme de Polynice; car il suppose que ce prince avait amené avec lui son épouse dans l'espérance de s'emparer de Thèbes et d'y régner.

Les vieillards tirent de tout ceci une moralité générale sur les misères attachées à la condition humaine, et particulièrement sur les infortunes qui accablent la maison d'OEdipe. Il y a entre autres une belle strophe sur le suprême pouvoir de Jupiter que rien ne peut arrêter, pas même l'éternité, et sur ses lumières qui s'étendent à l'avenir comme au passé. Dans une autre, on voit l'application d'un mot dit par un sage; à savoir que *le mal même se revêt de l'apparence du bien aux yeux de celui que le destin pousse à sa perte*:

c'est du prétendu crime d'Antigone que le chœur veut parler.

ACTE III.

Hémon, la douleur peinte sur le visage, vient trouver le roi, son père, au sujet de la triste nouvelle qu'il a apprise. Il lui parle d'abord avec tout le respect possible, et toute la modération d'un fils, jusqu'à paraître négliger les intérêts de l'amant; car il proteste qu'il est prêt à redresser ses inclinations sur celles d'un père, s'il juge ses vues plus droites, et qu'il n'est point d'amour si cher qu'il ne lui sacrifie. C'est ici que Créon l'arrête en lui répondant qu'il ne peut faire mieux que de soumettre ses plus tendres sentimens aux volontés paternelles: et, pour lui faire goûter une maxime si dure, il exagère le crime d'Antigone comme une désobéissance pernicieuse à un état; et il relève la nécessité où se trouve un roi de donner des exemples de sévérité qui contiennent le peuple dans le devoir.

Mais, dans toutes ces maximes, si belles en apparence, il paraît que l'homme parle plus que le roi. Il ne peut dévorer l'affront d'avoir été bravé par une jeune princesse. La scène de Diégo et de

Rodrigue dans le *Cid*, a beaucoup de rapport avec celle-ci. Diégo dit, comme Créon :

> Nous n'avons qu'un honneur : il est tant de maîtresses, etc.

Rotrou termine le discours de Créon par une sentence qui n'est pas tout-à-fait celle de Sophocle, mais qui en suit naturellement :

> Sur les desseins des rois, comme sur ceux des dieux,
> De fidèles sujets doivent fermer les yeux ;
> Et, soumettant leur sens au pouvoir des couronnes,
> Quelles que soient les lois, croire qu'elles sont bonnes.

Le chœur approuve le discours de Créon. C'est encore une flatterie. Aussi appuiera-t-il, quoique timidement, la réponse d'Hémon, dont voici la substance : « Mon père, la prudence est un don » [illegible] dieux, le plus grand, sans doute, qu'ils » aient départi aux hommes. Il ne m'appartient » pas de contredire les décisions d'un père, et » il se trouvera assez de courtisans pour les ap- » prouver en sa présence. Mais il est du devoir » d'un fils de vous déclarer les sentimens intimes » du peuple. Le respect les déguise, et la flatterie » seule est le langage qu'on ose parler à votre » cour. Toutefois j'entends les bruits secrets, et » je ne puis vous céler que tout Thèbes pleure An- » tigone, comme digne d'un tout autre sort que » celui où elle se voit condamnée. Quoi, disent » les Thébains, une princesse qui a porté la piété

» jusqu'à exposer sa vie pour procurer à un frère » le seul bien qu'il pût attendre des mortels, ne » méritait-elle pas plutôt une couronne qu'un » supplice? O mon père! Rien ne m'est plus cher » que votre conservation et celle de l'état; et qu'y » a-t-il de plus désirable pour des fils, que la » gloire d'un père, et pour un père que celle de » ses fils? Au nom de cet amour mutuel, daignez » ne pas donner dans le préjugé trop ordinaire, » qu'un roi soit à couvert de l'erreur. » Cette morale est poussée assez loin à la manière des Grecs. Il finit en priant son père de laisser fléchir son cœur et de donner lieu à de plus doux sentimens. Tout ce discours est noblement traduit dans Rotrou; en voici quelques vers :

Jamais la vérité, cette fille timide,
Pour entrer chez les rois ne trouve qui la guide :
Au lieu que le mensonge a mille partisans,
Et vous est présenté par tous vos courtisans.

Le roi, irrité de voir un fils assez hardi pour reprendre son père et son roi, le traite en esclave plutôt qu'en sujet et en fils. La contestation se ranime par plusieurs vers serrés et dialogués d'une façon digne de Sophocle, et que je donnerais de la manière de Rotrou, si elle n'était un peu trop passée. La modération du fils se tourne en fermeté, et le courroux du père, en fureur. Celui-

ci ordonne qu'on amène Antigone pour la faire expirer aux yeux d'Hémon. Hémon se retire, tout hors de lui-même, après ces beaux vers que j'emprunte du poëte français, imitateur de Sophocle :

Ce ne sera jamais, au moins en ma présence,
Que l'on accomplira cette injuste sentence ;
Faites à vos flatteurs autoriser vos lois,
Et voyez votre fils pour la dernière fois.

Créon, pour ôter à son fils toute occasion de remuer, veut hâter sa vengeance. Il excepte Ismène du supplice ; mais il condamne Antigone à être enfermée toute vive dans une grotte, avec un morceau de pain, pour empêcher, dit-il, que la peine de sa mort ne retombe sur Thèbes. Telle était la superstition payenne, qui trouvait le secret de se venger sans crime. Car c'était une impiété de faire mourir quelqu'un par la faim ; et pour sauver le reproche que son ombre aurait pu faire à sa terre natale de l'avoir englouti pour se dispenser de le nourrir, on donnait une légère nourriture à ceux qu'on enfermait vivans dans le sein de la terre. Créon termine la scène par une dérision très-impie. « Antigone, dit-il, obtiendra de Pluton, le seul des dieux qu'elle honore, le privilège de ne pas mourir, ou bien elle apprendra combien il lui sert de peu d'honorer les divinités infernales. »

Pour contraster à ces mouvemens de théâtre, les deux scènes suivantes sont pleines de tendresse. Les vieillards font d'abord leurs réflexions sur la force de l'amour, au sujet de celui d'Hémon. Ils commencent ainsi : « Amour, dieu invincible, » tu renverses les plus brillantes fortunes, quoique » tu ne résides que sur les joues d'une fragile » beauté. Ton empire s'étend sur les mers, dans » les bois, sur les mortels et sur les dieux. Nul » d'eux ne peut éviter tes traits; mais ils portent » la fureur dans les cœurs. Tu précipites même » les justes dans le crime : et c'est toi qui viens » d'exciter une nouvelle tempête dans la maison » d'OEdipe. » Le chœur ne saurait toutefois refuser des larmes au destin d'Antigone, dont le lit nuptial va être, dit-il, un tombeau.

Antigone fait avec le chœur la seconde scène. Ce sont ses dernières plaintes qu'elle vient faire à la manière des anciens, et que les latins appelaient *novissima verba*. On en a vu de pareilles dans l'*Iphigénie en Aulide* [1]. Rien de plus touchant que ces morceaux chez tous les poëtes de la Grèce, où ces plaintes étaient essentiellement en usage.

ANTIGONE.

Citoyens de Thèbes, jettez les yeux sur une

[1] *Iphigénie en Aulide*, acte V.

princesse déplorable qui suit la dernière route où aboutissent les mortels, et qui voit le soleil pour ne le plus revoir. La nuit éternelle qui entraîne tout, me conduit toute vive aux bords de l'Achéron. C'est-là l'hymen qui m'est préparé. Car, hélas! son flambeau ne s'est point allumé pour moi, et les temples n'ont point retenti du chant nuptial.

Elle se compare à Niobé qui fut changée en rocher de marbre. Le chœur la loue plus qu'il ne la console, et c'est sur cela qu'elle atteste ainsi le peuple. « O Thèbes, ô citoyens, ô sources de » Dircé, et vous, forêts voisines, soyez témoins » de la loi barbare qui me précipite, dirai-je, dans » une prison, ou dans un tombeau, parmi les morts » ou les vivans, ou plutôt hors du commerce des » uns et des autres, sans être pleurée par ceux qui » me sont le plus chers. »

Sur une parole du chœur qui lui rappelle le souvenir d'OEdipe, dont les malheurs retombent sur elle, Antigone s'écrie encore : « Quelle plaie aigrissez-vous, cruels, en me remettant sous les » yeux le destin des Labdacides! O furies, spec- » tatrices de l'hymen de ma mère! O affreux hy- » men! De quel sang suis-je issue, et à quel sort » étais-je réservée! Frère malheureux, devenu » époux sous d'horribles auspices, c'est vous, qui, » tout mort que vous êtes, m'entraînez toute » vivante au tombeau! »

Voilà une légère idée des derniers adieux d'Antigone, assez semblables, comme on peut conjecturer, aux pleurs que versa la fille de Jephté [1], quand elle alla sur les montagnes pleurer sa virginité avant que d'être sacrifiée, soit que ce sacrifice fût réel ou mystérieux. Il ne faut donc pas faire un crime à Sophocle, comme s'il démentait en ceci le caractère de fermeté qu'il a donné à Antigone. Car courir à la mort, sans avoir la moindre impression de sensibilité, c'est plutôt brutalité qu'héroïsme. On voit souvent des misérables qui se rient du supplice, non qu'ils surmontent l'horreur naturelle de la mort; mais parce qu'en effet leur esprit très-borné, et leur cœur enivré du crime, les ont rendus incapables de sentir ou d'apercevoir le prix de la vie, sur-tout dans la chaleur du combat. Mais s'exposer de sang-froid à mourir, et sentir toutefois le prix de son sacrifice, voilà l'héroïsme. Les plaintes que fait Antigone, après cet effort, sont les derniers soupirs de la nature, qui, loin d'étouffer la générosité, lui donnent au contraire un nouveau relief.

Créon finit ce spectacle si touchant par un trait inouï de tyrannie. Il trouve mauvais que la princesse prolonge plus long-temps ses plaintes; et il donne ordre qu'on la conduise à l'autre, en pro-

[1] Au *Livre des Juges*, chap. 11, v. 34, et suivans.

testant que ni lui, ni les Thébains ne seront souillés par ce nouveau genre de mort.

« O sépulcre! s'écrie Antigone, ô caverne! ô lit » nuptial! tu seras donc ma demeure éternelle! Je » vais retrouver les miens aux enfers. Proserpine » les a presque tous enlevés. »

De ce sang déplorable,
Je mourrai la dernière et la plus misérable.

Racine, *Phèdre*, act. I, sc. III.

C'est, mot pour mot, le sens de Sophocle qui a passé dans ce vers de Racine, sans que peut-être Racine s'en soit aperçu; tant la pensée est naturelle, et tant il avait l'esprit nourri des tours de Sophocle et d'Euripide! Antigone continue: » Obligée de périr à la fleur de l'âge, je me con- » sole dans l'espoir que ma présence sera précieuse » à OEdipe, à Jocaste et sur-tout à mon frère. » Chers morts, c'est à ces mains que vous devez » les honneurs funèbres que vous avez reçus. Et » toi, Polynice, tu sais que mon trépas est le prix » de ma tendresse pour toi. Mais enfin mon cœur » est satisfait, et mon crime m'est glorieux. Les » cœurs généreux me rendront cette justice. Si » j'eusse été mère, et qu'il m'eût fallu rendre les » derniers devoirs à un époux, au prix de ma vie, » je n'aurais pas bravé une loi publique. » C'est que la tendresse pour ses enfans aurait dû l'empor-

ter sur les honneurs dus à un époux mort. Aussi apporte-t-elle pour raison de cette différence entre un mari et un frère, qu'elle aurait pu trouver un autre mari; mais qu'OEdipe et Jocaste étant morts, elle n'a plus d'autre frère à espérer. J'ai appréhendé que ce sentiment, tout épuré qu'il est, ne parût étrange en notre langue, et contraire à la véritable idée de Sophocle; car ce poëte prétend rendre Antigone plus aimable, en la rendant innocente, et en la lavant du soupçon d'avoir voulu couvrir du voile de la piété un attentat sur les lois. « C'est » donc pour un devoir si juste, continue-t-elle, » que Créon me condamne à périr abandonnée de » ceux mêmes qui me devraient du moins le tribut » de leurs larmes. Grands dieux! Quelle de vos » lois ai-je donc violée? Mais pourquoi tourner mes » regards vers les dieux? Quel secours puis-je en « attendre? C'est ma piété même qui m'attire le » supplice destiné aux impies. Que dis-je? Si ma » mort est un arrêt du ciel, j'y souscris; si j'ai pé» ché, je pardonne, et je me soumets à la peine. » Mais, si la loi est injuste, puissent ceux qui l'ont » portée, éprouver tous les maux dont ils m'acca» blent aujourd'hui! »

Créon presse les gardes; et cette scène se tourne insensiblement en intermède. Car Antigone part en protestant contre l'injustice, et en reprochant aux Thébains leur dureté à la vue d'une princesse

si indignement traitée. Les vieillards ne répondent qu'en alléguant quelques exemples de pareilles infortunes, tels que celui de Danaé et d'Orphée, qui périrent malheureusement, quoique issus d'un sang illustre, tant le destin est insurmontable. C'est par la crainte du tyran, qu'ils rejettent sur le destin une mort qu'ils savent être l'effet de la tyrannie. Mais il fallait bien peindre au naturel les cours des rois, pour frapper les Athéniens par le retour délicat qu'ils faisaient sur leur liberté.

ACTE IV.

Tirésias arrive conduit par un domestique, et la scène est exactement telle que l'a rendue le vieux poëte que j'ai déjà cité. J'en mettrai ici le commencement, sans appréhender que la naïveté de ses expressions dégrade ici la simplicité du dialogue grec :

TIRÉSIAS.

La lumière d'un seul sert à deux que nous sommes :
C'est aux hommes aussi de conduire les hommes.

CRÉON.

Que nous apprendrez-vous, bon vieillard, qui, sans yeux,
Lisez si clairement dans les secrets des dieux ?

TIRÉSIAS.

Un avis qui regarde, et vous et votre empire :
Mais pesez mûrement ce que je vais vous dire.

CRÉON.

J'ai toujours obéi, vous, toujours ordonné.

TIRÉSIAS.

C'est l'unique secret qui vous a couronné.

CRÉON.

Aussi vous consulté-je en tout ce qui me touche,
Assuré que les dieux parlent par votre bouche.

TIRÉSIAS.

Sur-tout, pour votre bien, croyez-moi désormais :
Car le besoin en presse, ou ne pressa jamais.

CRÉON.

O dieux, quelle frayeur m'excite ce langage !

TIRÉSIAS.

Bien moindre que ne doit ce funeste présage.

Ici Tirésias raconte ce qui est arrivé; à savoir, un combat sanglant d'oiseaux, le peu de succès des sacrifices, et choses pareilles, de funeste augure. Il conclut que Thèbes est menacée de nouveaux malheurs, à cause de l'opiniâtreté et de la barbarie de Créon envers Antigone et Polynice.

Créon s'enflamme de colère, et taxe nettement

le devin d'avoir rendu sa voix vénale. Tirésias, de son côté, se venge de cette insulte par cet oracle terrible. « Sachez, dit-il à Créon, qu'avant le » tour du soleil, la mort d'un de vos fils vengera » Polynice et Antigone, l'une cruellement enfer- » mée dans un tombeau, et l'autre injustement » privé de l'honneur du sépulcre. Triste effet de » votre violence, et d'une impiété que les dieux » détestent ! Déjà les Furies vengeresses des de- » voirs violés, sont prêtes à vous tourmenter, et » à vous précipiter dans les mêmes maux. Jugez » à présent si c'est l'intérêt qui me délie la langue. » Je prévois plus encore. Votre cour retentira » bientôt de cris et de hurlemens. Vous verrez » s'élever contre vous toutes les villes où les cen- » dres des morts auront été violées. Voilà les » traits inévitables que mon indignation vous » lance. Allons, enfant, conduis-moi hors de ce » palais. »

Il se retire : le chœur est effrayé de ses me- naces, et Créon encore plus. Mais il lui paraît dur d'être contraint de se relâcher. Il demande conseil : la crainte l'emportant alors sur la flatte- rie, on lui conseille de ne pas balancer de délivrer promptement Antigone, et d'inhumer Polynice. Il se rend, quoiqu'avec peine : il donne même ses ordres, et se retire pour les faire exécuter.

L'intermède du chœur consiste dans un hymne

à Bacchus, dieu tutélaire de Thèbes, pour l'apaiser et l'engager à écarter les maux prédits par Tirésias.

ACTE V.

Un officier du palais commence le dénoûment par la manière effrayante dont il annonce au chœur que la brillante fortune de Créon s'est éclipsée. Il s'explique à mesure que les vieillards l'interrogent, et il dit enfin, sans détour, qu'Hémon s'est tué sur le corps d'Antigone, qui avait fini son destin. L'oracle ne s'est trouvé que trop véritable. C'est la réflexion du chœur : mais l'effet de cet oracle n'est-il point un peu trop prompt ? Tirésias peut-il avoir le mérite d'une prédiction qui s'accomplissait, ou du moins qui devait s'accomplir presque dans le temps qu'il la prononçait ? Créon de son côté a-t-il été prudent de n'avoir pas prévu ce malheur, ni donné des gardes à son fils, comme il en avait donné aux deux princesses ? Quoi qu'il en soit, Eurydice, femme de Créon, consternée des bruits qu'elle a entendus en sortant pour aller au temple, veut savoir des Thébains ce qu'il en est.

L'officier commence son récit en disant à la

reine qu'il ne flattera point ses douleurs, et qu'il va l'accabler. Puis il raconte comment Créon, pressé d'un repentir tardif, s'occupait à rendre les derniers devoirs aux tristes restes du corps de Polynice, et se hâtait ensuite d'aller vers la grotte, qu'on avait ouverte pour en retirer Antigone, lorsqu'il a entendu une voix dont les cris devenus plus sensibles à mesure qu'il approchait, lui ont fait reconnaître son fils. « Ah! s'est-il » écrié, c'est mon fils que j'entends. Courez, » volez, entrez dans la grotte; rassurez-moi sur » ce funeste doute. Nous pénétrons dans l'antre. » Mais quel affreux spectacle au fond de ce tom- » beau! Nous voyons Antigone attachée à un » nœud fatal qu'elle avait formé de ses voiles. » Hémon la tenait embrassée, et poussait des » cris lamentables sur la mort de son amante, » sur la barbarie de son père, et sur un si cruel » hyménée. Le roi arrive, le voit, et lui crie: » Malheureux, que vas-tu faire? Quel est ton » dessein? Quelle fatalité t'entraîne à ta perte? » Sors, mon fils, sors de ce tombeau? C'est ton » père qui t'en conjure. Mais Hémon lui jetant » un regard terrible, dédaigne ses prières; pour » toute réponse il tire son épée, et s'avance. Le roi » fuit; Hémon tourne tout son courroux sur lui- » même, se perce, et, embrassant Antigone, il » rend entre ses bras un torrent de sang avec la vie.

» Ainsi l'amant et l'amante ont-ils été réunis sous » les auspices de Pluton; exemple terrible des » suites funestes que traîne après soi l'injuste » courroux des rois ! »

Après ce récit, Eurydice, mère d'Hémon, s'en va sans rien répondre. C'est une adresse de l'avoir fait ainsi disparaître par une scène muette. Une douleur plus éloquente dans une mère l'aurait été moins, et n'eût pas assez préparé l'événement qu'on verra. Le chœur et l'officier soupçonnent d'abord quelque chose du dessein de la reine. Ils craignent pour ses jours; puis ils se rassurent : enfin ils se déterminent à la suivre, sans lui donner presque le temps de se renfermer. Mais les vieillards rencontrent Créon, dont la vue et le désespoir les arrêtent. Ce malheureux père tient le cadavre de son fils, et s'écrie en paraissant. » Insensé, qu'ai-je fait? Impitoyable sévérité, où m'as-» tu réduit? O Thébains, vous voyez mon fils » égorgé.... arrêt barbare! O! mon fils, c'est moi » qui t'ai sacrifié avec ton épouse » ! Il reconnaît qu'il s'est repenti trop tard; repentir inutile, qui le déchire. Il fait encore quelques plaintes semblables, lorsqu'un esclave l'interrompt pour lui donner un autre sujet de larmes.

CRÉON.

Hé, que puis-je voir de plus affreux!

L'ESCLAVE.

La mort de la reine; elle vient de se percer!

CRÉON.

O Pluton, ô Enfers, quel charme goûtez-vous à tourmenter un malheureux? Que viens-tu m'apprendre? Ah! viens-tu accabler un mort? Je le suis. Parle. Que m'annonces-tu? Quoi? Qu'Eurydice s'est immolée?

L'ESCLAVE.

Vous pouvez le voir de vos yeux. La voici:

(Il la montre dans le fond du théatre.)

CRÉON.

Ah! fallait-il me réserver cet horrible spectacle? quel sort m'attend encore? je tiens le corps d'un fils, et je vois celui de sa mère! O mon fils! O chère épouse!

L'ESCLAVE.

C'est vers cet autel qu'elle vient de se frapper, après avoir pleuré son premier époux Mégarée, et le triste hymen de son fils Hémon. Pour vous, elle vous accable d'imprécations, comme un parricide.

CRÉON.

Tout mon sang se glace. Amis, que ne me percez-vous?

(Il n'a point d'épée; les Grecs n'en portaient pas chez eux.)

Quel déluge de maux a fondu sur moi!

L'ESCLAVE.

À en croire la reine, vous êtes seul la source de tous ces maux.

CRÉON.

Comment a-t-elle péri?

L'ESCLAVE.

Par le poignard qu'elle a plongé dans son sein, dès qu'elle a su la mort de son fils.

CRÉON.

Ah! barbare, j'en suis la cause unique. C'est moi, chère Eurydice; oui, c'est moi qui t'ai immolée. Je me ferai justice. Allons, amis, exterminez-moi, conduisez-moi à la mort. Je ne suis qu'une ombre et qu'un fantôme.

Ensuite de quelques autres sentimens, qui expriment son désespoir, il se retire : et le chœur finit par une sentence, à savoir que la modération et le respect rendu aux dieux sont les principaux appuis de la félicité des rois, et qu'un repentir tardif, fruit des grands crimes, est le dernier supplice dont le ciel punit leur orgueil. C'est en effet le but de cette tragédie. Créon, énivré du pouvoir suprême qu'il avait repris pour la seconde fois, après la mort des deux fils d'Œdipe, en abuse dès les premiers jours jusqu'à manquer de respect aux divinités infernales, et d'humanité pour ses

proches. Le châtiment qu'il en reçoit l'instruit et le rend sage; mais inutilement et trop tard.

L'on ne saurait nier que cette pièce ne soit tout-à-fait bien conduite, et que, malgré sa grande simplicité, la terreur et la pitié n'y soient portées à leur comble. Les incidens naissent les uns des autres, et tout marche au but sans paraître gêné. Il peut y avoir seulement quelque défaut dans la trop grande sécurité de Créon, qui reçoit les derniers adieux de son fils sans songer à le faire arrêter. Il faut toutefois considérer que Créon est tellement enflammé de colère, qu'il est assez naturel qu'en cet état il ne soupçonne pas son fils de porter l'amour jusqu'au désespoir. D'ailleurs ce vieux politique, semblable à l'Acomat de Racine, dans *Bajazet*, connaît et sent peu l'amour. Il pouvait donc dire, à peu près comme Acomat après l'événement :

Ah! de tant de conseils événement sinistre !
Prince aveugle, ou plutôt trop aveugle ministre ;
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes destins,
Et laissé d'un visir la fortune flottante,
Suivre de ces amans la conduite imprudente !

Après tout, cette faute de Créon, si l'on veut que c'en soit une, produit un dénoûment magnifique, en nous faisant voir d'un côté Hémon ex-

pirant près d'Antigone, et de l'autre une mère qui ne peut survivre un moment à son fils; sans parler de la situation où ces rudes châtimens du ciel, redoublés coup sur coup, mettent l'infortuné Créon, qui, malgré son crime, devient un objet de compassion, quand on le voit puni comme époux, comme père et comme roi.

Il ne serait pas juste de passer sous silence l'*Antigone* de Rotrou, dont on a déjà vu quelques morceaux. Il n'a pas fait, comme les Italiens, de simples traductions des pièces anciennes qu'il a touchées. Mais il les a tournées à sa façon, en ne perdant rien des scènes essentielles. Le malheur est que, de son temps, on ignorait l'art des règles, ou, ce qui est la même chose, les délicatesses de la vraisemblance. En maniant ce sujet, par exemple, il appréhenda de manquer de matière. Dans cette crainte, au lieu de commencer son action au point où la commence Sophocle, c'est-à-dire après la Thébaïde, ou la mort mutuelle d'Étéocle et de Polynice, il crut devoir fondre deux tragédies ensemble, ce qui pèche contre l'unité du sujet.

Il n'a pas moins péché contre l'unité de lieu et de temps, chose où l'on ne prenait pas garde de si près au siècle passé; mais cela même lui a donné lieu d'établir de très-belles scènes. Sa première partie, ou sa *Thébaïde*, s'étend depuis le commencement jusqu'à la troisième scène de

l'acte III. Nous en parlerons dans son lieu au sujet des tragédies d'Euripide, de Sénèque et de Racine sur le même fond. Disons seulement un mot de la seconde partie dont il s'agit ici. C'est proprement l'Antigone d'après Sophocle. Mais tout ce que Sophocle met en récit par la nécessité du lieu, Rotrou le met en spectacle. Ainsi toute la narration grecque sur la mort d'Antigone, d'Hémon et d'Eurydice, se tourne en action chez le poëte français. Mais aussi il faut passer d'un plein saut du palais dans le rocher. Alors on y voit agir Hémon et le roi son père; ce qui fait des scènes plus animées, plus vives et plus brillantes. L'amour, la rage et le désespoir, tout y parle éloquemment et avec beaucoup de dignité. Chaque acteur y soutient son caractère, excepté Ismène qui finit très-mal la pièce par ces deux vers :

Lâche, ne puis-je donc faire un dernier effort !
Mourrai-je mille fois par la peur d'une mort ?

Rotrou, après Sophocle, n'avait représenté Ismène que prudente et généreuse surtout, puisqu'elle avait voulu partager le crime et le supplice de sa sœur. Pourquoi la dégrader tout à coup par un seul trait à la fin de la tragédie ? Qu'avait à faire ici cette princesse ? Sophocle s'est bien gardé de l'y introduire. Créon l'avait fait arrêter, l'avait dérobée à la rigueur de la loi ; cela suffisait. En

ceci, et dans les autres imitations de Rotrou, l'on ne saurait trop s'étonner que ce poëte qui constamment était un génie, et qui connaissait les anciens jusqu'à les entendre et les rendre à la lettre, n'ait pas voulu faire attention au plus essentiel, je veux dire, au bon sens exquis de ces mêmes anciens, qui portaient l'amour de la vraisemblance au point de lui sacrifier tout ce que leur génie aurait pu leur dicter de beau hors de sa place.

Rotrou redoutait sur-tout, comme on le fait encore de nos jours, cette extrême simplicité qui se contentait de peu de matière. En faut-il donc davantage pour le tragique que pour l'épique, qui en demande peu, suivant l'excellente remarque de Despréaux [1] ? La raison est égale de part et d'autre, c'est que la vraisemblance est alors mieux gardée; que l'esprit du spectateur est moins partagé ; que les sentimens tendent plus directement et de suite au même but; que les passions sont conduites d'un plus grand air sans interruption; et qu'enfin tout ce qu'on peut ajouter au-delà, loin d'embellir l'action, ne fait que la charger et la confondre. En effet, que dire de l'*Antigone* de Rotrou, et à proportion, de toutes les pièces épisodiques, sinon que c'est une grande et vaste histoire de plusieurs faits qui passent successivement sous les

[1] Préface du *Lutrin*.

yeux, sans qu'aucun d'eux y fasse une impression durable, à cause de leur multiplicité et de leur peu de liaison.

A la vérité, c'est un choix de belles scènes; mais ces scènes, avec toute leur beauté, ne forment point un tout qui soit beau ou touchant, à force d'être trop l'un et l'autre, s'il est permis de parler ainsi. La tragédie de Sophocle, toute simple qu'elle est, laissa une profonde impression dans les cœurs sur le théâtre d'Athènes. Elle fut représentée trente-deux fois [1]; et l'estime qu'on en fit, valut à son auteur la préfecture de Samos?

[1] Aristophane le grammairien.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

PERSONNAGES.

ANTIGONE et sa sœur ISMÈNE.

LE CHOEUR, composé de vieillards thébains.

CRÉON, roi de Thèbes, et frère de Jocaste.

UN GARDE.

HÉMON, fils de Créon.

TIRÉSIAS, devin.

UN OFFICIER.

UN ESCLAVE.

EURYDICE, femme de Créon.

La scène est à Thèbes, dans le vestibule du palais.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ANTIGONE, ISMÈNE.

ANTIGONE.

« Chère Ismène, ô ma tendre sœur, est-il encore » quelques maux destinés à la maison d'OEdipe, » que Jupiter n'ait pas répandus sur nos têtes? » Non, sans doute, le crime, la douleur et l'igno- » minie ont concouru à former nos communs mal- » heurs. » Mais on parle partout d'un nouvel édit que le nouveau roi vient de faire publier.... En avez-vous connaissance?... Sauriez-vous ce que c'est? Ou ignorez-vous les maux que nos ennemis nous préparent?

ISMÈNE.

Je n'ai absolument rien appris, ma chère Antigone, de triste ou d'agréable, depuis que nos deux frères nous ont été enlevés en se donnant mutuellement la mort. Je sais seulement que,

dans cette nuit même [1] l'armée des Argiens a été mise en fuite : j'ignore d'ailleurs si nos maux s'aggravent ou diminuent.

ANTIGONE.

« Hé bien! je sais plus ; et c'est pour vous faire » unique dépositaire de mon secret, que je vous » amène hors de ce palais. »

ISMÈNE.

Quoi, donc! votre âme me paraît livrée aux plus affreuses inquiétudes?

ANTIGONE.

Hélas! Créon vient de faire accorder l'honneur de la sépulture à l'un de nos frères, et de livrer l'autre à l'opprobre. En effet il a, dit-on, ordonné de faire une pompe funèbre pour Étéocle, conformément à l'équité et à nos usages; mais à l'égard de Polynice, il a défendu aux Thébains de l'inhumer et de le pleurer. Il veut qu'on ne lui donne aucune marque de deuil, aucune sépulture, et qu'il devienne une proie précieuse pour les oiseaux avides de se repaître. Tels sont les ordres émanés de la bonté de Créon ; ils vous regardent, ainsi que moi; car il m'a particulièrement en vue. Il va même paraître ici pour nous déclarer publi-

[1] Le P. Brumoy conclut avec raison, de cet endroit, que le temps où commence l'action est la nuit finissante.

quement ses intentions ; qu'il a l'air de supposer ne nous être pas connues, et pour nous apprendre qu'il met la plus grande importance à cette affaire : il y va de la vie de quiconque transgressera ses ordres. Voilà ce que j'avais à vous apprendre. Voici maintenant, ma sœur, l'occasion de montrer si vous avez de l'âme, et si vous êtes digne de vos nobles parens.

ISMÈNE.

O malheureuse que je suis! Puisque les choses en sont à ce point, quelle utilité pour moi de les savoir, ou de les ignorer [1]?

ANTIGONE.

Voyez cependant jusqu'où vous pouvez vous prêter à mes vues, et si vous pouvez m'être de quelque secours?

[1] Le texte porte :

. . . . ἐγὼ
Λύουσ' ἂν ἢ θάπτουσα προσθείμην πλέον.

Où aboutiraient mes efforts, si j'entreprenais de violer la loi ou d'ensevelir mon frère ?

Mais cette leçon ne peut avoir lieu, comme l'observe très-bien M. Vauvilliers. En effet, la suite du dialogue prouve évidemment qu'Ismène ni Antigone même n'entendent parler ici de la sépulture de leur frère. Il faut donc lire avec le savant académicien :

χλύουσ' ἂν ἢ τ' ἀπουσα

Et c'est cette leçon que nous avons suivie dans notre traduction.

ISMÈNE.

Quel projet audacieux méditez-vous? Quelle est votre idée?

ANTIGONE.

Pouvez-vous m'aider à enlever le corps de Polynice?

ISMÈNE.

Prétendez-vous donc l'ensevelir, malgré la défense formelle qui en est faite à tout le monde?

ANTIGONE.

Oui, je donnerai, quoique vous vous y refusiez, la sépulture à mon frère et au vôtre. On ne me reprochera jamais d'avoir manqué à ce devoir.

ISMÈNE.

« Mais Créon, notre roi, a porté une défense » précise.

ANTIGONE.

» Hé! est-il le maître de m'écarter d'un frère?

ISMÈNE.

» Songez, ma sœur, qu'Œdipe, notre mal- » heureux père, après s'être privé de la lumière, » a terminé sa course dans la tristesse et l'ignomi- » nie. Sa mère, son épouse, double titre de maux, » a fini elle-même sa destinée par un lien fatal. » Nos deux frères, victimes l'un de l'autre, ont » péri en un même jour. Restes déplorables de ce

» sang infortuné, songez combien nous péririons » plus misérablement, si nous voulons nous obstiner contre la volonté et le pouvoir des tyrans. Vous devez, en un mot, considérer que la faiblesse de notre sexe nous met hors d'état de lutter contre des hommes : et de plus, notre triste condition, qui nous confond au rang des sujets, nous oblige de souffrir ces maux, et peut-être encore de plus fâcheux. Je ne me refuserai donc pas à l'autorité, en priant toutefois les mânes de m'excuser si je cède à la nécessité : car il y a de la folie à entreprendre au-dessus de ses forces.

ANTIGONE.

« Allez, je ne vous presse plus, et vos lâches » frayeurs me rendraient votre secours inutile. » Prudente à votre gré, cédez au temps : il suffira » de moi pour accomplir ce devoir. » Il me sera beau de mourir après l'avoir rendu. Je partagerai le tombeau d'un frère qui m'était cher, et qui m'était tendrement attaché. Je lui serai éternellement unie. « Pour vous, déshonorez les dieux et les » morts, puisqu'il vous plaît ainsi : assurée d'être » éternellement avec eux, j'aime mieux leur plaire, » qu'aux tyrans [1]. »

[1] C'est là l'idée que Cicéron rend très-bien dans son épître à Atticus, XII. 19 : longumque illud tempus, cùm non ero, magis me movet, quàm hoc exiguum, quod mihi tamen nimiùm longum videtur.

ISMÈNE.

Je rougirais de fouler aux pieds la religion : Mais puis-je tenter une chose défendue par les lois de tout un pays ?

ANTIGONE.

Soit : c'est là votre excuse. Pour moi, je vais m'acquitter d'un devoir sacré envers le frère le plus chéri.

ISMÈNE.

Ah! vous me causez une frayeur extrême!

ANTIGONE.

Ne craignez rien pour moi, et tremblez pour vous-même.

ISMÈNE.

Du moins soyez discrète sur votre démarche. Je vous promets que ce dessein ne se saura jamais par moi.

ANTIGONE.

Pourquoi donc ne pas publier hautement mon courage ? Le silence ne peut que m'être infiniment odieux.

ISMÈNE.

Voilà bien de la chaleur pour un objet privé de tout sentiment [1].

[1] Le grec porte : *Voilà bien de la chaleur pour un mort, ou pour une chose qui n'en est plus susceptible.* On dirait, observe M. Dupuis, que le poëte a voulu faire ici une petite antithèse, relative

ANTIGONE.

Je suis assurée qu'elle me rend agréable à ceux dont je dois surtout rechercher l'approbation.

ISMÈNE.

Je souhaite que vous y réussissiez : mais vous entreprenez une chose au-dessus de vos forces.

ANTIGONE.

Eh ! bien, j'irai aussi loin qu'elles me permettront d'aller.

ISMÈNE.

Mais tout l'honneur d'une entreprise est dans l'événement ?

ANTIGONE.

Je ne pourrai m'empêcher de vous avoir en exécration, si vous continuez de pareils discours ; et vous passerez, avec raison, pour la plus cruelle persécutrice d'un triste cadavre..... Laissez-moi m'abandonner à ma témérité, et m'exposer au péril : une honorable mort est plus digne d'envie à mes yeux, que des jours coulés dans la honte.

ISMÈNE.

Allez donc, puisque vous le voulez. Je conviens que vos soins font l'éloge de votre cœur, s'ils ne font pas honneur à votre prudence.

au sujet. Car, comme il s'agissait d'un homme *mort*, il fait dire à Ismène : *Pour des objets froids, vous avez le cœur bien chaud.* Si telle a été son idée, l'allusion est froide.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, en arrivant sur la scène.

STROPHE.

O jour, jour le plus beau qui ait brillé sur cette Thèbes fameuse par ses sept portes! O soleil, l'œil d'un si beau jour, tu viens enfin dorer les bords de Dircée. C'en est donc fait : ce guerrier sorti d'Argos, revêtu d'un bouclier d'une blancheur éclatante, et suivi d'un appareil formidable, a donc été foudroyé, et n'a eu de ressource que dans une fuite précipitée!

Animé par la discorde contre nos foyers, Polynice a fondu sur nos campagnes en poussant des cris aigus. Semblable à l'aigle que l'on voit sillonner l'immensité des airs, il a la vîtesse de son vol; il est armé pour le combat, et un panache touffu flotte sur sa tête.

ANTISTROPHE.

On l'a vu ceindre notre ville, et s'efforcer de faire tomber nos sept portes sous les coups redoublés des haches. Mais il a été contraint de se retirer sans assouvir sa fureur dans notre sang, sans même pouvoir livrer nos toîts aux flammes. Nous l'avons chargé avec tant d'acharnement,

que nous pouvons nous glorifier que notre dragon a la supériorité sur cet aigle [1].

C'est ainsi que Jupiter témoigne toute son indignation contre les projets téméraires des esprits orgueilleux. Il les a vus se précipiter avec impé-

[1] Le poëte suit ici son allégorie; il a comparé Polynice à l'*aigle*, et il compare les Thébains au *serpent*, son ennemi; d'autant mieux que, selon la fable, ce peuple était né des dents d'un serpent. (Note de M. Dupuis).

J'ai voulu conserver, dans la traduction, l'allégorie telle qu'elle se trouve dans le texte. Ces sortes de figures sont très-fréquentes dans les poëtes grecs; elles ont, comme on sait, l'avantage de présenter à l'esprit un tableau à double face; en nous mettant sous les yeux des objets qui nous sont familiers, elles nous mènent à la connaissance d'autres objets qui sont cachés sous les emblêmes qu'on nous présente. C'est ainsi qu'un poëte latin moderne fait un heureux usage de l'allégorie, pour nous retracer les brillans exploits de la campagne de 1667, où Louis-le-Grand terrassa le lion Belgique, en soumettant les Hollandais:

Belgicus hos animos et inexsuperabile robur
Nequicquàm infrendens sensit leo: quique priores
Luserat antè minas, vestrisque interritus armis
Obluctari ultrò gaudebat, et obvius ire;
Ille, ducum seriem egregiam, collectaque cernens
Agmina, et immensam Lodoici in pectore gentem,
Horret ad aspectum, nec jàm ausus sistere contrà,
Indociles iras et colla ferocia subdit.

Car. Ruæi, Panegyric. *Ludovico Magno*.

P. Corneille a conservé l'allégorie dans sa traduction:

C'est par cette valeur qu'il tient de votre sang,
(*du sang des Bourbons.*)
Que le lion Belgique a vu percer son flanc:

tuosité, et se vanter insolemment de leur riche appareil : mais il les a foudroyés au moment où ils se préparaient avec transport à planter leur étendard sur nos murs.

STROPHE II.

Oui, le fier Capanée [1] qui ne respirait que feu, que rage et que désastres contre Thèbes, maintenant frappé de la foudre, est confondu dans la poussière. Tandis que les choses se passaient ainsi d'un côté, de l'autre les bataillons ennemis étaient rompus par le choc intrépide de nos guerriers.

Leurs sept chefs n'ont pu tenir contre autant de héros que nous leur avons opposés à chacune de nos portes. Ils ont abandonné leurs armes qui seront offertes à Jupiter vainqueur. Deux infortunés, héritiers du même nom et sortis du même

Il en frémit de rage; et, devenu timide,
Il met bas cet orgueil contre vous intrépide,
Comme si sa fierté, qui vous sut résister,
Attendait ce héros pour se laisser dompter;
Aussi cette fierté, par le nombre alarmée,
Voit en un chef si grand encor plus d'une armée,
Dont par le seul aspect, ce vieil orgueil brisé,
Court au-devant du joug si long-temps refusé.

[1] Un des sept chefs devant Thèbes; il fut frappé de la foudre, et fut brûlé sur un bûcher séparé, parce qu'il était regardé comme un impie, qui, par ses blasphèmes, s'était attiré le courroux du ciel.

sein, se sont percés mutuellement de traits meurtriers, et sont les seuls qui soient restés sur le champ de bataille.

ANTISTROPHE.

Enfin, une victoire éclatante vient d'ajouter à la gloire de Thèbes, célèbre par ses chars. Oublions donc les horreurs de la guerre : allons, pendant toute la nuit, faire retentir tous les temples, de nos chants d'allégresse : que Bacchus, animant tout le monde à la joie, préside à nos jeux.

Mais voici le nouveau roi de Thèbes, Créon, le fils de Ménécée : assuré de la protection des dieux, il vient, occupé de quelques projets ; c'est sans doute pour nous les communiquer, qu'il a voulu que tous les Thébains les plus âgés se trouvassent ici.

SCÈNE III.

CRÉON, LE CHOEUR.

CRÉON.

Respectables vieillards, vous voyez enfin le calme le plus parfait succéder à l'orage qui a presque anéanti notre ville. J'ai donné les ordres pour que vous fussiez les seuls à vous trouver ici, parce que j'ai connu votre zèle constant pour la maison de Laïus ; vous avez toujours donné des marques de votre fidélité à OEdipe et à sa postérité. La mort cruelle de ses deux fils, enlevés dans le

même jour par les coups qu'ils se sont portés mutuellement, me laisse maître de leur empire ; je suis le seul qui, par droit du sang, puisse y prétendre. Je dois en convenir : il est très-difficile de connaître le caractère, le cœur et les vrais sentimens d'un homme qu'on n'a pas vu à la tête du gouvernement, et qui n'est pas familiarisé avec les lois. Mais, quant à moi, j'ai toujours regardé comme un homme pernicieux celui qui, tenant le timon des affaires, ne sait pas suivre des conseils sages et prudens, et qui, par la crainte qu'il inspire, ferme la bouche à tout ce qui l'entoure, et je ne fais absolument aucun cas de celui qui préfère des intérêts particuliers à ceux de la patrie. C'est d'après ces sentimens que j'ose assurer, en présence des dieux, qu'on ne me verra jamais prendre le parti du silence, lorsqu'il s'agira de prévenir mes citoyens sur leurs vrais avantages. Je serai le premier délateur d'un ami qui deviendrait traître à ma patrie, parce que c'est à la patrie que nous devons tout, et l'on ne se fait de véritables amis, qu'autant qu'on lui est utile. C'est par de tels principes que je prétends concourir à la gloire de Thèbes, et voici d'après cela les ordres que j'ai manifestés aux citoyens au sujet des fils d'OEdipe. Je veux qu'Etéocle, qui a succombé en combattant vaillamment pour nos foyers, reçoive tous les honneurs qu'on décerne, en pareil

cas, aux grands hommes : mais, quant à son frère (je veux parler de Polynice), lui qui, chassé de son pays, est revenu pour mettre en cendre sa patrie et ses dieux pénates, qui a voulu s'abreuver du sang de ses plus proches, et réduire tous les Thébains dans l'esclavage ; quant à lui, dis-je, je défends à tout citoyen de lui donner la sépulture et même de le pleurer ; que son corps reste sans être inhumé, et qu'il devienne la proie des chiens et des oiseaux : telle est ma volonté. Jamais les méchans ne m'arracheront les distinctions dues aux gens vertueux. Mais quiconque se montrera bon citoyen, recevra toujours de moi les honneurs qu'il mérite.

LE CHŒUR.

Fils de Ménécée, nous ne pouvons que souscrire à vos ordres relatifs à l'ennemi de Thèbes, et à celui qui s'est rendu digne de votre amitié. C'est à vous à régler le sort de chacun de nous, tant pendant le cours de notre vie, qu'après notre mort.

CRÉON.

Veillez donc à ce que l'on se conforme à mes nouvelles lois.

LE CHŒUR.

C'est un emploi qu'il faut confier à quelques jeunes gens.

CRÉON.

J'en ai déjà placé auprès du corps du rebelle.

LE CHŒUR.

Pourquoi donc en charger d'autres?

CRÉON.

C'est pour surveiller ceux qui pourraient négliger mes ordres.

LE CHŒUR.

Et qui serait assez insensé pour s'exposer, en les bravant, à perdre la vie?

CRÉON.

Il est certain qu'on ne pourra prétendre à aucune grâce. Mais souvent le moindre salaire a été un appât funeste aux hommes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN GARDE.

Seigneur, je ne vous dirai pas que je suis tout essoufflé, que je respire à peine, tant j'ai pressé mes pas, et que je ne puis m'expliquer. Au contraire, en venant vous trouver, j'étais agité de mille pensées, et je délibérais à chaque instant si je ne retournerais point sur mes pas. Dans le chemin je me disais souvent à moi-même: « Où » vas-tu, misérable? Tu cours à une perte assu-

» rée, mais si tu demeures, on te desservira auprès » de Créon, et tu n'en seras que plus à plaindre : » tristes réflexions, qui ont rallenti mes pas, et » qui rendent toujours le chemin long, quelque » court qu'il puisse être. » Enfin cependant je me suis décidé à paraître devant vous, disposé à vous parler, quoique je n'aie rien d'agréable à vous apprendre. Hélas! Quelque parti que j'eusse pris, je n'ignore pas qu'il me serait funeste.

CRÉON.

Pourquoi se troubler ainsi ?

LE GARDE.

Pour moi, je n'ai aucune part au forfait : je ne suis pas le coupable : aucune chose même ne s'est passée sous mes yeux : on ne peut me trouver criminel en rien.

CRÉON.

Certes vous prenez bien des précautions, et vous craignez fort d'être soupçonné. Vous allez sans doute nous révéler de grands mystères ?

LE GARDE.

On n'en vient pas à des révélations de cette importance, sans y avoir bien réfléchi.

CRÉON.

Allons, mettez fin à ces longs discours, pour que vous puissiez vous retirer en paix.

LE GARDE.

Eh! bien, voici la chose. On a rendu quelques honneurs à ce cadavre,... on a répandu du sable alentour, et on l'a arrosé de libations mortuaires.

CRÉON.

Que dites-vous-là? Qui a été assez audacieux pour enfreindre mes volontés?

LE GARDE.

C'est ce que je ne sais pas : on n'a trouvé nul vestige qui pût faire connaître l'auteur, nulle trace de hache ou de houe : la terre n'est ouverte nulle part, ni sillonnée par aucune roue. Nous avons d'abord pris cela pour un prodige inconcevable : car le corps n'est pas inhumé : il a seulement été recouvert d'un peu de poussière, de peur de mettre trop de temps à une action criminelle. Il ne porte d'ailleurs aucune marque de la dent de quelque chien ou de quelque animal vorace. Nous étions tous étonnés de cet évènement : nous nous accusions les uns et les autres jusqu'à en venir presque aux mains; car il n'y avait personne pour s'interposer entre nous. Chacun jugeait son camarade coupable, (on n'avait cependant aucune preuve), et chacun s'en défendait à merveille. « Du reste nous étions tous prêts à nous exposer » à manier le fer brûlant, et à soutenir l'épreuve » du feu en marchant à travers les flammes, pour

» montrer notre innocence, » et prouver que nous n'étions ni coupables, ni complices du coupable. Enfin, toutes nos recherches n'aboutissant à rien, un de nous a ouvert un avis : nous nous y sommes tous rendus soit par crainte, soit par impossibilité de le détruire, ou d'en assigner quelques suites fâcheuses : son avis était de vous communiquer le tout, et de ne vous rien céler. C'est sur moi que le sort a fait tomber le choix de celui qui devait être le porteur de cette fâcheuse nouvelle. Voilà comme, bien malgré moi, ma présence ne peut que vous être désagréable; car, hélas! qui se plairait à écouter un porteur de mauvaises nouvelles ?

LE CHŒUR.

Prince, après y avoir un peu réfléchi, nous pencherions volontiers à croire que c'est-là un ouvrage des dieux.

CRÉON.

Cessez par de pareils propos d'ajouter à ma fureur, et de vous donner en spectacle comme des gens qui réuniraient la folie à l'âge qui en devrait être le plus éloigné. N'est-il pas insoutenable de vous entendre dire que les dieux prennent soin de ce cadavre ? « Quoi ! ils honoreraient eux-» mêmes du tombeau, un perfide qui venait, la » torche à la main, embraser leurs temples et bra-» ver leurs lois ! » Voyez-vous les dieux se montrer favorables aux méchans ? Non certes. Mais

je me suis aperçu que mes ordres déplaisaient à quelques citoyens, et qu'ils en donnaient des signes peu équivoques. Ils s'étaient soumis de trop mauvaise grâce à mon joug, pour acquiescer à mes volontés. Ce sont ces mutins qui, à prix d'argent, auront acheté des ministres de leur rebelle pitié. Car nulle peste plus funeste aux mortels que l'or : c'est lui qui bouleverse les états, dépeuple les cités, séduit l'innocence, la porte au crime, et guide l'homme dans les sentiers tortueux du vice et de tous les genres de perversité. Au reste, tous ceux qui, par l'appât du gain, seront contrevenus à la loi, en éprouveront toute la rigueur. (*Au garde.*) Sache donc, et je te l'assure par serment, oui, sache que si vous ne me représentez le coupable, je ne me contenterai pas de vous arracher la vie, je tirerai auparavant une longue vengeance de cet attentat. Ce sera pour vous un moyen d'apprendre quels sont les gains légitimes, et combien l'on doit, en tout temps, se mettre en garde contre l'amour désordonné du gain. Car, parmi ceux qui suivent leur penchant déréglé sur cet objet, très-peu évitent les supplices qui leur sont dus.

LE GARDE.

Avez-vous besoin de quelques autres éclaircissemens, ou me retirerai-je ?

CRÉON.

Mais ne t'aperçois-tu pas que tes discours me blessent ?

LE GARDE.

L'esprit ou les oreilles ?

CRÉON.

Je crois que tu veux savoir de quelle manière je suis affecté ?

LE GARDE.

J'imagine bien que votre esprit travaille sur ce que je viens de vous dire, tandis que j'ai encore les oreilles frappées de ce que je viens d'entendre.

CRÉON.

Quel mortel discoureur !

LE GARDE.

Je ne suis toujours pas le coupable.

CRÉON.

Tu t'y seras prêté pour de l'argent.

LE GARDE.

Il est fâcheux d'être soupçonné, et sur-tout de l'être à tort.

CRÉON.

Débite de belles maximes : tu pourras encore, si vous ne me trouvez les coupables, faire usage

de celle-ci : *Les plus grands maux sont le fruit des gains injustes.*

LE GARDE.

J'ai certainement fort à cœur qu'on les découvre. Mais, qu'ils le soient ou non (comme il plaira au sort), je proteste qu'on ne me reverra plus ici. Je me retire, rendant grâces aux dieux d'en être quitte contre tout espoir.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Ce monde offre de toutes parts des exemples de l'adresse la plus étonnante ; mais rien n'égale celle de l'homme. Il parcourt les mers à l'aide du souffle violent des vents qui sifflent dans les voiles, et blanchissent les vagues à force de les agiter. Tous les ans, avec des charrues, attelées de chevaux, il sillonne le sein de la terre, cette mère éternelle des dieux, et toujours bienfaisante.

ANTISTROPHE I.

Il sait attirer dans ses piéges les légers habitans des airs et les bêtes féroces, et envelopper dans ses filets les poissons eux-mêmes. Il y a mieux, il apprivoise les animaux les plus farouches, accoutume au frein le fier coursier, au joug le taureau sauvage.

STROPHE II.

Il possède au suprême degré l'art de la parole avec lequel il se rend maître des esprits, et met le plus bel ordre dans les cités. Ingénieux en tout, il sait se mettre à l'abri des incommodités des saisons; il va jusqu'à se précautionner pour l'avenir. La mort seule rend vains tous ses efforts; quoique les maladies les plus affreuses cèdent à son art.

ANTISTROPHE II.

Il a poussé les arts mécaniques au-delà de toute attente. Hélas! avec tous ces avantages, on le voit partisan, tantôt du bien, tantôt du mal. Rigide observateur des lois de sa patrie, il mérite les premières distinctions dans les cités; il faut au contraire l'en expulser lorsqu'il a l'audace de prévariquer. Puissions-nous n'avoir jamais rien à démêler avec un pareil monstre!

Tandis que nous nous occupons de ces merveilles, n'apercevons-nous pas Antigone? Oui, nous ne pouvons nous le dissimuler. O infortunée fille du trop malheureux OEdipe! Serait-ce donc vous qui auriez contrevenu aux ordres du souverain, et qu'on aurait surprise à exécuter un projet téméraire autant qu'insensé?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, LE GARDE, ANTIGONE, conduite par le garde.

LE GARDE.

Voici la coupable; c'est elle-même. Oui, c'est elle-même : nous l'avons surprise, ensevelissant son frère. Mais où donc est Créon.

LE CHŒUR.

Voilà qu'il sort du palais, et qu'il revient fort à propos.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CRÉON.

CRÉON.

Qu'y a-t-il? Suis-je donc déjà contraint d'user de la rigueur de mes lois?

LE GARDE.

Grand roi, l'homme ne dispose de rien d'une manière stable. Une première résolution disparaît devant une autre qui lui succède. Je m'étais bien promis de ne plus reparaître ici, tant j'avais été

effrayé du ton courroucé que vous m'ayez montré: Mais!... (Hélas! J'en ressens une joie que je ne pouvais ni ne devais espérer, et qui me procure une satisfaction au-dessus de toute autre); je reviens fidèle à vos ordres, et malgré mes sermens. Je vous amène cette jeune princesse que l'on a surprise disposant tout pour la sépulture. Cette fois-ci, il n'a pas été nécessaire de consulter le sort. Ce message m'appartenait et non à d'autres, quel que chose qui dût en résulter. Je vous la remets, seigneur; jugez-la maintenant, sévissez contre elle à votre gré; pour moi, je mérite bien qu'on me déclare innocent de la désobéissance à votre loi [1].

[1] On a vu combien ce garde avait eu de peine à déclarer à Créon l'infraction de la loi portée au sujet de la sépulture de Polynice. C'était un homme saisi de crainte et de frayeur, et qui, désespéré d'être chargé d'annoncer une mauvaise nouvelle, n'osait même la laisser pressentir, et se la faisait arracher par lambeaux, Act. I, sc. IV. Ici ce même garde est animé d'un tout autre sentiment; c'est la joie d'avoir trouvé le coupable, de ne pouvoir être accusé d'aucune complicité. Cette joie le transporte, lui fait oublier qu'il avait juré de ne jamais paraître devant Créon : aussi, dit-il assez simplement, l'homme ne doit jurer de rien; en un mot; sa joie se manifeste et s'épanouit avant qu'il puisse en expliquer le sujet; « Mais! . . . (Hélas! J'en ressens » une joie, etc.). »

Ce rapprochement m'a paru nécessaire pour faire comprendre l'art des grands maîtres, qui n'ont pas besoin de charger leur action principale d'incidens multipliés, parce qu'ils se bornent à bien saisir toutes les circonstances d'un fait, et à les rendre avec

CRÉON.

Pourquoi, et où vous êtes-vous emparé d'elle?

LE GARDE.

Elle-même a honoré le cadavre. C'est tout vous dire.

CRÉON.

Mais comprenez-vous ce que vous dites? En êtes-vous bien assuré?

LE GARDE.

Je l'ai trouvée, vous dis-je, inhumant le cadavre qui devait être privé de la sépulture. Pouvez-vous en douter, et le comprenez-vous maintenant?

CRÉON.

Comment l'avez-vous vue et prise sur le fait?

LE GARDE.

Voici comment. Effrayés de vos menaces, nous

les nuances variées et agréables que la nature offre par-tout où on veut l'observer. C'est ce que Rotrou n'a pas compris; il ne fait paraître le garde sur la scène, que pour annoncer qu'Antigone a été surprise auprès du corps de Polynice, act. IV, sc. II. L'on perd ainsi les détails les plus intéressans, les plus vrais et les plus naturels : 1° le développement bien gradué du caractère dur et vindicatif de Créon; 2° la crainte qu'on avait de manquer aux ordres d'un pareil tyran; 3° la joie qu'inspirait le bonheur de pouvoir se montrer innocent de toute désobéissance à son égard. Détails précieux, qui doivent nécessairement avoir place dans une tragédie où l'on se propose de faire lutter la piété et la tendresse, contre l'impiété et la tyrannie.

nous sommes tous rendus auprès du cadavre, qui déjà répandait une odeur infecte ; nous avons écarté toute la poussière qui le couvrait, puis nous nous sommes éloignés et placés sur une élévation, à l'abri du vent, de manière que nous ne fussions point incommodés de l'odeur : là, chacun s'est vu contraint, par les plus vives menaces, à donner toute son attention à ce qui se passerait. Nous ne nous sommes pas aperçus de la moindre chose, jusqu'au moment où le disque rayonnant du soleil paraît au milieu de sa course. Alors un vent violent élève tout à coup un tourbillon de poussière, le fléau des airs; il se répand sur toute la campagne; il agite violemment la parure des arbres : tout le ciel s'obscurcit, et nous sommes obligés de nous tenir les yeux fermés pendant cet ouragan, qui nous paraissait un effet de la vengeance céleste : il se dissipe enfin. Après un long calme, on aperçoit la jeune princesse; on entend ses cris aigus, tels que ceux d'un oiseau qui fait gémir les airs de la douleur qu'il a de trouver ses petits enlevés de leur nid. C'est ainsi qu'à la vue du cadavre nu, elle donne explosion à sa douleur, et lance les plus affreuses imprécations contre les auteurs de ce prétendu forfait : et aussitôt avec ses mains elle le recouvre de poussière, et avec un vase artistement travaillé, fait trois fois des libations sur le mort. Il ne nous en fallait pas davan-

tage; nous accourons et nous nous saisissons d'elle, sans qu'elle en paraisse aucunement troublée: Nous l'interrogeons sur ce qui s'était passé et sur ce qui venait de se faire ; et elle n'insiste point du tout sur sa défense. Telle est la nouvelle agréable pour moi, et d'ailleurs fort triste, que j'ai à vous apprendre ; car je suis heureux d'échapper par-là aux supplices, et, d'un autre côté, je souffre d'y livrer ce qui doit nous être cher. Mais je ne suis pas fait pour préférer au mien le bonheur des autres.

CRÉON.

Vous maintenant, vous à qui la confusion tient les yeux baissés vers la terre, niez-vous ces faits, ou en convenez-vous ?

ANTIGONE.

Oui, j'en conviens, et je suis bien éloignée de les nier.

CRÉON, au Garde.

Retirez-vous à présent où vous voudrez ; vous êtes déchargé de toute inculpation. (*à Antigone*) pour vous, répondez-moi sans détours et en peu de mots : aviez-vous connaissance de mes ordres ?

ANTIGONE.

Je les connaissais : je n'en pouvais douter ; aucun ne les ignore [1].

[1] Rotrou, act. IV, sc. III :

Je n'en pouvais douter, puisqu'aucun ne l'ignore.

CRÉON.

Et vous avez osé les transgresser ?

ANTIGONE.

« Ce n'est point Jupiter ni la justice qui ont » dicté votre arrêt : et je n'ai pas cru qu'une loi » humaine eût assez de force pour engager les » hommes à violer les divines lois, ces lois qui, » sans être écrites, sont immuables, et d'une ori- » gine si reculée qu'on l'ignore.» Je n'ai pas cru devoir redouter vos menaces plus que la vengeance des dieux. Avant que vos défenses me l'eussent appris, je savais que je devais périr, et je regarde comme un précieux avantage, d'en avancer le mo-

La traduction de Rotrou paraîtrait, tout d'abord, plus concise et plus conforme au vœu de Créon. Mais, outre qu'elle ne rend pas ces mots, *je les connaissais*, elle n'a pas la concision propre à la circonstance qui ne demande qu'une réponse sèche, et renfermée dans les termes absolument nécessaires ; la conjonction dont il se sert pour lier les deux membres de sa phrase, fait languir la réponse d'Antigone ; car, comme l'observe très-bien Plutarque : « Que les dialecticiens ayant plus besoin de conjonc- » tions que nuls autres hommes de lettres, pour la liaison et » tissure de leurs propositions, ou les disjonctions d'icelles, ni » plus ni moins que les cochers ont besoin d'attelages pour atte- » ler de front leurs chevaux, ou, comme Ulysse, avait besoin » d'osier, en la caverne du cyclops, pour lier ses moutons, » cela n'arguë ni ne prouve pas que la conjonction soit autre- » ment partie d'oraison, mais bien un outil propre à conjoindre, » selon qu'elle en porte nom, et à contenir et assembler, non » pas toutes choses, ains seulement celles qui ne sont pas sim- » plement dites. » XI[e] Question platonique, dans les *OEuvres mêlées de Plutarque*, t. XIX, dernière édition de M. Cussac.

moment. La mort n'aurait-elle pas des charmes pour quiconque aura, comme moi, vécu dans les plus dures épreuves? Je me résous sans peine à subir ses lois; mais je ne la verrais qu'avec désespoir couper le fil de mes jours, si le cadavre de mon frère restait sans sépulture : heureusement je n'ai rien à me reprocher à ce sujet; et j'ose le dire, si vous imputez à folie une pareille démarche, je ne serai folle qu'aux yeux d'un fou [1].

[1] Rotrou n'a pas moins de force en imitant cette réponse :

Je mets le plus haut thrône au-dessous des autels,
Et révère les dieux, sans égards des mortels;
Ils sont maistres des roys; ils sont pieux, augustes;
Tous leurs arrests sont saints, toutes leurs loix sont justes.
Ces esprits dépouillés de toutes passions,
Ne meslent rien d'impur en leurs intentions;
Au lieu que l'intérest, la colère et la haine,
Préside bien souvent à la justice humaine,
Et, n'observant amour, devoir, ni piété,
N'y laissent qu'injustice et qu'inhumanité.
Quoi, vous osez aux morts nier la sépulture?
Et cette loy nasquit avecque la nature?
Votre regne commence, et destruit à la fois,
Par sa première loy, la première des loix?
Ici la faute est juste, et la loy criminelle;
Le prince pêche icy bien plus que le rebelle;
J'offense justement un injuste pouvoir,
Et ne crains point la mort qui punit le devoir;
La plus cruelle mort me sera trop humaine;
Je me résous sans peine à la fin de ma peine;
Elle m'affranchira de votre authorité,
Et ma punition sera ma liberté.

On s'apercevra aisément que j'ai conservé l'orthographe de

LE CHŒUR.

Qui ne reconnaîtrait la dureté du père dans ce caractère inflexible? Rien ne la détermine à se rendre aux coups de la fortune.

CRÉON.

Mais apprenez que les esprits trop impatiens du joug, sont ceux qu'on abaisse le plus aisément. Ne voyez-vous pas tous les jours briser et moudre le corps le plus dur, le fer échauffé par le feu? Avec un léger frein on arrête la fougue des plus impétueux coursiers. L'orgueil est mal assorti avec le mauvais sort. Or, cette jeune princesse s'est rendue coupable d'un outrage horrible à mon égard, en osant transgresser mes ordres. A ce premier outrage elle en joint un second : elle tire vanité de son audace, elle y sourit. Si j'étais insensible à un pareil affront, je semblerais son sujet, et elle semblerait ma reine. Mais quoiqu'elle me tienne par ma sœur, et me tint-elle encore par des liens plus étroits, par Jupiter Héréus, elle ne se soustraira pas à la mort honteuse que je lui prépare, ainsi qu'à Ismène, qui n'est pas plus innocente qu'elle au sujet de la sépulture. Qu'on la fasse venir. Il y a peu de temps que je l'ai aperçue dans le palais

Rotrou. C'est ainsi que d'un seul coup-d'œil, on peut voir les révolutions qu'éprouvent journellement l'art précieux de peindre à l'esprit. Dans un auteur qui marque, on doit tout respecter.

avec un air égaré et peu mesuré. L'esprit se trouble promptement quand le cœur est corrompu. Mais on ne doit rien détester comme un coupable qui pare ses forfaits avec de beaux discours[1].

ANTIGONE.

Ne vous suffira-t-il donc pas de me faire périr ?

CRÉON.

Je n'en demande pas davantage ; et c'est pour moi le comble de mes vœux.

ANTIGONE.

Qu'attendez-vous donc ? Vous imaginez bien que je ne prends pas de plaisir à vous entendre;

[1] Rotrou a imité ainsi cet endroit :

On abaisse aisément le cœur d'une subjette
Sous le propre fardeau du joug qu'elle rejette ;
L'orgueil s'assortit mal avec le mauvais sort,
Et tous deux insolens font un mauvais accord.
Quoi ! la rébellion deviendra légitime ?
Et pour me mépriser, on prisera le crime ?
A son premier outrage, elle en joint un second,
En faisant vanité de m'avoir fait affront;
Plus son mespris me touche, et plus elle en est vaine.
Je semble son sujet; elle semble ma reine.
Peut-estre que le rang qu'elle tint autrefois,
Et les titres de sœur, niepce et fille de rois,
Font, à ce cœur altier, douter de la menace,
Et, contre sa frayeur, soutiennent son audace?
Mais son extraction provint-elle des cieux,
Et se dit-elle sœur, niepce et fille des dieux,
La justice aujourd'hui satisfera ma haine,
Et qui l'a secondée aura part en sa peine.

et plaise aux dieux que je n'en prenne jamais ! Mes discours d'ailleurs ne sont pas de nature à vous être agréables. Eh ! pourtant pouvais-je faire quelque chose plus digne de louange, que de donner la sépulture à un frère ? Chacun ici applaudirait à ce sentiment, si la crainte ne réduisait au silence. Aussi je mets au rang des jouissances d'un tyran, la liberté de dire et faire ce qu'il lui plaît.

CRÉON.

De tous les Thébains vous êtes donc la seule à me juger ?

ANTIGONE.

Tous vous jugent ; mais la crainte leur ferme la bouche.

CRÉON.

Et vous ne rougissez pas d'avoir osé plus qu'eux ?

ANTIGONE.

On n'a pas à rougir d'honorer son frère. [1]

CRÉON.

Mais Etéocle n'était-il pas votre frère ?

[1] Rotrou, *ibid.*

CRÉON.

Au moins dois-tu rougir d'avoir osé plus qu'eux ?

ANTIGONE.

Qui fait honneur aux morts, ne fait rien de honteux.

ANTIGONE.

Nous sommes issus du même hyménée.

CRÉON.

Pourquoi cependant paraissez-vous donner la préférence à cet impie ?

ANTIGONE.

Étéocle ne me fera jamais un pareil reproche.

CRÉON.

Mais au moins pourquoi traiter un impie aussi bien que lui ?

ANTIGONE.

Polynice est son frère et non son sujet.

CRÉON.

Oui ; l'un est mort en combattant pour sa patrie, l'autre en la ravageant.

ANTIGONE.

Pluton n'en exige pas moins la sépulture.

CRÉON.

Mais les mêmes honneurs ne doivent pas être accordés à l'homme de bien et au méchant.

ANTIGONE.

Qui vous assure que ce sont-là les maximes des enfers ?

CRÉON.

Ils y auront porté leur inimitié.

ANTIGONE.

Je n'épouse les haines de qui que ce soit. Mon cœur n'est fait que pour aimer.

CRÉON.

Puisque vous êtes dans de si heureuses dispositions, allez donc aux enfers leur prodiguer des témoignages d'amour [1] : pour moi, je ne me laisserai pas gouverner par une femme.

LE CHŒUR.

Nous apercevons Ismène à la porte du palais. Touchée du sort de sa sœur, elle arrose la terre de ses larmes. Ses paupières semblent gonflées par des torrens ; l'éclat de ses traits en est terni.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ISMÈNE.

CRÉON.

Venez donc aussi me déclarer, vous, Ismène, si vous avez pris part à cette sépulture, ou si vous vous y êtes refusée. Oui, c'est à vous que je le demande, vous, qui avez été élevée chez moi, qui aviez tout ce que vous pouviez désirer, et qui, semblable à la vipère, déchirez le sein qui vous nourrissait ? Et pouvais-je imaginer que j'avais

[1] Rotrou, *Ibid.* :

Eh ! bien, suis les conseils que cet amour t'inspire ;
Aime-le (*Polynice*) chez les morts, mais non sous mon empire.

chez moi deux furies, et les deux plus grands ennemis du trône ?

ISMÈNE.

Je suis coupable. J'en conviens, pourvu que ma sœur le permette ; et je dois partager la punition comme complice.

ANTIGONE.

Quand je le voudrais, l'équité exige que je m'y oppose. Vous n'avez pas voulu vous prêter au crime, et vous n'avez rien à y revendiquer.

ISMÈNE.

» Ah! je ne rougis point de votre malheur, et
» je veux m'associer à vos dangers. »

ANTIGONE.

» Les dieux savent qui de nous a fait le crime,
» et je ne reconnais point pour amis ceux qui
» n'aiment que de paroles.

ISMÈNE.

» Ah! ma sœur, ne me faites pas l'affront de
» m'empêcher de mourir avec vous; souffrez que
» j'apaise du moins par mon sang les mânes d'un
» frère négligé.

ANTIGONE.

» Non : laissez-moi le crime et le châtiment [1]. »

[1] Rotrou a traduit plus exactement, *ibid.*

Non, non, ne prenez part à rien qui m'appartienne ;
L'ouvrage fut tout mien ; la mort est toute mienne.

ISMÈNE.

En vous perdant, quel lien me sera doux ?

ANTIGONE.

Vous vous adresserez à Créon : vous avez tant d'égards pour lui !

ISMÈNE.

Pourquoi m'accabler ainsi, puisque cela ne peut vous être d'aucune utilité ?

ANTIGONE.

C'est la douleur qui m'arrache ce trait de raillerie, s'il est vrai que je m'en permette.

ISMÈNE.

Mais dorénavant ne vous serai-je donc utile à rien ?

ANTIGONE.

» Vivez ! Je ne vous envie point ce bonheur.

ISMÈNE.

» Malheureuse, je vivrais, et vous mourez !

ANTIGONE.

» C'est le partage que nous avons choisi l'une
» et l'autre ; vous la vie, moi la mort.

ISMÈNE.

» Je vous l'avais prédit.

ANTIGONE.

» Votre prudence doit plaire en cette cour ;

» et ma fermeté cherche aux enfers des approba-
» teurs [1].

ISMÈNE.

» Le crime nous est commun.

ANTIGONE.

» Non, encore une fois; vivez. Pour moi, depuis long-temps j'ai consacré ma vie à la gloire d'honorer ce que j'ai de plus cher. »

CRÉON.

Je vois que de ces deux filles, l'une a perdu la raison depuis peu, l'autre n'en a jamais eu.

ISMÈNE.

Non, seigneur, non, jamais les malheurs ne nous laissent intactes; ils affaiblissent nos organes.

CRÉON.

Je n'en doute plus par rapport à vous, qui avez voulu partager les infortunes d'une rebelle.

ISMÈNE.

Qu'est-ce qui peut m'attacher sans elle à cette vie?

CRÉON.

Cessez de vous en occuper; vous ne pouvez plus compter sur elle.

[1] Rotrou, *Ibid.*:

ISMÈNE.

J'avais bien sceû prévoir le malheur qui voûs presse.

ANTIGONE.

Eh! bien, vivez heureuse avec votre sagesse.

ISMÈNE.

Quoi! Vous sacrifieriez l'épouse destinée à votre fils?

CRÉON.

Ne trouvera-t-il pas un autre hymen?

ISMÈNE.

Non, ni si bien assorti.

CRÉON.

Je hais l'union d'un fils avec une femme perverse.

ANTIGONE.

O cher Hémon, que vous êtes vil aux yeux de votre père!

CRÉON.

Votre présence et cet entretien m'importunent.

ISMÈNE.

Êtes-vous donc décidé à empêcher un si bel hyménée?

CRÉON.

La mort y mettra un obstacle insurmontable [1].

ISMÈNE.

Je le vois : vous avez résolu la mort de ma sœur.

[1] Rotrou, *Ibid.* :

ISMÈNE.

Voudriez-vous *ruiner* une amitié si forte?

CRÉON.

Forte, ou non, s'il l'épouse, il l'épousera morte.

CRÉON.

Allons, finissons ces discours. Gardes, qu'on les emmène toutes deux : qu'on les surveille avec soin. On ne doit plus leur laisser la liberté d'aller de côté et d'autre à leur gré. Les plus audacieux fuient souvent aux approches du coup qui doit mettre fin à leurs jours.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, CRÉON.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Heureux ceux dont la vie n'est pas enbutte aux malheurs! Une maison, poursuivie par une cruelle destinée, est attaquée jusque dans ses fondemens. Ainsi, lorsque les vents fougueux se précipitent avec fureur sur la surface de la mer la plus profonde, le ciel s'obscurcit, le fond de l'abîme est ébranlé, et les rivages répètent d'affreux mugissemens.

ANTISTROPHE I.

Nous voyons en effet tous les jours la famille des Labdacides crouler sous de nouvelles infortunes. Elles se propagent du père aux enfans. Quelque dieu est acharné à leur perte : il ne leur donne aucun relâche. De deux faibles rejetons qui nous restaient d'OEdipe, l'un est victime de sa piété, l'autre de son aveugle sensibilité.

STROPHE II.

Quel mortel oserait tenter de mettre des bornes à la puissance de Jupiter? Jamais son œil vigilant n'est fermé par ce sommeil éternel qui étend ses sombres voiles sur tous les êtres. Le temps infatigable ne lui porte aucune atteinte.

Toujours plein de vigueur, il établit son trône au milieu de la lumière éclatante de l'Olympe. Il a sous sa main le présent, le passé et l'avenir. Qu'on est loin, dans notre condition humaine, d'être ainsi exempt de toute infirmité!

ANTISTROPHE II.

Jouet de vaines espérances, l'homme se voit tantôt comblé et tantôt frustré dans ses vœux. Il se laisse souvent bercer par un fol espoir, au moment où il est près d'être englouti dans un précipice. C'est bien ici le lieu d'applaudir au célèbre propos du sage. Le mal se présente sous la face du bien à celui que le destin conduit à sa perte; et il passe peu de momens sans gémir dans l'infortune.

Mais voici Hémon, le plus jeune de vos enfans. Il vient sans doute, rongé d'inquiétudes sur le sort d'Antigone, et cruellement attristé de ne pouvoir lui faire partager sa couche.

CRÉON.

Nous serons tout à l'heure dans le cas d'en parler mieux que par conjecture.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, HÉMON, LE CHOEUR.

CRÉON.

Ne dissimulez point, mon fils, la douleur qui vous presse au sujet de l'arrêt que j'ai porté contre l'objet de vos feux; j'imagine bien que, quelque chose que je fasse, je ne perdrai rien de mes droits sur votre cœur.

HÉMON.

Mon père, je tiens tout de vous; je me fais un devoir de n'avouer d'autres sentimens que ceux que vous m'inspirez; et jamais l'amour ne me fera rien entreprendre contre votre volonté.

CRÉON.

Oui, mon fils, tout doit céder aux volontés d'un père. Car on ne se propose, en ayant des enfans, que de s'associer des cœurs disposés à épouser nos penchans et nos haines. Peut-on s'empêcher de dire que des enfans indociles soient le supplice de leurs parens et la joie de leurs ennemis? Prenez garde, mon fils, que l'amour ne vous fascine les yeux, et n'obscurcisse en vous ces grands

principes; sachez qu'il n'y a rien de plus perfide que les caresses d'une femme méchante et perverse. Car quel plus affreux fléau qu'un mauvais ami? Rejetez donc cette femme rebelle, et qu'elle aille dans les enfers chercher une main digne d'elle. De tous les Thébains, elle est la seule qui ait osé se révolter ouvertement contre mes ordres. Je l'ai juré; je ne veux pas me démentir; elle paiera de sa vie [1]. Elle aura beau réclamer son

[1] Rotrou a imité cet endroit :

CRÉON.

Aussi, par la raison de la seule naissance,
N'attendrai-je pas moins de votre obéissance.
Ce que prise un bon père, est prisé d'un bon fils,
Ils ont mesmes amis et mesmes ennemis;
Mais le père d'un fils, à ses desseins contraire,
S'est formé de soy mesme un mortel adversaire;
Il s'entretient la guerre, et nourrit un poison,
Doux à ses ennemis, funeste à sa maison.
Il ne faut pas, Hémon, que l'amour d'une femme
Jusqu'à ce point nous gaigne et nous aveugle l'ame,
Qu'alors que le mal presse on n'en puisse guérir,
Et que nous nous perdions, afin de l'acquérir.
L'intérêt de mon fils trop justement me touche,
Pour souffrir qu'il reçoive un serpent en sa couche.
Une mauvaise femme est un méchant amy,
Que veillant on doit craindre, et bien plus endormy;
Et quiconque à sa foy jour et nuit se hazarde,
Se met entre les mains d'une mauvaise garde;
Cette seule rebelle, entre tous mes subjets,
Censure mes édicts, attaque mes projets,
Et trace des chemins à toute la province,
Pour le mespris des loyx et la honte du prince.

origine qui remonte jusqu'à Jupiter. Des parens qui se déshonorent, méritent moins d'égards que des étrangers. Il n'y a de vrais parens que ceux qui, par leur honnêteté, ont un titre à l'estime des concitoyens. Je ne ferai jamais aucun cas de quiconque, ne respectant aucune autorité, brave les lois, ou veut en imposer à ses chefs. Il convient que chacun paie le tribut d'une obéissance aveugle envers ses supérieurs, même dans les moindres choses, qu'elles soient justes, ou qu'elles ne le soient pas. On peut employer avec confiance un sujet soumis, dans un rang subalterne, ou à la tête de l'état; et on le verra déployer avec intelligence ses talens au milieu des camps. Mais l'insubordination est le pire de tous les maux. Elle bouleverse les villes, anéantit des familles entières, et est au milieu d'un combat, le plus puissant motif de découragement. La subordination est au contraire le bien le plus précieux pour des sujets. Tels sont les principes d'après lesquels un chef doit se conduire; jamais il ne doit plier sous le joug d'une femme. S'il ne peut s'exempter de quelques faiblesses, on pourra lui pardonner de se laisser entraîner par le torrent de ceux de son sexe, dès qu'il n'aura point à rougir de recevoir la loi de quelque femme.

LE CHŒUR.

Si notre jugement n'est point affaibli par l'âge,

vos principes nous paraissent de la plus grande sagesse.

HÉMON.

« Mon père, la prudence est un don des dieux, » et le plus grand sans doute, qu'ils aient départi » aux hommes. Il ne m'appartient pas de contre- » dire les décisions d'un père; et il se trouvera » assez de courtisans pour les approuver. » Mais il est du devoir d'un fils de vous avertir de ce qui se débite et se pratique à votre sujet, et de ce qu'on désapprouve en vous. Chacun redoute votre présence, et ne voudrait pas vous dire des choses désagréables. « Toutefois, j'entends les bruits se- » crets, et ne puis vous céler que tout Thèbes » pleure Antigone, comme digne d'un tout autre » sort que celui où elle se voit condamnée. » Quoi! disent les Thébains, une sœur portée par sa piété à honorer de la sépulture le corps de son propre frère, mort percé de coups, et qui n'a pas souffert qu'il devînt la proie des chiens ou des oiseaux de proie, ne mériterait pas plutôt une couronne que des supplices? Voilà, à peu près, ce que l'on se dit tout bas. Pour moi, mon père, qui n'ai rien plus à cœur que de vous voir un règne glorieux et doux, « (car qu'y a-t-il de plus » désirable pour la gloire des fils, que la gloire » d'un père, et pour un père que celle de ses en- » fans?) » je vous conjure de ne pas vous obstiner

à croire que votre avis soit le seul bon et juste. Souvent celui qui se vante de penser, de parler et de réfléchir mieux que les autres, a paru bien dénué de sens à ceux qui l'ont examiné de près. Un homme, un sage même n'a point à rougir d'apprendre tous les jours de nouvelles choses, et de ne mettre aucune opiniâtreté en rien[1]. L'arbre qui se prête à l'effort du torrent se conserve intact, tandis que celui qui ne peut plier et céder un instant, est renversé et entraîné avec ses ra-

[1] Rotrou n'a pas poussé plus loin l'imitation de ce discours d'Hémon, plein de la plus forte éloquence. Je ne sais pourquoi le P. Brumoy dit que tout ce discours est traduit par le poëte français; au reste, voici la suite des vers cités dans l'extrait. *Ibid*, act. IV, sc. VI.

HÉMON.

Seul, je vous dirai donc, que le commun murmure,
Accuse votre arrest d'offenser la nature!
Qu'aussi l'on n'attend pas de vostre passion
L'injuste châtiment d'une bonne action.
Antigone, dit-on, prit une honneste audace,
Que le roi punira de la seule menace.
Ce qu'elle a fait est juste; et, dans tous les esprits,
Hors celui de Créon, son crime aura du prix:
C'est à peu près, monsieur, ce que je viens d'entendre,
Et ce que mon devoir m'oblige à vous apprendre;
Déférez quelque chose au sentiment commun;
Le plus savant se trompe, et deux yeux font plus qu'un;
Un changement d'avis, quand la raison en presse,
N'est pas une action contraire à la sagesse:
Ne voir que par son sens est le propre des dieux,
Comme il l'est des mortels, de voir par beaucoup d'yeux.

cines; et le pilote qui se roidit contre le flot, est bientôt réduit à voguer sur quelque frêle débris de son vaisseau. Modérez donc votre ressentiment, et rentrez en vous-même. Si je peux croire qu'à mon âge le jugement soit formé, je pense que les grandes lumières doivent suppléer au défaut d'expérience : et, si la chose est ainsi, quoiqu'elle soit un peu rare, il est beau de se rendre à des conseils éclairés [1].

LE CHŒUR.

O prince! il est juste que vous ayez égard aux discours de votre fils, s'ils sont conformes à la raison. Vous, Hémon, vous ne pouvez vous dispenser d'en faire autant à l'égard de ceux de votre père : or, vous paraissez tous les deux avoir été inspirés par la sagesse même.

CRÉON.

Il sera dit qu'à l'âge avancé où je suis, je prendrai des conseils d'un enfant [2]?

[1] J'ai suivi ici l'interprétation très-claire et très-naturelle de cet endroit, par M. Dupuis. Ce savant académicien suppose la phrase elliptique; et, pour la compléter, voici la construction qu'il propose : εἰ δ' οὖν τοῦτο ταύτῃ ῥέπει (φιλεῖ γὰρ τοῦτο μὴ ταύτῃ ῥέπειν) καλὸν τὸ μανθάνειν, etc.

[2] Rotrou, *ibid.*

O Conseil! O prière et ridicule et folle!
Que j'apprenne si viell d'une si jeune école!

HÉMON.

Si la raison les approuve, elle seule, en pareil cas, bien autrement que l'âge, mérite quelque attention [1].

CRÉON.

La raison veut que j'honore un rébelle?

HÉMON.

Non. Tout homme qui passe pour tel ne mérite sans doute aucune distinction.

CRÉON.

Antigone pourrait-elle se défendre d'une semblable inculpation?

HÉMON.

Les Thébains n'en doutent pas.

CRÉON.

Sans doute que je vais apprendre d'eux à régner?

HÉMON.

Souffrez que je vous dise que cette réflexion ne cadre pas avec votre âge.

CRÉON.

Il faut donc que je ne me regarde plus pour rien ici?

HÉMON.

On n'est rien où l'on veut être seul.

[1] Rotrou, *ibid.*

Ne regardez pas l'âge, et pesez la raison,

CRÉON.

Un roi ne sera rien dans ses états?

HÉMON.

Ils seront bientôt abandonnés, s'il règne en despote.

CRÉON.

Le voilà gouverné par son fol amour.

HÉMON.

C'est donc vous que j'aime; car votre seul intérêt me touche [1].

CRÉON.

O le plus coupable des fils! Il conteste contre son père!

HÉMON.

Je vous vois près de vous déshonorer.

CRÉON.

C'est me déshonorer que soutenir mes droits?

HÉMON.

Oui, s'ils privent les dieux de l'honneur qu'on leur doit [2].

[1] Rotrou traduit littéralement cet endroit :

CRÉON.

La folle passion qui possède ton âme,
Te fait insolemment parler pour une femme,
Et, de son intérêt, te rend ainsi jaloux.

HÉMON.

Vous seriez femme donc; car je parle pour vous.

[2] C'est le vers de Rotrou. On ne pouvait traduire ni plus heureusement, ni plus fidèlement la phrase grecque.

CRÉON.

Esprit pervers! Vil esclave d'une femme!

HÉMON.

Vous ne me trouverez néanmoins jamais coupable d'aucune bassesse.

CRÉON.

N'es-tu pas livré tout entier à soutenir les intérêts d'une femme?

HÉMON.

Je parle pour les dieux des enfers, pour vous et pour moi.

CRÉON.

Jamais tu n'uniras ton sort au sien dans cette vie.

HÉMON.

Elle mourra donc? Eh! bien, elle ne mourra pas seule.

CRÉON.

Es-tu assez hardi que d'en venir aux menaces?

HÉMON.

Est-ce menacer, que de contrarier des idées destituées de toute justice?

CRÉON.

Tu ne parleras pas ainsi impunément, jeune audacieux.

HÉMON.

Si vous n'étiez mon père, je vous reprocherais ici d'abjurer toute raison.

CRÉON.

Cœur efféminé, ne perce pas le mien par tes discours outrageans.

HÉMON.

Voulez-vous avoir seul droit de parler, et ne rien entendre?

CRÉON.

Oui, je le veux : et je jure par l'Olympe, que tu recueilleras le fruit de tes outrages. (*Aux soldats.*) Qu'on amène ici cet objet de ma haine, et qu'on l'immole à ses yeux [1].

[1] Rotrou a traduit tout ce dialogue :

CRÉON.

Vil esclave de femme, esprit lâche et débile.

HÉMON.

Je n'ay fait action ni lâche, ni servile.

CRÉON.

Parler pour une fille est ton plus digne emploi.

HÉMON.

Je parle pour les dieux, et pour vous et pour moi.

CRÉON.

N'espère pas enfin l'épouser jamais vive.

HÉMON.

Elle ne mourra pas qu'un autre ne la suive.

CRÉON.

M'oses-tu menacer ?

HÉMON.

Ne vous flattez pas que jamais cela s'accomplisse en ma présence. Elle ne périra point à mes côtés ; et, dès ce moment, vous me voyez pour la dernière fois. Cherchez des courtisans, si vous pouvez en trouver, à qui vous fassiez approuver vos fureurs [1].

SCÈNE II.

LE CHOEUR, CRÉON.

LE CHŒUR.

Seigneur, votre fils s'est retiré, la rage dans les yeux, et le désespoir dans le cœur.

HÉMON.

Je n'avancerais rien,
Envers qui ny ne veut ny ne peut faire bien.

CRÉON.

Ce fol, à m'outrager, encore persévère.

HÉMON.

Je vous dirais bien pis, si vous n'étiez mon père.

CRÉON.

Va ; cœur efféminé ; va, lâche, sors d'icy.

HÉMON.

Vous voulez donc parler sans que l'on parle aussi ?

CRÉON.

Oui, traître, je le veux ; et bientôt le salaire
De ta présomption va t'apprendre à te taire,
Et ne chérir pas tant ce qui m'est odieux.
Soldats, amenez-la : qu'on l'égorge à ses yeux.

[1] Ces derniers mots d'Hémon à son père sont traduits par Rotrou, et se trouvent dans l'extrait du P. Brumoy, pag. 19 et 20 de ce volume.

CRÉON.

Laissez-le : eût-il plus de ressource que l'humanité n'en comporte, il ne réussira pas à soustraire les deux princesses au supplice.

LE CHŒUR.

Êtes-vous donc disposé à les faire périr toutes deux ?

CRÉON.

Votre observation est juste : je ne sévirai pas contre celle qui n'a point approché le cadavre.

LE CHŒUR.

Quel genre de mort préparez-vous à la coupable ?

CRÉON.

Je la ferai conduire dans un lieu désert ; et là, je la ferai renfermer vivante dans une grotte taillée dans le roc. On ne lui donnera de pain que ce qu'il en faut pour écarter toute accusation d'impiété. Elle pourra librement adresser ses vœux à Pluton, le seul des dieux qu'elle honore ; « elle » en obtiendra peut-être le privilége de ne pas » mourir : ou bien elle apprendra combien il lui » sert de peu d'honorer les divinités infernales. »

SCÈNE III.

LE CHŒUR, seul.

STROPHE.

Amour, ô amour, par-tout tu fais sentir ton

empire! Tu donnes de la grâce aux atours d'une jeune femme [1], tu animes ses tendres attraits [2], tu règnes sur les mers; tu règnes sous le chaume: mortels ou immortels, tout subit ton joug et partage tes fureurs.

ANTISTROPHE.

« Tu précipites les justes dans le crime: » et c'est toi qui viens d'exciter un affreux démêlé entre le père et le fils: et même le sévère magistrat, qui fait tout plier sous ses lois, ne résiste pas au

[1] Je me suis également écarté ici et du P. Brumoy et de M. Dupuis: ni l'un ni l'autre ne me paraissent avoir saisi le vrai sens de Sophocle: en voici les raisons dans cette note de M. Vauvilliers: je ne ferai que la traduire. Le texte porte: ὃς ἐν κτήμασι πίπτεις; Grotius lit: ὃς ἐν ὄμμασιν ἵπτῃ. Héat lit: ὃς ἐν γλήνεσι πίπτεις. Mais il ne faut rien changer. κτήματα désigne toute espèce de mobilier. Homère, *Iliade* III, v. 93, s'en sert en ce sens:

Κτήμαθ' ἑλὼν εὖ πάντα, γυναῖκά τε, οἴκαδ' ἀγέσθω

En fuyant de la maison de Ménélas, Hélène ne s'était certainement pas chargée de ses trésors, mais plutôt de ses vêtemens précieux, de ses colliers, de ses bracelets et autres choses de cette espèce. Et quoi de plus agréable que de peindre l'amour embellissant les accoutremens d'une jeune femme, et reposant sur ses joues? D'ailleurs, πίπτειν ἐν signifie *être dans un lieu, y résider, y demeurer*. Euripide s'en sert pour dire que Junon est dans la couche de Jupiter, *Hél.* v. 1102. Cette note est un peu longue; mais elle prouve combien il faut être en garde contre la fureur de changer le texte d'un auteur.

[2] Grec: Tu reposes sur ses tendres joues. C'est ce qu'Horace a rendu: *Carmin. IV. Od. XIII*, 6.

Ille virentis et
Doctæ psallere chiæ
Pulchris excubat in genis.

charme séducteur de deux yeux brillans du plus beau feu dans un jour d'hyménée. C'est ainsi que Vénus, avec sa seule beauté, se joue de ce qui paraîtrait le plus fait pour lui résister.

Hélas! Dans ce moment même où il serait le moins permis de donner des larmes à Antigone, sa beauté nous en arrache, avec le regret de la voir réduite à n'avoir qu'un tombeau pour couche nuptiale.

SCÈNE IV.

ANTIGONE, conduite par des gardes; **LE CHOEUR.**

ANTIGONE.

STROPHE I.

« Citoyens de Thèbes, jetez les yeux sur une » princesse déplorable qui suit la dernière route » où aboutissent les mortels, et qui voit le soleil » pour ne le plus revoir. La nuit éternelle qui en- » traîne tout, me conduit toute vive aux bords de » l'Achéron. C'est là l'hymen qui m'est préparé. » Car, hélas! son flambeau ne s'est point allumé » pour moi. »

LE CHŒUR.

La gloire et l'honneur vous accompagnent dans la sombre retraite des morts. Ce ne sera ni la maladie, ni quelque poignard meurtrier qui vous y feront descendre : mais c'est le parti que vous avez pris vous-même; et vous êtes la seule qui ayez eu ce courage.

ANTISTROPHE I.

ANTIGONE.

Combien de fois n'ai-je pas oüi raconter les malheurs de Niobé, cette Phrygienne, infortunée fille de Tantale, qui, telle qu'un lierre fortement adhérent à la pierre, fut changée en rocher sur le mont Sipyle : on dit que de son front, toujours couvert de neige, l'eau, découlant comme un torrent de larmes, l'inonde sans discontinuer. Hélas! que mon sort paraît semblable au sien!

LE CHŒUR.

Avec cette différence cependant que sa divine origine lui donnait le rang de déesse : nous autres au contraire, tous tant que nous sommes, issus de faibles mortels, n'avons rien qui ne nous rappelle notre triste condition. Or, n'est-il pas flatteur pour vous d'emporter dans l'autre monde l'idée d'avoir assimilé votre sort à celui des dieux dans l'une et l'autre vie?

STROPHE II.

ANTIGONE.

Oh! malheureuse! Je suis un objet de dérision! Hélas! Au nom des dieux de la patrie, différez de m'accabler de vos outrages, jusqu'après ma mort. O Thèbes, ô illustres Thébains, ô source de Dircé, et vous, forêts voisines, «soyez témoins » de la loi barbare qui me précipite, dirai-je dans

» une prison ou dans un tombeau, parmi les morts » ou les vivans, ou plutôt hors du commerce des » uns et des autres, sans être pleurée par ceux » qui me sont les plus chers! »

LE CHŒUR.

O princesse, vous subissez l'arrêt le plus sévère, pour avoir trop écouté votre ardeur. Sans doute que c'est une suite des calamités attachées à votre maison.

ANTISTROPHE II.

ANTIGONE.

« Quelle plaie aigrissez-vous, cruels, en me » remettant sous les yeux le destin des Labdaci- » des! O furies, spectatrices de l'hymen de ma » mère! O affreux hymen! De quel sang suis-je » issue, et à quel sort étais-je réservée! Frère mal- » heureux, devenu époux sous d'horribles auspi- » ces, c'est vous, qui, tout mort que vous êtes, » m'entraînez toute vivante au tombeau. »

LE CHŒUR.

Les devoirs que la piété nous impose sont sacrés, j'en conviens : mais jamais on ne doit se révolter contre l'autorité de ceux qui nous gouvernent. Une ardeur trop imprudente vous perd en ce moment.

ANTIGONE.

Plus de consolations, plus d'amis, plus d'époux ;

je vais donc être ensevelie dans une affreuse grotte! Je ne jouirai donc plus du bienfait de la lumière, et personne ne gémira sur mon malheureux sort!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CRÉON.

CRÉON.

Ignorez-vous donc que jamais on ne finirait, s'il fallait écouter tous les regrets que la nature exprime aux approches de la mort? Retarderez-vous encore à l'emmener et à la renfermer seule dans sa grotte, comme je vous l'ai commandé. Soit qu'elle vive ou qu'elle meure, il faut qu'elle reste privée du commerce des vivans. Quant à nous, ce genre de mort nous met à l'abri de toute souillure.

ANTIGONE.

« O sépulcre, ô caverne, ô lit nuptial, tu se-
» ras donc ma demeure éternelle! Je vais retrou-
» ver les miens aux enfers. Proserpine les a pres-
» que tous enlevés. *De ce sang déplorable, je*
» *mourrai la dernière et la plus misérable.* Obli-
» gée de périr à la fleur de l'âge, je me console
» dans l'espoir que ma présence sera précieuse à
» OEdipe, à Jocaste et sur-tout à mon frère. Chers
» morts, c'est à ces mains que vous devez les hon-
» neurs funèbres que vous avez reçus. Et toi, Po-
» lynice, tu sais que mon trépas est le prix de ma

» tendresse pour toi. Mais enfin mon cœur est sa-» tisfait, et mon crime m'est glorieux. Les cœurs » généreux me rendront cette justice. » Si j'eusse été mère, si j'eusse été épouse, je n'aurais pas pris sur moi de braver une loi publique au péril de ma vie. La perte d'un époux et d'un fils est une chose réparable ; mais celle d'un frère ne peut se réparer pour moi, qui ai eu le malheur de perdre et mon père et ma mère [1]. « C'est donc pour un » devoir si juste, que Créon me condamne à périr » abandonnée de ceux-mêmes qui me devraient le » tribut de leurs larmes. » Je descends toute vivante dans le séjour des morts, sans avoir été admise ni à aucune couche nuptiale, ni aux solennités de l'hyménée, ni aux soins du mariage, ni à la délicieuse fonction d'élever des enfans, ni au commerce de l'amitié. « Grands dieux ! Quelle

[1] Voyez ce sentiment parfaitement développé dans le 12e chap. du traité de Plutarque *sur l'Amitié fraternelle*, t. II, des *OEuvres morales*, pag. 17. Voyez, sur ce même endroit, l'observation des savans éditeurs de la nouvelle édition de cet ouvrage, donnée chez M. Cussac. On ajoutera seulement ici, que Robert le Roux nous a donné un semblable exemple d'amitié pour son frère Henry, renfermé au mont Saint-Michel. Comme on lui reprochait la complaisance qu'il eut d'envoyer un tonneau de vin au prisonnier, qui manquait d'eau : Quoi ! répliqua-t-il, la querelle que nous avons avec mon frère est-elle assez importante, pour devoir nous faire souhaiter qu'il meure de soif ? Nous pouvons, dans la suite, avoir besoin d'un frère ; mais où en trouverons-nous un autre, quand nous aurons perdu celui-ci ?

» de vos lois ai-je donc violée? Mais pourquoi
» tourner mes regards vers les dieux? Quel se-
» cours puis-je en attendre? C'est ma piété même
» qui m'attire le supplice destiné aux impies. Que
» dis-je? Si ma mort est un arrêt du ciel, j'y
» souscris; si j'ai péché, je pardonne, et je me
» soumets à la peine. Mais, si la loi est injuste,
» puissent ceux qui l'ont portée, n'éprouver d'au-
» tres maux que ceux dont ils m'accablent aujour-
» d'hui! »

LE CHŒUR.

La voilà encore agitée et tourmentée par les mêmes transports!

CRÉON.

C'est une raison de plus, pour que je donne sujet aux gardes de se repentir d'avoir tant tardé à exécuter mes ordres.

ANTIGONE.

Ah! malheureux! j'entends pour moi l'ordre de la mort.

CRÉON.

Je ne viens point vous consoler et vous apprendre que mes premiers ordres resteront sans exécution.

ANTIGONE.

O Thèbes, séjour de ceux qui m'ont donné la naissance! O dieux de ma patrie! C'en est donc fait! On m'entraîne; plus de raisons de différer.

O chefs de ce pays, voyez au moins pour la dernière fois la seule princesse qui vous reste, les traitemens qu'elle éprouve, et les personnes qui la ménagent si peu, parce qu'elle a trop écouté les sentimens d'un bon cœur.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Telle a été la triste fin de Danaë : elle fut d'abord privée de la lumière du jour et renfermée dans une tour d'airain, ensuite dans un tombeau ; issue cependant du plus noble sang, elle avait reçu dans son sein, sous la forme d'une pluie d'or, le fruit du tendre amour que Jupiter lui portait. Mais rien ne résiste à la dure fatalité, ni les saisons, ni les bataillons, ni les fortifications, ni la cavité résonnante des noirs vaisseaux.

ANTISTTOPHE I.

L'impétueux fils de Dryas, cet ancien roi des Edones [1], n'a-t-il pas contraint Bacchus, par des discours mordans, à le faire renfermer au milieu d'un mur épais ? C'est-là qu'il put donner un libre cours à sa fureur de parler, et au torrent de son bouillant caractère. C'est-là qu'il apprit à ses dépens que son fiel avait distillé des traits malins

[1] Peuple de la Thrace.

contre un dieu. En effet, il troublait son culte en jetant du ridicule sur les Bacchantes, sur le feu sacré entretenu en l'honneur de Bacchus, et sur les chœurs des muses [1].

STROPHE II.

Quel spectacle horrible ne s'est-il pas offert autrefois près des rochers Cyanées, où la mer se partage en deux bras, sur les rivages mêmes du Bosphore et du Salmydesse? Le dieu Mars honoré dans ces lieux a vu les deux fils de Phinée, réduits à la cécité par une cruauté exécrable. Leur mère, dépouillant tout sentiment, s'est armée, non pas d'une épée, mais de sa navette, dont elle a enfoncé la pointe ainsi que ses doigts dans le globe de leurs yeux.

ANTISTROPHE II.

Ces infortunés, fruit d'un funeste hymen, donnaient encore des larmes au triste sort de leur mère. Cette femme, issue des anciens Érecthides, fille de Borée, vîte à la course, à l'égal du meilleur coursier, fut obligée de se confiner dans des antres écartés, où elle était exposée à toutes les injures de l'air de son pays. C'est ainsi que, malgré ses prérogatives, elle paya longuement le tribut qu'elle devait aux destins vengeurs.

[1] Voyez dans la nouvelle édition de Plutarque, que j'ai déjà citée, l'excellent traité du *Trop parler*, t. XIV, page 61, et les règles à observer dans l'*Usage de la raillerie*, t. XVIII, page 80.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIRÉSIAS, CRÉON, LE CHOEUR.

TIRÉSIAS.

Thébains, nous nous présentons deux devant vous; parce que l'un de nous est guidé par les yeux de l'autre. Les aveugles n'ont pas d'autre moyen de se conduire.

CRÉON.

Quel motif vous amène, respectable Tirésias?

TIRÉSIAS.

Je vais vous le déclarer : comptez sur la vérité de mes oracles.

CRÉON.

Jusqu'à présent je m'en suis fait un devoir.

TIRÉSIAS.

C'est ce qui vous a élevé au trône.

CRÉON.

Je conviens que c'est le fruit de vos sages conseils.

TIRÉSIAS.

Mais dans le moment critique où vous vous trouvez, cette déférence vous sera plus utile que jamais.

CRÉON.

O dieux, quelle frayeur excite en moi ce langage! Qu'y a-t-il?

TIRÉSIAS.

Vous allez le savoir : je veux vous exposer en détail tout ce que mon art m'a offert aujourd'hui d'étrange. J'étais assis dans un lieu très-propre aux augures, lorsque tout à coup j'entends des cris horribles et inexplicables, poussés par des oiseaux qui, dans leur fureur, s'acharnaient à se déchirer les uns et les autres avec leurs serres ensanglantées. J'en ai jugé par le bruit non équivoque de leurs ailes. L'effroi m'a fait aussitôt porter mon attention sur les autels où le feu consumait les victimes : mais elles brûlaient sans rendre de lumière : les entrailles se dissipaient en fumée, les restes de la victime se réduisaient en cendres, et tout disparaissait, en rendant une vapeur et une fumée épaisses. Ces particularités, sur lesquelles je me règle pour dévoiler le mystère de ces augures, je les tiens de mon guide. Il me dirige, tandis que je dirige les autres. C'est votre arrêt qui attire tous ces présages funestes sur cette ville. On trouve par-tout des lambeaux du cadavre de l'infortuné fils d'OEdipe, sur les autels, auprès des foyers. Les dieux dédaignent nos vœux, nos sacrifices, et la flamme de nos victimes. Les oiseaux,

abreuvés de sang humain, n'annoncent rien que de sinistre. Mon fils, pesez mûrement ce que je vais vous dire. Les erreurs sont l'apanage de l'humanité; et l'on ne peut se former une idée désavantageuse de celui qui ne s'obstine pas, et qui répare ses fautes dès qu'on les lui fait apercevoir. L'opiniâtreté est le comble de la sottise. Cessez d'en vouloir à un mort et de le poursuivre. Quelle gloire à vous de lutter contre un cadavre? Tels sont les avis que mon attachement vous devait. Je souhaite que vous connaissiez tout le prix des conseils marqués au sceau de la véritable utilité [1].

CRÉON.

O vieillard, tout ce que vous êtes de devins, n'avez que moi en vue. Je suis pour vous, ce qu'est le but à ceux qui veulent se rendre habiles dans l'art de tirer des flèches. Le vôtre ne me

[1] Rotrou a beaucoup mis du sien dans la manière dont Tirésias raconte les circonstances de ce funeste augure; mais il n'intéresse pas moins. Il finit ainsi, act. V, sc. 5:

Enfin tout n'est qu'horreur et que confusion,
Et tout, Créon, et tout, à vostre occasion;
De vous, qui renversez les loix de la nature;
Qui, barbare, aux défuncts niez la sépulture;
De vous, qui, vrai Cerbère, ostant ce droict aux corps,
Empêchez le passage à l'empire des morts;
Qui, cruel, attaquez qui ne se peut défendre,
Et commandez un mal que vous devez reprendre.
Satisfaites les dieux par votre amandement,
Et sçachez-moi bon gré de cet enseignement.

laisse aucun relâche, et depuis long-temps je suis le jouet de la vénalité à laquelle il se prostitue [1]. Mais faites-vous donner, si vous voulez, tout l'ambre de Sardes [2], tout l'or du Gange, vous ne m'obligerez pas à rendre les honneurs de la sépulture à Polynice : je ne m'y prêterais même pas, quand l'aigle de Jupiter porterait, aux pieds de son trône, des lambeaux de ce cadavre dont il viendrait de faire sa proie. Non, non, les dieux n'ont point à redouter de profanation de la part des mortels. Hélas! combien, ô vieillard Tirésias, ne voit-on pas de gens, d'ailleurs fort habiles, être honteusement avilis, pour avoir, par l'indigne appât du gain, dit avec art des choses qui n'auraient dû jamais être révélées!

TIRÉSIAS.

Hélas! Qui peut savoir, qui peut dire.....

CRÉON.

Qu'entendez-vous par ces paroles vagues?

[1] Rotrou, *ibid.*

Sur tout autre, tousjours vostre art me persécute,
Vous m'entreprenez seul, seul, je vous suis en butte;
Il faut bien que cet art, sainct et sacré qu'il est,
Parmy sa pureté mesle quelque intérêt :
Car le ciel laisse agir l'ordre de la nature,
Et n'a pas toujours l'œil sur une créature.

[2] Il ne s'agit pas ici d'*Ambre;* le territoire de Sardes, île de Lydie, n'en produit pas ; mais de cet or pâle, qu'on tirait du Pactole, fleuve voisin de Sardes, et que les anciens nommaient aussi *Electrum*, parce qu'il était de la couleur de l'ambre. R.-R.

TIRÉSIAS.

Combien la sagesse est préférable à tous les trésors!

CRÉON.

Et combien, à mon avis, c'est un grand malheur d'en être privé?

TIRÉSIAS.

C'est là cependant votre position.

CRÉON.

Je ne répliquerai pas aux injures d'un devin.

TIRÉSIAS.

C'est vous qui les avez provoquées, en me reprochant d'être l'organe du mensonge.

CRÉON.

Tout prophète aime l'argent.

TIRÉSIAS.

C'est le propre des tyrans, de s'enrichir de gains illicites.

CRÉON.

Sais-tu que ces discours s'adressent à ton roi?

TIRÉSIAS.

Je le sais : c'est à moi qu'il a dû de gouverner avec quelque sagesse.

CRÉON.

Je conviens de ton habileté; mais tu suis désormais le parti de l'iniquité.

TIRÉSIAS.

Vous me forcerez de vous révéler des secrets que je gardais au fond de mon cœur.

CRÉON.

Révèle-les, pourvu que l'amour de l'argent ne te fasse point parler.

TIRÉSIAS.

Vous allez en juger.

CRÉON.

Sache, au reste, que tu ne changeras rien à ma résolution [1].

TIRÉSIAS.

Apprenez qu'avant que le soleil ait fait un grand

[1] Ce dialogue est très-bien rendu par Rotrou:

CRÉON.

Je n'outragerai point un ministre des dieux.

TYRESIE.

Vous m'outragez assez, m'accusant d'avarice?

CRÉON.

Peu de gens de vostre art sont exempts de ce vice.

TYRESIE.

Et les tyrans encor le sont bien moins que moy.

CLÉODAMAS.

Aveugle, savez-vous que vous parlez au roy?

TYRESIE.

Puisque je l'ai fait tel, j'ay droit de le cognoistre.
Plus aveugle que moy, tel qui ne croit pas l'estre.

CRÉON.

C'est bien vous emporter pour un esprit si sain.

TYRESIE.

Enfin, je dirai plus que je n'avais dessein.

nombre de révolutions, la mort d'un fils, sorti de votre sang, « vengera Polynice et Antigone, l'une » cruellement enfermée dans un tombeau, et l'au» tre injustement privé de l'honneur du sépulcre. » Triste effet de votre violence, et d'une impiété » que les dieux détestent! Déjà les Furies ven» geresses des devoirs violés, sont prêtes à vous » tourmenter, et à vous précipiter dans les mêmes » maux. Jugez à présent si c'est l'intérêt qui me » délie la langue.» Votre cour retentira bientôt des cris confus des hommes et des femmes. Vous verrez s'élever contre vous toutes les villes, dont les autels et les foyers ont été souillés par les lambeaux infects qu'emportaient avec eux les chiens, les bêtes féroces et les oiseaux. Voilà les traits inévitables (vous m'y avez contraint), que je vous lance dans mon indignation. (*A son guide.*) « Allons, » enfant, conduis-moi hors de ce palais. » Qu'il exhale sa fureur contre de plus jeunes que moi; je lui laisse d'ailleurs assez d'instruction pour apprendre à réprimer sa langue et à devenir sage [1].

[1] Rotrou a rendu avec précision et force cet endroit :

CRÉON.

Parlez, car il importe au gain de vostre vie.

TYRESIE.

Bien plus vôtre intérêt que le mien m'y convie ;
Et vous l'allez apprendre : avant que le soleil
Laisse en notre horison la nuit et le sommeil,
Vous verrez des effets du malheureux augure,

SCÈNE II.

LE CHOEUR, CRÉON.

LE CHŒUR.

Seigneur, quelles affreuses prédictions! Et par surcroît de malheur, depuis que la succession des années blanchit ses cheveux, noirs autrefois, nous n'avons jamais ouï dire que l'évènement ait démenti ses oracles.

CRÉON.

J'en ai assez fait l'expérience moi-même. J'en demeure interdit. Il est dur de plier; mais, à quelles calamités, l'opiniâtreté ne nous expose-t-elle pas!

Qui m'a si clairement marqué vostre adventure :
Le frère mort, privé des honneurs du cercueil,
La sœur vive enterrée, et tout le peuple en deuil,
Appellent d'une voix, qui ne sera pas vaine,
La justice du ciel sur l'injustice humaine.
La mort de votre fils, ce prince aimé de tous,
Est le premier fléau qui tombera sur vous :
D'effroyables remors, mégères éternelles,
Invisibles bourreaux des ames criminelles,
Vous persécuteront jusqu'aux derniers abois;
Et, s'il faut mettre hors tout ce que je prévois,
Un bras victorieux, que votre crime attire,
Vous va bientôt ravir et la vie et l'empire :
Mais qu'en vous ce discours n'excite aucun souci;
Et croyez que le gain me fait parler ainsi.
Marche, enfant, je lui laisse en ce triste présage
Assez d'instruction pour en devenir sage.

LE CHŒUR.

O Créon, fils de Ménécée, voici l'occasion de ne rien faire qui ne soit dicté par la prudence.

CRÉON.

Parlez; je suivrai vos avis : que faut-il faire?

LE CHŒUR.

Allez; faites délivrer Antigone et inhumer Polynice.

CRÉON.

C'est là votre avis, vous voulez que je m'y rende?

LE CHŒUR.

Et sans délai : la vengeance des dieux n'en connaît pas contre ceux qu'elle poursuit.

CRÉON.

Hélas! que j'ai de répugnance à changer! je ne puis cependant m'en dispenser. Y aurait-il de la raison à vouloir se roidir contre la nécessité [1]?

[1] Rotrou, *ibid.*, sc. VI.

CLÉODAMAS.

C'est à vous d'en résoudre, avec vostre sagesse.

CRÉON.

Je suivray vos advis; mais tost, le besoin presse.

EPHYTE.

Traitez le sang d'OEdipe avec plus de douceur;
Mettez le frère en terre, et tirez-en la sœur.

CLÉODAMAS.

Sire, à trop consulter l'occasion se passe,
Le ciel touche parfois aussitost qu'il menace.

LE CHŒUR.

Donnez donc vous-même les mains à tout cela; n'en chargez personne.

CRÉON.

J'y vole maintenant. (*A ceux de sa suite.*) Que tous ceux de ma suite se réunissent et se hâtent d'aller avec des haches, à la grotte où Antigone est renfermée; j'y vais moi-même, et veux qu'elle recouvre en ma présence la liberté dont je l'avais privée; car je vois qu'il est bien préférable de se conformer aux lois anciennes, que d'en établir de nouvelles.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O dieu, honoré sous mille noms divers, qui faites la gloire de la fille de Cadmus! Illustre rejeton du maître du tonnerre! Dieu protecteur de l'Italie, et des fêtes d'Eleusis, célébrées au milieu des campagnes! O Bacchus, fixé près des Bacchantes, à Thèbes, sur les bords du limpide Ismenus, et près des dents fécondes du dragon!

ANTISTROPHE I.

La fumée des victimes s'élève jusqu'à vous sur le double mont, lieu fréquenté par les nymphes

Coryciennes [1], arrosé par les eaux de Castalie. Les échos du mont Nyssa, fertile en lierre, et les côteaux couverts de vignes verdoyantes, répètent au loin les regrets des Bacchantes, lorsque vous vous retirez à Thèbes.

STROPHE II.

Ville, qui vous est plus chère qu'aucune autre, ainsi qu'elle le fut à votre mère Sémèle, victime de la foudre. Daignez accourir (puisque toute cette ville est exposée au plus grand désastre). Franchissez les vallons du Parnasse, ou les flots mugissans du détroit [2].

ANTISTROPHE II.

Vous enfin, qui conduisez la troupe des Bacchantes armées de torches, et qui présidez à leurs concerts nocturnes, fils de Jupiter, paraissez avec vos prêtresses, les Thyades de Naxos; elles qui vous honorent la nuit dans des chœurs agités de fureur, et ne reconnaissent que vous pour chef.

[1] Les Bacchantes, ainsi appelées du nom d'une grotte du mont Parnasse.

[2] Le scholiaste dit qu'il faut entendre ici, ou le détroit qui sépare l'Eubée de la Béotie, ou la mer de Sicile; la première explication est plus probable. R.-R.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER DU PALAIS, LE CHOEUR.

L'OFFICIER.

O CITOYENS d'un lieu cher à Cadmus et à Amphion, la vie de l'homme, quelque longue qu'elle soit, n'offre qu'un tissu de contentemens et de peines ! De douceurs en supplices, la fortune promène à son gré le riche et le pauvre, et les mortels n'ont aucun moyen de connaître ce que le sort leur prépare. Aurions-nous pu nous défendre de porter envie au sort de Créon ? il a purgé sa patrie des brigands qui l'infestaient; il s'y est fait aimer par la sagesse de son administration, enfin il était père de la plus brillante jeunesse. Mais voilà que tout ce bonheur s'est éclipsé; car une fois qu'on ne peut plus goûter les plaisirs, ce n'est point vivre en homme; c'est vivre en machine animée. Ayez des richesses, éblouissez par votre luxe, si vous voulez : tout cela n'est qu'ombre et fumée, dès que la joie et les plaisirs s'en séparent.

LE CHŒUR.

Qu'allez-vous encore nous apprendre de triste pour la maison de notre roi ?

L'OFFICIER.

Ils ne sont plus ! Et... ceux qui leur survivent, en sont la cause.

LE CHŒUR.

Mais qui donc est mort ? Quel est le meurtrier? Parlez.

L'OFFICIER.

Hémon est sans vie, et l'a perdue de sa propre main ou de celle des siens [1].

LE CHŒUR.

Voulez-vous dire qu'il s'est donné le coup mortel, ou qu'il l'a reçu de son père ?

L'OFFICIER.

Désespéré de l'ordre de Créon contre les jours d'Antigone, il s'est tué lui-même.

LE CHŒUR.

L'oracle, hélas! ne se trouve que trop véritable !

[1] J'ai suivi l'interprétation de M. Vauvilliers. Il prouve par des exemples que *αὐτόχειρ* ne signifie pas toujours, *celui qui s'est tué de sa propre main*, et qu'il signifie aussi *celui qui perd la vie de sa main ou de la main des siens.* Cette interprétation rend alors la repartie du chœur fort à propos : ce qui ne serait ni dans le sens adopté par le scholiaste, qui en concluait qu'il fallait supprimer la réplique du chœur, ni dans celui de M. Dupuis, qui a supprimé la traduction du mot *αὐτόχειρ*, en y suppléant toutefois par une suspension ingénieuse : *Hémon n'est plus. Les mains meurtrières...*

L'OFFICIER.

Dans cette conjoncture, il faut pourvoir à d'autres choses.

LE CHŒUR.

Mais voici l'infortunée femme de Créon, la malheureuse Eurydice. Est-ce le hasard ou les bruits qu'elle aura peut-être entendus au sujet de son fils, qui l'amènent ici?

SCÈNE II.

LES MÊMES, EURYDICE, qui entend la fin de ce que dit le Chœur.

EURYDICE.

O chers citoyens, je n'ai qu'une idée confuse de ce qui le regarde; j'en viens d'apprendre quelque chose en sortant pour aller au temple de Pallas. Mais à peine y suis-je entrée que j'entends clairement le récit de mes malheurs domestiques, et je tombe aussitôt sans connaissance entre les bras de mes femmes. Je ne me rappelle plus la nature de ces discours : répétez-les moi. Hélas! je ne suis que trop habituée à de pareils récits.

L'OFFICIER.

Je vais, reine chérie, vous raconter, sans le moindre déguisement tout ce qui s'est passé sous mes yeux : à quoi servirait de vous flatter par des discours si faciles à démentir? car la vérité perce toujours.

Je me suis transporté à la suite de Créon, au milieu de la plaine où était le corps de Polynice, déchiré par les chiens : là, nous avons d'abord supplié Pluton et la déesse honorée dans les carrefours, de se montrer propices et de suspendre les effets de leur vengeance ; puis nous avons répandu des libations sur les restes du corps, qui a été consumé par un feu de branches vertes nouvellement coupées, et nous lui avons élevé un tombeau tout à côté. Nous nous sommes ensuite hâtés d'aller à la grotte infernale, où Antigone n'avait que la pierre nue pour tout lit nuptial. Mais, hélas! les cris affreux de quelque infortuné, se font entendre très-distinctement à un de nous qui, sur le champ, le dit à Créon. Ces cris, devenus plus sensibles à mesure que le roi s'approchait, il s'écrie avec douleur : O infortuné que je suis! mes soupçons seraient-ils vrais? Suis-je donc dans la circonstance la plus critique de ma vie? « Ah! c'est mon fils » que j'entends, courez, volez, entrez dans la » grotte : rassurez-moi sur ce funeste doute », et voyez si ce n'est point la voix d'Hémon que j'entends, ou si les dieux se plaisent à me jeter dans cette erreur! Nous obéissons; et, pleins d'inquiétude nous pénétrons dans l'antre. « Nous y trou» vons Antigone attachée à un nœud fatal qu'elle » avait formé de ses voiles. Hémon la tenait em» brassée, et poussait des cris lamentables sur la

» mort de son amante, sur la barbarie de son père,
» et sur un si cruel hyménée. Le roi arrive, le voit
» et lui crie : Malheureux, que vas-tu faire ?
» Quel est ton dessein ? Quelle fatalité t'entraîne
» à ta perte ? Sors, mon fils ; sors de ce tombeau ?
» C'est ton père qui t'en conjure. Mais Hémon,
» lui jetant un regard terrible, dédaigne ses priè-
» res ; pour toute réponse, il tire son épée, et
» s'avance. Le roi fuit ; Hémon tourne tout son
» courroux sur lui-même, se perce, et, embras-
» sant Antigone, il rend entre ses bras un torrent
» de sang avec la vie. Ainsi l'amant et l'amante
» ont-ils été réunis sous les auspices de Pluton :
» exemple terrible des suites funestes que traîne
» après soi l'injuste courroux des rois. »

(La reine se retire en silence.)

SCÈNE III.

LE CHOEUR, L'OFFICIER.

LE CHŒUR.

Mais que penser de ceci ? La reine vient de se retirer, sans donner rien à augurer de ses desseins.

L'OFFICIER.

J'en suis également fort étonné ; j'ose cependant croire que, voulant épargner au public le spectacle de sa douleur, elle est rentrée dans l'intérieur de son palais pour y pleurer avec les femmes de sa

suite, le triste sort de son fils. On ne peut la soupçonner capable d'aucune imprudence.

LE CHŒUR.

Je ne sais : un silence morne n'annonce rien que de sinistre : au contraire, l'explosion de la douleur est sans suite fâcheuse.

L'OFFICIER.

Vous avez raison. Son silence est trop marqué. Je cours à son appartement, m'assurer si elle ne médite pas quelque noir projet.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR seul.

Mais voilà le roi qui arrive, portant dans ses mains le sujet de son deuil. Malheur qu'il ne peut (s'il est permis de le dire), reprocher à d'autres qu'à lui-même!

SCÈNE V.

LE CHOEUR, CRÉON.

CRÉON.

O funeste et mortelle erreur d'un esprit préoccupé? O vous qui voyez un père meurtrier de ses enfans ?... Arrêt barbare ! ... Mon fils! mon fils! à la fleur de votre âge, hélas, hélas, vous périssez ! Vous cessez d'exister avec une jeune et tendre épouse ! Mon opiniâtreté est seule la cause de ces malheurs !

LE CHŒUR.

Hélas! que vous avez ouvert tard les yeux à la lumière!

CRÉON.

Il n'est que trop vrai. Je suis forcé d'en convenir; un destin cruel a réservé pour moi cet horrible crime, et m'a précipité dans cet abîme de maux! Malheureux que je suis! Tout mon bonheur est évanoui. Voilà cependant, infortunés mortels, le fruit de votre vaine sagesse!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

O prince, dans le triste état où vous êtes, les cendres de votre fils dans votre main, pourriez-vous croire que d'autres malheurs vous attendent dans votre palais?

CRÉON.

« Hé! que puis-je voir de plus affreux? »

L'ESCLAVE.

La mort de la reine, mère de celui que vous regrettez si fort! Elle vient de se percer!

CRÉON.

« O Pluton, ô enfers, quel charme goûtez-vous
» à tourmenter un malheureux?... Que dis-tu?
» Que viens-tu m'apprendre?.... »

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! viens-tu accabler de nouveau un homme hors de lui-même?

CRÉON.

Parle : que m'annonces-tu? Quoi! Ah !... ah! Qu'une mère s'est immolée de regret de n'avoir plus de fils?...

L'ESCLAVE.

« Vous pouvez le voir de vos yeux. Regardez.

(Il la montre dans le fond du théâtre.)

CRÉON.

« Ah! fallait-il me réserver cet horrible spec-
» tacle? Quel sort m'attend encore? Je tiens le
» corps d'un fils, et je vois celui de sa mère éga-
» lement privé de la vie! O mon fils! O chère
» épouse!

L'ESCLAVE.

« C'est vers cet autel qu'elle vient de se frap-
» per, et d'éteindre l'éclat de ses beaux yeux,
» après avoir pleuré son premier époux Mégarée,
» et le triste hymen de son fils Hémon. Pour
» vous, elle vous accable d'imprécations comme un
» parricide. »

CRÉON.

Ah! ah! « Tout mon sang se glace: Amis, que
» ne me percez-vous! Infortuné! Hélas! Hélas!
» Quel déluge de maux a fondu sur moi!

L'ESCLAVE.

« A en croire la reine, vous êtes seul la source » de tous ces maux.

CRÉON.

» Comment a-t-elle péri?

L'ESCLAVE.

» Par le poignard qu'elle a plongé dans son sein, » dès qu'elle a su la mort de son fils. »

CRÉON.

Ah! barbare, jamais ces horreurs ne pourront être imputées qu'à moi seul! « C'est moi, chère » Eurydice; oui, c'est moi qui t'ai immolé! Al- » lons, amis, exterminez-moi, conduisez-moi » à la mort. Je ne suis qu'une ombre et qu'un fan- » tôme. »

LE CHŒUR.

Ce serait un grand avantage pour vous, (s'il en est dans les malheurs); car de tous les maux, les plus courts sont les moins funestes.

CRÉON.

Que la mort vienne donc, oui, qu'elle vienne terminer ma carrière. Qu'elle vienne, dis-je, et qu'elle se hâte de me mettre pour toujours hors d'état d'ouvrir les yeux à la lumière.

L'ESCLAVE.

Laissons l'avenir: occupons-nous du présent: on doit penser d'abord aux devoirs du moment.

CRÉON.

Mais je ne soupire qu'après la mort, et ne veux qu'elle.

L'ESCLAVE.

Cessez de former des vœux inutiles. Aucun mortel ne peut échapper aux maux qui lui sont destinés.

CRÉON.

Éloignez-moi du moins, éloignez-moi promptement ; moi, qui ai porté la mort dans le sein de mon fils, et de mon épouse infortunée! Je n'ose lever les yeux ; je ne sais où cacher mon opprobre. Le destin inévitable a jeté tout mon être dans un labyrinthe de malheurs.

SCÈNE DERNIÈRE.

LE CHŒUR seul.

La prudence est le gage le plus assuré du bonheur. Jamais on ne doit se permettre de manquer de respect envers la Divinité. Un repentir tardif, fruit des grands crimes, est le dernier supplice dont le ciel punit l'orgueil des souverains.

FIN D'ANTIGONE ET DES TRAGÉDIES DE SOPHOCLE.

RÉFLEXIONS

SUR

L'ANTIGONE DE SOPHOCLE.

CETTE pièce de Sophocle, est bien propre à confirmer l'idée que nous avons cherché à donner de ce grand tragique, dans les réflexions sur l'*OEdipe à Colone* : t. III. p. 442 et suiv. Si les circonstances qui, au milieu de mes occupations, m'ont déterminé à travailler à cette partie du *Théâtre des Grecs* [1], me l'eussent permis, j'aurais placé l'*Antigone*, à la suite des deux *OEdipes*, dans le même volume. On eût pu faire d'un seul coup-d'œil une comparaison utile, et voir avec quel art un homme de génie sait manier le même sujet et en tirer parti pour le présenter sous toutes les formes, propres à exciter les plus beaux et les plus nobles sentimens. L'orgueil, cette passion affreuse, fait le fond de ces trois pièces : Sophocle

[1] Mon travail, dans cette nouvelle édition, commence à la page 263 du IIIe. volume, et s'étend jusqu'à ces Réflexions. Je ne reconnais et n'avoue que ce qui est compris dans ce qui complette le IIIe. vol. depuis cette page 263, et dans le commencement du Ve., jusqu'à la fin de ces Réflexions inclusivement. ROCHEFORT.

n'en a tracé le plan que d'après la forte conviction où il était des suites funestes et déplorables de ce fléau de l'humanité : il s'est proposé d'exciter à la terreur et à la pitié, par des scènes puisées dans le cœur humain, en menant cette passion, depuis sa naissance jusqu'à son dernier période.

Dans *OEdipe roi*, on voit ce prince avec de grandes qualités, fait pour captiver les cœurs, ouvrir le sien aux premières impressions de l'orgueil, puis se prêter aux insinuations de l'impiété, se porter à d'affreuses imprécations, enfin au dernier désespoir. Dans *OEdipe à Colone*, cet orgueil, parvenu à son comble, traîne l'infortuné OEdipe jusqu'au tombeau, d'où il en exhale les restes, qu'il fait passer dans le sein de ses enfans. Les passions fortes et portées à l'excès se communiquent avec cet ascendant impérieux qui en fait remarquer la source, par une ressemblance marquée dans les progrès et dans les suites. Delà on voit dans *Antigone* tous les enfans d'OEdipe, guidés par cet horrible orgueil, périr misérablement sous les vains prétextes d'honneur, de religion et de piété.

Ce simple aperçu sur le sujet de ces trois pièces, doit faire apprécier l'art de Sophocle. Pénétré de la nature et des effets de la passion qu'il veut peindre, il a su remplir son plan avec ce ton de vérité, qui attache infiniment, et ferait

supposer qu'on lit un fait avéré et connu. C'est un des traits de la grande différence qui se trouve entre Sophocle et la plupart de nos tragiques modernes : ceux-ci en effet ne réussissent souvent pas à nous intéresser, lorsqu'ils mettent en action les faits les plus touchans et les plus frappans de l'histoire. Ainsi cette traduction entière du *Théâtre des Grecs*, offre au moins l'avantage que peut offrir une histoire ou un roman. On ne peut, sous ce point de vue, en contester l'utilité. Je conçois qu'une imitation parfaite, ou une traduction qui rendrait la chaleur et les beautés poétiques de l'original, aurait un mérite de plus. Je ne puis me flatter d'avoir atteint ce but : je ne me le suis même pas proposé, bien éloigné de me croire dans le cas d'y réussir. Je me suis donc uniquement borné à étendre le plan du P. Brumoy, c'est-à-dire à rendre le sens du poëte et la marche de ses moyens jusque dans les plus petits détails. Les extraits de ce célèbre littérateur, souvent trop circonscrits, laissent à désirer quantité de choses dans ce genre, qui rendront toujours précieuse l'entreprise faite pour le suppléer, et elle ne peut manquer d'être accueillie du public, si l'on ne s'écarte pas de la manière de cet auteur. Persuadé de cette vérité, non-seulement j'ai conservé en entier, dans ma traduction, les morceaux traduits par cette main habile, mais j'ai suivi pas à pas ses

extraits, qui m'ont presque toujours fourni le vrai sens des endroits qui ne le sont pas. J'en emprunte même souvent l'expression; en sorte qu'on pourrait dire que ma traduction ne serait qu'un développement ou une extension des extraits du P. Brumoy; et c'est à cela seul qu'elle devra l'avantage de pouvoir être comparée aux autres traductions des poëtes tragiques de l'ancienne Grèce.

On retrouve dans l'*Antigone* le même ton de mœurs, de style et de costumes que dans les autres productions de Sophocle. Cette pièce me paraît cependant un peu plus nourrie de maximes et de sentences. Il y en a même en profusion, et quelques-unes de déplacées, telles entre autres celles que Sophocle met dans la bouche de cet officier (*Act.* V, *sc.* I.) qui vient annoncer la mort d'Antigone et d'Hémon. Mais, à ce léger défaut près, *l'Antigone* est une pièce excellente. Tout y est vraisemblable, naturel; le style en est sage et plein de chaleur. Rien de recherché, rien de guindé.

Jugez du génie de Sophocle, comparé avec la plupart de nos tragiques modernes, par ce seul trait. Hémon, voyant qu'il ne pouvait fléchir son père en faveur d'Antigone, se retire, et va se renfermer dans la grotte où sa jeune amante était condamnée à périr. Sophocle se tait sur la ma-

nière dont Hémon exprime la douleur qu'il ressent du refus de Créon, et la résolution qu'il prend de périr avec Antigone. Il est difficile de rendre ces grands effets. Le pinceau du peintre ne peut atteindre qu'avec grand'peine à nous représenter les foudres, les tonnerres, les explosions des volcans, enfin les déchiremens de la nature. Un poëte sans goût croit au contraire que c'est là le moment de faire briller son imagination et son génie. Il se fait une gloire de lutter contre la difficulté; et, pour entreprendre au-dessus de ses forces, on le voit se perdre et se mettre hors d'haleine au milieu du tourbillon qu'il s'efforce en vain d'offrir aux yeux de ses spectateurs. C'est ce qui arrive journellement aux auteurs peu nourris de la lecture des anciens. C'est le défaut dans lequel Rotrou n'a pas manqué de tomber. Il fait parler ainsi Hémon, près du corps d'Antigone:

Beau corps, sacré débris du chef-d'œuvre des cieux,
Beau reste d'Antigone, ouvrez encor les yeux:
Jeune soleil d'amour, esteint en ton aurore,
Bel astre, honore-moi d'un seul regard encore,
Avant que je te suive en la nuit du tombeau!
Tu crains, tu crains de voir le fils de ton bourreau.
Le cœur, plus que l'oreille, est sourd à ma prière;
Ton amour s'est esteint avecques ta lumière;
C'est en vain qu'aux enfers je vais suivre tes pas;
Tes mânes offensés ne m'y souffriront pas;

Autant que tu m'aymais, tu me seras contraire;
Tu puniras le fils des cruautés du père;
Je n'avance à mourir, non plus qu'à différer,
Et, ny vivant, ny mort, je n'ay plus qu'espérer.

Quoi de plus froid, de plus ridicule et de plus déplacé! Voilà néanmoins les fautes où l'on tombera continuellement, quand on ne fera pas une étude particulière des modèles qu'une longue suite de siècles se sont transmis comme un dépôt précieux.

Mais si Sophocle a su dans cette circonstance user d'un silence vraiment éloquent, et qui couvre de ridicule le verbiage de son moderne imitateur, avouons, à la gloire de notre littérature, que Corneille est bien supérieur à Sophocle, lorsqu'il fait parler Cornélie (*dans Pompée*, *act.* V.) Cette Romaine paraît, ainsi que Créon, sur le théâtre, tenant dans sa main une petite urne qui renferme les cendres de Pompée. Elle est bien loin de s'écrier sur son malheur et de se répandre en vaines exclamations, comme Créon. O vous, dit-elle (*act.* V, *sc.* 5.):

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Eternel entretien de haine et de pitié,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié:
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes;

Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Ainsi Cornélie cherche dans sa douleur même un remède à ses maux. Voilà le génie ! Créon, au contraire, est dans la même situation, maigre, pauvre et dénué de ressources. Il s'abandonne à sa douleur. Il est vrai qu'il est la principale cause des calamités qu'il éprouve ; il n'a point à venger le sang répandu par des mains ennemies. Il ne lui restait par conséquent d'autre parti que de s'immoler lui-même à sa douleur dans un morne silence. On ne peut trop faire de ces comparaisons, qui font briller les beaux morceaux du théâtre des Grecs et des Français, deux nations qui se ressemblent si fort sous quantité de points de vue.

FIN DES RÉFLEXIONS.

TRAGÉDIES

D'EURIPIDE,

TRADUITES PAR LE P. BRUMOY,

ET PAR M. PRÉVOST,

De l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin.

AVIS AU LECTEUR.

On n'a point encore en français de traduction complète des tragédies d'*Euripide*. Le P. Brumoy n'en a traduit que quatre, qu'on donne ici sans y faire de changement. M. Prévost publia la traduction d'*Oreste* en 1778, et en 1782 les trois premiers volumes de la traduction complète des *tragédies d'Euripide*[1]. Devenu seul éditeur de cette partie du *Théâtre des Grecs*, il présente ici sa traduction, avec tous les changemens qu'il a jugés convenables au plan général de l'ouvrage du P. Brumoy, et à celui de cette édition en particulier. Il a sur-tout eu en vue, dans ces changemens, de se rapprocher de l'auteur grec, même au prix de quelques sacrifices, parce qu'il a cru que le lecteur ayant sous les yeux de simples extraits de la plupart de ces tragédies, écrits avec liberté, exi-

[1] En 1778, M. Belin de Ballu fit paraître la traduction de la tragédie d'*Hécube*, et faisait espérer celle de quelques autres tragédies; mais je crois cet estimable littérateur occupé d'un autre projet fait pour intéresser également les gens de lettres et les naturalistes.

gerait avant tout l'exactitude dans une traduction faite pour leur être comparée. M. Prévost a joint à cette traduction un *Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide*, et des notes sur toute la partie du *Théâtre des Grecs*, qui est consacrée à ce poëte. Ces notes, comme celles des éditeurs d'*Eschyle* et de *Sophocle*, seront distinguées de celles qui appartiennent au P. Brumoy.

AVERTISSEMENT [1].

« Euripide, dit Aristote, quoique d'ailleurs peu » exact et peu châtié dans la conduite et la dispo- » sition de ses sujets, paraît pourtant le plus tra- » gique de tous les poëtes. » Voilà en peu de mots le caractère de ce poëte, et cela suffit pour se rappeler ce que nous avons dit dans les *Discours préliminaires*. L'air négligé d'Euripide a une sorte de grâce qui peut balancer la régularité de Sophocle. Sans y regarder de fort près, on trouvera dans le premier certains défauts que le second évitait avec soin. Mais on ne peut s'empêcher de les pardonner, en faveur du sentiment de pitié et de terreur dont l'âme se sent agitée. C'est qu'Euripide donnait beaucoup plus à la nature qu'à l'art, et suivait plus, en composant, les mouvemens de son cœur que ceux de son esprit. Aussi est-il bien difficile à représenter dans une traduction supportable. Pour peu qu'on manque d'attraper cette langueur élégante qui est l'âme de son style, on court risque de devenir platement languissant. C'est ainsi que Racine, traduit dans une langue étrangère, rougirait de se voir si différent de lui-même, et refuse-

[1] Cet avertissement est du P. Brumoy.

rait de se reconnaître. On rend aisément des pensées vives, un style serré, nerveux, et plein de feu; mais non des grâces tendres et négligées, un style diffus et soutenu par la seule naïveté. Euripide écrivait suivant la situation où se trouvait son esprit. Or, il était naturellement mélancolique, philosophe et ennemi de la joie. Son humeur moins vive que douce, son cœur sensible, et son caractère un peu chagrin et porté à la plainte, ont passé jusque dans ses écrits. Il n'avait pas en effet de grands sujets de joie, et l'on prétend qu'il en trouva quelques-uns de mécontentement dans deux femmes [1] qu'il épousa l'une après l'autre. L'on dit encore [2] que, dans un voyage qu'il fit, il perdit une épouse chérie, deux fils et une fille, qui avaient mangé des champignons mauvais ou mal apprêtés [3]; et qu'il fit à ce sujet une épigramme dont voici le sens. « O soleil, qui par- » cours l'immensité des cieux, vis-tu jamais une » pareille calamité! Quoi! une mère, ses deux » fils et sa fille, enlevés du même coup à mes » yeux! » Dans ce style simple, pathétique, affectueux et plaintif, il est aisé de le reconnaître.

[1] *Manuel Moschop.*

[2] Athen. *Deipnos.* l. 2.

[3] Ce n'était pas sa femme ni ses fils. Voici les expressions d'Athénée: « Éparchide rapporte que le poëte Euripide fit un voyage « à l'île d'Icare, et qu'une certaine femme qui était à la campagne

Il se peint toujours lui-même. On a pu le voir dans les quatre pièces entièrement traduites, et on le verra de même dans les quatorze suivantes[1], qui sont exposées encore plus au long que celles de Sophocle. Il n'a fallu traduire que ce qui pouvait et devait être raisonnablement traduit, et je me flatte que le lecteur ne perdra rien du reste; qu'il retrouvera tout Euripide, et qu'il me saura gré d'une méthode tantôt directe, tantôt indirecte, sans laquelle j'ose avancer qu'il eût été impossible de présenter aux Français le *Théâtre des Grecs*[2].

» avec ses deux enfans (deux fils adultes et une jeune fille) ayant » mangé des champignons vénéneux, et ayant été suffoquée avec » ses enfans, il fit ces vers : O! soleil, etc. » Cette épigramme, ou inscription mortuaire, ne paraît pas digne d'être citée à côté des autres ouvrages d'Euripide. L'invocation au soleil, pris à témoin du crime de Médée, au cinquième acte de la tragédie de ce nom, est bien plus touchante et plus sublime.

[1] Quinze, en comptant le *Cyclope*.

[2] L'obligation qu'on s'est imposée de réimprimer sans le moindre changement le texte du P. Brumoy, impose en même temps celle de le réfuter quelquefois. Peut-être au moment où écrivait ce judicieux appréciateur des beautés antiques, le public ne pouvait-il en supporter l'éclat; trop accoutumé à juger les ouvrages dramatiques sur des modèles plus récens, ce public poussait à l'excès la crainte de voir violer les convenances qu'il y remarquait; la simplicité du plan, la nudité des caractères, cette forme sévère qui distingue les chefs-d'œuvre du theâtre grec, semblaient choquer sa délicatesse; et on est surpris plus d'une fois de voir un homme de goût, tel que le P. Brumoy, justifier avec défiance

Si l'on voulait lire les pièces dans l'ordre naturel des sujets plus ou moins anciens, voici le rang où il faudrait les placer :

Ion, *les Bacchantes*, *Médée*, *Hippolyte*, *Alceste*, *Hercule furieux*, *les Phéniciennes*, *les Suppliantes*, *Iphigénie en Aulide*, *Rhésus*, *les Troyennes*, *Hécube*, *les Héraclides*, *Electre*, *Oreste*, *Andromaque*, *Iphigénie en Tauride*, *Hélène* [1].

des traits, qui, d'un commun aveu, doivent être offerts à l'admiration. Le retour fréquent des mêmes objets, en faisant sentir la nécessité de varier la scène, a excité la curiosité sur tout ce qui est étranger à nos mœurs; la lecture plus répandue des ouvrages écrits dans des langues étrangères, a rendu peut-être le goût moins exclusif; les lumières de la philosophie ont donné aux esprits plus d'étendue et de hardiesse; enfin, le temps et la méditation, ces deux arbitres de l'opinion, ont travaillé pendant un demi-siècle à ramener insensiblement à cette heureuse simplicité, dont les plus grands maîtres de la scène française avaient été contraints de s'écarter pour ne point blesser leurs contemporains. Je pense donc que le public de l'Athènes moderne est assez fort pour goûter ce qui fit l'admiration d'Athènes ancienne; et que, s'il ne trouve point dans Euripide entier des beautés qui le dédommagent de quelques défauts, il doit s'en prendre à la faiblesse du traducteur, plus qu'à la différence des temps. A la vérité, ce poëte a des grâces naturelles qu'il est difficile de conserver, autant que d'imiter. « Jeune poëte, dit une épigramme grecque, crains de » marcher sur les traces d'Euripide. Le chemin semble doux et » facile au premier abord; mais dès qu'on s'y engage, on le trouve » plus âpre et plus escarpé qu'un rocher. » P.

[1] TABLE de ces mêmes tragédies, selon l'ordre des temps, où elles ont été représentées pour la première fois.

Médée, représentée dans l'olympiade LXXXVIIe, la 1re année.

Euripide avait composé soixante-quinze tragédies. On ne parle point ici du *Cyclope*, pour les raisons qu'on a dites ailleurs [1].

Hippolyte, dans la même olympiade, la 4e année.
Les Suppliantes, olympiade xce, la deuxième année.
Les Troyennes, dans l'olympiade xce, la quatrième année.
Alceste, } *Hélène*, } représentée avant la 3e année de la xcie olympiade.
Andromaque.
Les Phéniciennes, dans l'olympiade xciie, la 1re année.
Oreste, dans la même olympiade, la 4e année.
Iphigénie en Aulide, dans l'olympiade xciiie, la 4e année.
Les Bacchantes, idem.
Les autres pièces sont d'une date incertaine.

[1] Le P. Brumoy avait d'abord eu l'intention d'exclure le *Cyclope* de sa collection. Il se détermina ensuite à en donner un extrait à la fin du dernier volume. On a réparé ce léger désordre en mettant le *Cyclope* à la suite des tragédies d'Euripide. Cette place a paru plus convenable que celle qu'occupe ce drame satyrique dans les éditions grecques, parce que c'est un ouvrage d'une nature particulière, et qui a donné lieu au P. Brumoy de composer un discours fort intéressant, qui devait être séparé des tragédies, avec lesquelles il n'a pas de rapport. P.

ESSAI SUR LA VIE

ET

LES OUVRAGES D'EURIPIDE.

« Quelle fut la mère d'Euripide, dit un ancien » auteur, et quel fut le père de Démosthène? » C'est ce qu'on ignorait même de leur temps. Le » résultat des recherches de la plupart des savans » critiques, est que l'une était vendeuse d'herbes, » et l'autre marchand de couteaux [1] ». A bien d'autres égards, on peut dire que la vie d'Euripide est pleine d'incertitudes : on y trouve cependant quelques faits probables, qui se lient assez naturellement, et peuvent jeter de l'intérêt sur la lecture de ses ouvrages; ce sont ceux que nous allons recueillir.

On rapporte qu'Euripide naquit le même jour et la même année où fut donnée la bataille de Salamine; il est plus vraisemblable que ce fut à pareil jour, mais cinq ou six ans plus tôt. Ce n'est donc pas, comme le veulent les étymologistes, cette

[1] *Valère Maxime*, III, 4.

EURIPIDE



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

raison là qui lui fit donner le nom d'*Euripide* [1], nom d'ailleurs assez commun chez les Grecs avant et après l'époque de la naissance de notre poëte. Celle de la bataille de Salamine est, comme on sait, la première année de la 75e olympiade, le vingtième jour du mois *Boédromion*, qui répond à notre mois de septembre avant J.-C., 480.

Euripide était citoyen d'Athènes, et il paraît qu'à ce titre il appartenait au bourg de Phylé; mais on croit qu'il naquit à Salamine, où Mnésarque son père, et sa mère Clito s'étaient réfugiés pour se dérober aux malheurs de la guerre, peut-être aussi pour éviter quelque poursuite particulière; car on dit que Mnésarque, qui était un cabaretier Béotien, avait été condamné, dans sa patrie, à la peine des banqueroutiers; c'était une peine infamante, qui consistait à s'asseoir dans la place publique, et à jeter un boisseau par-dessus sa tête. Clito était d'une naissance assez distinguée, mais elle fut réduite, sans doute par des revers de fortune, à exercer une profession peu assortie à son premier état, et qui a fourni quelques plaisanteries à Aristophane : ce poëte l'accusait de

[1] Parce que le combat se donna sur l'*Euripe*. Il y eut un autre Euripide, assez long-temps après le poëte de ce nom, qui fut l'un des quarante tyrans d'Athènes. Il donna son nom au coup de dé qui amenait le nombre quarante : on appelait ce coup-là *Euripide*.

vendre des herbes sauvages au lieu de légumes, et ne laissait échapper aucune occasion de jeter du ridicule sur Euripide, en rappelant l'obscurité de sa naissance.

Cependant, deux circonstances semblent indiquer qu'elle fut plus relevée. On interrogea les dieux sur sa destinée; l'oracle répondit : « Tu au- » ras un fils, ô Mnésarque, que tous les hommes » honoreront : il acquerra une gloire brillante, » et jouira de la douce récompense des couronnes » sacrées. » On lit aussi qu'Euripide fut choisi pour servir le vin aux jeunes garçons chargés d'exécuter les danses religieuses dans une fête solennelle : cette fonction était ordinairement remplie par les fils des citoyens les plus distingués. Mais, soit qu'Euripide eût ou n'eût pas des parens connus, il se chargea du soin de se faire connaître; et il est sans doute plus honorable de ne devoir son illustration qu'à soi-même, que de la tenir uniquement de ses ancêtres.

Mnésarque, trompé par le sens de l'oracle, qui promettait des couronnes au jeune Euripide, ou plutôt déterminé par quelque motif que nous ignorons, crut son fils appelé à triompher aux jeux des athlètes. Il se hâta de l'envoyer combattre à ceux d'Olympie, si fameux dans l'antiquité, et illustrés par les chants de Pindare; mais sa jeunesse le fit exclure du concours : il fut cou-

Digitized by Google




NAZIONALE VITTORIO
NAPOLI

ronné à Athènes aux jeux Théséens et aux jeux Éleusiniens.

Il est heureux que cette victoire n'ait pas égaré son amour-propre, et que l'instinct du génie ait été plus puissant que l'empire des circonstances. Nous ne savons point précisément à quelle époque de sa vie, il abandonna la vocation à laquelle son père l'avait destiné; mais il paraît que la peinture fut le premier des beaux-arts auquel il s'appliqua. On peut croire que ce ne fut pas sans succès, puisqu'on conserva long-temps ses tableaux à Mégare, où on les montrait aux curieux; et lorsque dans la suite il se livra à la poésie, il excella dans l'art de peindre en vers, et d'offrir à l'esprit des images vraies et touchantes. Il semble être l'auteur d'une idée que Timanthe s'appropria en la transportant sur la toile: dans sa tragédie d'*Iphigénie*, au moment du sacrifice, il jette un voile sur le visage d'Agamemnon [1]. Sa lecture peut instruire ceux qui cultivent les arts; les écrivains qui ont fait sur l'art des anciens Grecs les recherches les plus heureuses, semblent citer Euripide avec une sorte de préférence [2]. La poésie est sœur de la peinture.

[1] *Iphigénie en Aulide*, v. 1550. Au reste, ce voile, ou *péplos*, était une partie de l'habillement ordinaire. Les Grecs s'en couvraient le visage dans le deuil et dans une extrême affliction.

[2] Winckelman, *Hist. de l'art*, t. I, p. 244, 282, 353; t. II, p. 101, etc. Dans la belle *Dissertation sur Niobé*, Florence, 1777,

Les artistes dans ces deux genres observent également la nature, pour l'imiter et pour l'embellir. Socrate aimait la nature, et vivait avec les artistes; il fut sculpteur dans son enfance, et dans sa vieillesse il s'amusait à mettre en vers les fables d'Ésope. Plus les beaux arts sont rapprochés, plus leurs progrès sont sûrs et rapides; mais un seul homme ne peut exceller que dans un seul genre : la poésie devait fixer le choix d'Euripide.

Il ne commença ses premiers travaux dramatiques ni aussi tôt, ni aussi tard que les témoignages opposés d'Aulu-Gelle et de Suidas le feraient croire. Les calculs de celui-ci donnent à Euripide quarante-neuf ans lorsqu'il fit représenter sa première tragédie [1]; celui-là au contraire, dit qu'il n'avait alors que dix-huit ans. Cette dernière assertion ne peut se concilier avec les diverses occupations de sa jeunesse, et la première offrirait un phénomène si rare, qu'on ne peut l'admettre aisément. Il est donc bien probable que ce fut dans la vigueur de l'âge qu'Euripide reconnut son talent,

l'action d'une jeune fille qui embrasse la robe de sa mère, rappelle une expression familière à Euripide. *Troad.* v. 745; *Héracl.* v. 48; *Herc. Fur.* v. 972.

[1] Il fit, selon Suidas, représenter des tragédies pendant vingt-six ans, et mourut âgé de soixante-quinze. Ses dernières tragédies étant de l'année de sa mort, on voit qu'il a commencé à quarante-neuf ans; mais cela ne s'accorde point d'ailleurs avec d'autres circonstances.

et qu'il ne commença à travailler pour le théâtre qu'après s'être formé sous des maîtres dignes d'un tel disciple.

L'un de ces maîtres fut Prodicus. Ce sophiste, qui n'était pas exempt des défauts des autres sophistes, excellait du moins dans l'art dont ces charlatans faisaient gloire, et qui leur attirait l'admiration du peuple d'Athènes; l'art de séduire par les prestiges de l'éloquence, et de donner au mensonge les couleurs de la vérité. On payait chacune de ses leçons depuis cinq jusqu'à cinquante drachmes, égales à peu près à nos livres actuelles[1]; ce qui, pour le dire en passant, semblerait indiquer qu'Euripide était assez favorisé des biens de la fortune, à moins que son mérite ne l'eût dispensé de se soumettre au tarif ordinaire. On disait en proverbe, *plus sage, plus savant que Prodicus* : l'éloquence, dont il donna des leçons à Euripide, était sans doute trop mêlée dans son école des subtilités de la dialectique; mais le génie du disciple sut corriger l'abus de l'art et en suivre les vrais principes. Il n'est peut-être aucun tragique, dont les harangues, envisagées à part, et comparées à celles des orateurs les plus illustres, puissent mieux soutenir le parallèle.

Son maître de philosophie, fut le fameux Ana-

[1] La drachme valait environ seize sols tournois, à cinquante-deux livres le marc.

xagore, un des derniers philosophes de la secte ionique. Cette école de philosophie, qui remonte à Thalès de Milet, l'un des sept sages de la Grèce, s'était toujours distinguée par son application aux sciences réelles et à l'étude de la nature : on la nomma la secte des *Physiciens*. Anaxagore fut un de ses plus illustres sectateurs et s'acquit dans la Grèce une grande célébrité. Cette récompense des talens, souvent leur devient funeste : quelques opinions singulières fournirent un prétexte à l'envie, sur-tout sa hardiesse à soutenir que le soleil est une masse de feu, plus grande que le Péloponnèse. Anaxagore fut accusé d'impiété, banni, persécuté; et l'on assure qu'Euripide, plein d'admiration pour son génie, mais effrayé par son exemple, se sépara des philosophes, sans abjurer la philosophie qu'il fit monter sur le théâtre; il ne manqua du moins aucune occasion de témoigner sa reconnaissance envers son maître, et ne craignit point de montrer qu'il restait attaché à ses principes. Il composa une tragédie intitulée *Mélanippe*, qui parut destinée à relever, par des allusions frappantes, la gloire d'Anaxagore, et à orner des graces de la poésie les dogmes de sa philosophie. Il y a même un passage dans la tragédie de *Médée*, où il semble reprocher aux Athéniens le jugement porté contre ce philosophe [1], et si

[1] M. Mérian a confirmé cette conjecture. *Mém. de Berlin.* 1776.

nous faisions ici, d'après les ouvrages d'Euripide, l'analyse de ses opinions, nous verrions qu'elles étaient intimement liées à celle d'Anaxagore, sur les objets dont celui-ci s'était le plus occupé.

Nous y retrouverions aussi les dogmes d'une philosophie plus saine et plus faite pour être mise au théâtre, je veux parler de celle de Socrate. En effet, quoique la physique ancienne, par là même qu'elle était moins exacte, se prêtât avec plus de complaisance aux jeux de l'imagination, on ne peut s'empêcher de convenir qu'elle était étrangère à la poésie, et sur-tout à la poésie dramatique.

C'est un grand défaut de porter sur la scène des réflexions trop étendues sur des objets abstraits et réservés à la méditation des sages. La philosophie morale au contraire est née au sein de la société; les liaisons des hommes, leurs rapports, leurs devoirs, voilà l'objet de ses recherches; en peignant les scènes de la vie sociale, on est presque forcé d'enseigner cette philosophie; elle est le résultat de toutes nos actions, la matière de nos réflexions habituelles, le sujet perpétuel de nos entretiens. Euripide eut l'avantage d'être non le disciple, mais l'ami de ce sage qui renonça le premier aux vaines spéculations des sophistes pour étudier son propre cœur, qui fit descendre la philosophie sur la terre, et fut un des plus illustres martyrs de la vertu qu'il s'efforçait d'inculquer

moins encore par ses discours que par son exemple. Euripide était plus âgé que lui ; mais Socrate ayant tourné de bonne heure ses méditations vers l'objet qu'il jugeait seul digne de l'application d'un homme raisonnable, contribua sans doute à perfectionner les principes du poëte ; on prétend même qu'il se servit quelquefois du nom de celui-ci, pour publier ses propres ouvrages, à peu près comme à Rome, Scipion se servit du nom de Térence : mais cela n'est pas vraisemblable, soit parce que Socrate n'était pas poëte au jugement de ses plus grands admirateurs et en particulier de Platon, soit parce que des sacrifices de ce genre ne peuvent point être soupçonnés sur des raisons légères. Les plus fortes qu'on puisse alléguer ici, sont quelques épigrammes hasardées par des poëtes comiques. L'un annonce les *Phrygiens* d'Euripide, en y mêlant le nom de Socrate d'une manière ambiguë ; l'autre fait dire à Euripide même qu'il a droit de parler d'une manière tranchante, parce que Socrate est son garant [1]. On peut conclure de ces insinuations et des liaisons qui eurent lieu entre Socrate et Euripide, que le philosophe, malgré sa jeunesse, fut quelquefois le conseil du poëte et le censeur de ses ouvrages ; et cette cir-

[1] On doit encore moins croire ces poëtes, lorsqu'ils accusent Euripide de se faire aider par le comédien Céphisophon, dans la composition de ces schœurs lyriques.

constance, qui fait honneur à l'un et à l'autre, me semble donner du prix à leurs communs travaux.

Il est certain qu'ils s'admiraient réciproquement. Socrate n'allait presque au spectacle, que pour entendre les tragédies nouvelles d'Euripide, dont il estimait, dit Elien, les vers sentencieux, propres à exciter l'amour de la vertu. Euripide ne fut point intimidé par une cabale puissante qu'il vit se former contre Socrate; et, quoiqu'il soit mort avant lui et qu'il n'ait pu, comme on l'a cru, faire allusion à son supplice dans sa tragédie de *Palamède*, ses autres pièces offrent des traits qu'on ne peut s'empêcher d'appliquer à ce philosophe, et qui font preuve de l'estime qu'il lui témoignait hautement [1].

L'amitié qui les unissait n'empêchait pas qu'il ne différassent à bien des égards. Euripide, doué d'une imagination poétique, se livrait avec enthousiasme à ces systêmes vastes et hardis, que leurs auteurs semblent n'envelopper d'un nuage, que pour en cacher la profondeur. Socrate, plus sage dans sa marche, voulait ramener les sciences aux applications sociales, et aux usages de la vie ordinaire; il s'efforçait de contenir les désirs et la curiosité de l'homme dans le cercle étroit qui

[1] *Oreste*, v. 917; *Rhésus*, v. 948, ont paru offrir de telles allusions.

mesure la faible portée de sa vue et celle de ses besoins. Un philosophe, qui vécut un demi-siècle avant Socrate, avait caché, dans le temple de Diane, les écrits où il exposait son système [1], afin qu'ils devinssent plus respectables à la postérité, et qu'étant retrouvés après une longue suite d'années, ils parussent des livres sacrés; il se flattait ainsi d'aller à l'immortalité d'un vol moins rapide, mais sûr; et il comptait avec assez de raison, à ce qu'il semble, sur la sottise des hommes pour établir sa renommée. C'est *Héraclite le ténébreux*, que les anciens citent rarement sans parler de sa tristesse, et de l'obscurité de son style. L'admiration d'Euripide pour ce philosophe trompa ses précautions orgueilleuses; il pénétra dans le temple de Diane, et révéla cette doctrine qu'il trouva sublime. On raconte, à ce sujet, qu'ayant remis à Socrate un de ces ouvrages qui faisaient l'objet de son admiration, le philosophe le lut et le rendit, en disant avec cette simplicité qui était dans son caractère : « Ce que j'en puis com-
» prendre est bon, et sans doute il en est de même
» de ce que je n'y comprends pas ; mais, pour
» pénétrer dans cet abîme, il faut un plongeur
» de Délos. »

Si Euripide se trompait dans le jugement qu'il

[1] *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, t. XXXII.

portait de ce philosophe, on voit du moins qu'il cherchait à s'instruire à la fois par le commerce des sages et par la lecture de leurs écrits; qu'il poussait ce désir jusqu'à la passion, et qu'il ne négligeait rien pour se procurer des secours aussi rares de son temps, qu'au nôtre il sont abondans et faciles. Il avait formé une bibliothèque qu'Athénée compte au nombre des plus belles de l'antiquité; et il semble qu'Aristophane y fait allusion, lorsque, dans sa comédie des *Grenouilles*, Eschyle permet à Euripide de se mettre lui et ses livres dans la balance destinée à peser leurs mérites [1].

Entré dans la carrière du théâtre avec tous les moyens que l'étude et la méditation peuvent fournir au génie, Euripide marcha avec honneur sur les traces d'Eschyle et de Sophocle Le premier n'était plus, le second devint l'ami d'Euripide en qui d'abord il n'avait vu qu'un rival. On a lieu d'être étonné de la fécondité des anciens auteurs dramatiques; Euripide publia au moins soixante-quinze pièces de théâtre : il ne fut couronné que cinq fois (ou quinze, suivant un autre auteur); mais peut-être pour plusieurs pièces réunies. La première de ces victoires eut lieu à la quarante-troisième année de son âge, et la dernière après sa mort. Il avait fait aussi quelques ouvrages d'un

[1] *Grenouilles*, v. 456.

autre genre, entr'autres un hymne sur la défaite des Athéniens en Sicile, et une ode sur les victoires d'Alcibiade aux jeux olympiques. Il ne nous reste de lui que dix-neuf tragédies entières, dont l'une est un drame satirique, et divers fragmens de ses autres ouvrages. En réunissant ceux de Sophocle, d'Eschyle et d'Aristophane, que le temps a respectés, on n'a pas un recueil beaucoup plus considérable. Mais une chose assez singulière, c'est que la plupart des tragédies d'Euripide furent l'ouvrage de sa vieillesse. On peut, jusqu'à un certain point lui comparer, à cet égard, Sophocle parmi les anciens, et Voltaire parmi les modernes. On a remarqué que ce dernier, à l'âge de quarante-cinq ans, avait passé la moitié de sa vie, et n'avait pas fait la cinquième partie de ses ouvrages; mais il y a cette différence entre Euripide et Voltaire, que les dernières tragédies d'Euripide sont peut-être les plus belles et les plus touchantes, au lieu que le poëte français semble s'être ressenti davantage des atteintes de la vieillesse.

Euripide passa à Athènes le période le plus brillant de sa vie; cette ville, qu'un poëte grec appelle assez heureusement *la Grèce de la Grèce*, était la véritable patrie des arts et du génie, attachés constamment aux lieux où on leur prodigue la gloire. Cependant les talens n'y étaient point à

l'abri des traits de l'envie, moins encore des atteintes du ridicule. Cette arme si redoutable chez un peuple à la fois délicat et frivole, était celle des poëtes comiques; et ils s'en servaient avec adresse, pour se venger des succès de leurs rivaux. Aristophane l'employa souvent contre Euripide, et même avec acharnement; car on peut dire qu'il le poursuivit jusqu'au fond des enfers [1]. Les liaisons de Socrate et d'Euripide lui firent aiguiser ses traits; et l'on remarque aisément qu'il confond ces deux amis dans sa haine. On a cependant beaucoup exagéré cette haine; on ne peut point dire avec justesse que Socrate en ait été la victime: Aristophane ne cherchait qu'à s'égayer aux dépens d'un philosophe qu'il confondait avec les sophistes, et dont la simplicité même prêtait à la plaisanterie; et, comme Euripide avait des rapports avec lui, le poëte railleur les saisissait avec finesse et s'en moquait avec gaîté.

On croit qu'Euripide donna lieu à des railleries d'un autre genre par le malheur qu'il eut d'être uni à une femme infidèle; elle se nommait Chœrine, et ses intrigues avec le comédien Céphisophon forcèrent Euripide à la répudier, quoiqu'il eut trois fils de ce mariage [2]. Il en contracta un second, et ne fut pas plus heureux dans son choix.

[1] Dans la comédie des *Grenouilles*.

[2] Mnésiloque, Mnésarchide et Euripide.

On lit ailleurs qu'il avait épousé ces deux femmes à la fois, en vertu d'une loi nouvelle qui autorisait cet usage; il ne tarda pas à en éprouver tous les inconvéniens qu'il a peints vivement lui-même par la bouche d'Hermione et du chœur dans sa tragédie d'*Andromaque*. Il paraît que ses chagrins domestiques aigrirent son humeur, et lui inspirèrent une sorte de haine contre un sexe dont il avait peut-être trop fait dépendre son bonheur. Ce sentiment, à quelque cause qu'on l'impute, dépare quelquefois ses ouvrages par des réflexions contre les femmes, également injustes et déplacées.

Les railleries mordantes et redoublées d'Aristophane et des autres poëtes comiques, furent, à ce qu'on dit, une des raisons qui détachèrent Euripide du séjour d'Athènes. Archélaüs, roi de Macédoine, l'appela à sa cour, où il cherchait à rassembler les hommes les plus célèbres par leurs talens; le poëte, âgé alors de plus de soixante-dix ans, se rendit à cette invitation d'un prince digne de protéger les lettres : les républicains lui en firent un reproche, et opposaient à sa facilité le constant refus de Socrate, qui s'excusa, en disant à ce même prince : « Je n'ai rien à échanger contre » tes bienfaits. » Dès qu'Euripide fut en Macédoine, tous les honneurs lui furent prodigués. Il y remplit une place importante, ou du moins il

obtint des titres et des distinctions moins propres peut-être à flatter sa vanité, qu'à faire remarquer son mérite. Il montra, dans sa conduite avec le roi, beaucoup de modération et de délicatesse : on cite deux vers qu'il lui adressa, sans doute pour s'excuser de quelque présent d'usage. « O roi, je » ne fais pas de présens à ceux qui sont plus ri- » ches que moi, de peur d'être accusé de folie, » ou d'avoir l'air de demander en donnant. » Archélaüs fut frappé de son désintéressement : un courtisan lui demandait une coupe d'or; le roi la fit porter à Euripide; en disant au premier : « Vous êtes digne de demander; il est digne de » recevoir. » La tragédie d'*Archélaüs*, qu'Euripide avait faite, pouvait contenir des allusions flatteuses pour le roi de Macédoine; mais celui-ci n'en était pas le héros, quoiqu'il eût désiré de l'être et qu'il eût même demandé à Euripide de choisir quelqu'évènement de sa vie pour en faire le sujet d'une tragédie; le poëte s'en excusa en disant : « Qu'il priait les dieux que la vie d'Ar- » chélaüs n'offrit aucun évènement tragique. »

Euripide passa en Macédoine les dernières années de sa vie, et mourut d'une manière tragique. Il fut déchiré par des chiens ou par des femmes irritées : on varie beaucoup sur les circonstances de cet évènement; mais, comme on dit qu'il fut l'effet de la jalousie de deux poëtes, on serait tenté

de soupçonner qu'il n'a été imaginé que pour peindre les morsures de l'envie. Je remarquerai, à cette occasion, qu'il y a peut-être des allusions allégoriques, dans toutes ces histoires de morts singulières attribuées aux poëtes et aux hommes illustres de l'antiquité. Orphée fut déchiré par des femmes, Homère mourut de faim, Diogène fut étouffé par un polype cru qu'il avala imprudemment, Dracon fut accablé sous le poids des robes et des bonnets de ceux qui l'applaudissaient au théâtre; Eschyle fut écrasé par une tortue; Sophocle étranglé par un raisin vert, Anacréon par un pépin de raisin, enfin Euripide, admirateur d'Héraclite, fut, comme lui, déchiré par des chiens [1].

On dit que Sophocle, lorsqu'il apprit la mort de son rival, voulut que ses acteurs prissent le deuil, et que lui-même parut sur la scène en habits lugubres. S'il survécut à Euripide, il mourut du moins fort peu de temps après lui, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Euripide en avait vécu environ soixante-dix-sept.

La douleur d'Archélaüs ne fut pas moins écla-

[1] Convenons néanmoins que cette mort d'Euripide n'est point si étrange. Combien peu s'en est-il fallu qu'un des plus grands écrivains de notre siècle n'ait été renversé sans vie par un de ces dangereux et inutiles animaux qui n'était pas destiné à la garde d'un temple, mais à précéder le carosse d'un simple particulier, non dans une forêt, mais au sein d'une ville policée.

tante. On assure qu'il se fit raser la tête, comme c'était l'usage dans le deuil, et qu'il ordonna de magnifiques funérailles. Les cendres d'Euripide furent réclamées par ses compatriotes. Athènes envia à la Macédoine l'honneur de lui ériger un tombeau; mais Archélaüs se refusa à cette demande, et le fit ensevelir à Pella, capitale de la Macédoine, située dans la Piérie, province fameuse par la protection des Muses; c'est à quoi fait allusion cette épitaphe grecque :

Euripide, la parque t'a saisi sans égard pour les larmes qu'elle a fait répandre, et des chiens, semblables à des loups dévorans, ont fait de ton corps un horrible festin; chantre mélodieux de la scène, ornement d'Athènes, qui sus donner à la sagesse tout le charme des illusions tragiques, c'est à Pella que tu viens chercher un tombeau, afin que, dès long-temps dévoué au service des nymphes Piérides, tu habites toujours auprès d'elles.

On remarqua comme un signe de la protection des dieux, que ce tombeau fut frappé de la foudre. Les Athéniens érigèrent un cénotaphe[1].

[1] Je n'ai rien dit de précis de deux voyages d'Euripide, l'un à l'île d'Icare, l'autre en Egypte, de son entretien avec Laïs, de l'oracle de Chéréphon, et d'autres pareilles anecdotes, parce qu'elles m'ont paru manquer d'intérêt ou de vraisemblance. On trouvera quelques traits dans ce que je vais dire du caractère et des ouvrages d'Euripide.

Euripide joignait les avantages extérieurs à ceux dont fait jouir l'esprit et le génie. Ses traits annonçaient la force; sa physionomie, à en juger par un buste antique, était noble, sérieuse et prononcée. Elle portait l'empreinte de son esprit naturellement grave et profond, aimant le grand et le sublime, quoique réglé dans ses écarts, et toujours ennemi de l'obscurité et de l'enflure. Ce qu'on raconte du musicien Timothée, dont il releva le courage après un début malheureux, et à qui il donna des espérances justifiées par le succès, fait à la fois l'éloge de son goût et de son cœur. On sent, en lisant Euripide, que son âme est douce et sensible; elle répand sur tous ses écrits un intérêt qui se fait sentir mieux qu'on ne peut l'exprimer. Ses écrits nous offrent des preuves de sa reconnaissance envers ceux qui l'avaient instruit, de son attachement à ses amis et à sa patrie. Nous avons vu que sa conduite avec Archélaüs fut sage autant que noble et désintéressée; l'amour de la médiocrité, l'indifférence pour la fortune perce également dans ses ouvrages; on l'a cependant accusé d'avarice; car on a prétendu qu'il reçut cinq talens des Corinthiens pour représenter Médée parricide. Le motif des Corinthiens était, dit-on, de disculper leurs ancêtres, véritables auteurs du meurtre de ses enfans : mais ce conte est fort ridicule, et c'est avec plaisir qu'on reconnaît qu'il s'accorde mal avec

les sentimens d'Euripide; car, quoique le mérite de ses tragédies puisse être indépendant de celui de sa personne, on lit cependant avec plus d'intérêt les ouvrages d'un auteur qu'on estime.

Pour bien apprécier les siens, il ne faut point perdre de vue les sages réflexions du P. Brumoy sur la nécessité de se transporter aux temps et aux lieux où ils furent composés : c'est une attention indispensable pour bien juger le fond et la forme de ces productions du génie, qu'on ne peut mieux comparer qu'aux ruines d'un temple auguste. Pour en connaître les beautés, il faut les remettre en place. Sans répéter ce qui a été dit à cet égard dans la première partie de cet ouvrage, je me contenterai de remarquer qu'il est des circonstances qui échappent à notre attention, par le penchant que nous avons à transporter sur nos théâtres des tragédies qui y sont étrangères, plutôt qu'à nous transporter nous-mêmes, par la pensée, aux anciens théâtres de la Grèce. Il faudrait que nous pussions juger de ces représentations anciennes, autrement que par des descriptions. Les spectacles, qui de nos jours font les plaisirs des nations policées, ne peuvent point nous en donner une idée juste. Qu'on substitue à nos salles étroites et mesquines, un amphithéâtre de marbre, capable de contenir plus de vingt mille personnes, orné d'urnes et de statues, et d'une noble architecture; à

l'air étouffé et méphitique qu'on y respire, l'air pur d'un ciel découvert, aux vapeurs infectes qui offensent également les organes et l'imagination, une rosée de doux parfums, qui, jaillissant du portique dont l'édifice était couronné, et des statues où elle coulait par mille canaux invisibles, venait tout à la fois répandre une douce fraîcheur, et flatter les sens; qu'on se transporte au milieu de ce peuple aimable et sensible, ou qu'on rassemble en aussi grand nombre un peuple qui lui ressemble par ses grâces, son goût et sa frivolité; qu'on fasse disparaître de ses plaisirs la gêne et la contrainte, et qu'on y substitue la liberté républicaine; plutôt que de la contraindre, qu'elle s'emporte à la licence, et l'on aura du théâtre d'Athènes une image, imparfaite sans doute, mais pourtant assez ressemblante. On comprendra sans peine l'enthousiasme des spectateurs et l'émulation des poëtes, excités par des prix et des honneurs publics, plus glorieux que ceux dont on couronnait les athlètes, et que Cicéron compare à la pompe des triomphateurs.

Je ne répète point ce qu'on a dit avant moi avec assez de détail sur les préjugés et les coutumes des Athéniens, qu'il faut sans cesse avoir présens à l'esprit pour bien entendre leurs auteurs tragiques. Je ne crois pas même nécessaire de rappeler les circonstances qui ont influé sur l'art dramatique

des Grecs, et le point où il avait été porté au temps d'Euripide. Ce poëte fleurit dans le période le plus brillant des beaux arts [1]; mais la perfection est un point où il semble que l'art ne peut se fixer qu'un instant; à peine l'atteint-il qu'il commence à décheoir. Euripide, contemporain de Sophocle, perdit peut-être de vue quelques-uns des principes que le génie de celui-ci semblait avoir consacrés : c'est avec raison, sans doute, qu'on a dit, dans le *Discours sur l'objet et l'art de la tragédie grecque* [2], qu'il sembla faire revenir la tragédie sur ses pas en annonçant son premier personnage sans aucun art. Dans ce même discours, on a eu l'équité de remarquer que l'exposition d'*Iphigénie*, l'une des plus belles du théâtre, fait voir qu'Euripide avait su quelquefois profiter des exemples de ses prédécesseurs. Mais ce qui causera peut-être quelque surprise, c'est que cette même tragédie d'*Iphigénie en Aulide*, dont le sujet s'annonce et se développe d'une manière si intéressante et si naturelle, était probablement précédée d'un prologue où les évènemens de l'avant-scène et de l'action tragique même étaient racontés en détail. Une autre tragédie fort inférieure, mais dont l'exposition est assez claire, *Rhésus*, a perdu de même un prologue dont il paraît que le lecteur peut se

[1] C'est ainsi du moins qu'en juge Winckelmann.
[2] Par M. Rochefort, t. I, pag. 263.

passer pour l'intelligence de la pièce. Il en serait précisément de même du prologue d'*Hécube* et de celui de quelques autres tragédies, s'ils venaient à se perdre; elles demeureraient intelligibles sans le secours de cette exposition qu'on pourrait appeler mécanique et qui, dans ces pièces là, est suivie d'une seconde exposition véritablement dramatique. Il conviendrait peut-être de distinguer deux espèces de prologues : l'un est dans la tragédie, il fait partie de la pièce; l'autre est en dehors, il n'est pas la première scène, mais une espèce d'extrait brillant et fidèle, un ornement, une décoration qui peut en être détachée sans désordonner l'édifice. Pour justifier cette distinction, je ferai remarquer que ces prologues sont souvent mis dans la bouche d'un personnage qui ne reparaît plus sur la scène; irrégularité sans exemple en d'autres occasions [1] : une transition plus ou moins naturelle amène, il est vrai, la scène qui suit le prologue, mais il ne lui est pas uni toujours par cette liaison nécessaire ou convenable qu'exige Aristote, et qu'Euripide n'a point violée en d'autres cas. Dans les *Phéniciennes*, par exemple, pourquoi le Vieillard et Antigone prennent-ils la place de Jocaste? Je pense donc que le prologue, dans l'origine, ne faisait point partie de la pièce; toutes

[1] Il est question d'une longue scène et d'un personnage important, et non d'un héraut ou d'un esclave.

les fois qu'on peut l'en détacher ainsi, je crois qu'il ne saurait lui nuire, et qu'ayant été composé à part, il doit être jugé de même. Ce n'est point faute de savoir faire connaître un acteur sans le nommer, que le poëte fait décliner son nom à ce premier personnage; si c'était là ce qui l'y oblige, d'où vient qu'il aurait l'adresse de faire connaître tous les autres personnages sans cela? Car il faut bien remarquer que l'acteur du prologue est le seul qui en use de la sorte; et si les critiques se sont exprimés quelquefois de manière à faire croire le contraire, ils ont fait une grande injustice à un grand écrivain, et l'ont accusé d'une simplicité peu digne de son génie.

Mais pourquoi, dira-t-on, faire usage d'un tel hors-d'œuvre? Au lieu d'augmenter l'intérêt, n'est-ce pas l'affaiblir? En exposant non-seulement l'avant-scène, mais quelquefois une partie de l'action tragique, ne détruisait-on pas l'illusion, et n'émoussait-on pas l'aiguillon de la curiosité? S'il est vrai qu'on ne sente point toutes les beautés d'un ouvrage à la première lecture, ou d'une tragédie à la première représentation; s'il faut l'étudier pour en jouir; si les extraits et les critiques de nos ouvrages périodiques aiguisent la curiosité au lieu d'en émousser la pointe; si le dénoûment d'une intrigue, dont nos yeux ont été vingt fois témoins, nous trouve encore disposés à la sensibilité, pour-

vu qu'il soit amené avec cet art si bien connu de Racine, ne peut-il donc point arriver qu'un prologue qui contient l'extrait anticipé de la pièce, n'ôte point à celle-ci l'attrait qui nous attache à sa lecture? — Mais Sophocle s'est passé de ce moyen. — Il est vrai : et je pense en effet qu'Euripide en avait besoin plus que Sophocle, plus que Racine. Je dis seulement que si Racine avait écrit en vers aussi beaux que ceux de *Phédre et Hippolyte*, un prologue plus long que le récit de Théramène, on l'entendrait avec plaisir en quelque lieu qu'on le récitât, et qu'après l'avoir ouï, on suivrait avec le même intérêt le développement de l'action et des caractères qu'offre cette œuvre tragique, quoiqu'on pût les prévoir après un tel discours.

Jusque-là donc j'excuserais, je louerais même, avec la plupart des anciens critiques, cet usage introduit, ou du moins autorisé par Euripide[1]. Mais, de même que les abrégés ont nui quelquefois à la science, en faisant négliger les ouvrages plus étendus et plus profonds, ainsi l'usage des prologues a rendu l'auteur et les spectateurs moins

[1] L'usage des prologues déchargerait l'exposition dramatique d'une multitude de circonstances que le poëte est obligé d'y insérer au prix de l'intérêt et de la vraisemblance. Par là même, cet usage donnerait la facilité de mettre sur la scène des sujets très-dramatiques, qui en sont écartés par la difficulté de l'exposition. C'est une réflexion qui m'est fournie par un homme de goût, et qui confirme celles que je viens de soumettre au jugement du lecteur.

difficiles sur le développement de l'exposition dramatique: celle-ci est devenue plus superficielle à mesure que l'exposition du prologue a acquis de l'étendue, et que l'empire de l'habitude en a consacré les abus. Si nous avions sous les yeux tous les ouvrages d'Euripide, nous pourrions prononcer avec plus d'assurance ; nous y trouverions sans doute des exemples d'expositions heureuses, qui confirmeraient l'observation qu'a fait naître celle d'*Iphigénie*, et nous verrions mieux les raisons qui lui ont fait négliger les autres. Peut-être cette négligence, qu'on lui reproche avec justice, est-elle due à quelque circonstance particulière qui pourrait lui servir d'excuse; peut-être les spectateurs, plus nombreux, moins tranquilles ou moins éclairés, avaient-ils besoin du secours que le poëte offrait à leur attention distraite, à leur mémoire chancelante. Il parait cependant que l'inconvénient de ces prologues n'a point échappé à Aristophane, qui fait dire à Euripide, en s'applaudissant avec une affectation ridicule : « Le premier ac-» teur que je fais paraître explique toute l'intrigue » de ma pièce [1]. » Si donc on ne pouvait imputer ces expositions vicieuses ni à défaut de génie, ni à excès de complaisance, c'eût été, de la part d'Euripide, ou négligence ou systême. C'était peut-être l'un et l'autre; et l'on s'en convaincra, je pense,

[1] Aristoph. *Ran.* v. 977.

examinant ses ouvrages avec une impartiale sévérité. On y reconnaîtra par-tout une grande affectation de clarté; son style et la conduite de ses pièces sont, en général, simples et naturels. Ce n'est pas seulement en le comparant avec Eschyle, qu'on le jugera de la sorte, mais même en lui opposant Sophocle. Il paraît donc avoir eu sur-tout en vue d'éviter l'obscurité; et ce principe, tout bon qu'il est, a pu l'entraîner trop loin; il semble d'ailleurs avoir mis plus de prix aux beautés de détail qu'à la perfection de l'ensemble; soit qu'il fût réellement persuadé que ce sont ces beautés de détail qui font le succès et le principal mérite d'un ouvrage dramatique; soit que son génie fût moins fait pour concevoir l'ensemble, et suivre avec exactitude le développement d'une action régulière, que pour en peindre avec chaleur les circonstances les plus touchantes; soit plutôt que, travaillant avec trop de rapidité ou de négligence, il ne pût méditer ses plans avec maturité ou les suivre avec rigueur.

Ceci ne contredit qu'en apparence un mot d'Euripide, assez remarquable, que l'antiquité nous a conservé. Il racontait, en présence du poëte Alcestis, » Qu'il avait mis trois jours entiers à faire » trois vers.— Et moi, dit Alcestis, en trois jours, » j'en ferais cent — Oui, reprit Euripide, mais » vos cent vers dureront trois jours et les trois que

» j'ai faits vivront cent siècles. » En effet, qui ne sait que les beaux vers exigent un long travail? Et j'oserai demander encore qui doit être plus frappé, du moins parmi les modernes, des beautés des vers d'Euripide, que celui qui, depuis bien des années, les a médités constamment, et a fait si souvent de vains efforts pour les transporter dans sa langue? Je n'ai donc point prétendu dire que les vers d'Euripide manquent de soin; mais ce soin même qu'il donnait à ses vers (faits pour devenir en naissant, non des proverbes, mais des maximes ou des sentimens); ce soin le détournait peut-être de celui qu'il aurait dû donner aux plans de ses tragédies. Je concilierais plus difficilement mon opinion avec celle de Dion Chrysostôme, qui trouve les ouvrages d'Euripide écrits avec tant de soin, « qu'il ne lui échappe rien » d'incorrect, ni rien d'invraisemblable. » Il entre un peu d'exagération dans cet éloge. Lorsque je vois un poëte plein de génie négliger souvent ses expositions, et quelquefois ses dénoûmens, recourir sans nécessité à des épisodes, à des doubles intrigues, se montrer enfin, dans la fabrique de ses pièces, très-différent de lui-même, je dois le soupçonner de travailler vîte, ou d'attacher trop peu d'importance à cette partie de son travail. Justifions, en peu de mots, ces assertions.

Je dis d'abord que le génie d'Euripide était

assez puissant pour prévenir de pareils reproches; que sa faiblesse n'a pas besoin de notre indulgence. Celui qui a tracé les plans de *Phèdre* et d'*Iphigénie*, auxquels Racine n'a ajouté presque rien, si ce n'est des épisodes qui n'en font pas le mérite, celui-là, dis-je, a des titres à l'admiration qui rendent ses fautes moins excusables. Quel poëte a traité le sujet de *Médée* d'une manière aussi tragique qu'Euripide? Qui a su, comme lui, sans y mêler des spectacles atroces ou dégoûtans, faire croître l'horreur de scène en scène, faire gronder en quelque sorte le tonnerre dans le lointain, en laissant, pendant un acte entier, Médée invisible aux spectateurs, pousser des cris pleins de menaces, pour donner ensuite d'autant plus de violence à ses transports, qui, semblables aux éclats de la foudre, portent enfin de toutes parts la désolation et l'épouvante? A ces incomparables beautés, qu'on oppose le dessein de quelques autres tragédies du même poëte. Dans *Hécube*, on trouvera une mère qui, long-temps occupée de la douleur de voir immoler sa fille, finit par se venger d'un crime étranger à ce sacrifice. Dans les *Troyennes*, une mère privée de tous les objets de son amour, offre un tableau plein de force et de vérité; mais cet art de préparer le cœur aux sentimens tendres, cet art si bien senti dans *Médée* et dans *Iphigénie*, est ici négligé; Polyxène est, en quelque sorte,

oubliée ; Cassandre à peine a disparu, qu'Hécube se livre à d'autres soins. Après les premiers élans de sa douleur (dont l'expression est à la vérité de la plus touchante tendresse et de la plus grande magnificence) ; après ces premiers élans, elle passe presque subitement aux nouveaux sentimens dont Andromaque vient l'occuper. *Électre* encore, qui s'ouvre par une scène champêtre, pleine de charme et de douceur, est, il faut l'avouer, d'une contexture bien faible, si on la compare avec l'*Électre* de Sophocle. Je n'en dirai pas davantage pour appuyer mon sentiment, de peur d'anticiper sur la lecture de notre poëte, et sur les réflexions qu'elle fera naître.

Il en est une qui s'offrira souvent au lecteur, et que n'ont point manqué de faire tous les critiques d'Euripide. On reconnaît trop dans sa poésie le philosophe et le moraliste. Lorsque les maximes générales sont pleines de vérité, et dictées par le sentiment profond qui doit remplir celui qui parle, elles ont le double avantage d'instruire et de plaire ; c'est un ressort utile et puissant qu'un auteur tragique aurait bien tort de s'interdire. Ce sont les vers sentencieux qui volent de bouche en bouche ; qu'on retient et qu'on applaudit. Ce n'est pas le talent d'un homme médiocre de réunir en un faisceau de lumière les traits épars de plusieurs vérités, de rajeunir de vieilles maximes ou d'en faire

goûter de nouvelles; mais on peut condamner l'abus de ce talent; et, à cet égard, Euripide mérite quelques reproches. Non-seulement il usait trop de vers sentencieux, mais il péchait quelquefois contre la convenance, soit en détachant ses vers du sujet, en les plaçant avec trop peu de choix, et sans que la situation du personnage les fît paraître nécessaires, soit en prêtant à des hommes ordinaires, et même à des femmes, un langage philosophique, qui semble étranger dans leur bouche. On verra un exemple de cette inattention dans la tragédie d'*Hécube*; et la critique que fait Aristote d'un discours de Mélanippe [1], me paraît avoir le même objet. Cependant ce philosophe donne à Euripide le nom de poëte *sentencieux*, plutôt comme une louange que comme une satyre: c'était le goût de l'antiquité, sans doute plus que le nôtre; car elle honora Euripide du titre de *philosophe du théâtre*; et il n'est pas douteux que l'admiration des spectateurs pour les connaissances et les maximes qui le lui firent donner, ne l'ait encouragé à les prodiguer sur la scène. La douceur de ses vers et la sensibilité profonde qui règne dans tous ses ouvrages, demandent grâce pour un défaut qui tient peut-être jusqu'à un certain point à ces qualités mêmes [2].

[1] Aristot. *Poët.* XV.

[2] On remarquera qu'à Rome (et peut-être ailleurs) les gens de

Le style d'Euripide a le mérite essentiel de la clarté; il est naturel et facile. Les vices de notre prononciation n'empêchent point que nous n'y retrouvions encore cette grâce et cette douceur qui charmaient les Athéniens. Cependant ce style éprouva quelques critiques, si du moins nous en jugeons par les parodies d'Aristophane. Sa comédie des *Grenouilles* offre, à cet égard, des détails assez curieux. Le poëte suppose qu'Eschyle et Euripide se rencontrent aux enfers après leur mort, et qu'ils se disputent la prééminence devant Bacchus, prêt à emmener avec lui le meilleur poëte. Le génie des deux concurrens est caractérisé par le chœur; il annonce Eschyle comme un taureau furieux qui va entrer dans l'arène en mugissant; ses mots, composés, unis entr'eux par des liens de fer, paraîtront montés sur de superbes coursiers; son souffle sera celui d'un géant. Euripide cependant aiguise ses défenses; il se prépare à disséquer les phrases de son adversaire; sa langue s'exerce à tordre et lancer des vers avec adresse; il se prépare lui-même à dire tant de choses subtiles, qu'il en va

goût ont trouvé ce même défaut dans leurs tragiques du dernier âge, je veux dire dans ceux qui ont précédé la décadence de l'art. Quintilien, après avoir recommandé à quelques égards la lecture des anciens auteurs dramatiques latins, ajoute : « La conduite des » pièces est aussi chez eux plus soignée qu'on ne la trouvera dans » la plupart des auteurs nouveaux; ceux-ci ont cru que toute la » force de leurs ouvrages était dans les sentences. »

perdre haleine. Après les premières injures et les reproches que les combattans s'adressent mutuellement sur le choix de leurs sujets, sur leurs prologues, sur leurs chœurs, Eschyle demeure convaincu d'obscurité, Euripide de recherche, de subtilité, d'affectation philosophique. Dans trois vers qu'il dissèque, il trouve au moins douze fautes : ses dieux sont l'air subtil dont il se nourrit, la volubilité de la langue, la finesse de la pensée, l'organe par lequel les anciens caractérisaient à la fois l'ironie, la critique et la délicatesse du goût [1]; ses plaintifs monologues, ses maximes hardies ou singulières sont livrées à la plaisanterie. Le poëte comique paraît sur-tout s'appliquer à tourner en ridicule la simplicité de ses expressions, la popularité et la bassesse de ses personnages. C'est peut-être le sens d'un mot de Sophocle, rapporté par Aristote : « Je peins les hommes tels qu'ils doivent » être ; Euripide les peint tels qu'ils sont. » Peut-être cependant ce mot a-t-il un sens plus profond. Enfin Bacchus pèse trois fois dans sa balance un vers d'Eschyle contre un vers d'Euripide, trois fois celui-ci se trouve plus léger. Bacchus en donne des raisons frivoles ; mais le poëte, par cette allégorie, accuse manifestement Euripide d'avoir ôté au vers tragique ce poids, cette dignité, cette force, cette magnificence qu'Eschyle avait su lui communi-

[1] Les narines. *Nares olfactoriæ, emunctæ nares, nasus aduncus.*

quer. Euripide, en effet, descendait quelquefois de la hauteur du cothurne; il se rapprochait de la manière de parler la plus simple et la plus populaire; ou plutôt il respectait trop la raison pour la sacrifier jamais à la pompe du langage; d'ailleurs il sentait que la nature aime à se plaindre avec douceur. C'est Euripide qu'Horace a en vue, lorsqu'il dit que la tragédie prend souvent un ton simple pour exprimer la douleur. Car le poëte Latin cite, à cette occasion, *Téléphe* et *Pélée*, tels qu'Euripide les avait peints dans deux tragédies, dont ces héros lui avaient fourni le sujet [1]. Mais ce mérite qui se fait sentir à la lecture, parut un défaut sur un théâtre où les grands mots pouvaient imposer quelquefois à des juges populaires.

Malgré cette attention qu'Euripide donnait à la clarté de la diction, et à la justesse du raisonnement, il ne faut pas croire qu'il négligeât le nombre et l'harmonie; il donna même à cet égard dans une sorte d'excès de délicatesse. Il paraît qu'on lui reprochait cette espèce de monotonie qui est l'effet du retour trop fréquent des périodes d'une même coupe et d'une cadence trop recherchée; ce défaut paraît tenir à la sensibilité de l'organe,

[1] Hor. *Art. Poet.* « Telephus et Peleus cum pauper et exul, etc. » Le scholiaste d'Aristophane, au v. 919 des *Nuées*, dit expressément que dans le *Téléphe* d'Euripide, ce héros paraissait sur la scène pauvre et exilé.

à l'attention trop scrupuleuse d'éviter ce qui peut déplaire à l'oreille : on pourrait le comparer à celui d'un écrivain en prose, dont les périodes trop étudiées tombent trop souvent dans la mesure des vers. Dans le combat dont je viens de rendre compte, Eschyle s'engage (et il tient parole) à terminer par le même hémistiche, toutes les périodes par lesquelles commencent les prologues d'Euripide. Il faut se rappeler que l'enjambement, qui est un vice dans notre poésie, est une beauté des vers grecs. C'était une parodie très-adroite, de placer ainsi, à la suite des périodes les plus harmonieuses, un hémistiche burlesque, que le peuple ne manquait pas de se rappeler toutes les fois qu'on jouait la même tragédie, et qui pouvait aisément y jeter du ridicule. C'est ainsi qu'une saillie du parterre a fait chanceler plus d'une fois de belles tragédies.

Je ne m'appliquerai point à opposer aux défauts d'Euripide les qualités qui le placent au nombre des plus grands poëtes tragiques, ni à accumuler les citations en sa faveur ; mais je ne crois pas sans intérêt de mettre ici sous les yeux du lecteur le jugement de trois auteurs anciens propres à éclairer le nôtre.

Aristote fait voir, dans sa *Poétique*, que les tragédies où l'on passe du bonheur à l'infortune, sont les plus touchantes. Il justifie Euripide du

reproche qu'on lui faisait d'avoir souvent employé de tels dénoûmens : puis il ajoute, peut-être en ayant en vue cette circonstance particulière : « Quoi- » qu'à d'autres égards il pèche dans la conduite » de ses pièces, Euripide paraît néanmoins le plus » tragique des poëtes [1]. »

Ailleurs ce philosophe, ayant remarqué que le style où l'art ne paraît pas, est d'autant plus propre à persuader qu'on s'en défie moins, compare ce style à la voix du comédien Théodore, laquelle semblait être celle du personnage qu'il jouait; puis il ajoute : « On se cache avec grâce lorsqu'on sait » faire usage en écrivant des expressions de la con- » versation familière. C'est le talent d'Euripide, » et il est le premier qui l'ait possédé [2]. »

Longin, dans le chapitre de son *Traité du sublime*, où il parle des images poétiques, cite ces vers qu'Euripide met dans la bouche d'Oreste en proie aux furies : « Ma mère, je t'en conjure, n'a- » nime pas contre moi ces femmes aux yeux san- » glans, hérissées de vipères. Les voilà, les voilà » qui s'élancent près de moi. [3] » Et celui-ci : « Dieux ! Elle est prête à m'égorger. Où fuir [4] ? »

[1] Aristot. *Poet.* XIII.

[2] Aristot. *Rhetor.* III, 2.

[3] *Oreste*, v. 255.

[4] *Iphigénie en Tauride*, v. 291. Je soupçonne que Longin, citant de mémoire, a substitué, sans le vouloir, ce vers de l'*Iphigénie en Tauride*, au vers 260 de l'*Oreste* qui lui ressemble.

— « Ici, dit Longin, le poëte a vu lui-même les » furies[1], et cette image qui l'a frappé, il a forcé » ses auditeurs à la voir presque comme lui. Aussi » Euripide s'applique-t-il sur-tout à peindre avec » des couleurs tragiques ces deux affections de » l'âme, les fureurs et l'amour[2]. Il est toujours » heureux dans le tableau de ces mouvemens, et je » ne sais s'il en est d'autres qu'il rende avec autant » de force. Cependant il ne manque point d'au- » dace pour s'élever à d'autres images : n'étant pas » grand lui-même, il a souvent obligé son génie » à devenir grand et tragique, et, en toute occa- » sion, s'il s'offre un objet sublime, aussitôt comme » le lion d'Homère : — « De sa queue il bat des » deux côtés ses flancs et sa croupe, et s'anime lui- » même au combat. » Longin en donne un exemple tiré du *Phaéton* d'Euripide : puis il ajoute : » Ne diriez-vous pas que l'âme du poëte est mon- » tée avec lui dans le char du soleil ? que, livrée » aux mêmes dangers, elle vole avec ses coursiers? » car, si elle n'était pas en proie au même mou-

[1] J'ai suivi l'édition de Z. Pearce, comme la plus exacte. Ailleurs on lit : « Ici le poëte n'a pas vu lui-même les furies. » La négation énerve le sens. Et celui que j'ai suivi est confirmé par le reproche que Longin fait peu après aux orateurs de son temps, « Comme les tragiques, ils voient les furies. » C'est l'expression qu'il emploie en rappelant ce même passage de l'*Oreste* d'Euripide.

[2] Les amours.

» vement qui emporte ce char dans les espaces cé-
» lestes, elle ne s'en fût point formé un tel tableau...
» Et lorsqu'Eschyle s'élève audacieusement aux
» images les plus héroïques, ... hasardant quel-
» quefois des idées encore informes, et comme
» crues et hérissées; alors même Euripide, plein
» d'une noble émulation, ne craint point de s'of-
» frir aux mêmes périls. » Le rhéteur grec cite ici un vers d'Eschyle : « Euripide, ajoute-t-il, a
» rendu la même pensée autrement et avec plus
» de douceur. » Le parallèle de ces expressions grecques ne serait pas assez sensible dans une traduction.

Quintilien s'exprime ainsi au sujet des trois tragiques grecs : « Eschyle, le premier fit paraître
» des tragédies sur une scène ornée: sublime,
» grave, pompeux jusqu'à l'excès; mais brut et
» peu soigné dans la plupart de ses ouvrages. Aussi
» les Athéniens permirent-ils aux poëtes d'un âge
» postérieur de faire concourir aux prix ses pièces
» corrigées, et plusieurs furent couronnées de la
» sorte [1].

» Sophocle et Euripide, qui le suivirent dans
» cette carrière, y jetèrent bien plus d'éclat. C'est

[1] C'est ainsi que les Anglais ont souvent corrigé Shakespear, et que les Français devraient peut-être souffrir qu'on corrigeât le grand Corneille. Au reste, cette assertion et tout ce que Quintilien dit d'Eschyle a paru hasardé à un très-bon juge. V. t. 1. p. 321.

» une question souvent agitée de savoir lequel des » deux est le meilleur poëte dans la manière d'é» crire que chacun d'eux a préférée. Je ne cher» cherai point à la résoudre, parce qu'elle est » étrangère à l'objet qui m'occupe. Mais il n'est » personne qui n'avoue que, pour ceux qui veu» lent se former à l'éloquence, Euripide est infi» niment plus utile. En effet, ses discours se rap» prochent davantage du genre oratoire; (et c'est » aussi ce que blâment en lui ceux à qui la gra» vité, le cothurne et l'accent de Sophocle parais» sent plus sublimes); il est nourri de sentences, » il est presque l'égal des sages dans la science » qui leur est propre. Pour haranguer et pour ré» pondre, il peut se comparer aux orateurs les » plus éloquens du barreau. Admirable dans les » passions de tout genre, il n'a point d'égal dans » celles qui ont pour objet la pitié. Ménandre, » ajoute Quintilien, l'admirait singulièrement, » ainsi qu'il le dit lui-même, et a suivi ses traces, » quoique dans une carrière différente [1]. »

Ce jugement de Quintilien s'accorde avec celui de Démosthène. On dit que cet orateur copia de sa propre main les tragédies d'Euripide, et qu'il prit des leçons de déclamation des comédiens formés par ce poëte. Cicéron lisait la *Médée* d'Euripide,

[1] Quintil. *Inst. Orat.* X, 1.

lorsqu'il fut atteint par ceux qui le cherchaient pour le faire mourir. Alexandre-le-Grand et le philosophe Crantor étaient au nombre des admirateurs d'Euripide : celui-ci avait fréquemment à la bouche ce vers de sa tragédie de *Bellérophon*: « Hélas!.... Mais pourquoi gémir?... Je souffre » des maux inséparables de l'humanité. »

A Athènes, les ouvrages d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide étaient confiés à la garde publique, et déposés dans les archives, par une loi expresse. Plutarque dit qu'un officier public était chargé de les lire au peuple, et qu'il était défendu aux comédiens de les jouer, apparemment sans une permission expresse [1]. Ce décret, proposé par Lycurgue, fils de Lycophron, portait qu'on érigerait à ces trois poëtes des statues d'airain. Celle d'Euripide fut placée au théâtre [2].

Il paraît même qu'Euripide fut nourri aux dépens du public, ou qu'il s'en fallut peu qu'il n'obtînt cet honneur réservé à ceux qui avaient bien mérité de la patrie [3]. Ses ouvrages ne furent pas inutiles aux Athéniens. On dit qu'ils les offrirent au roi Ptolémée, qui, flatté de ce présent, leur accorda en retour des facilités pour exporter du

[1] Plutarque, *Mor.* p. 841.

[2] Pausan., *Attic.* c. 18.

[3] Euseb., *Præp. Evang.*, lib. V, c. 33. Schol. Aristoph., *ad Ran.*, v. 975.

blé de l'Egypte. Tandis qu'Euripide vivait encore, plusieurs de ses concitoyens vinrent le remercier de leur avoir sauvé la vie, et de les avoir délivrés de l'esclavage. Car, après que l'armée athénienne eût été taillée en pièces sous les murs de Syracuse, plusieurs Siciliens, admirateurs passionnés des vers de ce poëte, accordèrent la liberté à ceux qui purent leur apprendre les plus beaux morceaux de ses tragédies : quelques-uns de ces Athéniens infortunés trouvèrent, en les récitant, un moyen de pourvoir à leur subsistance après cette défaite, qui les avait laissés sans ressource et sans asile. Plutarque ajoute qu'un navire de Caunus, poursuivi par des corsaires, n'obtint un asile chez les Siciliens, que lorsqu'on eût apris qu'il portait des Athéniens qui pouvaient réciter des vers du même poëte. Ces anecdotes, vraies ou fabuleuses, rappellent le prix que la Grèce attachait aux productions de ses poëtes, et semblent prouver son respect pour la mémoire d'Euripide. Les louanges des poëtes comiques pouvaient n'être pas sérieuses. Diphile l'appelle un *poëte d'or*, Philémon exprime ainsi ses regrets :

Au royaume des morts, si l'on vit, si l'on sent,
Pour revoir Euripide, ah ! mourons promptement.

Finissons par quelques réflexions liées à la vie d'un poëte philosophe, et propres à terminer l'esquisse de son caractère.

Quoique la situation des personnages tragiques détermine nécessairement leurs discours, on y démêle cependant les pensées et les sentimens de l'auteur : il est des traits caractéristiques qui, sous le masque du héros, font reconnaître l'âme du poëte.

N'est-ce pas à de pareils traits qu'on juge que Crébillon, par exemple, avait des sentimens qui tenaient de la fierté républicaine? que Voltaire était fortement affecté des malheurs qu'entraînent le fanatisme et l'intolérance? Sophocle et lui ne semblent-ils pas s'irriter de la confiance du peuple aux prêtres du paganisme, lorsqu'ils s'écrient l'un et l'autre, dans *Œdipe* :

Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

Et, pour sortir du cercle des tragiques grecs et français, ne reconnaît-on pas les sentimens de *Rowe*, dans ces vers de sa tragédie de *Tamerlan*, adressés aux persécuteurs : « Subjuguer l'âme in- » dépendante par sa nature, rendre une seule rai- » son capable de frapper également tous les cœurs, » nul pouvoir n'y saurait prétendre, à moins que » les esprits ne fussent tous pareils ; ces esprits » qui ne diffèrent pas moins entr'eux que les fi- » gures. »

Quel que soit le personnage qui parle, si l'opinion qu'il exprime fait partie d'un système fa-

meux, on a lieu de croire que le poëte en a eu connaissance, et qu'il y fait quelqu'allusion. Des maximes souvent répétées, et avec une sorte d'affectation, appartiennent vraisemblablement au poëte. Cette affectation est plus marquée, si la sentence n'est pas commandée par la nécessité de la situation, et si l'auteur paraît l'avoir cherchée. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de probabilité, lorsque le sentiment dont il s'agit est exprimé avec beaucoup de force et de chaleur; car il est rare qu'on rende les idées d'autrui avec autant de vivacité qu'on peint les siennes. Ce qui est placé dans la bouche des héros que le poëte veut faire admirer, est ordinairement sa propre opinion. Je dis ordinairement, parce que quelquefois des raisons d'un autre ordre exigent que l'auteur conforme les paroles de son héros à l'opinion de la multitude. Euripide avait commencé sa *Mélanippe* par ce vers impie aux yeux des payens: « Jupiter, quel que soit celui qui porte ce nom, » (car je ne le connais que pour en avoir ouï par- » ler). » Il fut obligé de le changer, et il le fit ainsi: « Jupiter (ainsi nommé avec vérité) fut » père d'Hellé [1]. »

[1] Amyot a traduit chacun de ces vers par deux décasyllabes.

O Jupiter, car de toi rien, sinon
Je ne connais seulement que le nom.

O Jupiter, combien, en vérité,
Ce nom convient à ta divinité.

Il est des circonstances qui peuvent jeter du jour sur les opinions du poëte. Les écrits de Voltaire, par exemple, d'un genre différent de ses tragédies, serviront à apprécier les maximes de celles-ci. La vie d'un auteur, le temps où il a vécu, les usages reçus dans sa patrie doivent aussi diriger notre jugement. Chez les Grecs, par exemple, le chœur étant le plus ancien personnage de la tragédie, et représentant les plus honnêtes gens du peuple, exprimait aussi fréquemment les sentimens de l'auteur. Souvent même les poëtes comiques, dans cette partie des chants du chœur qu'on appelait *parabase*, s'adressaient en leur propre nom à l'assemblée des spectateurs. Euripide, par une imitation blâmable d'un usage fait pour détruire l'illusion, parla quelquefois au lieu du chœur; et, dans un intermède de sa tragédie de *Danaé* (de laquelle il nous reste un assez long fragment), il s'oublia, même au point de faire parler au masculin les femmes qui le chantaient. Cette inattention pouvait être de peu de conséquence; mais ce qui ne l'était pas, c'était de troubler, par une transposition soudaine, l'ordre et la marche de sa pièce. Aussi cet auteur a-t-il mérité le reproche que lui fait Aristote, de n'avoir pas lié les chœurs au sujet de ses tragédies avec autant d'art que Sophocle, quoiqu'à cet égard même il fût, à ce qu'il paraît, supérieur à la plupart des

poëtes contemporains [1]. Ce défaut, qui a un rapport sensible avec ceux que nous avons remarqués, était l'effet de deux causes presque contraires, l'enthousiasme et la raison; c'était à la fois un luxe de philosophie et de poésie : l'auteur s'abandonnait à l'abondance de ses pensées; il oubliait quelquefois ses personnages, et c'est-là aussi que l'on peut mieux le reconnaître.

Ces réflexions ont quelqu'importance, appliquées aux poëtes grecs; car sur le théâtre d'Athènes les auteurs devaient répondre de leurs maximes. Leurs tragédies avaient toujours un but moral et religieux. Un vers d'*Hippolyte*, où ce jeune héros paraît mépriser le serment qu'il respecte pourtant au fond de l'âme, suffit pour attirer à Euripide une accusation d'impiété. Cette accusation lui fut intentée juridiquement par un citoyen nommé Hygiénon, et Euripide réclama une juridiction particulièrement affectée au théâtre. On ne sait point quelle fut l'issue de ce singulier procès; mais il est probable que le poëte fut jugé innocent.

[1] « Il faut, dit Aristote, envisager le chœur comme l'un des » acteurs, et qu'il soit une partie du tout, et qu'il contribue à la » marche de la pièce, non pas comme dans les tragédies d'Euri- » pide, mais comme dans celles de Sophocle. Quant aux autres » poëtes, les discours qu'ils prêtent au chœur n'appartiennent pas » plus au sujet qu'à toute autre tragédie. » Aristot., *Poét.* XVIII. Depuis ces mots : « Quant aux autres poëtes,.....» le sens est douteux, et suppose une correction proposée par Heinsius.

L'expression même d'*enseigner*, que les Athéniens employaient pour dire, *mettre au théâtre*, rappelait aux poëtes le devoir qui leur était imposé. Euripide sentait assez l'importance de cet emploi pour ne point céder inconsidérément aux caprices de la multitude. On prétendait un jour le forcer à changer un mot qui avait déplu, et les spectateurs mécontens semblaient vouloir se venger sur la pièce de l'indocilité de l'auteur. Euripide s'avança sur le théâtre et dit : « Athéniens, quand » on joue mes tragédies, ce n'est pas vous qui êtes » mes maîtres, c'est moi qui vous *enseigne*. » Une autre fois, ayant mis *Ixion* sur la scène, il rendit ce personnage si odieux, qu'on lui en fit un reproche. « Songez, dit Euripide, qu'avant de le » laisser sortir, je l'ai enchaîné sur la roue. » Sénèque raconte quelque chose de semblable touchant la tragédie de *Bellérophon*, dans laquelle se trouvaient ces expressions qu'il nous a transmises en latin, et dont l'original ne subsiste qu'en partie : « Laisse-moi le nom de méchant, pourvu » que j'aie celui de riche. Nous demandons tous : » Est-il riche ? Nul ne demande : est-il bon ? » Quel est votre bien ? voilà ce qu'on veut savoir, » et non pourquoi, ni d'où vous l'avez. L'homme, » partout, est estimé au prix de ce qu'il possède. » Demandes-tu l'objet dont la possession nous cou-

» vre de honte? Rien[1]. Je veux ou vivre riche....
» ou pauvre .... mourir. Mourir en travaillant à
» croître ses richesses, c'est éprouver une mort
» heureuse. Or[2], bien suprême des mortels! Non,
» la tendresse d'une mère, la piété d'un fils, l'affec-
» tion d'un père, n'ont point tant de douceurs que
» tu en fais éprouver à ceux qui te gardent dans
» leurs maisons. Si les yeux de Vénus brillent
» d'un tel éclat, il ne faut plus s'étonner qu'elle
» nourrisse tant d'amours.» A ces mots, dit Sénèque, le peuple se lève, et veut que l'auteur et la pièce expient ces funestes maximes. Euripide paraît alors sur le théâtre, et vient demander aux spectateurs d'attendre le dénoûment, et de juger de ses sentimens par la fin de son héros. Le supplice du criminel pouvait seul garantir le poëte de l'indignation qu'un tel crime avait excitée.

[1] Je crois ce concetto du traducteur latin, et non de l'auteur grec.

[2] A ces mots: «Or! bien suprême, etc.» commence la traduction immédiate du fragment original.

HÉCUBE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Après la prise de Troie, les Grecs se retirèrent dans la Chersonèse Thracienne [1], où régnait Polymestor. Ils y avaient conduit Hécube avec les principales dames troyennes, qu'ils avaient partagées entr'eux en qualité de captives. Là, comme ils rendaient de nouveaux honneurs funèbres à Achille, dont le corps était inhumé dans les champs phrygiens, l'ombre de ce héros apparut à eux sur le tombeau vide qu'on lui avait dressé, et déclara à l'armée grecque que, si elle voulait sortir heureusement de la Chersonèse, il fallait lui donner Polyxène, fille d'Hécube et de Priam, comme un prix qui lui était dû, et qu'il s'était réservé. Cette jeune princesse lui avait été promise, dans une trève, par le roi Priam; et comme il était sur le point de tenir sa promesse, Pâris et Déiphobus avaient tué Achille. Les Grecs déterminés à satisfaire les mânes de ce vainqueur de Troie, lui sacrifièrent Polyxène, malgré les cris

[1] Chersonèse Thracienne, presqu'île de la Thrace. qu'environnent l'Hellespont, la mer Égée, et le golfe du Mélas.

d'une mère au désespoir, et d'autant plus malheureuse que Polymestor de son côté, par une perfidie inouïe, avait fait mourir Polydore, fils d'Hécube. Priam, avant les derniers malheurs de Troie, avait confié au roi thracien cet enfant, avec de nombreux trésors, pour servir un jour de ressource à sa patrie et à sa maison désolée. Ilion étant devenue la proie des Grecs, Polymestor oublia son allié; et l'avarice l'emportant sur la fidélité, il se défit du jeune prince, pour jouir impunément des trésors :

Hunc Polydorum auri quondàm cum pondere magno
Infelix Priamus furtìm mandârat alendum
Threicio regi, cùm jàm diffideret armis
Dardaniæ, cingique urbem obsidione videret.
Ille, ut opes fractæ Teucrum et fortuna recessit,
Res Agamemnonias victriciaque arma secutus,
Fas omne abrumpit, Polydorum obtruncat, et auro
Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames!

VIRG. *Æneid.* l. III, v. 44.

Le double malheur d'Hécube, devenue captive et privée d'enfans, joint à la vengeance qu'elle tire de Polymestor, fait l'intrigue et le dénoûment de cette tragédie, dont les personnages sont : l'ombre de Polydore, Hécube, un chœur de Troyennes captives, Polyxène, Ulysse, Talthybius, une femme d'Hécube, Agamemnon et Polymestor.

ACTE PREMIER.

L'ombre de Polydore sort de terre [1] et arrive à l'entrée de la maison d'Hécube, lieu de la scène. Cette ombre fait ce qu'Aristote appelle le prologue. Il est bon de se rappeler, une fois pour toutes, qu'Euripide y fait moins de façons que Sophocle. Celui-ci trouve toujours le secret de faire entendre son sujet sans parler aux spectateurs. Mais Euripide n'a pas connu ou voulu suivre cette finesse de l'art. Il a cru qu'il concilierait plus aisément l'attention d'une nombreuse assemblée, et que ses sujets seraient mieux entendus, plus nets et moins embarrassés, s'il les exposait nûment et sans voile. Il l'a presque toujours fait par le moyen de ses prologues; chose sur laquelle certains commentateurs l'ont extrêmement loué comme d'une rare invention; louange fade d'un vrai défaut. La netteté de l'exposition peut s'accorder avec la vraisemblance, sans qu'il soit nécessaire de dire: « Je » suis Polydore et vous verrez ceci et cela; » quoiqu'il soit vrai de dire aussi avec Despréaux, du personnage qui parle le premier :

> J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom,

[1] Elle est depuis trois jours errante dans les airs; mais, comme on le verra, les ombres paraissaient toujours sortir de terre.

Et dit : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

DESPRÉAUX, *Art poét.* ch. III.

C'est donc ici Polydore, ou plutôt son ombre, qui expose le sujet avec un très-grand détail. Il raconte la manière dont Priam le confia à Polymestor avec des trésors de réserve, en cas de malheur pour Troie. Il développe la perfidie et l'avarice du roi de Thrace, qui l'a tué et fait jeter dans la mer depuis trois jours qu'Hécube est arrivée dans la Chersonèse [1]. Il n'oublie pas de parler du sacrifice de Polyxène qu'exige l'ombre d'Achille. En un mot, il met l'action théâtrale au point où elle doit commencer, en déclarant ce qui la précède. Mais, ce qui est moins supportable,

[1] La manière dont le P. Brumoy expose ce fait ne me paraît pas entièrement d'accord avec le texte. L'ombre erre depuis trois jours, elle est *suspendue* dans les airs, αἰωρούμενος. Ce mot ne peut pas signifier *mort :* tout au plus pourrait-il indiquer le supplice d'un homme qui demeure suspendu à un gibet; mais Polydore n'était pas mort de cette manière. Voyez les vers 717, 782. D'ailleurs, il est naturel que l'ombre erre dans la Thrace depuis qu'Hécube y est arrivée : il n'y a au contraire aucune raison pour que ce soit l'époque du meurtre. Il est bien vrai que le corps étant reconnaissable, il ne pouvait y avoir beaucoup plus de trois jours qu'il avait été jeté à la mer; et c'est sans doute cette observation qui a déterminé le jugement du P. Brumoy, toujours très-attentif à ces sortes de convenances.

c'est qu'il prévient les spectateurs sur les principaux évènemens qu'ils verront. Il voit enfin paraître Hécube, et il se retire en s'écriant : Ah! » mère infortunée, qui avez passé du trône à la » captivité, quelle je vous vois aujourd'hui, et » quelle je vous vis autrefois! Un dieu ennemi » égale vos malheurs à votre félicité passée. »

Hécube, non plus reine, mais prisonnière de guerre, et courbée sous le faix des années et de son infortune, se fait conduire par des femmes au palais de Polymestor. « O lumière! ô nuit, » (s'écrie-t-elle) quels songes m'ont agitée! » Elle parle de ceux qu'elle a eus la nuit dernière au sujet de son fils Polydore et de sa fille Polyxène. Elle raconte le dernier aux Troyennes qui l'accompagnent. Elle a vu une biche qu'un loup furieux arrachait de ses genoux. Elle a vu le spectre d'Achille qui demandait en présent une Troyenne. « Dieux! écartez de ma fille ce triste présage! [1] »

Une des femmes du chœur, captive comme les autres, ne confirme que trop la vérité de ce songe. Elle apprend qu'en effet, sur les demandes d'Achille, les Grecs assemblés ont délibéré qu'Agamemnon, qui avoit eu en partage Cassandre, vou-

[1] Elle ne dit pas : *J'ai vu le spectre*. Le P. Brumoy présente ceci comme la suite du songe ; mais il paraît plutôt que c'est un souvenir. Les femmes du chœur supposent que l'apparition du spectre n'était pas inconnue à Hécube.

lait refuser la demande inhumaine d'Achille; que les fils de Thésée convenaient qu'il fallait du sang; mais celui de Cassandre et non de Polyxène; qu'enfin le troisième avis était de satisfaire l'ombre d'Achille sans restriction[1]; que jusque-là toute l'assemblée avait été partagée : mais qu'Ulysse, par une adroite insinuation, avait fait pencher la balance pour les derniers, et qu'il allait venir chercher Polyxène pour la conduire à l'autel. Le chœur conseille à Hécube d'implorer Agamemnon et les Dieux. C'est le seul parti qui lui reste à prendre.

La déplorable reine fait éclater ici une douleur difficile à représenter. Elle est mère, c'est l'unique bien que lui ait laissé la fortune, et l'on veut lui enlever ce seul bien que les dieux avaient épargné. Hors d'elle-même, elle court çà et là. Elle appelle sa fille à grands cris. Polyxène entend ces cris, et sort de son appartement, qu'on suppose voisin[2]. Hécube a de la peine à s'exprimer; c'est une mère désespérée; sorte de peinture où excelle Euripide. Enfin, la triste vérité lui échappe. « Les » Grecs, ma fille, ont résolu ta mort.» Polyxène,

[1] On ne peut se dispenser d'observer ici qu'il n'est point question de trois avis dans l'original. Les fils de Thésée voulaient immoler Polyxène et non Cassandre, qui n'était désignée par aucune circonstance : voyez la traduction.

[2] Elle sort de la tente des captives. Je suis encore obligé de renvoyer à ma traduction, et au détail que j'ai donné sur le lieu de la scène dans l'examen de cette tragédie.

à cette nouvelle, ne plaint que sa mère, et compte pour rien de mourir. Cette scène est courte et vivement touchée.

ACTE II.

Ulysse arrive. Le sujet de sa venue a été assez annoncé ; ce qui rend la scène très-intéressante. Il suppose qu'Hécube est déjà instruite de ce qu'on exige d'elle. Il l'exhorte simplement à céder à son infortune. Après un premier éclat de douleur, tel qu'on peut se l'imaginer dans une mère, c'est-à-dire, très-naturel, (c'est le caractère d'Euripide) Hécube demande à Ulysse un moment d'entretien. » Vous souvient-il, dit-elle, du temps où vous » fûtes surpris à Troie, sous le déguisement d'un » espion. Hélène vous reconnut et me le dit : vos » pleurs me touchèrent. Je vous dérobai à une » mort certaine et que vous méritiez. » Ulysse convient de tout cela : adresse bien grande dans le poëte, qui nous peint le génie d'Ulysse tel qu'il nous est connu. Orateur habile, il semblait d'abord entrer dans les raisons de son adversaire. Mais ce n'était ensuite que pour faire valoir les siennes avec plus de force. Hécube conclut : « Quoi ! vous con- « venez de ce que je viens de dire ! n'êtes-vous donc

» pas le plus ingrat de tous les mortels, vous qui » condamnez ma fille à la mort ? Pourquoi faut-» il ensanglanter les tombeaux de ceux qui ne » sont plus ? S'il faut du sang, c'est Hélène et » non ma fille qu'on doit immoler. Hélène n'a-t-» elle pas perdu Achille ? ..... Écoutez, ajoute-» t-elle, ce que j'exige de vous. Je vous ai vu à » mes pieds en qualité de suppliant. Vous me voyez » suppliante à mon tour. Je tombe à vos genoux, » et je demande pour toute reconnaissance la grâce » que je vous accordai la première. Hélas ! ne me » ravissez point ma fille. N'a-t-on pas assez ré-» pandu de sang ? c'est mon unique trésor : avec » elle j'oublie mes peines ; elle me tient lieu de » Troie, de sceptre, d'appui, de tout ce que j'ai » perdu. Sied-il à des vainqueurs d'abuser de la » victoire ? Non, non, les heureux ne doivent pas » se flatter d'un bonheur durable. Je fus heureuse, » et qui suis-je aujourd'hui ? Un seul jour m'a ravi » toute ma félicité. Cher prince, respectez ma » vieillesse. Ayez pitié d'une mère. Allez, allez » aux Grecs, et représentez-leur combien il leur » serait honteux d'égorger, dans l'asile des autels, » des femmes que leur fureur même a épargnées » dans l'horreur des combats. Vos lois sur cet asile « sacré ne sont-elles pas égales pour les personnes « libres ? Daignez parler, et votre rang fera plus » encore que votre éloquence. »

Les Troyennes sont justement touchées de cette harangue ; mais Ulysse est bien moins sensible. » O Hécube, répond-il, prêtez l'oreille à ma voix ; » que votre courroux n'empoisonne pas d'inno- » centes paroles. Je suis prêt, n'en doutez point, de » vous sauver vous-même, comme vous me sau- » vâtes. Je fais gloire de le publier. Mais je ne » désavouerai pas non plus ce que j'ai dit au conseil » assemblé. Un des plus grands héros de l'armée » demande Polyxène ; il faut la lui donner. C'est » l'opprobre des états, de souffrir que le brave et » le lâche soient confondus par un partage égal. » Achille, j'en conviens, nous a paru mériter une » distinction ; il est mort en héros pour la patrie. » Quelle honte serait-ce d'avoir vaincu par lui, » et de l'oublier après le trépas ? Qu'arriverait-il, » dites-moi ; s'il s'agissait d'assembler de nouveau » la Grèce pour une seconde expédition ? Que » dirait-on, si l'on voyait les morts déshonorés ? » Ne préfèrerait-on pas le soin de ses jours aux dan- » gers inévitables de la guerre ? Pour moi, content » de peu, tandis que je vis, je n'ai d'autre ambi- » tion que celle de voir mon tombeau honoré. » (Grande raison chez les Grecs ; aussi respectait-on extrêmement les dernières volontés des mourans ou de ceux qu'on croyait voir dans les apparitions). » Si vous vous plaignez d'un devoir si funeste pour » vous, songez que nous avons parmi nous des

» femmes et des vieillards aussi à plaindre que vous-
» même. Eh! combien d'époux de nos Grecques
» sont ensevelis dans la poussière de Troie ! Sup-
» portez courageusement cette infortune. Pour
» nous, si nous faisons mal d'honorer la bravoure
» après le trépas, nous consentons qu'on blâme
» nos lumières. Aussi bien les Troyens ignorent-
» ils l'idée qu'on doit avoir des amis fidèles, et
» des illustres morts. L'estime que nous en faisons
» est ce qui rend la Grèce florissante, et c'est le
» défaut de ce discernement qui vous accable de
» peines conformes à vos jugemens peu équita-
» bles. »

Hécube, se voyant rebutée, se tourne vers Polyxène qui est présente. « O ma fille, vous le
» voyez, on rejette mes vœux. C'est à vous d'es-
» sayer si vous aurez plus de pouvoir qu'une mère.
» Employez pour votre vie ce que la douleur a de
» plus tendre. Prosternée aux pieds de ce prince
» inexorable, tâchez d'exciter dans son cœur quel-
» que mouvement de pitié. Saisissez son foible; il
» est père. »

Polyxène jette un regard modeste, mais assuré, sur Ulysse, et lui parle ainsi : « Je le vois, Ulysse,
» vous cachez votre main, vous détournez le
» visage. (C'était pour empêcher qu'on ne lui tou-
châtla main et le menton, coutume des supplians).
» Vous redoutez mes prières ; ne craignez rien :

» vous n'entendrez de moi ni vœux [1], ni soupirs : » je vous suis. On veut que je meure, et je brûle » de mourir. Non, je ne flétrirai point ma gloire » par une lâche crainte de la mort. Eh! pourquoi » chérirais-je la vie ? Fille de roi, destinée à des » rois, dans l'espérance d'un hymen aussi doux » qu'illustre, reine au milieu d'une cour de Troyen- » nes, semblable enfin aux déesses, hors l'im- » mortalité, je me vois aujourd'hui esclave. Ce » nom seul me fait aimer le trépas. Réduite d'ail- » leurs à devenir peut-être le prix d'un maître cruel » qui daignera m'acheter, verrais-je la sœur d'un » Hector réservée aux derniers emplois des plus » vils esclaves. » Le poëte fait le détail de ces emplois : cuire le pain, balayer, faire de la toile ; détail qui, nous faisant regarder en pitié les siècles passés, ne doit pourtant pas nous faire soupçonner le poëte d'avoir dit une impertinence à ses spectateurs. Polyxène continue : » Jugée digne d'avoir » des rois pour époux, je deviendrais l'épouse d'un » misérable acheté à prix d'argent. Non, non, je » mourrai libre, et j'emporterai ma gloire aux en- » fers. Allons, Ulysse, conduisez-moi, immolez- » moi, je ne vois plus d'autre bonheur ici-bas pour » Polyxène ! Et vous, madame, n'employez ni » paroles, ni efforts pour rompre ce dessein. Lais-

[1] Grec : *Vous n'entendrez point mon Jupiter suppliant*, façon de parler grecque.

» sez-moi mourir plutôt que de m'exposer à des » outrages indignes de mon rang. Un cœur qui » n'est pas fait aux calamités peut bien les sup- » porter; mais il lui en coûte trop pour s'y faire, et » la mort lui est plus avantageuse qu'une vie qu'il » traînerait dans le déshonneur. »

Le chœur admire la noblesse des sentimens que fait éclater Polyxène. « Hélas, répond Hécube, » que de douleur va suivre de si nobles sentimens! » Puis, se tournant vers Ulysse. « Prince, si vous » voulez faire un don agréable au fils de Pélée, » sans vous couvrir d'opprobre, c'est moi et non » ma fille qu'il faut immoler. Menez Hécube à » son tombeau. Percez mon sein de mille coups. » C'est moi qui ai donné le jour à Pâris, à celui » qui a fait mourir Achille. »

ULYSSE.

C'est Polyxène et non pas vous que demandent ses mânes.

HÉCUBE.

Eh! bien, joignez-moi à ma fille. Ce seront deux victimes pour une.

ULYSSE.

C'est déjà trop de Polyxène, sans y joindre Hécube. Que ne pouvons-nous épargner l'une et l'autre!

HÉCUBE.

Non, vous dis-je, il le faut. Vous serez forcé de nous réunir.

ULYSSE.

Eh! qui m'y forcera? Je ne connais point de maître en ces lieux.

HÉCUBE.

Ce sera moi. Plus attachée à Polyxène que le lierre à l'arbre, je ne la quitte point.

ULYSSE.

Madame, prenez des conseils plus salutaires.

HÉCUBE.

Je n'écoute plus rien. Je ne livrerai point ma fille.

ULYSSE.

Et moi, je ne puis la laisser dans vos bras.

POLYXÈNE.

Ecoutez-moi l'un et l'autre. Ulysse, n'aigrissez point une mère désespérée. Vous, ô ma mère, cédez à des vainqueurs. Epargnez-vous l'affront de me voir traîner avec violence. (Le grec dit plus). Permettez que votre fille vous embrasse pour la dernière fois, et que pour la dernière fois elle vous appelle du doux nom de mère; ô ma mère, je m'en vais au tombeau.

HÉCUBE.

Et je vivrai pour l'esclavage!

POLYXÈNE.

Je ne verrai point cet hymen si justement attendu!

HÉCUBE.

O fille malheureuse! O plus malheureuse mère!

POLYXÈNE.

Je vais donc être séparée de vous, et reléguée dans les enfers.

HÉCUBE.

Que ferai-je, hélas, pour terminer cette cruelle vie?

POLYXÈNE.

Fille de roi, je vais mourir esclave!

HÉCUBE.

Et moi, après avoir vu périr ma nombreuse postérité [1]!

POLYXÈNE.

Que dirai-je en votre nom à votre fils Hector et à Priam votre époux?

HÉCUBE.

Dites-leur que je suis arrivée au comble des maux.

Polyxène et Hécube continuent ainsi un moment l'expression de leur douleur, telle que la dicte la nature. La première fait les derniers adieux à

* Grec : *Cinquante enfans.*

sa mère, à Cassandre sa sœur, et à son frère Polydore, l'un et l'autre absens. A l'égard de Polydore, Hécube, par un pressentiment naturel, dit qu'elle ignore s'il vit encore; et Polyxène la rassure. Il ne faut point être surpris qu'Hécube, quoiqu'arrivée depuis trois jours dans la Chersonèse de Thrace, ignore le sort de Polydore. Le roi Polymestor est supposé absent et à l'extrémité de son royaume, comme nous le verrons dans la suite. Ainsi Hécube croit avec apparence que son fils est avec lui[1]. Enfin, Polyxène dit à Ulysse. « Enlevez-» moi et me voilez la tête, comme aux victimes; » car je sens que les pleurs d'une mère m'attendris-» sent, et que ma vue la consume de douleur. O » lumière! je puis du moins prononcer ce nom, » car je ne jouis plus de la chose, sinon dans l'in-» tervalle où je me trouve entre le glaive et le tom-» beau d'Achille; adieu! » Hécube sent qu'elle se pâme; elle appelle sa fille, lui tend les bras, fait d'inutiles efforts, et tombe évanouie entre les mains des femmes, tandis qu'Ulysse emmène Polyxène. Si l'on trouve de la cruauté dans ces sacrifices, il faut se placer du moins dans la situation où étaient

[1] Hécube ignore, à la vérité, l'absence de Polymestor, car elle l'envoie chercher par une femme; mais il n'y a pas lieu d'être surpris qu'une captive n'eût point pu envoyer vers lui sans l'aveu des Grecs. Et la plus grande crainte d'Hécube était sans doute de donner lieu aux Grecs de soupçonner l'existence de cet enfant ignoré, et de leur faire découvrir sa retraite.

les Grecs, à qui la superstition et la politique les rendaient comme nécessaires. Sans cela on ne peut justifier le personnage d'Ulysse.

Le chœur chante les strophes ordinaires pour exprimer ses regrets. Elles roulent sur la triste servitude que les femmes troyennes envisagent avec plus d'horreur depuis l'enlèvement de Polyxène. Ces strophes sont des plaintes très-éloquentes, excitées par un retour que la nature fait faire aux malheureux sur eux-mêmes à la vue des malheurs d'autrui. Hécube reste toujours livrée à sa douleur et couchée par terre.

ACTE III.

Talthybius, officier d'Agamemnon [1], vient la trouver de la part de son roi. Il demande au chœur où elle peut être, et on la lui montre dans l'état où sa profonde douleur l'a réduite, presque sans mouvement, et enveloppée dans ses voiles. Frappé à la vue d'un spectacle si touchant, il s'écrie: « O » Jupiter, que penser des dieux! s'intéressent-ils » en effet aux mortels? Est-on mal fondé à croire » que satisfaits d'être heureux, ils abandonnent le

[1] Il se nomme lui-même *le serviteur des Grecs*. C'était un héraut public, et par-là même aux ordres du chef.

» reste au hasard? Quoi! c'est-là cette reine des riches Phrygiens! cette épouse de l'heureux Priam, » et son royaume est renversé! et je la vois elle-» même réduite à l'esclavage, accablée d'ennuis et » d'années, privée d'enfans, et couchée dans la » poussière! » Sentimens impies : le système de la fatalité répandu dans le peuple faisait souffrir ces discours populaires, comme l'effet d'un premier mouvement que le cœur désavouait.

On exhorte Hécube à se lever. Elle ne se réveille de son accablement que pour demander qui vient encore insulter à sa douleur. Talthybius lui dit qu'il est envoyé vers elle par Agamemnon. « Ah! » dit Hécube, vient-on me chercher pour m'im-» moler? Allons : me voici prête : conduisez-moi.— » Non, répond le héraut, c'est pour rendre les der-» niers devoirs à votre fille déjà immolée. » Cette affreuse nouvelle replonge Hécube dans l'abîme de la tristesse. « Comment avez-vous pu l'immoler, » cruels que vous êtes! » Elle veut pourtant savoir un détail si triste pour une mère. Je ne sais si cela nous paraîtrait aujourd'hui naturel, quelque tempérament qu'y ait apporté le poëte. Car Hécube craint surtout qu'on n'ait immolé sa fille beaucoup moins aux mânes d'Achille, qu'à la politique et à la haine des Grecs. Talthybius fait donc son récit à la manière d'Énée :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem, etc.

« Vous exigez de moi un renouvellement de dou-
» leur. Ce funeste spectacle m'a coûté assez de
» larmes. Faut-il en verser encore? Toute l'armée
» était assemblée autour du tombeau d'Achille, où
» se devait faire le sacrifice. Le fils de ce héros
» prend la main de Polyxène, et la fait monter sur
» le tombeau. J'étais proche, aussi bien qu'une
» troupe de jeunes Grecs choisis pour tenir la vic-
» time. Le fils d'Achille prend la coupe d'or, et
» fait des libations aux mânes de son père. Il me fait
» signe d'imposer à l'assemblée un religieux silence.
» J'obéis; tout se tait. Alors il s'écrie : O fils de
» Pélée! ô mon père! recevez ces libations qui évo-
» quent les ombres. Venez vous rassasier du pur
» sang de cette victime que nous vous livrons toute
» l'armée et moi. Mais soyez-nous favorable; dé-
» tachez nos vaisseaux du port, et donnez-nous un
» heureux retour dans nos patries. Il dit, et toute
» l'armée s'unit à ses vœux. Il tire aussitôt le cou-
» teau sacré, et il ordonne à ceux qui environ-
» naient la victime de la saisir. Arrêtez, dit-elle, ô
» Grecs! Vous qui avez ravagé ma terre natale,
» sachez que je meurs volontairement. Qu'on ne
» m'approche pas. Je vais me livrer au coup fatal!
» Laissez-moi mourir libre, au nom des dieux.
» Reine, je rougirais de paraître aux enfers en qua-
» lité d'esclave. L'assemblée s'émeut; Agamemnon

[1] Néoptolème.

» lui-même commande qu'on cesse de retenir Po-
» lyxène. Elle l'entend, et se voyant libre, elle
» déchire ses vêtemens, découvre son sein, fléchit
» le genou, et tient ce discours capable d'attendrir
» des rochers : Jeune prince, voici mon sein et ma
» tête. Choisis : frappe ; me voilà prête. Le fils d'A-
» chille tout éperdu, et sans trop savoir ce qu'il
» veut ou ne veut pas, détourne les yeux ; il ba-
» lance; il frappe. Incontinent des ruisseaux de
» sang coulent.... »

Elle tombe, et tombant range ses vêtemens,
Dernier trait de pudeur à ses derniers momens.

LA FONTAINE, *Filles de Minée.*

Ces deux vers de la Fontaine, qui expriment la mort de Thisbé, sont la plus fidèle traduction du passage d'Euripide. Talthybius ajoute que l'assemblée, remplie d'admiration et de pitié pour Polyxène, s'est mise à lui dresser un bûcher, et à faire, comme de concert, des présens pour la pompe funèbre. Cette nouvelle semble dissiper l'horreur dont Hécube était saisie en apprenant la mort de sa fille. Elle prononce même une petite tirade de morale sur la noblesse des sentimens qui se conserve toujours, même dans l'adversité. « Est-
« ce à l'éducation; est-ce à la naissance, dit-elle,
» qu'on doit ces sentimens? etc. » Puis elle s'aperçoit qu'elle moralise un peu hors de propos. Elle

a raison : mais les Grecs aimaient beaucoup les sentences morales. Ils en voulaient partout. « Allez, « dit alors Hécube à Talthybius, et dites aux » Grecs qu'ils écartent de la victime la foule du » peuple. » Elle ordonne aussi à une de ses femmes d'aller puiser de l'eau sur les bords de la mer pour laver le corps de Polyxène; et, comme les derniers devoirs étaient infiniment précieux chez les anciens, elle songe comment elle pourra les rendre à sa fille avec quelque décence, et d'où elle pourra tirer le reste des dons funéraires qu'on devait mettre dans les tombeaux, suivant l'usage [1]. Elle se résout à prier les dames troyennes, ses compagnes de captivité, de lui donner le peu de bijoux d'or et d'habits qu'elles auront pu dérober à la rapacité des vainqueurs. Cela lui donne lieu de jeter un soupir sur son opulence passée, qu'elle compare avec sa disette présente : tandis qu'elle est en humeur de morale, elle conclut que les honneurs et les richesses ne sont que vanité pure, et que celui-là seul est heureux qui donne le moins de prise aux revers. Le chœur continue la morale en trois strophes [2].

[1] Voy. *Iphigénie en Aulide*, et *Alceste*.

[2] Le défaut que parodie le P. Brumoy dans cet extrait est réel ; cependant il est rendu plus sensible par les expressions triviales qu'il a sans doute employées à dessein, telles que « une tirade » de morale, en humeur de morale, etc. » L'équité veut qu'on

ACTE IV.

La femme qu'Hécube avait envoyée à la mer pour y puiser de l'eau, revient annoncer de nouveaux malheurs. Hécube sort de son appartement; et cette femme, qui apporte un cadavre voilé, l'appelle la plus infortunée des mortelles. Hécube croit qu'on lui envoie le corps de Polyxène; et cette erreur cause une suspension qui intéresse. On la détrompe. « Serait-ce donc Cassandre, dit-elle? » —Non, dit la suivante. » Aussitôt elle découvre le corps. Il se trouve que c'est celui de Polydore, qu'Hécube reconnaît. Sa douleur n'a plus de bornes. C'est une fureur véritable. Aussi la mesure des vers change-t-elle; et il y a apparence que le reste de cette scène était en partie chanté, ou du moins accompagné d'instrumens pour animer les acteurs, comme on le voit dans plusieurs autres tragédies grecques, où les scènes extrêmement passionnées sont parsemées de strophes, ainsi que les intermèdes des actes.

La suivante dit qu'elle a trouvé le corps de Polydore sur le bord de la mer qui l'avait rejeté de.

juge l'auteur sur ses expressions, ou du moins sur ses expressions traduites, et non extraites et parodiées, même par un homme de goût.

son sein. Hécube se souvient alors du songe qu'elle a eu la nuit précédente. Elle ne doute plus que Polymestor n'ait fait périr son fils pour s'emparer des trésors de Troie. Le chœur, intéressé dans toute cette scène, voit paraître Agamemnon, et se tait.

Ce roi vient prier Hécube d'ensevelir au plutôt Polyxène, et il s'étonne de son délai. C'était le devoir d'une mère ou du plus proche parent. Agamemnon, en se détournant, aperçoit le cadavre. Il reconnaît à l'habillement que c'est un Troyen qu'on a tué. Hécube à part balance si elle se jettera aux pieds d'Agamemnon, pour le supplier de prendre en main ses intérêts contre la violence de Polymestor; un reste de fierté de reine, et la crainte d'un refus la font balancer. L'humanité du roi, la soif de la vengeance, et l'intérêt d'un fils si cruellement massacré, l'emportent. Elle tombe aux genoux du roi de Mycènes. « Que demandez-» vous, dit-il? La liberté? Elle vous est accordée.» Il pouvait la lui donner comme chef de l'armée grecque. » Non, répond Hécube, la captivité me » sera douce, dût-elle durer autant que ma vie, » pourvu que je sois vengée. Vous voyez ce cada-» vre; c'est mon fils. » Elle lui raconte l'histoire de Polydore, et la trahison de Polymestor. L'unique faveur qu'elle demande, c'est qu'on lui aide à se venger de ce roi perfide qui a violé les droits

les plus sacrés de l'hospitalité et de l'amitié, pour satisfaire son avarice. Agamemnon paraît balancer. » Vous hésitez, dit-elle ; ah! reine infortunée, » j'aurai perdu mes vœux et ma vengeance! » Il y a encore ici une de ces sentences si chères aux Grecs, et si soigneusement remarquées par les commentateurs. « Eh! pourquoi cultiver tant les » autres arts, et ne pas employer tous ses soins à » trouver l'art d'obtenir tout par la persuasion ? » Il est vrai qu'à cette sentence près, qui ne serait pas de notre goût, Hécube emploie tout ce que la nature peut suggérer de plus passionné pour toucher son vainqueur. C'est une captive, autrefois reine, qui le supplie ; c'est une mère dont on a égorgé impunément les enfans ; c'est contre un traître qu'elle implore la justice d'un ennemi généreux. Les hommes, les dieux et le corps qu'elle lui montre la demandent pour elle. Troie encore fumante se présente à son souvenir ; comme dans l'*Andromaque* de Racine, qui a suivi ces images et imité ce morceau :

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez ;
J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés.
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné dans la poussière.
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils! etc.

RACINE, *Andromaque*, act. III, sc. 6.

La scène entière de Racine est précisément la même que celle d'Euripide. Même embarras, même situation d'Hécube et d'Andromaque, même ardeur dans chacune de fléchir, l'une Agamemnon, l'autre Pyrrhus. Enfin, pour dernier effort, Hécube dompte sa plus vive répugnance, et remontre à Agamemnon que Cassandre est sa captive, et son épouse[1]. C'est par ce tendre nom, qui coûte si cher à la fille et à la mère, qu'Hécube tâche de l'ébranler. Elle voudrait que tout dans elle prît la parole : ses mains, sa démarche, ses cheveux blancs, et que, par autant de voix éloquentes, tout exprimât la vivacité de sa douleur.

Agamemnon l'écoute en silence et d'un air rêveur. Émù d'une compassion noble, il ne peut lui refuser son secours contre Polymestor. Mais une crainte politique l'inquiète. Il voudrait ne paraître pas immoler ce prince à l'amour de Cassandre. Qu'en dirait la Grèce assemblée ? Polymestor est son allié : Polydore est censé son ennemi. Les sentimens d'une mère ne passent point dans les cœurs d'une armée, et les intérêts de l'une sont bien différens de ceux de l'autre. En un mot, il ne veut point s'attirer l'indignation des Grecs. « Hélas! » s'écrie Hécube, personne n'est donc libre, si les

[1] Son amante. Il est vrai qu'Hécube dit à Agamemnon que Polydore est son beau-frère, afin de le toucher, et de relever par cette expression une alliance moins honorable.

» rois ne le sont pas! L'homme est donc esclave » des richesses ou de l'éclat! De vains égards pour » une multitude insensée ou pour de chimériques » lois étouffent donc l'humanité et les mœurs! Eh! » bien, ajoute-t-elle, si vous ne craignez que les » bruits de la Grèce, je vous délivre de cette crainte. » Je ne vous prie plus de servir ma vengeance. » Soyez en seulement le dépositaire : gardez mon » secret; et si, durant l'effort que je médite, il » arrive quelque émeute, arrêtez en le cours, » sans paraître agir en ma faveur. Du reste, laissez-» moi le soin de me venger. Eh! comment vous » vengerez-vous, dit Agamemnon? — Par des fem-» mes, répond-elle. Faites seulement que celle-ci » (c'est une d'entr'elles) puisse traverser le camp » en sûreté. » Elle lui donne ordre aussitôt d'aller de sa part prier Polymestor de venir la trouver pour un intérêt commun. A l'égard de la cérémonie funèbre, elle la diffère après sa vengeance.

Agamemnon entre dans ses desseins, et se retire en terminant l'acte, qui est suivi de l'intermède chanté par le chœur. Il roule sur le saccagement de Troie et sur l'esclavage des Troyennes. Il y a des strophes admirables; mais elles perdraient à être séparées.

ACTE V.

Polymestor, ancien ami de Priam et d'Hécube, prend ici ce personnage, parce qu'il croit son crime enseveli dans les flots avec Polydore. Il salue Hécube, plaint son sort, s'excuse sur son délai à la voir depuis trois jours qu'elle est arrivée dans ses états. Mais des affaires d'état le retenaient dans le fond de la Thrace; et il se rendait vers elle, lorsqu'il a rencontré la personne qui venait le chercher de la part d'Hécube. Cette princesse feint d'ignorer sa perfidie. « Je rougis, dit-elle, de lever » les yeux sur vous étant ce que j'ai été. » Elle joint à cette honte naturelle une raison qui doit paraître bien étrange pour notre siècle. C'est qu'il n'est pas permis à une femme de regarder un homme en face. « Que voulez-vous de moi, dit le roi? » Hécube lui fait entendre qu'elle a un secret important à lui confier, aussi bien qu'à ses enfans. Polymestor fait écarter sa suite, et jure qu'il est disposé à tout faire en faveur des amis malheureux. Hécube commence par lui demander si Polydore vit: « Oui, répond le parjure, et du moins » vous n'êtes pas malheureuse en ce point. »

HÉCUBE.

Se souvient-il toujours d'une mère?

POLYMESTOR.

Il voulait venir secrètement vers vous.

HÉCUBE.

Et les trésors qu'on vous avait confiés?

POLYMESTOR.

Ils sont en sûreté dans mon palais.

HÉCUBE.

Continuez d'en être fidèle dépositaire.

C'est ainsi que cet entretien est conduit. Polymestor, curieux de savoir le secret dont on l'a flatté, veut écarter ses enfans. « Non, dit Hécube, » il faut qu'ils soient présens. » Elle parle de nouveaux trésors cachés, dit-elle, sous un marbre noir dans les débris du temple de Minerve, à Troie, et dont il faut que les enfans de Polymestor soient instruits en cas que leur père vînt à mourir. Elle parle, de plus, de quelque argent qu'elle a sauvé dans sa fuite, et qu'elle feint de vouloir lui confier. Sur cet appât séduisant, il entre dans l'appartement où les Troyennes l'attendent, et la reine, en l'introduisant, lui dit ces paroles ambiguës : « Entrez, faites ce qui convient; puis vous retournerez avec vos enfans au lieu où vous avez laissé » mon fils. »

Le chœur, témoin de ce piége tendu au roi de Thrace, en attend l'issue, qui ne tarde guère; car

peu après qu'il est entré l'on entend des cris. « Ah, » l'on me perce les yeux! » En effet, toutes les femmes se jettent sur lui avec des fuseaux ou des aiguilles, et l'aveuglent, tandis qu'Hécube tue les deux enfans de son perfide allié. Ce mouvement, qui ne se voit point, est exprimé très-vivement et en fort peu de mots, en partie par le chœur, et en partie par des voix qu'on entend avec le bruit. Hécube sort : à l'instant le palais s'ouvre : on voit les corps des enfans de Polymestor étendus; et lui-même, devenu furieux, court çà et là, sans tenir de route assurée. Il poursuit en vain les femmes qui l'ont assassiné; il appelle à son secours les Grecs, les Atrides et toute l'armée. Ce sont là de ces situations que nos vers alexandrins ne peuvent exprimer. Le changement de versification que les Grecs se permettaient, rendent ces sortes de jeux naturels, vifs et incapables d'aucune traduction supportable.

Agamemnon accourt aux cris de Polymestor. Il feint d'être étonné de ce bruit, comme s'il en ignorait la cause. Polymestor qu'il trouve dans le même état où l'on a vu OEdipe dans Sophocle, lui dit : « Vous voyez l'état où je suis. C'est Hécube et ses » compagnes qui m'ont traité ainsi. » Agamemnon, continuant de feindre, appelle Hécube, qui se présente fièrement et qui jouit de sa vengeance. Polymestor veut se jeter sur elle; chose qui nous cho-

querait extrêmement, quoiqu'exprimée d'une manière tragique. Agamemnon, en grand roi dont l'autorité s'étend sur les alliés mêmes, arrête sa fureur : il se fait l'arbitre d'un différend si extraordinaire; il veut entendre les raisons de part et d'autre, et les peser en juge souverain. Polymestor y consent, et parle le premier. «Il s'agit de Polydore,
» le dernier gage de l'hymen d'Hécube. Priam qui
» commençait à craindre pour Troie, me le confia,
» et je conviens que je l'ai fait mourir. Mais jugez
» de mes raisons : sa mort était un coup d'état pour
» les Grecs et pour moi. J'appréhendai, je l'avoue,
» que cet enfant ne recueillît un jour les débris de
» Troie; qu'il ne tirât de ses cendres ce royaume
» dangereux; que les Grecs irrités ne fissent une
» seconde expédition fatale à la Thrace; et qu'ils
» ne revinssent envelopper mes états dans les rui-
» nes d'une seconde Troie que j'aurais ressuscitée.
» Hécube a su la mort de son fils; elle m'a con-
» duit dans le piége, sous prétexte de m'indiquer
» je ne sais quels trésors imaginaires. Elle m'attire
» seul dans le fond de ce palais. A peine étais-je
» assis que je me vois environné de femmes qui,
» feignant d'admirer l'éclat de mes vêtemens et
» mon javelot, me désarment et me dépouillent.
» Les autres prennent mes enfans, les caressent et
» se les donnent de main en main pour les écarter
» loin de moi. Tout à coup, les inhumaines, pas-

» sant des caresses à la fureur, font briller des
» poignards cachés sous leurs robes, et immolent
» mes enfans à mes yeux. Celles qui m'amusaient
» me saisissent les pieds et les mains, et m'arrêtent
» par les cheveux, malgré mes efforts pour secourir
» mes fils. Contraint de céder au nombre, je de-
» viens moi-même l'objet de leur barbarie. Elles
» me percent les yeux à coups d'aiguilles, et s'en-
» fuient incontinent. Livré à moi-même et à mon
» désespoir, je les poursuis à mon tour, je brise,
» je renverse tout ce qui s'oppose à moi ; mais en
» vain. Voilà ce que votre intérêt et le meurtre de
» votre ennemi m'attire de honte et d'horreurs. »
Il finit en maudissant les femmes : « Oui, je ras-
» semble aujourd'hui sur ce sexe toutes les malé-
» dictions faites et à faire. La mer ni la terre n'ont
» rien produit de si détestable, etc. » Le merveil-
leux est que le chœur, qui est composé de femmes,
relève sérieusement cette dernière boutade d'un
furieux, en disant : « Qu'il a tort d'en croire sa
» fureur contre toutes les femmes, et qu'il en est
» de vertueuses, s'il y en a grand nombre de mau-
vaises. » C'est Euripide qui parle, poëte (comme
on l'a remarqué, et comme on le verra de plus en
plus), aussi peu galant dans ses poésies que Ra-
cine, son imitateur, affectait de l'être.

Hécube commence son plaidoyer par une sen-
tence sur l'éloquence. Elle trouve horrible que les

hommes s'en fassent un art pour servir l'injustice. Puis, se tournant vers Polymestor : «De quel front, » dit-elle, osez-vous dire que c'est en faveur d'A- » gamemnon et des Grecs que vous avez tué mon » fils? Non, non, des barbares [1] ne peuvent lier » de véritable société avec les Grecs. Mais quelle » faveur espériez-vous d'eux? Les nœuds du sang » ou le désir de leur alliance vous ont peut-être » porté à ce crime. La crainte de leur vengeance » vous a peut-être alarmé. Qui croyez-vous per- » suader par de pareilles excuses? Avouez-le; c'est » votre avarice qui m'a ravi mon fils. Si c'est l'in- » térêt d'Agamemnon qui a guidé vos coups, fal- » lait-il attendre si tard? Pourquoi ne lui avez-vous » pas sacrifié Polydore, ou pourquoi ne l'avez- » vous pas livré aux Grecs, tandis que Troie sub- » sistait, que Priam vivait encore, et que la lance » d'Hector était encore formidable? Deviez-vous » attendre que mes états fussent renversés et Troie » réduite en cendres, pour immoler un enfant qui » était entre vos mains sur la foi de l'hospitalité? » Levons tous les voiles dont vous tâchez de cou- » vrir la noirceur de cet attentat. Vous étiez ami » des Grecs, dites-vous ; je le veux. Cet or que

[1] Ce trait fait sans doute allusion à quelque infidélité des barbares alliés avec les Grecs durant la guerre du Péloponèse.

Cette supposition est inutile. Il suffisait que les Thraces fussent *étrangers* aux yeux des Grecs, pour être qualifiés ici de *Barbares*.
R.-R.

» vous avouez n'être pas à vous, il fallait donc le » distribuer à des guerriers épuisés et éloignés de » leur patrie. Mais, loin de leur en faire part, » vous le gardez en secret dans votre palais. Quelle » gloire eût-ce été pour vous de me rendre mon » fils, conservé par les soins de l'amitié, et de me » le rendre dans un temps qui distingue les vrais » amis par une fidélité indépendante de la fortune! » Quel appui n'eussiez-vous pas trouvé dans Po- » lydore, si, devenu heureux par vos soins, il vous » eût vu à son tour dans l'adversité! Il aurait été » pour vous une ressource, un trésor plus solide » que ceux qui vous ont ébloui. Malheureux, où » en êtes-vous réduit? Vous ne gagnez point Aga- » memnon, vous perdez les trésors usurpés, vos » enfans et la lumière du jour. Pour vous, Aga- » memnon, j'ose le déclarer, si vous soutenez Po- » lymestor, vous serez l'appui d'un coupable, qui » a violé la foi publique, et foulé aux pieds les lois » les plus sacrées; vous passerez pour le défenseur » des attentats et des forfaits. Je me tais pour ne » paraître pas faire la loi à mes maîtres. »

Après une réflexion du chœur sur la force de la vérité qui seule fait le nerf de l'éloquence, Agamemnon parle en juge, et prononce avec beaucoup de dignité, mais en peu de mots, contre Polymestor dont il a découvert l'artifice. Ainsi, la vengeance d'Hécube est autorisée, et le crime puni. Poly-

mestor confondu lance des imprécations contre Hécube et Agamemnon, imprécations qui doivent avoir leur effet. A l'une il prédit qu'elle sera changée en chienne furieuse, et précipitée dans la mer, ce que la fable justifie; à l'autre, que Cassandre sera égorgée par Clytemnestre, et que lui-même ne sera pas épargné par sa barbare épouse. L'évènement le montra dans la suite. La superstition des anciens leur faisait regarder avec frayeur et comme des présages terribles, ces sortes de malédictions sorties de la bouche des malheureux.

C'est pourquoi Agamemnon, quoiqu'il paraisse les mépriser, fait enlever Polymestor, et le condamne à être relégué dans une île déserte. Cependant le vent favorable souffle, la flotte se dispose à sortir du port, et la pièce finit.

Érasme l'a traduite en vers latins comme une des plus belles d'Euridipe; et Lodovico Dolce l'a mise en vers italiens, jusqu'à imiter la mesure des grands et des petits vers. Comme ils n'y ont rien changé du tout, nous n'en dirons pas davantage; l'édition italienne a été faite à Venise en 1568. Il est inutile encore d'observer la duplicité d'action, qui est visible, et les endroits qui choquent évidemment nos mœurs. Le tragique singulier de ce poème efface tout cela dans l'esprit de ceux qui ne sont pas prévenus contre les anciens; mais je doute qu'il pût se soutenir dans une traduction suivie et entière.

PERSONNAGES.

L'OMBRE DE POLYDORE, fils de Priam.

HÉCUBE, veuve de Priam.

POLYXÈNE, fille d'Hécube.

POLYMESTOR, roi de Thrace.

AGAMEMNON.

ULYSSE.

TALTHYBIUS, hérault des Grecs.

UNE FEMME ou ESCLAVE } de la suite
TROYENNES CAPTIVES, } d'Hécube.

LE CHOEUR, composé de Troyennes captives.

La scène est dans la Chersonèse de Thrace, près de la mer, dans le camp des Grecs, à l'entrée de la tente des Troyennes captives.

HÉCUBE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'OMBRE DE POLYDORE, seule.

J'AI quitté la retraite des morts, et les portes du sombre empire où Pluton règne loin des dieux. Je suis Polydore, né d'Hécube, fille de Cissée; Priam fut mon père. Quand la capitale de la Phrygie fut menacée, craignant de la voir tomber sous le fer des Grecs, il m'envoya secrètement hors des confins de la Troade, chez Polymestor de Thrace, son hôte, qui cultive les plaines fertiles de la Chersonèse, et tient sous son sceptre ce peuple ami des fiers coursiers. En me confiant à ses soins, mon père lui remit en secret beaucoup d'or, afin que si les murs d'Ilion devaient tomber, ceux de ses enfans qui vivraient encore ne fussent pas dans le besoin. J'étais le dernier des enfans de Priam, et c'est pour cela qu'il m'éloigna de Troie. Je n'étais pas en état de soutenir le poids d'une armure, ni de porter une lance de mon jeune bras. Aussi long-

temps que l'empire Phrygien subsista, et que les remparts de Troie demeurèrent inébranlables, aussi long-temps qu'Hector mon frère put signaler son courage, élevé par les soins de l'hôte de mon père, je croissais dans son palais, ainsi qu'un tendre rejeton. Mais, dès que Troie, dès qu'Hector ne fut plus, quand les foyers de mes aïeux eurent été renversés, et que Priam lui-même fut tombé aux pieds des saints autels [1], immolé par la main du sanguinaire fils d'Achille; l'hôte et l'ami de mon père me massacra sans pitié, et jeta mon cadavre dans les flots, pour jouir en paix de mes trésors. Triste jouet des vagues agitées, je demeure étendu sur le rivage, sans obtenir ni larmes ni sépulture. Maintenant j'abandonne mon corps pour m'attacher à Hécube, mère tendre et chérie. Déjà trois jours se sont écoulés, depuis que je me suis élevé dans les airs; c'est le temps que cette infortunée mère, après avoir quitté Troie, a passé sur ce rivage de la Chersonèse. Tous les Grecs, tranquilles sur ces bords, demeurent auprès de leurs vaisseaux immobiles; le fils de Pélée leur est apparu sur son tombeau, et retient ces guerriers prêts

[1] « Aux pieds des saints autels, ou du saint autel. » Littéralement: » De l'autel bâti par un dieu, ou bien, élevé aux dieux par les » Troyens. » M. Belin croit que ce mot exprime l'idée que Priam avait élevé cet autel de ses propres mains : cette conjecture est heureuse, et rappelle l'expression de Virgile : « *Quas ipse sacraverat* » *aras.* »

à retourner dans leur patrie. Il veut, pour prix de ses travaux, qu'on immole ma sœur Polyxène sur sa tombe. Il obtiendra sa demande ; les Grecs, qui chérissent sa mémoire, ne lui refuseront pas cette offrande, et le sort a marqué ce jour pour les funérailles de ma sœur. Ma mère aura aujourd'hui sous les yeux les corps de ses deux enfans : je paraîtrai poussé par les flots jusqu'aux pieds d'une esclave, afin d'obtenir la sépulture. Car j'ai demandé aux puissances infernales d'obtenir un tombeau, et d'être rendu aux mains de ma mère. Ainsi mes vœux seront accomplis, et je m'éloignerai de cette infortunée qui gémit sous le poids des ans. — Hécube! — Elle traverse la tente d'Agamemnon [1], épouvantée par mon appparition. — O ma mère, sortie de la maison des rois, vous avez vu le jour de la servitude! Votre sort est cruel autant qu'il fut heureux autrefois; quelqu'un des

[1] La même que celle des captives. — J'explique dans l'examen de cette pièce le motif de l'arrivée et de la sortie de ce spectre. Je dois seulement mettre ici sous les yeux du lecteur la traduction littérale de ce passage, en suivant le sens le plus généralement adopté par les critiques. « Il faut m'éloigner de la vieille Hécube ; » car elle porte ses pas sous la tente d'Agamemnon. » Au lieu de ces mots : *sous la tente*, plusieurs entendent : *hors de la tente ;* et c'est ainsi que j'ai traduit. Je me suis permis de séparer le nom d'*Hécube* du reste de la phrase, quoique j'aie dessein, dans toute cette traduction, de respecter scrupuleusement le texte des manuscrits : ce léger changement m'a paru presque nécessaire, et ne peut être fort blâmé. La liaison commune n'est point exigée par la constrution. Voyez le vers 389 ; ces exemples sont fréquens.

dieux a résolu votre perte, et veut balancer par tant de malheurs vos prospérités passées.

L'ombre disparaît.

SCÈNE II. [1].

HÉCUBE, sortant de la tente, suivie d'une troupe de Troyennes captives.

Guidez, chères amies, guidez mes pas hors de la tente [2]. Troyennes, soutenez la caducité de votre compagne d'esclavage, qui fut jadis votre reine. Prenez-moi; portez-moi; aidez-moi; soulevez ce corps affaibli; prenez ces mains défaillantes; et moi, en m'appuyant sur ce roseau mal affermi, je tâcherai de hâter un peu les mouvemens de mes membres débiles.

O foudres de Jupiter! ô nuit ténébreuse! pourquoi troubler mon repos, par ces terreurs, par ces fantômes? O terre vénérable, mère des songes aux ailes noires! J'écarte avec horreur ces visions nocturnes, ces songes effrayans qui m'alarment sur le sort de mon fils réfugié en Thrace, et sur ma chère fille Polyxène. Visions effrayantes! j'ai ap-

[1] Cette scène est véritablement la *première* de la pièce. Le prologue rempli par l'ombre de Polydore, ne doit être considéré que comme une espèce de hors-d'œuvre, étranger, non au sujet, mais à l'action de la tragédie. R.-R.

[2] Hors de la tente des captives, qui est constamment désignée par le mot *tente* ou *maison*, employé d'une manière absolue, et sans aucune détermination particulière. L'expression grecque me paraît indiquer nécessairement qu'Hécube sort de cette tente. On peut lui comparer celle qu'emploie le chœur aux vers 303 et suivans des *Phéniciennes*.

pris... j'ai su... Dieux infernaux, sauvez mon fils... mon fils, mon seul espoir; l'ancre de ma maison[1], confié à la garde d'un ancien ami, au sein des frimats de la Thrace. — Quelque chose de nouveau se prépare, des accens lamentables vont succéder à nos pleurs. Non jamais, mon âme égarée n'éprouva une telle horreur, un tel saisissement. Esprit divin d'Hélénus ou de Cassandre!.... Troyennes, où sont-ils pour m'expliquer mes songes? J'ai vu une biche tachetée, impitoyablement déchirée par la griffe sanguinaire d'un loup, qui l'enlevait à mes pieds avec violence. Nouvel objet d'effroi; le spectre d'Achille a paru sur le sommet de son tombeau.... Il demande, pour prix de la guerre, quelqu'une de nos infortunées troyennes. O dieux, je vous en conjure, écartez ce nouveau malheur de la tête de ma fille!

SCÈNE III.

LE CHOEUR, HÉCUBE et sa suite.

LE CHŒUR.

Hécube, j'accours en hâte auprès de vous, et je suis sortie pour cela des tentes où le hasard du sort

[1] Il y a quelque rapport entre ce mouvement et celui de *Mérope*, dans la tragédie de Voltaire, act. I, scène 2 :

> Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes?
> Egisthe est-il vivant? Avez-vous conservé
> Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?

et l'ordre de nos maîtres ont fixé ma servitude, depuis que, chassée d'Ilion par l'épée des Grecs, je suis devenue leur triste captive. Je ne viens point soulager vos souffrances; chargée du poids d'une nouvelle accablante, je suis pour vous un héraut de douleurs. On publie que l'assemblée entière des Grecs a résolu d'immoler votre fille aux mânes d'Achille. Vous savez que ce guerrier a paru sur sa tombe couvert d'une armure d'or; il arrête les vaisseaux prêts à traverser les mers, et qui déjà livraient au vent leurs voiles déployées. Il s'écrie: « Quoi! vous partez, enfans de Danaüs, et vous » laissez mon tombeau sans offrande? [1] » — Aussitôt l'orage de la discorde gronde: deux avis contraires divisent l'armée des Grecs; les uns veulent qu'on accomplisse le cruel sacrifice; les autres s'y opposent. Agamemnon, respectant les nœuds qui l'unissent à celle qu'anime un souffle divin [2], s'est montré plein de zèle pour vous; les fils de Thésée, ces deux rejetons d'Athènes, ont parlé l'un et l'autre, mais pour soutenir, par un commun avis, qu'il fallait couronner le tombeau du sang d'une jeune victime; disant qu'on ne devait pas préférer la couche de Cassandre à la lance d'Achille [3]. La

[1] Littéralement: « Où allez-vous, laissant, etc. »

[2] Cassandre, fille d'Hécube, était aimée d'Agamemnon.

[3] Ou moins littéralement: Qu'on ne devait pas préférer l'amour qui unissait Cassandre et Agamemnon à la valeur d'Achille, en

force des discours opposés semblait tenir la victoire indécise, lorsqu'un orateur plein d'artifices, éloquent, flatteur, populaire, le fils de Laërte, enfin, l'emporte, et persuade à l'armée de ne pas rejeter la demande du plus vaillant des Grecs, pour épargner le sang d'une esclave, afin qu'aucun des morts qui habitent le royaume de Proserpine, ne pût dire que les Grecs avaient signalé leur départ de Troie par leur ingratitude envers les héros qui sont morts en combattant pour eux. Ulysse viendra bientôt lui-même arracher votre fille de votre sein, et l'enlever à vos débiles mains. Courez aux temples, embrassez les autels; jetez-vous aux pieds d'Agamemnon, comme une suppliante; invoquez les dieux du ciel et des enfers. Car il faut que vos prières préviennent la perte de votre fille infortunée, ou qu'elle tombe sous vos yeux comme une innocente victime, souillée de son propre sang que vous verrez jaillir à grands flots de son sein palpitant.

HÉCUBE.

Malheureuse que je suis! quelles paroles, quels cris, quelles larmes peuvent suffire à ma douleur! Infortunée, qu'accablent à la fois et la triste vieillesse et l'odieuse, l'insupportable servitude! Hélas, qui prendra ma défense? quelle famille! quelle pa-

ayant trop d'égards à la douleur qu'éprouverait Cassandre et sa mère, si l'on immolait Polyxène.

trie!.... L'infortuné vieillard n'est plus; mes fils ne sont plus.... Suivrai-je cette route?.... quelle autre préférerai-je?.... où irai-je? Où trouverai-je un dieu ou un génie secourable? Troyennes, qui portiez avec vous la douleur.... qui portiez la douleur dans mon sein, vous m'avez frappée du coup de la mort: la lumière du jour n'a plus de charmes pour moi. Pieds chancelans, traînez vers cette tente[1] une infortunée qui succombe au poids des années. O ma fille! ô fille d'une déplorable mère! sors, sors de cette retraite. Entends la voix de ta mère: ô ma fille! apprends ce qu'on m'annonce et quels périls menacent tes jours!

SCÈNE IV.

POLYXÈNE, HÉCUBE, LE CHOEUR.

POLYXÈNE.

O ma mère, ma mère, pourquoi ces cris douloureux? Pourquoi me faire ainsi voler hors de la tente comme un oiseau palpitant de frayeur?

HÉCUBE.

Ah, ma fille!

POLYXÈNE.

Pourquoi vos premières paroles sont-elles pour moi d'un si mauvais augure?

[1] Vers la tente des captives dont Hécube vient de sortir, et où elle a laissé Polyxène.

HÉCUBE.

Oh! que tes jours me causent d'alarmes!

POLYXÈNE.

Ah! parlez, ne me cachez rien. Je tremble.... je frissonne..... ma mère, quel est le sujet de vos pleurs?

HÉCUBE.

Ah! ma fille, ma chère fille! ..... Ah! malheureuse mère!

POLYXÈNE.

Qu'allez-vous m'annoncer?

HÉCUBE.

Un commun sentiment porte les Grecs à t'immoler sur le tombeau du fils de Pélée .... O ma fille!

POLYXÈNE.

O ma mère! que dites-vous? et quels maux sont les nôtres! Daignez, daignez, me les expliquer.

HÉCUBE.

Je te les répète, ma fille, ces funestes paroles. On m'annonce que les Grecs ont prononcé l'arrêt de ta mort.

POLYXÈNE.

O mère malheureuse, condamnée à tant de souffrances, dont la vie n'est qu'une suite de revers! à quel outrage, à quelle inexprimable douleur vous expose la divinité qui vous persécute! Hélas!

votre fille n'est plus pour vous : je ne pourrai plus, compagne de votre esclavage, soulager les maux de votre vieillesse. Vous me verrez enlever d'entre vos mains tremblantes, telle qu'une tendre génisse nourrie sur les montagnes, pour être égorgée sous vos yeux, et précipitée dans les ombres souterraines, où je ne trouverai que parmi les morts un éternel repos. C'est vous seule, mère infortunée, qui m'arrachez ces plaintes, et qui faites couler mes pleurs ; pour moi, cette vie, qui n'est qu'un tissu d'opprobre et de misère, cette vie ne me coûte point de larmes : mourir sera pour moi un bienfait de la fortune.

LE CHŒUR.

Hécube, voilà Ulysse qui s'avance vers vous à pas précipités ; il a quelque importante nouvelle à vous déclarer [1].

SCÈNE V.

LES MÊMES, ULYSSE.

ULYSSE.

Madame, je pense que vous êtes instruite des résolutions de l'armée, et du décret qu'elle a porté ; cependant je dois vous l'annoncer. Les Grecs ont résolu d'immoler votre fille Polyxène sur le tertre élevé qui couvre le tombeau d'Achille. C'est à moi

[1] Le P. Brumoy termine ici le premier acte. Je dirai, dans l'examen, ce qui m'a engagé à préférer une autre division.

qu'ils ont confié le soin de conduire et d'accompagner la victime; le fils d'Achille est celui qui doit présider au sacrifice, et qui est chargé de l'accomplir. Prenez donc un sage parti; cédez sans violence, et ne me forcez pas d'en venir à de fâcheuses extrémités : connaissez notre force et votre faiblesse. Il est sage dans le malheur de régler ses sentimens sur sa fortune.

HÉCUBE.

Hélas! hélas! il s'ouvre, je le vois, ce funeste combat, fécond en gémissemens, source intarissable de larmes! Ah, je ne suis point morte, lorsque j'aurais dû mourir, et Jûpiter alors ne m'a point fait périr; il m'a sauvée, infortunée, afin que j'eusse sous les yeux des malheurs plus grands que mes premiers malheurs. Mais, s'il est permis aux esclaves d'interroger les hommes libres, sans aigreur, sans déchirer leur cœur par une cruelle morsure, il est juste que vous m'accordiez la parole, et que vous m'écoutiez, lorsque je vous adresserai de semblables questions.

ULYSSE.

J'y consens, interrogez-moi; je ne vous envie point le temps que je puis vous accorder.

HÉCUBE.

Vous souvient-il du jour où vous vîntes dans nos murs épier les Troyens, déguisé sous d'obscurs

vêtemens, le visage souillé des larmes de sang qui coulaient de vos yeux ?

ULYSSE.

Il m'en souvient : l'impression que ce jour a faite sur moi n'est pas une trace légère.

HÉCUBE.

Hélène vous reconnut; elle s'en ouvrit à moi seule.

ULYSSE.

Je sais à quel danger je me vis exposé.

HÉCUBE.

N'embrassiez-vous pas mes genoux dans la posture la plus humble ?

ULYSSE.

Oui; ma main tremblante s'attachait à vos vêtemens.

HÉCUBE.

Ne vous sauvai-je pas la vie? Ne favorisai-je pas votre fuite?

ULYSSE.

Il est vrai; c'est à vous que je dois de jouir de la lumière du jour.

HÉCUBE.

Que me disiez-vous en ce moment où je vous avais en ma puissance?

ULYSSE.

Je vous tenais les discours que m'inspirait le désir de me dérober à la mort.

HÉCUBE.

Ne vous rendez-vous donc point coupable, en ce jour, par les conseils que vous donnez contre moi? Vous qui avez éprouvé de ma part le traitement que vous venez de dire, et qui, loin de me faire en retour quelque bien, me faites au contraire tout le mal qui dépend de vous? Qu'ingrate est votre race, ô vous tous qui recherchez les honneurs que le peuple décerne à ses flatteurs! Plût au ciel que je ne vous connaisse point, ô vous, qui vous mettez si peu en peine de nuire à vos amis, pourvu que vous disiez des choses qui plaisent à la multitude! Mais encore, quel prétexte les Grecs peuvent-ils alléguer pour prononcer contre ma fille un arrêt sanguinaire? Est-ce la nécessité qui les force à faire couler le sang humain sur un monument que devrait plutôt arroser le sang des hécatombes? Ou bien Achille, voulant faire mourir ses meurtriers, poursuit-il avec justice le sang de Polyxène? Mais jamais Polyxène ne lui fit aucun mal. C'est Hélène qu'il doit exiger que l'on immole sur son tombeau; c'est elle qui l'a fait périr; c'est elle qui l'a conduit devant Troie. Mais, s'il faut qu'une captive soit dévouée à la mort, une captive qui sur-

passe les autres en beauté, ce n'est pas nous que l'arrêt condamne : la fille de Tyndare [1] surpasse la mienne en attraits, et ses torts ne sont pas moindres que les nôtres. Jusqu'ici c'est la justice que j'ai fait combattre pour moi : mais ce qu'il faut à votre tour me rendre enfin, lorsque je viens vous le redemander, ne refusez point de l'entendre. Vous tombiez à mes genoux, vous touchiez, dites-vous, mes mains et ce visage où la vieillesse est empreinte. C'est moi maintenant qui touche vos mains, votre visage; je vous redemande la grâce qu'alors je vous accordais. Ulysse, je suis votre suppliante; ô Grecs, n'arrachez point ma fille d'entre mes bras; n'attentez pas à sa vie; c'est assez de ceux qui sont morts. Par elle je suis heureuse, et j'oublie toutes mes infortunes; elle seule est pour moi tout ce que j'ai perdu : c'est ma consolation, ma patrie, ma nourrice, le soutien de ma vieillesse, le guide de mes pas [2]. Ceux qui ont en main le pouvoir,

[1] Hélène.

[2] Traduction de M. de la Harpe :

Hécube est à vos pieds, Hécube est mère. Hélas!
Hélas! n'arrachez point ma fille de mes bras;
Ne versez point son sang : c'est assez de carnage :
Mes revers sont affreux : ma fille les soulage,
Console mes vieux ans, adoucit mes douleurs,
Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.

On sent qu'il serait injuste d'exiger qu'une traduction en vers conservât tous les traits de l'original sans les altérer. Ces images si naturelles et si touchantes qu'Hécube emploie pour exprimer ce

doivent craindre d'en abuser; s'ils sont heureux, qu'ils ne se flattent pas de jouir d'une constante prospérité: moi-même je fus autrefois fortunée, et maintenant je ne le suis plus[1]. Tout mon bonheur, un jour me l'a ravi. Mais vous, dont je suis à la fois l'amie et la suppliante[2], respectez ces titres en moi; prenez pitié d'une infortunée: retournez vers l'armée des Grecs; représentez à ces guerriers que c'est une action odieuse d'égorger aux pieds des autels des femmes que vous n'avez pas fait périr dans les premiers mouvemens de votre fureur, mais dont le sort émut votre pitié. Une loi égale pour l'homme libre et pour l'esclave, a prononcé parmi vous sur l'effusion du sang; et d'ailleurs votre autorité suffit pour persuader, lors même que vos conseils ne seraient pas bons en eux-mêmes; car un même discours, venant d'un homme obscur ou illustre, n'a point un même pouvoir[3].

que Polyxène est pour elle, M. de la Harpe n'a point osé les reproduire, sans doute que la gêne de la poésie ne lui en permettait pas l'usage. Il y a substitué, à l'exemple du P. Brumoy, une interjection qui, placée à la fin du vers, et répétée au commencement de celui qui suit, a de la grâce et un accent pathétique, mais qui peut-être dit moins à l'imagination.

[1] Ou, comme l'entend le scholiaste, *j'étais autrefois, maintenant je ne suis plus.*

[2] Littéralement : *O cher menton.*

[3] Nous citerons, d'après M. Brunck, la traduction de ce passage en vers latins, par deux auteurs différens, l'un fort ancien

LE CHŒUR.

Non, il n'est point de cœur si dur que des plaintes aussi touchantes ne pussent attendrir, à qui ces profonds gémissemens n'arrachassent des larmes.

ULYSSE.

Hécube, laissez-vous persuader; que la colère ne vous fasse pas voir un ennemi dans l'auteur d'un conseil utile. Je vous dois la vie; je suis prêt à sauver la vôtre; comptez sur cette assurance; mais ce que j'ai dit devant tous les Grecs, je ne le désavouerai point : maintenant que Troie est détruite, c'est un devoir pour nous d'offrir votre fille en sacrifice au premier de nos héros, puisqu'il l'exige.

et l'autre très-moderne. La première est d'Ennius, cité par Aulu-Gelle, *noct. attic.* XI, 4 :

Hæc tu et si perversè dices, facile Achivos flexeris;
Nam quùm opulenti loquuntur pariter atque ignobiles,
Eadem dicta, eademque oratio æqua non æquè valet.

Grotius est l'auteur de la seconde :

Ut prava dicas, quæ tua est autoritas
Movebit animos. Nam viri prænobilis,
Et tenuis, idem sermo diversum valet.

Rapprochons de cette sentence sérieuse la même pensée exprimée par Sosie, avec moins de gravité, dans l'*Amphitryon* de Molière, acte II, sc. I :

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seraient paroles exquises,
Si c'était un grand qui parlât.

Plus d'une ville est ébranlée pour avoir laissé languir sans honneur l'homme brave et valeureux, confondu parmi les lâches. Achille est digne que nous l'honorions, madame; il est mort en héros pour le salut de la Grèce. Il nous serait honteux, sans doute, d'avoir joui de son amitié pendant sa vie, et de l'abandonner mort. Et qu'espérer ensuite s'il faut assembler une nouvelle armée, marcher contre un nouvel ennemi? Combattrons-nous alors, ou bien chérirons-nous la vie, quand nous verrons qu'on n'honore point celui qui n'est plus? Pour moi, vivant chaque jour exempt d'inquiétude, quelque peu que je possède, j'ai tout ce qui suffit à mes désirs, mais j'ambitionne de voir les honneurs accumulés sur mon tombeau; car cette récompense s'étend au loin dans le temps. Si vous dites que vous souffrez des maux dignes de compassion, écoutez à votre tour ceux qu'on peut leur opposer. Il est parmi nous des femmes courbées sous le poids des ans, et non moins malheureuses que vous, des vieillards infortunés, des épouses privées de leurs vaillans époux, ensevelis sous les cendres d'Ilion. Supportez votre sort avec courage. Pour nous, si c'est à tort que nous pensons qu'il faut honorer un héros, nous porterons volontiers la peine de notre imprudence. Mais vous, peuples barbares, n'ayez point pour vos amis les sentimens d'amis; n'admirez point ceux qui meurent d'une belle mort;

afin que la Grèce prospère, et que vous trouviez un sort conforme à ces maximes.

LE CHŒUR.

Hélas! que toujours un esclave est faible et malheureux! vaincu par la force, il supporte ce qu'on ne doit point supporter.

HÉCUBE.

O ma fille, mes discours se perdent dans les airs, et vainement je les ai prodigués pour prévenir ta mort. Éprouve toi-même si tu as plus de pouvoir que ta mère: hâte-toi; que ta voix, semblable à celle de la plaintive Philomèle, emploie tous les accens les plus capables d'attendrir, afin de prévenir le triste sort qui te menace. Tombe en pleurs aux genoux d'Ulysse; efforce-toi de le fléchir. Tu as un moyen de défense. Ulysse a des enfans ainsi que moi; il sera touché de ton sort.

POLYXÈNE.

Je vous vois, Ulysse, cacher votre main droite sous vos vêtemens, et détourner votre visage de peur que ma main ne l'atteigne. Rassurez-vous, vous n'avez point à craindre le dieu vengeur de mes supplications [1] : me voici prête à vous suivre; je

[1] Littéralement: « Vous avez échappé à mon Jupiter suppliant. » On se rappelle ici la coutume antique des supplians, de porter la main au menton ou à la barbe.

cède à la fois à la nécessité et au désir de la mort; si j'avais d'autres sentimens, je me montrerais lâche et avare de mon sang. Eh! pourquoi faut-il que je vive, moi, qui eus pour père le roi de tous les Phrygiens? tel fut le sort de ma naissance: nourrie ensuite des plus belles espérances, et destinée à devenir l'épouse d'un monarque, je me suis vue recherchée par d'illustres rivaux qui se disputaient la gloire de m'emmener au sein de leurs foyers. Hélas! j'étais alors souveraine au milieu des femmes Troyennes, et distinguée entre les jeunes filles de mon âge, égale aux déesses en tout, hors l'immortalité, et maintenant je suis esclave....... Ce nom seul me fait aimer la mort, ce nom auquel je ne suis point accoutumée. Ensuite quel serait mon sort? Je tomberais peut-être entre les mains d'un maître cruel qui acheterait à prix d'argent la sœur d'Hector et de tant de héros; qui, usant du droit qu'il aurait acquis, me condamnerait aux travaux les plus vils [1], à conduire la navette sur la toile, à traîner enfin dans la douleur et dans la bassesse le reste d'une vie languissante. Un esclave acheté au hasard déshonorerait ma couche qui fut l'objet de l'ambition des rois. Non, non, je ferme les yeux

[1] Littéralement : *à faire son pain, à balayer sa maison.* Ces détails, qui peignent la simplicité des mœurs antiques, sont relevés par l'expression, dans la langue d'Euripide, et seraient ignobles dans la nôtre. R. R.

au sein de la liberté, en livrant moi-même mon corps à Pluton. Menez donc à l'autel et frappez votre victime, seigneur; car il n'est plus d'espérance pour nous, et l'avenir ne m'offre point un meilleur sort. Ma mère, ne vous opposez point à mon dessein par vos discours ou par d'inutiles efforts. Conseillez-moi plutôt de mourir, avant de me voir exposée à des traitemens honteux, indignes de ma naissance. Hélas! le mortel qui n'a point goûté la coupe amère du malheur, porte, il est vrai, mais porte avec peine le joug auquel il faut plier sa tête; la mort est pour lui bien plus heureuse que la vie. Car vivre dans l'abaissement est un travail douloureux [1].

LE CHŒUR.

Une naissance illustre est un sceau glorieux qui distingue du reste des mortels celui qui s'en voit décoré. Et combien la noblesse a-t-elle plus d'éclat encore dans ceux qui s'en montrent dignes!

HÉCUBE.

Ma fille, les sentimens que tu viens d'exprimer sont généreux; mais ils ajoutent à ma douleur. Ah!

[1] Il est sans doute inutile de faire remarquer au lecteur l'analogie frappante de cette scène, avec l'admirable scène du IVe acte de l'*Iphigénie* de Racine. Plusieurs des sentimens qu'emploient Hécube et Polyxène pour fléchir Ulysse, se retrouvent, sauf la différence des positions, dans les discours de Clytemnestre et d'Iphigénie; et le poëte français est plein du génie et de l'éloquence de son modèle. R. R.

s'il faut satisfaire à la haine du fils de Pélée ; si vous voulez éviter tout reproche, ô Ulysse ! n'immolez pas cette victime. Conduisez-moi sur le bucher d'Achille ; frappez ; n'épargnez pas mes jours : c'est moi qui ai donné la vie à Pâris qui perça de ses traits le fils de Thétis.

ULYSSE.

Hécube, ce n'est pas votre sang que demande l'ombre d'Achille ; c'est celui de votre fille.

HÉCUBE.

Faites-moi du moins périr avec elle. Que la terre, que les mânes du mort se désaltèrent par une double libation de ce sang qu'il déteste !

ULYSSE.

C'est assez du sacrifice de votre fille ; nous n'y joindrons pas le vôtre ; et plût à dieu que le sien ne fût pas nécessaire !

HÉCUBE.

Rien ne peut m'empêcher de suivre ma fille au tombeau.

ULYSSE.

Que dites-vous ?... J'ignore qui peut ici me faire la loi.

HÉCUBE.

Comme le lierre s'attache au chêne, ainsi je serrerai ma fille dans mes bras.

ULYSSE.

Non, vous vous rendrez à de plus sages conseils.

HÉCUBE.

Non, jamais volontairement je ne me séparerai de ma fille.

ULYSSE.

Mais moi, je ne sortirai point sans l'emmener d'ici.

POLYXÈNE.

Croyez-moi, ma mère. Et vous, fils de Laërte, épargnez une mère livrée à des douleurs trop légitimes. Infortunée, ne combattez point contre ceux qui ont en main la puissance : voulez-vous tomber sous mes yeux, meurtrir ce corps chargé d'années ? voulez-vous renoncer aux égards qui vous sont dus, et vous voir arracher d'entre mes jeunes bras [1] ? Tel serait votre sort. Non, il n'est pas fait pour vous. Ah! plutôt, ma tendre mère, tendez-moi cette main chérie ; approchez votre joue de la mienne... hélas! pour la dernière fois... Mes yeux ne reverront plus ces rayons, ce disque brillant du soleil! Recevez mes derniers adieux, ô ma mère, ô vous qui m'avez portée dans votre sein... je descends au séjour des morts....

HÉCUBE.

O ma fille! et moi je vis esclave!

[1] Ou, comme on traduit communément : « Vous voir traînée par « un jeune bras. » Le sens que j'ai préféré est dû à M. Dupuis.

POLYXÈNE.

Sans avoir connu les douceurs de l'hymen, sans mériter le nom d'épouse.

HÉCUBE.

Ton sort est digne de pitié; mais moi, quelle est mon infortune!

POLYXÈNE.

Je reposerai dans le séjour des morts, séparée d'une tendre mère.

HÉCUBE.

Hélas! que ferai-je? où trouverai-je la fin d'une vie qui m'est à charge!

POLYXÈNE.

Je vais mourir esclave, moi, qui suis née d'un père libre!

HÉCUBE.

Et moi, après m'être vu ravir cinquante enfans dont je fus mère!

POLYXÈNE.

Que dirai-je de votre part à Hector? Que dirai-je à votre époux!

HÉCUBE.

Dis-leur que je suis la plus malheureuse de toutes les femmes.

POLYXÈNE.

O sein chéri qui nourris mon heureuse enfance!

HÉCUBE.

O ma fille! ô mort cruelle et prématurée!

POLYXÈNE.

Adieu, ma mère; chère Cassandre, adieu; soyez heureuses[1].

HÉCUBE.

D'autres peuvent être heureuses: pour ta mère, il n'est plus de bonheur.

POLYXÈNE.

Adieu, cher Polydore, ô mon frère, qui habitez parmi les Thraces belliqueux.

HÉCUBE.

Hélas, s'il vit... Je flotte dans l'incertitude. De toutes parts l'infortune m'accable.

POLYXÈNE.

Il vit; il fermera vos mourantes paupières.

HÉCUBE.

Avant la mort, j'en ressens toutes les horreurs.

POLYXÈNE.

Couvrez ma tête d'un voile[2], Ulysse, conduisez-moi. Car, avant que d'être immolée, je sens, aux

[1] Littéralement : « Réjouissez-vous. » C'est la salutation d'*adieu* chez les Grecs; elle donne souvent lieu à des allusions difficiles à exprimer dans une autre langue.

[2] Grec : *De mes vêtemens.*

cris d'une mère, mon cœur se dissoudre et mourir, et je la fais mourir moi-même par mes gémissemens. O lumière! je puis encore invoquer ton nom; mais je ne jouirai plus de ta vue, si ce n'est dans ce court instant où je vais me placer entre le glaive et le tombeau d'Achille [1].

HÉCUBE.

O dieux! je mé meurs; j'expire la première; la langueur de la mort se glisse dans tous mes membres. O ma fille, attache-toi à ta mère; tends-moi cette main; donne; ne me laisse pas seule, sans enfans. — Je suis perdue, ô mes compagnes... Ainsi puissé-je voir périr cette perfide Lacédémonienne, Hélène, sœur des Dioscures; car c'est elle qui, par sa funeste beauté [2], a honteusement renversé Troie jadis si fortunée.

SCÈNE VI.

LE CHOEUR, HÉCUBE.

Elle s'est laissée tomber à terre, et demeure absorbée dans son affliction pendant le chant du chœur, qui occupe l'intervalle de temps nécessaire au sacrifice.

LE CHŒUR.

Vents qui soufflez sur l'océan, et qui portez les vaisseaux rapides sur les ondes enflées, où con-

[1] Polyxène vient d'être voilée par Ulysse, et ne sera dévoilée qu'à l'instant du sacrifice.

[2] Littéralement : « Par ses beaux yeux. »

duirez-vous mon infortune? Sous quel maître et en quels lieux irai-je servir? Sera-ce aux ports de la Doride, ou bien aux champs de la Thessalie [2], où l'on dit que l'Apidanus, père des belles eaux, répand la fécondité?

Ou bien, malheureuse captive, serai-je portée par l'effort des rames dans cette île qui vit la palme et le laurier sortir pour la première fois du sein de la terre et tendre leurs rameaux sacrés à la belle Latone, pour couronner les fruits de ses divins amours? Unie aux filles de Délos, chanterai-je la déesse Diane, ses traits et son carquois d'or?

Irai-je dans la ville de Pallas? Sur une robe couleur d'or, mon aiguille industrieuse peindra-t-elle en fils nuancés le char brillant de Minerve, attelé de ses coursiers fougueux; ou la race des Titans, foudroyée par les traits enflammés du fils de Saturne?

O mes enfans, ô mes aïeux, ô terre désolée, devenue la proie des Grecs, et d'où s'élèvent des tourbillons de fumée! — Esclave dans une terre étrangère, je laisse l'Asie dans les fers de l'Europe; j'échange la couche nuptiale contre la demeure sombre des enfers!

[2] De la Phthiotide, province de la Thessalie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TALTHYBIUS, HÉCUBE, LE CHOEUR.

TALTHYBIUS.

TROYENNES, où pourrai-je trouver Hécube, l'ancienne reine d'Ilion?

LE CHOEUR.

Talthybius, vous la voyez couchée à terre près de vous [1], et enveloppée dans ses vêtemens.

TALTHYBIUS.

O Jupiter, que dois-je croire? As-tu les yeux sur les mortels; ou bien est-ce une opinion vaine et trompeuse de penser qu'il est des dieux; et le hasard préside-t-il à tous les évènemens de la vie? N'est-ce pas ici la reine de l'opulente Phrygie? n'est-ce pas l'épouse du puissant Priam? Et maintenant sa ville est ravagée; esclave elle-même, accablée par l'âge, privée de ses enfans, elle est couchée à terre, et la poussière souille sa tête infortunée. Hélas! hélas! ma vie est bien avancée; mais puisse-t-elle m'être ravie, avant que la for-

[1] Le grec exprime qu'elle avait le dos sur la terre.

tune la flétrisse par d'humilians revers [1] ! Levez-vous, infortunée; soulevez votre corps affaibli, votre tête blanchie par les ans.

HÉCUBE.

Qui es-tu, ô toi qui veux relever mon corps abattu? Pourquoi, qui que tu sois, troubles-tu ma juste douleur?

TALTHYBIUS.

Je suis Talthybius, le héraut des Grecs, madame, et je viens par ordre d'Agamemnon qui vous mande auprès de lui.

HÉCUBE.

O mon ami, viens-tu m'annoncer que les Grecs ont résolu de m'immoler aussi sur le tombeau d'Achille? Que cette nouvelle me serait douce! Hâtons-nous, courons: vieillard, conduis mes pas.

TALTHYBIUS.

Je viens vous chercher, pour que vous rendiez les derniers devoirs à votre fille qui n'est plus. Ce sont les deux Atrides et l'armée entière qui m'envoient.

HÉCUBE.

Hélas! que dis-tu? Quoi, ce n'est point pour

[1] Talthybius, déjà vieux, avait peu de temps à souffrir; cependant il trouverait même ce court intervalle insupportable dans un tel abaissement. Ainsi la particule *mais* n'est pas oiseuse.

m'annoncer ma mort prochaine que tu viens vers moi, mais pour m'apporter la plus sinistre nouvelle? O ma fille, tu meurs arrachée des bras de ta mère, et je demeure pour toujours privée de toi : malheureuse que je suis! — Comment l'avez-vous immolée? L'avez-vous du moins respectée? ou, dans un transport de fureur, l'avez-vous massacrée ainsi qu'une ennemie? Parle, vieillard, bien que tu n'aies rien que d'horrible à m'apprendre.

TALTHYBIUS.

Madame, vous voulez que mes larmes coulent une seconde fois sur le sort de votre fille; car en vous racontant ses malheurs, je sens que mes yeux en vont répandre, comme ils en ont versé près du tombeau, en la voyant périr.... Toute l'armée des Grecs était assemblée devant le tombeau, pour assister au sacrifice. Le fils d'Achille, prenant la main de Polyxène, conduit cette jeune princesse sur le sommet du monument. J'étais auprès de lui. Des jeunes gens distingués et choisis entre tous les Grecs suivaient la victime, prêts à contenir ses mouvemens. Le fils d'Achille, prenant en main une coupe d'or, fait des libations aux mânes de son père et m'ordonne, d'un signe, d'imposer silence à l'armée entière. Aussitôt je me lève du milieu de l'assemblée, et je m'écrie : « Silence, ô Grecs; que toute l'armée fasse si-

» lence. Taisez-vous ; demeurez tranquilles. » Tout le monde reste immobile. Alors il prend la parole : « Fils de Pélée, ô mon père ! reçois ces » libations propitiatoires, par lesquelles on évo-» que les ombres. Viens te rassasier du sang pur » de cette jeune vierge que nous t'offrons, l'armée » et moi. Deviens-nous propice désormais ; per-» mets-nous de détacher nos poupes du rivage, » de livrer les voiles au vent et de revoir tous, par » un heureux retour, les lieux de notre naissance ! » Ainsi parle le fils d'Achille. Toute l'armée se joint à sa prière. Ensuite, portant la main sur son épée enrichie d'or, il la tire du fourreau et fait signe à la troupe choisie des jeunes guerriers, de saisir la victime [1]. Mais elle n'a pas plutôt compris leur

[1] Ovide a imité ce morceau, au liv. XII des *Métamorphoses* :

Utque Neoptolemum stantem ferrumque tenentem,
Utque suo vidit figentem lumina vultu,
Utere jamdudùm generoso sanguine, dixit.
Nulla mora est. Aut tu jugulo, vel pectore telum
Conde meo ; jugulumque simul, pectusque retexit.
Scilicet haud ulli servire Polyxena vellem....
. . . .
Vos modo, ne stygios adeam non libera manes,
Este procul, si justa peto, tactuque viriles
Virgineo removete manus : acceptior illi,
Quisquis is est, quem cæde meâ placare paratis,
Liber erit sanguis. . . . .
. . . .
Dixerat, et populus lacrymas, quas illa tenebat,
Non tenet. Ipse etiam flens, invitusque sacerdos

dessein, qu'elle leur adresse ce discours : «O Grecs, » destructeurs de ma patrie ! je meurs volontaire- » ment : que personne ne porte les mains sur moi ; » car je livrerai ma tête sans frayeur. Mais, au « nom des dieux, en m'immolant, souffrez que je » meure libre : née reine, je rougirais d'être appe- » lée esclave chez les morts. » Les peuples applaudissent avec un murmure pareil à celui des flots. Le roi Agamemnon ordonne aux jeunes grecs de laisser libre Polyxène. Ceux-ci la laissent libre,

Præbita conjecto rupit præcordia ferro.
Illa super terram deflexo poplite labens,
Pertulit intrepidos ad fata novissima vultus.
Tunc quoque cura fuit partes velare tegendas,
Cùm caderet, castique decus servare pudoris.

M. de La Harpe, qui a traduit en vers plusieurs morceaux de cette tragédie, exprime ainsi l'image de Polyxène mourante :

Elle tombe à genoux. « Pyrrhus, frappe, dit-elle ;
» Frappe, j'attends tes coups. » Il se trouble, il chancelle.
La victime à ses pieds, l'aspect de tant d'appas,
La pitié quelque temps semble arrêter son bras.
Mais Achille l'emporte en cette âme hautaine.
Il enfonce le fer au cœur de Polyxène,
Le retire fumant : le sang jaillit au loin.
Elle tombe expirante, et, par un dernier soin,
Elle rassemble encor la force qui lui reste,
Pour n'offrir aux regards qu'une chute modeste.
Elle meurt.

Les artistes ont employé les mêmes traits : on en voit un bel exemple dans le recueil des pierres gravées de Stosch, p. 393. C'est aussi ce tableau qu'offre la figure jointe à cette tragédie, et qui est la copie d'une gravure antique.

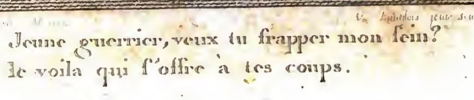
dès qu'ils entendent la voix du chef qui a droit de leur commander. A peine votre fille a-t-elle ouï ce discours, que, saisissant sa robe près de l'épaule, elle la déchire jusqu'au-dessous de la poitrine [1], et découvre à nos yeux son sein et sa gorge semblables à celle d'une belle statue; ensuite, se laissant tomber à genoux sur la terre, elle fait entendre ces paroles lamentables [2] : « Jeune guer-» rier, veux-tu frapper mon sein? Le voilà qui » s'offre à tes coups. Veux-tu faire tomber ma » tête? Je la présente au tranchant de ton glaive.» Le guerrier, ému de pitié, voulant et ne voulant pas tour-à-tour, frappe enfin et fait pénétrer le fer au passage du souffle et de la voix [3]. Une source de sang jaillit au même instant. Polyxène mourante prend soin encore de tomber avec décence, et de couvrir son corps de ses vêtemens, de peur que nos regards n'offensent sa pudeur. Dès qu'elle a rendu le dernier soupir, et succombé au coup mortel dont elle est atteinte, des soins divers occu-

[1] Grec : *Jusqu'au milieu du ventre, vers le nombril.*

[2] Lamentables. Peut-être devrait-on traduire, *fortes*, *fermes*, *courageuses*. Le mot grec a quelquefois ce sens, mais rarement, et je n'ai pas osé le hasarder.

[3] Littéralement : « Coupe avec le fer les canaux du souffle. » *Spiritus*. Un commentateur grec prétend que cette expression désigne les artères. Son explication, quoique tirée de la physique ancienne, ne m'a pas paru admissible.

POLYXENE.



Jeune guerrier, veux tu frapper mon ſein?
le voila qui ſ'offre à tes coups.





pent les Grecs; les uns couvrent son corps de feuillages; les autres apportent des branches de sapin et dressent un bûcher. Mais, si quelqu'un paraît les mains vides, il entend bientôt ce reproche : « Lâche, tu restes tranquille?.. Tu n'apportes ni » tapis, ni ornement pour la jeune princesse, tu » ne fais aucune offrande à cette fille généreuse et » magnanime? » Voilà comment les Grecs parlent de votre fille qui n'est plus. Et je vois en vous à la fois la mère de la plus vertueuse des filles, et cependant la plus malheureuse des mères.

LE CHŒUR.

Ainsi l'ordre inflexible des dieux consomme la ruine de la maison de Priam et de mon infortunée patrie [1] !

HÉCUBE.

O ma fille! Hélas, je ne sais, parmi tant de maux qui m'accablent, auquel je dois fixer ma vue. Si je touche une de ces plaies, l'autre ne me donne aucun relâche; à l'instant une nouvelle douleur me rappelle, et la peine succède à la peine.— L'image de ton infortune sera toujours présente à ma pensée, rien ne peut l'effacer ni mettre fin à mes gémissemens; mais tu as adouci l'excès de mon dé-

[1] Littéralement : « La nécessité des dieux a fait s'accroître en » bouillonnant cette effrayante ruine contre les Priamides et ma » patrie. »

sespoir par ton généreux courage. N'est-il pas étrange qu'un sol ingrat puisse, par l'influence céleste, produire de riches moissons; qu'un terrein fertile, s'il manque de cette influence, donne de mauvais fruits; et qu'au contraire, parmi les hommes, le méchant ne soit jamais que méchant; que le bon soit constamment bon; que, sous l'influence des calamités, il ne corrompe jamais sa nature; qu'il reste toujours fertile en actions vertueuses? Est-ce la naissance, est-ce l'éducation, qui mettent cette différence entre les hommes? sans doute une éducation noble et sage a le pouvoir d'enseigner la vertu; celui qui connaît la vertu connaît le vice par la régle du beau qui le guide...... Mais où s'égare mon esprit en d'inutiles discours. Va! Talthybius, dis aux Grecs que personne ne touche au corps de ma fille, et que la foule s'en écarte; car, dans une innombrable armée, la multitude est sans frein et les guerriers indisciplinés sont plus impétueux que la flamme [1]. Le méchant à leurs yeux est celui qui refuse de faire le mal. — Et toi, ancienne et fidèle esclave, prends un vase et va puiser de l'eau de la mer que tu apporteras en ces lieux, afin que, dans ces tristes et derniers bains, je lave le corps d'une fille chérie, tout à la fois épouse et sans époux, vierge et privée du prix de la vir-

[1] Littéralement: « La multitude sans frein, l'anarchie nautique » plus forte que le feu ».

ginité[1]. Ah! comment lui rendrai-je des honneurs dignes d'elle? Hélas, que puis-je? Ce qui dépend de moi je le fais. Je rassemblerai quelques ornemens pour sa tombe, en demandant aux captives qui m'aident de leur soins[2] dans l'intérieur de cette tente, les faibles restes de leur fortune dérobés à l'avidité de leurs maîtres. — O superbes palais, ô maison jadis florissante, ô Priam, souverain d'un riche et puissant empire, père d'une postérité brillante, et moi sa malheureuse mère! Comme nous sommes tombés dans le néant, privés de tout ce qui jadis nous inspirait de la fierté! après cela, mortels, soyons enflés d'orgueil[3], l'un parce qu'il nage dans l'opulence, l'autre parce qu'il est appelé par ses concitoyens d'un nom qui exprime le respect[4].... Pur néant. En vain tant d'inquiets desseins, de glorieux discours: l'homme heureux est

[1] La main de Polyxène était promise à Achille, lorsque ce héros fut tué; ensorte qu'elle ne pouvait être appelée, ni du nom d'épouse, ni du nom de vierge. Outre cela elle était vierge, et devenait l'épouse de Pluton. L'expression: *Privée du prix de la virginité* est de M. Belin.

[2] Le mot grec signifie: *Des personnes qui aident.* » Une *suite*, et, dans un sens plus particulier, les six assesseurs des trois premiers archontes d'Athènes.

[3] Littéralement: « Ensuite nous sommes enflés d'orgueil. »

[4] En grec: Τίμιος. Ce titre à Athènes répondait à peu près à celui de *seigneur*. Il signifie *honoré* et *honorable*.

celui à qui le sort accorde chaque jour une vie tranquille et exempte de revers.

Elle rentre dans la tente des captives en attendant le retour de l'esclave, afin de rassembler des ornemens pour la sépulture de Polyxène.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, seul.

Mon sort fut décidé, ma perte fut inévitable, quand Pâris fit tomber les pins des forêts de l'Ida pour voler sur les ondes enflées, brûlant de posséder Hélène, la plus belle des femmes qu'éclairent les rayons dorés du soleil.

Les afflictions et la fatalité, plus puissantes qu'elles, forment une enceinte autour de moi. Des maux communs à tous, effet de la folle entreprise d'un seul[1], ont porté la destruction aux bords du Simoïs; d'autres mains ont accompli notre infortune. Cette querelle, qui s'éleva sur le mont Ida entre trois immortelles, et dans laquelle un berger mortel a prononcé, s'est terminée par la guerre, par le carnage, par la ruine de ma maison.

Mais on entend gémir aussi, aux lieux où l'Eurotas roule ses belles eaux, la jeune Lacédémonienne, qui dans sa retraite donne un libre cours à ses larmes. Là aussi une mère à qui la mort a ravi

[1] De Pâris.

ses enfans, porte sur sa tête blanchie par les ans une main qu'anime le désespoir; elle déchire son visage et teint ses ongles de son propre sang.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

UNE ESCLAVE de la suite d'Hécube, LE COEUR.

L'esclave est la même qu'Hécube a envoyée vers le rivage de la mer ; elle apporte un corps enveloppé de voiles qui empêchent de le reconnaître.

L'ESCLAVE.

TROYENNES, où est l'infortunée Hécube? Où est cette infortunée, qui triomphe par le malheur de tous les hommes, de toutes les femmes de l'univers, à qui personne ne disputera jamais cette funeste couronne?

LE CHŒUR.

Pourquoi, malheureuse, ces clameurs de mauvais augure? Ne laisseras-tu point assoupir les cris de douleur?

L'ESCLAVE.

C'est à Hécube que j'apporte ce nouveau sujet de larmes! Hélas, au milieu des maux il n'est pas facile aux mortels de n'employer que des paroles de bon augure!

LE CHŒUR.

La voilà qui s'avance hors de la tente; elle arrive à propos pour t'entendre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HÉCUBE.

L'ESCLAVE.

O mon infortunée maîtresse, malheureuse plus que je ne puis dire! Hélas! vous n'êtes plus; vous fermez les yeux à la lumière, sans enfans, sans époux, proscrite, perdue, anéantie à jamais.

HÉCUBE.

Tu ne dis rien, hélas! qui soit nouveau pour moi; tu rappèles sa misère à une infortunée qui ne l'a point oubliée.... Mais quoi? M'apportes-tu le corps de Polyxène? Hélas! on m'avait dit que tous les Grecs s'empressaient de lui rendre les derniers devoirs.

L'ESCLAVE.

Dieux, elle ignore tout... C'est Polyxène qu'elle pleure... Elle ne sent point les nouveaux malheurs qui l'accablent.

HÉCUBE.

Ah! malheureuse que je suis! est-ce la tête sacrée de la prophétique Cassandre que tu apportes en ces lieux?

L'ESCLAVE.

Elle vit: mais vous ne pleurez point celui qui est mort. (*Découvrant le corps.*) Voyez son corps dépouillé: contemplez cet objet d'étonnement et d'horreur.

HÉCUBE.

O dieux!... c'est mon fils Polydore que je vois privé de vie.... oui, c'est mon fils à qui un habitant de la Thrace avait ouvert un asîle.... Malheureuse, je succombe.... je me meurs.....

O mon fils, mon fils.... Hélas! je me livre aux transports d'une juste douleur [1]. Oui, je connais enfin les maux que m'a faits une impitoyable furie.

L'ESCLAVE.

Infortunée, seriez-vous instruite du coup qui a fait périr votre fils?

HÉCUBE.

Je vois des forfaits nouveaux, incroyables. Les malheurs font place à de nouveaux malheurs. Jamais un jour sans larmes et sans soupirs n'éclairera ma triste existence.

LE CHŒUR.

Infortunées, quelles étranges peines sommes-nous condamnées à souffrir!

HÉCUBE.

O mon fils! fils d'une malheureuse mère! par

[1] Si le texte n'est point altéré, Hécube dit: « Je commence les » nomes (lois ou coutumes ou chants) bacchiques ». *Je commence*, c'est un mot tiré des cérémonies sacrées. Il paraît donc qu'elle compare ses transports à ceux des Bacchantes dans les saints mystères.

quelle mort m'es-tu ravi? par quel destin? par quelle main barbare?

L'ESCLAVE.

Je l'ignore; je l'ai trouvé sur le rivage de la mer.

HÉCUBE.

Rejeté par les flots, ou renversé par la lance sanguinaire?

L'ESCLAVE.

Les flots de la mer l'avaient poussé sur le sable uni du rivage.

HÉCUBE.

Hélas!.... Ah dieux!.... mes songes et mes visions s'expliquent. Le spectre aux ailes noires est encore présent à ma pensée. C'est toi, mon fils, que cette vision m'offrait privé de la lumière du jour!

LE CHŒUR.

Qui donc l'a fait périr? Vos songes prophétiques éclaircissent-ils ce funeste mystère?

HÉCUBE.

Le féroce Thrace, l'ami, l'hôte de ma famille, à qui Priam, dans sa vieillesse, le confia pour le dérober à la mort.

LE CHŒUR.

O dieux! que dites-vous? Il l'a massacré pour posséder ses trésors?

HÉCUBE.

Forfait abominable, dont aucun mot ne peut exprimer l'horreur, qui surpasse tous les prodiges; crime atroce, impie, dont on ne peut supporter la pensée! Où est la justice vengeresse de l'hospitalité? Monstre exécrable entre tous les mortels, comment as-tu percé ce tendre sein, déchiré d'un fer cruel ces membres palpitans, et n'as-tu point senti ton cœur ému de compassion?

LE CHŒUR.

O malheureuse, comme le dieu qui vous persécute fait croître vos infortunes au-dessus des maux des mortels! — Mais je vois s'approcher Agamemnon, notre maître; mes amies, faisons silence.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Hécube, pourquoi tardez-vous à venir enfermer votre fille dans la tombe, après m'avoir demandé par Talthybius qu'aucun des Grecs ne touchât son corps? Nous le laissons en conséquence, et craignons d'y porter les mains; mais vous, vous mettez à remplir ce devoir tant de lenteur que je ne puis retenir ma surprise, et je viens vous presser de partir sans délai: car tout est bien disposé d'ailleurs, si quelque chose peut paraître bien dans ces cruelles

conjonctures. — Mais que vois-je ? quel est ce Troyen dont le corps est étendu près de la tente [1] ? car les vêtemens qui le couvrent montrent assez qu'il n'est pas Grec.

HÉCUBE, à part.

Malheureuse [2] ! (car c'est moi-même qu'il faut ici que j'interroge) infortunée Hécube, que ferai-je ? Tomberai-je aux pieds d'Agamemnon, ou supporterai-je mes malheurs en silence ?

AGAMEMNON.

Pourquoi détournez-vous le visage, et versez-vous des pleurs sans vous expliquer davantage ? Quel est donc ce jeune Troyen ?

HÉCUBE, à part.

Mais si, m'envisageant comme une esclave et une ennemie, il me repousse loin de lui, je n'aurai fait qu'ajouter à ma douleur.

[1] « Près de la tente, et non dans la tente. » La même préposition est employée dans le même sens, au troisième vers de l'*Ajax* de Sophocle.

[2] *Malheureuse* ou *malheureux ;* car en grec le nom peut être pris ici dans les deux genres. Au masculin, il s'entendrait de Polydore ; et la traduction littérale serait : « Malheureux ! (c'est » moi-même que je nomme en le nommant) Hécube ! Que ferais-je ? » Dans le sens que j'ai préféré, on peut supposer que cette phrase incise sert à lever l'équivoque du genre, à déterminer clairement *l'a parte*.

AGAMEMNON.

Je ne puis deviner vos pensées, lorsque vous refusez de les expliquer.

HÉCUBE, à part.

Mais dois-je supposer qu'il me traite en ennemie? Non, il ne me veut pas de mal.

AGAMEMNON.

Vous vous obstinez à vous taire? J'y consens, et moi-même je ne veux plus vous entendre.

HÉCUBE, à part.

Sans lui je ne saurais venger mon fils.......... Pourquoi hésiter? Il faut oser..... que je réussisse ou que je ne réussisse point. (*Haut.*) Agamemnon, je vous supplie par vos genoux que j'embrasse, par votre visage, par votre droite fortunée........

AGAMEMNON.

Quel bien recherchez-vous avec tant d'ardeur? Demandez-vous que je mette votre vie en liberté? Il vous est facile de l'obtenir.

HÉCUBE.

Non, seigneur, que je sois vengée d'un perfide, et que ma vie entière soit dévouée à l'esclavage.

AGAMEMNON.

Et quel est le service que vous attendez de moi?

HÉCUBE.

Aucun de ceux qui peuvent s'offrir à votre pensée, seigneur... Vous voyez ce corps qui fait couler mes larmes?

AGAMEMNON.

Je le vois : j'ignore où tend ce discours.

HÉCUBE.

C'est moi qui suis sa mère.... c'est moi qui l'ai porté dans mon sein.

AGAMEMNON.

Quoi, infortunée, c'est là un de vos fils ?

HÉCUBE.

Ce n'est point un de ceux que Troie a vu périr.

AGAMEMNON.

Aviez-vous donc quelqu'autre fils ?

HÉCUBE.

Hélas! frivole espoir, celui qui est sous vos yeux me restait encore.

AGAMEMNON.

Où donc était-il lorsque Troie fut saccagée ?

HÉCUBE.

Son père tremblant pour ses jours, l'avait fait retirer....

AGAMEMNON.

En quels climats, ainsi seul et séparé de ses frères?

HÉCUBE.

Dans ces lieux mêmes où son corps privé de vie s'est offert à nos yeux.

AGAMEMNON.

Chez Polymestor qui règne sur ces contrées?

HÉCUBE.

Priam lui envoya son fils chargé d'un funeste trésor.

AGAMEMNON.

Comment et par qui sa vie a-t-elle été terminée?

HÉCUBE.

Et par quel autre que par celui chez qui il habitait, sous la foi de l'hospitalité?

AGAMEMNON.

O mère infortunée!....... Voulait-il se rendre maître de son or?

HÉCUBE.

Il n'a point eu d'autre désir, dès qu'il a su la chute de l'empire phrygien.

AGAMEMNON.

Où avez-vous découvert ce corps, ou qui vous l'a apporté?

HÉCUBE.

Cette esclave l'a trouvé sur le rivage de la mer.

AGAMEMNON.

L'y cherchait-elle, ou était-elle occupée de quelqu'autre soin ?

HÉCUBE.

Elle était allée chercher de l'eau de la mer pour laver le corps de Polyxène.

AGAMEMNON.

Sans doute, après l'avoir tué, son hôte l'a précipité ?

HÉCUBE.

Il l'a livré à la merci des flots, après avoir ainsi déchiré son sein.

AGAMEMNON.

Infortunée, il n'est donc aucun terme à vos peines !

HÉCUBE.

Je suis perdue, Agamemnon, et rien ne manque à ma ruine.

AGAMEMNON.

Hélas ! quelle femme fut jamais accablée de tant de maux !

HÉCUBE.

Eh ! quelle autre que l'infortune elle-même ? — Mais, seigneur, apprenez enfin ce qui me fait me jeter à vos pieds : si je vous parais souffrir des maux mérités, je les supporterai avec patience : si

non, soyez vous-même mon vengeur et punissez un hôte sacrilége qui, sans crainte des dieux du ciel et des enfers, a commis le plus odieux des forfaits. Il s'assit souvent à la même table avec moi; il était le premier de nos amis par les liens de l'hospitalité; tout ce que peut exiger l'amitié, il l'avait obtenu de nous; nos bons offices avaient prévenu les siens......et c'est lui qui tue mon fils! Il le tue, et ne daigne pas lui accorder la sépulture; il l'abandonne à la merci des flots!... Je suis à la fois esclave et sans force; mais la force est aux dieux et à la loi qui règne sur leurs volontés; car c'est par la loi que nous connaissons les dieux et que nous distinguons dans le cours de la vie les choses injustes de celles que la justice autorise. C'est vers vous que cette loi se retire : si vous souffrez qu'on la foule aux pieds, si ceux qui osent porter sur leurs hôtes une main sacrilège, ou ravir les biens qui sont sous la sauve-garde des dieux, ne portent point la peine de leurs crimes, il n'est plus de justice parmi les hommes. Mettez votre gloire à prévenir un tel reproche, seigneur, ayez égard à ma prière, prenez pitié d'une infortunée: comme le peintre qui observe à quelque distance l'effet de son ouvrage, voyez et contemplez le tableau de mes peines. Je fus reine autrefois; maintenant je suis votre esclave; je fus une mère fortunée, et je me vois dans la vieillesse sans enfans, sans patrie, aban-

donnée, la plus misérable des créatures. — Dieux! vous cherchez à vous éloigner de moi : je vois trop que j'ai fait d'inutiles efforts. Ah ! malheureuse que je suis ! Pourquoi, mortels, travailler sans relâche, faire de profondes recherches sur toutes les sciences qui s'offrent à notre étude, et ne point nous hâter avant tout d'acquérir à grands frais l'éloquence persuasive [1], seule reine de l'univers, afin de fléchir les cœurs à notre gré, et d'obtenir l'objet de nos désirs? Sur quoi pourrais-je maintenant fonder mon espérance [2]? De tant de fils dont j'étais mère, aucun ne me reste. Moi-même dans un honteux esclavage, hélas! je ne suis plus rien : et je découvre encore au loin la fumée qui s'élève en tourbillons des ruines de ma patrie. — C'est se livrer peut-être à de frivoles pensées que de vous rappeler ici votre amour; cependant je vous le rappellerai, seigneur. Ma fille partage votre lit, Cassandre, l'amie d'Apollon [3]. Comment montre-

[1] Le mot grec répond au latin *suadela*. Quintilien l'exprime par le terme général *oratio* dans une phrase où il fait allusion à ce passage : « Illam (ut aït non ignobilis tragicus) reginam rerum » orationem. » *Instit. Orat.* I. fin.

[2] Ou bien : « Comment encore quelqu'un pourrait-il espérer d'ê- » tre heureux ? » Le génie de la langue grecque permet de prendre le sens particulier, comme j'ai fait. Si on préférait le sens général, il faudrait suppléer une liaison. » Qui peut se flatter d'être heu- » reux, puisque moi, mère de tant de fils, etc ».

[3] Littéralement : « La devineresse d'Apollon, que les Phrygiens » nomment Cassandre. »

rez-vous que son amour a pour vous des charmes? Comment obtiendra-t-elle un juste prix de sa tendresse, et comment pourrai-je moi-même recevoir d'elle un pareil retour[1]? (Car c'est de l'obscurité qui couvre l'amour et ses mystères, que brille aux yeux des mortels la plus vive reconnaissance).... Vous voyez ce corps inanimé : en prenant sa défense, vous défendrez le frère de votre amante[2]. Je n'ajoute qu'un mot à ces tristes paroles. Oh! si, (par l'art d'un mortel[3] ou d'un dieu)... de ces bras, de ces mains, de ce front dépouillé, de ces pieds chancelans, pouvaient sortir mille voix plaintives, et, tandis que je tiens vos genoux embrassés, faire retentir à la fois leurs gémissemens douloureux, épuiser pour vous émouvoir les plus touchans discours!.... O mon maître! ô lumière de la Grèce! laissez-vous fléchir, prêtez votre bras vengeur à une femme affaiblie par l'âge. Elle n'est rien..... qu'importe? il est digne d'un grand cœur de servir la justice, d'accabler les méchans, en tout temps, en tout lieu, du poids de son courroux.

[1] Il serait peut-être mieux de traduire ainsi : « Comment lui montrerez-vous un heureux avenir? Comment aura-t-elle quelque reconnaissance de votre tendresse, et moi-même à cause » d'elle? » J'ai suivi l'interprétation du scholiaste.

[2] Grec : *Votre beau-frère.*

[3] Littéralement : « D'un Dédale. » Cet artiste, suivant la fable, exécutait des statues mouvantes et parlantes.

LE CHŒUR.

Spectacle étrange de la vie! Comme tous les évènemens se succèdent! comme des lois immuables ont réglé leur retour nécessaire! Elles rendent amis ceux qui se haïssent le plus, ennemis ceux qu'unissait une mutuelle bienveillance [1].

AGAMEMNON.

Hécube, je suis touché de votre sort et de celui de votre fils, vos larmes et vos supplications m'attendrissent. Je voudrais pour les dieux mêmes et pour la justice que vous fussiez vengée d'un hôte sacrilège..... s'il s'offre quelque moyen de vous satisfaire et que je ne paraisse point aux yeux de l'armée avoir immolé le roi des Thraces à mon amour pour Cassandre; car il est pour moi quelque sujet de trouble et d'inquiétude. L'armée envisage ce roi comme son allié, celui qu'il a fait mourir comme son ennemi. Si celui-ci vous est cher, ce sentiment vous est particulier, l'armée ne le partage pas. Comptez donc sur mon zèle et sur mon ardeur à vous secourir et à favoriser vos desseins, mais n'attendez ni ce zèle, ni cette ardeur, s'il faut m'exposer aux accusations des Grecs.

HÉCUBE.

Ciel! il n'est aucun mortel qui puisse se dire libre. Esclave des richesses ou de la fortune, soumis

[1] Ou moins littéralement et en suivant une correction de Musgrave. « Étrange destinée des mortels! Quel est le pouvoir du temps sur les liaisons les plus intimes? Il change en amis, etc. ».

aux caprices de la multitude, ou aux ordres arbitraires des lois, l'homme dans sa conduite ne dépend jamais de lui-même. Mais puisque vous cédez à la frayeur, et que vous abandonnez à la multitude le droit de régler vos actions, c'est à moi de vous affranchir de vos craintes; approuvez mes desseins, si j'en forme quelqu'un qui soit fatal au meurtrier; d'ailleurs n'agissez point avec moi : mais s'il s'élève quelque tumulte, si les Grecs accourent au secours du roi des Thraces, lorsqu'il subira le châtiment qui lui est destiné, contenez-les, sans qu'il paraisse que ce soit pour me protéger. Du reste, soyez tranquille, je saurai terminer seule cette entreprise.

AGAMEMNON.

Et comment! Que pensez-vous faire? Armerez-vous d'un glaive votre débile main pour percer le cœur du barbare? Le ferez-vous périr par le poison? Quel secours espérez-vous? quelle main vous prêtera son ministère? Où trouverez-vous des amis?

HÉCUBE.

Cette tente recèle en son sein une troupe de Troyennes.

AGAMEMNON.

Parlez-vous de ces captives qui composent le butin des Grecs?

HÉCUBE.

Avec elles je punirai mon lâche assassin.

AGAMEMNON.

Et comment des hommes seront-ils vaincus par des femmes?

HÉCUBE.

Le nombre et l'artifice suppléent à la vaillance.

AGAMEMNON.

J'en conviens : mais des femmes!...

HÉCUBE.

Quoi! des femmes n'ont-elles pas égorgé les fils d'Égyptus? Des femmes n'ont-elles pas entièrement dépeuplé d'hommes Lemnos [1]? Mais quel moyen dois-je préférer.... Laissez-moi, seigneur, le soin d'y songer. Permettez seulement que cette femme traverse l'armée en sûreté. (*A l'esclave*). Toi, va vers le roi des Thraces, et dis-lui : « Hécube, autrefois reine d'Ilion, vous appelle, inspirée par votre intérêt autant que par le sien propre : amenez vos enfans ; il faut qu'ils entendent ce qu'elle veut vous communiquer. » — Cependant, Agamemnon, différez la sépulture de l'infortunée Polyxène, afin que ces deux victimes unies par les nœuds de l'amitié fraternelle, soient

[1] L'histoire des filles de Danaüs qui égorgèrent les fils d'Égyptus, est assez connue par la tragédie d'*Hypermnestre*, dont elle a fourni le sujet. — Les femmes de Lemnos, se croyant méprisées des hommes qui habitaient leur île, les égorgèrent tous à la fois. Et *les malheurs de Lemnos* devinrent une espèce de proverbe.

consumées par la même flamme et confiées au même tombeau, double objet des soins douloureux d'une malheureuse mère.

AGAMEMNON.

Vos désirs seront satisfaits : si nos vaisseaux pouvaient quitter le rivage, il ne serait pas en mon pouvoir de vous accorder ce nouveau délai ; mais les dieux n'ont pas encore fait souffler les vents favorables ; il faut que nous les attendions afin d'obtenir une navigation douce et tranquille. Puissent vos projets avoir le succès que vous espérez : car c'est l'intérêt commun de tous, de l'état et de chaque citoyen en particulier, que le méchant souffre la peine, et que l'homme de bien soit heureux.

Il sort ; Hécube rentre dans la tente des captives pour préparer l'exécution de son projet et attendre l'arrivée de Polymestor.

SCÈNE V.

LE CHŒUR, seul.

Ainsi donc désormais, ô ma patrie, ô Ilion, tu ne seras plus comptée au nombre des villes immortelles : tant est nombreuse et formidable cette nuée de Grecs qui t'a couverte de toutes parts et qui a porté le ravage dans ton sein. Tu as vu raser ta couronne de tours et la noire fumée souiller tes débris d'une tache honteuse et funeste : hélas ! je n'entrerai plus dans tes murs.

C'est au milieu des ténèbres de la nuit que fut

frappé le coup qui m'a perdue; à l'heure qui suit le repas du soir, et lorsqu'un doux sommeil commence à se répandre sur les paupières. Après s'être livré aux chants et aux plaisirs de la fête, mon époux, dans son lit, jouissait d'un repos tranquille. Le fer meurtrier était suspendu comme au sein de la paix: époux infortuné, il ne voyait point la troupe ennemie sortir de ses vaisseaux et se répandre dans Ilion!

Et moi, j'étais occupée à ranger ces boucles flottantes sous un diadême noué sur ma tête avec grâce; je consultais l'image fidèle [1] qu'un miroir d'or réfléchissait à mes yeux, et dans le simple appareil de la nuit, je me disposais à entrer dans le lit pour me livrer au doux sommeil. Un bruit soudain se répand dans la ville, les murs et les remparts de Troie retentissent de ces cris guerriers: « Enfans » des Grecs, qui vous arrête? renversez les murs » d'Ilion, et rentrez chez vous en triomphe [2]. »

J'abandonne aussitôt ma couche chérie, cou-

[1] « L'image fidèle, » ou peut-être les rayons perpétuels, c'est-à-dire, lancés sans interruption: ou renfermés dans un espace circulaire, par allusion à la forme ronde des miroirs anciens: « D'un miroir d'or ou doré. » Les miroirs des anciens Grecs étaient de métal. « Dans le simple appareil de la nuit. » Le mot grec paraît avoir ce sens, quoiqu'on puisse aussi traduire: « et couchée sur le lit. ».

[2] Littéralement « Quand donc, quand, renversant le lieu « d'observation de l'Ilienne ») (c'est-à-dire la citadelle de Mi- » nerve Troyenne) irez-vous dans vos maisons? »

verte d'un voile léger, telle qu'une jeune Dorienne[1]. J'embrasse l'autel de Diane que je fatigue en vain de mes prières. Infortunée, mon époux périt sous mes yeux;... on m'emmène au travers des vastes mers, loin de ma terre natale; mes tristes regards restent fixés sur cette terre chérie, tandis que le gouvernail détache le vaisseau du rivage et nous sépare à jamais d'Ilion.

Enfin j'y renonce désespérée, dévouant à l'éternelle vengeance Hélène, sœur des Dioscures, et le berger du mont Ida, le funeste Pâris; Hélène, qui m'a fait périr proscrite du lieu de ma naissance, qui m'a bannie de ma maison par son hymen, qui n'est pas un hymen, mais le fléau d'une furie. Puisse le vaste océan refuser de la ramener dans sa patrie, puisse-t-elle ne rentrer jamais dans la maison de ses pères!

[1] Il paraît que, sous le nom de *Doriennes*, le chœur désigne ici les Lacédémoniennes qui étaient vêtues fort légèrement, et ne portaient point la tunique ou vêtemens de dessous, comme les autres Grecques.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYMESTOR, HÉCUBE, LE CHOEUR.

POLYMESTOR.

O PRIAM! le plus cher des hommes, et vous, Hécube, à qui j'ai voué la plus tendre affection, je fonds en larmes en vous voyant, en voyant votre ville en cendres, et cette fille infortunée que la mort vient de ravir à votre amour. Ah! il n'est rien d'assuré parmi les mortels, la gloire et la prospérité ne sauraient garantir des plus affreux revers. Les dieux se plaisent à bouleverser les fortunes avec fracas, afin que, dans l'ignorance des destins, nous tournions vers eux des regards d'adoration. — Mais à quoi bon de vaines lamentations qui ne peuvent soulager vos maux?... Si vous vous êtes plainte de ne m'avoir point encore vu, cessez un injuste reproche : j'étais absent sur les confins de la Thrace, lorsque vous êtes arrivée en ces lieux. Et déjà, à mon retour, je portais mes pas de ce côté pour me rendre auprès de vous, quand j'ai rencontré l'esclave chargée de vos ordres dont je viens apprendre l'objet de vous-même.

HÉCUBE.

Je n'ose vous envisager en face, Polymestor, dans l'excès de misère où je me vois réduite. Vous fûtes témoin de ma gloire: j'ai honte d'exposer à vos yeux mon infortune. Il me serait impossible de fixer sur vous mes regards. Ne le prenez point en mauvaise part, Polymestor; il suffirait, pour m'excuser, des lois communes de la décence qui défendent aux femmes de regarder un homme avec trop d'assurance [1].

POLYMESTOR.

Ce sentiment n'a rien qui m'étonne. Mais apprenez-moi, je vous prie, en quoi je puis vous être utile? Pour quel sujet me faisiez-vous chercher?

HÉCUBE.

J'ai un important secret à vous communiquer à vous et à vos enfans. Ordonnez aux gens de votre suite de s'éloigner de cette tente.

POLYMESTOR, à ses gardes.

Retirez-vous. (*A Hécube.*) Je puis demeurer seul sans crainte. Je suis sûr de votre affection, et l'armée des Grecs est pleine de bienveillance pour moi. (*Les gardes de Polymestor se retirent.*) Parlez maintenant, et dites-moi quel service un

[1] Littéralement: « De regarder un homme en face. »

ami dans la prospérité peut rendre à des amis malheureux. Vous me voyez prêt à faire tout ce que vous pouvez attendre de moi.

HÉCUBE.

Apprenez-moi d'abord si mon fils vit encore;... ce cher Polydore, que vous reçûtes de mes mains et de celles de son père, pour le garder dans votre palais; ensuite je pourrai vous entretenir d'autres objets.

POLYMESTOR.

Il vit. A cet égard du moins la fortune vous a respectée.

HÉCUBE.

O mon cher Polymestor, que votre réponse est agréable et digne de vous!

POLYMESTOR.

Que voulez-vous encore savoir de moi?

HÉCUBE.

N'a-t-il point oublié sa mère?

POLYMESTOR.

Loin de vous oublier, il demandait avec ardeur de venir en ces lieux pour vous voir en secret.

HÉCUBE.

Et les trésors sont-ils en sûreté, ces trésors qu'il vous apporta en venant de Troie?

POLYMESTOR.

Ils sont en sûreté, je les garde dans mon palais.

HÉCUBE.

Gardez-les avec soin, que les biens de vos proches n'excitent jamais vos désirs [1].

POLYMESTOR.

Non, les biens que je possède suffisent à mes désirs.

HÉCUBE.

Savez-vous maintenant les choses que j'ai à vous déclarer à vous et à vos enfans?

POLYMESTOR.

Je n'en ai point connaissance. Vous allez, je pense, vous expliquer plus clairement.

HÉCUBE.

Soit. Chéri, comme en ce jour vous l'êtes de moi [2]....

POLYMESTOR.

Que faut-il enfin que mes enfans et moi nous apprenions de vous?

[1] En grec, le mot *proches* peut signifier *prochain ou autrui*. Mais Polymestor était gendre de Priam. Ces biens devaient donc être *sacrés pour lui*, à plus d'un égard.

[2] On traduit d'ordinaire : « Que mon fils te soit cher, comme » tu es cher à sa mère. » J'ai changé la ponctuation, et introduit une suspension dans le sens, afin de mettre plus de liaison dans les idées.

HÉCUBE.

Les antiques dépôts où sont enfouis les trésors de la maison de Priam.

POLYMESTOR.

C'est-là ce que vous voulez faire savoir à votre fils ?

HÉCUBE.

Oui, c'est vous que j'ai choisi pour l'en instruire; car je connais votre religieuse probité.

POLYMESTOR.

Pourquoi faut-il que mes enfans soient présens à cet entretien ?

HÉCUBE.

Si la mort venait à vous surprendre, il me serait utile d'avoir déposé mon secret dans leur sein.

POLYMESTOR.

Il est vrai; j'approuve votre prudence.

HÉCUBE.

Connaissez-vous à Troie le temple de Minerve?

POLYMESTOR.

Est-ce là que votre or est caché? A quel signe pourrai-je distinguer la place?

HÉCUBE.

A une pierre noire qui s'élève au-dessus de la terre.

POLYMESTOR.

Avez-vous quelqu'autre chose à me dire à ce sujet ?

HÉCUBE.

Je voudrais mettre en sûreté entre vos mains des effets précieux que j'ai emportés avec moi.

POLYMESTOR.

Où sont-ils ? les portez-vous sous vos vêtemens, où les avez-vous cachés en quelqu'autre lieu [1] ?

HÉCUBE.

Ils sont à couvert dans cette tente parmi des monceaux de dépouilles.

POLYMESTOR.

En quels lieux dites-vous ? cette enceinte n'est-elle pas celle de l'armée navale des Grecs ?

HÉCUBE.

Cette tente où je veux vous conduire, est celle des femmes captives, et a été réservée pour elles seules.

POLYMESTOR.

Puis-je entrer avec confiance ? Ne rencontrerai-je aucun homme ?

[1] J'ai suivi ici MM. Walkenaër et Musgrave. Il faudrait traduire, en suivant les éditions ordinaires : « Où voulez-vous les » mettre en sûreté ? Les porter sous ces vêtemens ou les cacher en » quelqu'autre lieu ? »

HÉCUBE.

Aucun : nous seules habitons ces lieux. — Entrez, vous dis-je, car déjà les Grecs brûlent de détacher leurs vaisseaux du rivage pour s'éloigner de Troie, et revoir leurs foyers. Dès que vous aurez terminé ce qui vous reste à faire pour me contenter, vous retournerez avec vos fils aux lieux, où, par vos soins, le mien a fixé sa demeure.

Hécube entre dans la tente des captives pour exécuter son dessein. Polymestor la suit, afin de recevoir les effets précieux dont elle lui a dit qu'elle voulait le faire dépositaire.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, seul.

Tu n'as point encore reçu la peine de ton crime, mais peut-être elle est prête à t'atteindre. Tel qu'un homme précipité dans un océan sans rivage, tu seras exclu pour jamais des douces jouissances de la vie. Car celui contre qui s'unissent à la fois la justice et les dieux [1], ne peut échapper à la perte qui le menace. Une trompeuse espérance t'a fait entrer dans cette route qui te conduit au séjour de la mort : malheureux, une main étrangère aux combats va trancher le fil de tes jours !

[1] Le crime de Polymestor le livrait à la fois à la justice humaine et à la vengeance céleste.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYMESTOR, HÉCUBE[1]; LE CHOEUR, d'abord partagé, ensuite réuni.

POLYMESTOR, dans la tente des captives.

O CIEL!.. on m'arrache les yeux!

DEMI-CHŒUR.

Mes amis, entendez-vous les cris du roi de Thrace?

POLYMESTOR, dans la tente des captives.

O coups plus cruels encore!.... O mes enfans, déplorables victimes!

DEMI-CHŒUR.

Chères amies, ce qui vient de se passer dans l'intérieur de cette tente, va faire éclater de nouvelles douleurs.

POLYMESTOR, dans la tente des captives.

Non, non, la fuite ne vous dérobera pas à ma fureur. Je ferai tomber sous mes coups redoublés la cloison qui vous sert d'asile.

[1] Polymestor et Hécube ne sortent de la tente qu'un peu après la fin de l'acte, comme je l'indique dans le cours de cette scène.

DEMI-CHŒUR.

Un trait pesant est lancé par sa main forcenée [1]. Voulez-vous que nous nous jetions dans la tente? Hécube et les Troyennes ont besoin de notre secours.

HÉCUBE, sortant de la tente des captives.

Frappe, n'épargne rien, brise les portes. Tes vains efforts ne te rendront pas la lumière que je t'ai ravie; ils ne rendront pas à tes fils la vie que je leur ai arrachée.

DEMI-CHŒUR.

Avez-vous en effet vaincu le roi des Thraces, ô reine d'Ilion, et votre hôte est-il en votre puissance? vos actions répondent-elles à vos paroles?

HÉCUBE.

Vous allez le voir sortir de la tente, privé de la clarté du jour, marchant d'un pas égaré dans les ténèbres qui l'environnent. Vous allez voir les corps de ses deux fils que j'ai massacrés à l'aide de ces braves Troyennes [2]. Ma juste vengeance est assou-

[1] Littéralement : « Voilà que, de sa main pesante, un trait est lancé. » Sans doute, on entendait en cet instant le fracas de quelque masse pesante, lancée avec force contre la cloison de la tente.

[2] Ces corps vont être exposés à la vue. Polymestor s'en approche à la fin de la scène, et dans la suivante, Agamemnon les voit en entrant sur le théâtre. Comme rien n'indique que Polymestor ou les Troyennes les aient apportés sur le théâtre, il paraît que l'intérieur de la tente s'ouvre et devient visible tout à coup.

vie. — Il sort, vous le voyez qui s'avance. Je m'éloigne et me dérobe aux flots impétueux de la fureur d'un barbare.

POLYMESTOR, sortant de la tente.

O malheureux! où irai-je? où m'arrêterai-je? où aborderai-je, en m'aidant de mes mains pour ramper à terre sur leurs traces, ainsi que les féroces animaux qui habitent les montagnes? Sera-ce de ce côté que je me tournerai, ou choisirai-je ce chemin opposé, dans l'ardeur où je suis de saisir ces Troyennes homicides qui m'ont perdu pour jamais? Malheureuses! malheureuses filles des Phrygiens? Oh! .... Oh! .... Monstres maudits! .... dans quelle retraite ont-elles fui tremblantes?... Soleil, que ne peux-tu guérir cette plaie sanglante et me rendre ta douce clarté!... Ah!... Ah!.. Paix, paix.... Je les entends qui marchent sourdement. Où m'élancerai-je plein de rage, pour me repaître d'os et de chairs, pour partager les festins des bêtes farouches, pour venger mon injure et expier mes tourmens par des tourmens pareils? — Mais où vais-je! Malheureux, où me laissé-je entraîner loin de mes enfans que j'abandonne sans défense à ces bacchantes infernales, pour qu'elles les déchirent et partagent aux chiens affamés ce repas cruel, sanglant, homicide, ces membres dispersés sur les rochers. — Où m'arrê-

terai-je? où me tournerai-je? où irai-je (tel qu'un vaisseau qui, à l'aide des cordages, change ses voiles flexibles) pour m'élancer, gardien de mes enfans, sur cette couche ensanglantée?

LE CHŒUR.

O malheureux, que les maux qu'on vous fait souffrir, sont difficiles à supporter! Votre crime honteux éprouve un effrayant supplice de la part du dieu qui appesantit sa main sur vous.

POLYMESTOR.

O Thraces, peuple vaillant, toujours prêt au combat, agitant la redoutable lance, domptant les fiers coursiers, possédé des fureurs de Mars!... O Grecs! ô Atrides!... mes cris, mes cris perçans vous appellent. Venez, venez, accourez au nom des dieux... M'entend-on, ou personne ne daigne-t-il me secourir? Qu'attendez-vous? Hélas! des femmes m'ont fait périr, des femmes, des captives. Je souffre des maux trop cruels. O honte, ô désespoir, de quel côté tournerai-je mes pas? Où pourrai-je me transporter loin de ces lieux? M'élèverai-je dans les airs jusqu'aux célestes lambris resplendissans des feux lancés par l'œil enflammé de Sirius ou d'Orion, ou me précipiterai-je dans les sombres abîmes que le redoutable Pluton tient sous son empire?

LE CHŒUR.

Quand on souffre des maux qu'on ne peut supporter, il est pardonnable de se soustraire à une vie infortunée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

J'entends tes cris et j'accours : tout le camp en a retenti ; la fille plaintive des rochers répète au loin tes gémissemens. Si nous ne savions que les tours des Phrygiens sont tombées sous nos coups, ce bruit étrange nous eût remplis de frayeur.

POLYMESTOR.

O cher prince ; car c'est toi, Agamemnon, je reconnais les accens de ta voix, tu peux juger par tes propres yeux du triste état où je suis réduit.

AGAMEMNON.

O dieux ! Polymestor.... malheureux !.... Sous quels coups as-tu succombé ? qui t'a privé de la lumière ? Qui a fait ruisseler le sang de tes yeux ? Qui a massacré tes enfans ? Dieux ! quel que soit ce mortel, une étrange fureur l'animait contre toi et contre ceux à qui tu as donné le jour !

POLYMESTOR.

Hécube, aidée des autres captives, m'a fait pé-

rir... périr, que dis-je? elle a poussé plus loin la cruauté.

AGAMEMNON.

Que dis-tu? (*A Hécube.*) Quoi! vous êtes l'auteur de l'action dont on vous accuse? Hécube, vous auriez commis un pareil attentat?

POLYMESTOR.

O dieux! qu'as-tu dit? Est-elle donc près de toi? Parle, réponds, où est-elle? que je la saisisse entre mes bras, que je la déchire, ... que je me baigne dans son sang.

AGAMEMNON, le retenant.

Malheureux, que vas-tu faire?

POLYMESTOR.

Au nom des dieux, je t'en conjure, laisse-moi porter sur elle ce bras guidé par la fureur.

AGAMEMNON.

Arrête. Bannis de ton cœur ces cruelles pensées. Explique-toi, afin qu'après t'avoir entendu, et à son tour celle que tu accuses, je prononce avec justice, et dis-moi quelle action t'a attiré un traitement si cruel.

POLYMESTOR.

Eh bien! je vais t'en instruire. Au nombre des enfans de Priam était Polydore, fils d'Hécube, et le plus jeune de tous ceux qu'elle avait fait naître.

Son père, prévoyant la chute de l'empire troyen, me l'avait confié pour l'élever dans mon palais. Je l'ai fait périr : mais écoute mes raisons ; elles sont dictées par la sagesse et la prudence. J'ai craint que cet enfant, ton ennemi, échappé au carnage, ne rassemblât les restes de Troie et ne relevât ses murs ; que les Grecs instruits qu'un fils de Priam vivait encore, ne conduisissent dans la Phrygie une nouvelle armée, et ne vinssent ensuite dévaster les campagnes de la Thrace ; que le malheur des Troyens ne rejaillit encore une fois sur leurs infortunés voisins. Hécube, cependant, ayant appris le sort funeste de son fils, a su m'attirer par ses artifices, en feignant de vouloir m'indiquer les lieux où étaient enfouis à Troie les trésors de la maison de Priam. Pour n'avoir aucun témoin de son crime, elle m'introduit seul avec mes enfans dans sa tente. Je me place en entrant au milieu d'nn lit destiné à cet usage, et je plie les genoux pour m'asseoir : aussitôt une multitude de femmes Troyennes viennent s'asseoir vers moi, comme vers un ami, et se placer à mes côtés sans quitter le fuseau qu'elles tenaient à la main [1]. Elles louent à l'envi ce manteau fait par des ouvriers

[1] Le fuseau, ou plutôt la navette. Peut-être est-ce leurs agraffes que ce mot désigne.

Les mots grecs : Κερκίδ' Ἠδωνῆς χερός, ne signifient que : *la navette d'une main édonienne*. L'Édonie était une région de la Thrace. R. R.

d'Édonie, et l'exposent aux rayons de l'astre du jour. D'autres observent d'un œil curieux mon javelot fait à la manière des Thraces, et me dépouillent du baudrier auquel il était suspendu [1]; les mères transportées bercent mes enfans dans leurs bras, afin de les écarter de leur père en se les renvoyant l'une à l'autre. Tout à coup, le pourrez-vous croire? cessant leurs douces caresses, et tirant des poignards cachés sous leurs robes, elles percent mes malheureux fils; celles qui sont autour de moi, laissant éclater leur fureur, saisissent mes pieds et mes mains; et, lorsque, possédé du désir de secourir mes enfans, je lève la tête pour m'élancer vers eux, elles m'arrêtent par les cheveux. Si je veux m'aider de mes mains, le nombre de mes ennemies rend tous mes efforts impuissans. Puis, joignant à ces cruautés une cruauté plus recherchée, elles frappent enfin le dernier coup: saisissant leurs agrafes [2], et les enfonçant sans pitié dans ces yeux en proie à la douleur, elles les percent et font ruisseler le sang.

[1] Le vêtement dont ces femmes dépouillent Polymestor est exprimé par un terme plus général, qui rappelle cependant l'idée des plis que forme une ceinture; mais sans désigner expressément un baudrier, et sans dire que le javelot y fût suspendu: la liaison des idées m'a paru déterminer ce sens.

[2] Peut-être ce mot désigne-t-il métaphoriquement les pointes des navettes que les Troyennes tenaient à la main.

Aussitôt elles s'échappent et fuient de tous côtés dans la tente. Furieux, je m'élance tel qu'un tigre altéré de son sang [1], je poursuis ces monstres homicides [2]; je sonde toutes les cloisons, semblable à un chasseur acharné, je frappe, je brise, je renverse. — Voilà, prince, à quoi m'a réduit le désir de mériter ton amitié, en faisant périr ton ennemi. Sans me répandre en longs discours, je rassemblerai en un mot tout le mal qu'on a pu dire ou qu'on dira jamais des femmes : ni la mer, ni la terre ne nourrissent dans leur sein une race si odieuse; celui qui leur est uni par une chaîne éternelle, a pu l'apprendre.

LE CHŒUR.

Contiens tes transports furieux, et n'enveloppe pas toutes les femmes dans tes injurieuses accusations. S'il en est de méchantes, il en est aussi beaucoup que leurs vertus mettent au-dessus de tout reproche.

HÉCUBE.

Agamemnon, plût au ciel que, parmi les hommes, les paroles n'eussent jamais plus de force que les actions; que celui qui a fait des choses honnêtes ne dît rien que de convenable, et que le méchant au contraire ne pût tenir que des discours

[1] Littéralement : Tel qu'une bête farouche.

[2] Littéralement : Ces chiennes souillées de sang.

faibles et lâches; qu'on ne vit jamais l'injustice embellie par les prestiges de l'éloquence! Ceux qui font leur étude de cet art funeste, portent le nom de sages; mais, loin d'être sages jusqu'à la fin, ils périssent misérablement; aucun n'échappe à la peine. C'est vous, seigneur, que cette réflexion doit prévenir. C'est à lui maintenant que je m'adresse; c'est lui que je veux confondre. (*A Polymestor*) Comment oses-tu dire que c'est pour éviter aux Grecs un double travail, et pour servir Agamemnon, que tu as fait périr mon fils? Mais, avant tout, monstre, jamais une race barbare ne fut liée aux Grecs par l'amitié; jamais elle ne saurait l'être. Et quelle est donc la faveur que tu recherchais par cet excès de zèle? Était-ce un hymen projeté? ou bien le sang t'unissait-il aux Grecs?... quel intérêt enfin t'animait? Craignais-tu que, traversant une seconde fois les mers, ils ne vinssent dans tes états moissonner les épis dont la terre se couvre? — A qui penses-tu faire croire de tels mensonges? Parle vrai: c'est son or, c'est ton insatiable cupidité qui a fait périr mon fils. Sinon, réponds à mes questions. Pourquoi, tandis que Troie prospérait, que ses tours protégeaient son enceinte, que Priam était vivant et la lance d'Hector florissante, alors, dis-je, pourquoi, voulant servir Agamemnon, n'immolas-tu pas cet enfant nourri dans ton palais, ou ne le livras-tu pas vivant

aux mains des Grecs? Et pourquoi faut-il que ce soit quand nous avons perdu l'existence, quand la fumée annonce la ruine de nos murs, que tu égorges un hôte malheureux qui s'était retiré à l'ombre de tes foyers?... Achève d'entendre les preuves de ta scélératesse. Si tu étais l'ami des Grecs, que n'employais-tu cet or, qui, de ton propre aveu, ne t'appartenait pas, à soulager des guerriers épuisés et depuis long-temps éloignés de leur patrie? Mais que dis-je? A présent encore tu crains de t'en dessaisir; tu t'obstines à le garder dans ton palais. Si mon fils eût trouvé en toi un père et un défenseur, tu te serais couvert de gloire; car c'est dans l'infortune que les amis se font connaître : la prospérité n'en manque jamais. Mais si tu avais été dans le besoin et mon fils dans la prospérité, il eût été pour toi un précieux trésor. Maintenant tu es à jamais privé de son amitié, et la jouissance de son or n'est plus pour toi; tes enfans ne sont plus, et toi-même, voilà ton sort.

Je reviens à vous, Agamemnon; si vous secourez mon ennemi, vous paraîtrez partager son crime; car vous protégerez un hôte qui n'est ni pieux, ni fidèle à ceux auxquels il devait sa foi, ni juste, ni religieux : et nous serons forcés de dire que le mal réjouit un cœur tel que le vôtre. Mais je n'outrage point mes maîtres.

LE CHŒUR.

O comme les bonnes causes inspirent ceux qui les défendent!

AGAMEMNON.

Il est douloureux pour moi de prononcer dans cette affaire étrangère et malheureuse : mais je le dois; et, après m'être chargé de ce soin, je ne puis plus m'en dépouiller avec honneur. Sache donc que, suivant moi, ce n'est ni pour m'obliger, ni pour servir les Grecs, que tu as fait périr ton hôte infortuné, mais pour t'emparer de ses trésors. Ce que tu dis d'ailleurs t'est dicté par ta cruelle situation. Peut-être parmi vous le meurtre d'un hôte n'a rien d'étrange; mais, chez les Grecs, c'est un crime abominable. Si je ne te jugeais point coupable, éviterais-je un juste reproche? non, sans doute. Tu n'as point frémi de commettre le forfait; sache supporter la vengeance.

POLYMESTOR.

O dieux! Vaincu, je le vois, par une femme, par une esclave, je suis livré au supplice par celle qui l'a mérité plus que moi.

AGAMEMNON [1].

Tu l'as mérité par ton crime.

[1] Ou HÉCUBE, selon Musgrave.

POLYMESTOR.

O mes enfans! ô lumière qui m'est ravie!.... Ah! malheureux!....

HÉCUBE.

Tu pleures tes enfans?.... crois-tu que le mien ne me coûte point de larmes?

POLYMESTOR.

Perfide, tu m'insultes; tu te ris de mon infortune.

HÉCUBE.

Je suis vengée; et tu veux que je me contienne?

POLYMESTOR.

Ces transports cesseront, quand les eaux de la mer...

HÉCUBE.

Hélas! me porteront-elles aux rivages de la Grèce [1]?

[1] Hécube est inquiète de ces prédictions funestes. Une opinion qui eut peut-être sa source dans un sentiment d'humanité, rendit respectables aux anciens peuples les mortels privés de la vue. On crut que la lumière intérieure devait, comme le dit Milton, briller en eux d'un éclat plus pur. Thamyris, Tirésias, Phinée étaient aveugles. Cependant Hécube s'informe d'où Polymestor avait appris le sort qui la menaçait. Et, comme Polymestor attribue ses oracles à un dieu, cette circonstance leur donne un nouveau poids. Il faut bien des raisons pour excuser tous ces détails qu'on ne se permettrait pas aujourd'hui.

POLYMESTOR.

... T'engloutiront dans leurs abîmes, et que du haut des cordages tu tomberas dans les flots.

HÉCUBE.

Quel est celui qui doit m'y précipiter?

POLYMESTOR.

Toi-même, dans ta fureur, tu monteras au mât du navire.

HÉCUBE.

Mon faible corps sera-t-il donc soutenu par des ailes, ou comment pourra-t-il s'élever de la sorte ?

POLYMESTOR.

Tu perdras la forme humaine, et tu seras changée en une chienne furieuse, aux yeux étincelans de rage.

HÉCUBE.

Comment prétends-tu connaître le changement qui doit se faire en moi ?

POLYMESTOR.

Bacchus, l'oracle des Thraces, me l'a révélé.

HÉCUBE.

Et jamais il ne t'annonça les maux auxquels tu es en proie.

POLYMESTOR.

S'il l'eût fait, tu ne m'aurais pas perdu par tes artifices.

HÉCUBE.

Mourrai-je alors, ou acheverai-je ma vie aux lieux témoins de ce dernier malheur?

POLYMESTOR.

Tu mourras; et le lieu de ta sépulture prendra un nom nouveau.

HÉCUBE.

De ma forme nouvelle, ou de laquelle de mes afflictions?

POLYMESTOR.

On l'appellera *Cynossème*, ou le monument d'une infortunée changée en chienne; il servira de signal aux nautonniers [1].

HÉCUBE.

Que m'importe? Je suis vengée.

[1] *Cynossème* était un promontoire de la Troade sur l'Hellespont. Il y en avait un de même nom dans l'Étolie. Ce mot signifie *Monument de la chienne.*

Les Grecs, excédés des plaintes et de la fureur d'Hécube, la firent périr en l'accablant de pierres. Quand on voulut enlever ces pierres de dessus son corps, on la trouva changée en chienne. Servius et Tzetzès croient que les Grecs n'ont imaginé cette fable que pour désigner les outrages, les cris, les aboiemens de cette reine infortunée. Dans Ovide, les Thraces lapident Hécube pour venger leur roi:

Missum rauco cum murmure saxum
Morsibus insequitur, rictuque ad verba parato,
Latravit, conata loqui. Locus extat, et ex re
Nomen habet

Métamorph. XV, v. 35, l. 13.

POLYMESTOR.

Ta fille Cassandre sera la proie de la mort.

HÉCUBE.

Loin de moi cet affreux présage !... Ah ! puisse son horreur retomber sur ta tête!

POLYMESTOR.

Une jalouse surveillante, l'épouse de son amant, la fera mourir.

ÉCHUBE.

Fille de Tyndare, loin de vous une pareille fureur !

POLYMESTOR.

Bientôt sa hache homicide se tournera sur son époux.

AGAMEMNON.

Malheureux, quel délire t'égare? crains qu'un juste courroux...

POLYMESTOR.

Frappe.... Mais sache qu'un bain fatal t'attend à Argos.

AGAMEMNON.

Gardes, saisissez ce furieux; entraînez-le loin de ma présence.

POLYMESTOR.

Mes paroles te sont dures à entendre.

AGAMEMNON.

Qu'on lui ferme la bouche.

POLYMESTOR.

Je le veux. J'ai tout dit.

AGAMEMNON.

Qu'on le jette sur le rivage de quelqu'île sauvage et déserte, et qu'il expie à loisir son audace et son insolence. Et vous, infortunée Hécube, allez mettre au tombeau les corps de vos deux enfans. — Troyennes, il est temps de vous rendre aux tentes de vos maîtres : je vois s'élever un vent favorable à notre départ ; puisse-t-il nous porter heureusement dans notre patrie ; puissions-nous, après tant de travaux, retrouver nos familles heureuses et florissantes !

LE CHŒUR.

Allez au port ; chères amies, allez aux tentes de vos maîtres pour vous soumettre aux travaux de l'esclavage : il faut céder à la dure nécessité.

FIN D'HÉCUBE.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
D'HÉCUBE.

Pour fixer avec précision le lieu de la scène, il faut distinguer le pays, le site et la place. Le pays ou le lieu géographique est ici la Chersonèse de Thrace; on a cru qu'Euripide avait transporté la scène dans la Troade, en parlant du tombeau d'Achille, et en employant quelques expressions générales qui se rapportent au départ de Troie [1]; il est vrai que, suivant la tradition mythologique, le tombeau d'Achille était dans la Troade; mais les poëtes changent quelquefois ces traditions; et d'ailleurs, comme l'observe un commentateur grec, on peut supposer que le monument dont il est question dans la pièce était un tombeau vide, un cénotaphe, tel qu'on en érigeait souvent à l'honneur des héros. Les expressions relatives au départ de Troie me paraissent indiquer seulement que les Grecs se préparaient à s'éloigner de cette ville pour retourner dans leur patrie; ce

[1] Acte I. sc. III, et acte IV. sc. I. à la fin.

qui est conforme à leur position, en les supposant dans la Chersonèse. Il n'y a donc pas lieu de douter que cette presqu'île de la Thrace ne soit le lieu constant de la scène. Le site offre un camp, c'est celui des Grecs, et à ce second égard encore, il n'y a point d'équivoque.

La scène était toujours en plein air; je ne crois pas du moins que le théâtre grec offre des exemples du contraire, et dans un lieu découvert, il eût été difficile de représenter l'intérieur des appartemens sur la partie avancée de la scène, de manière à faire illusion. La place n'est donc pas ici l'intérieur, mais l'entrée extérieure de la tente des Troyennes captives. Au fond est la porte du milieu par où Hécube, premier et principal personnage, entre pour paraître sur la scène; à droite est la porte des acteurs secondaires; à gauche est une simple décoration ou une troisième entrée pour les acteurs du troisième ordre. C'est par l'une ou l'autre de ces deux entrées qu'on voit paraître successivement le chœur, Ulysse, Talthybius, Agamemnon, Polymestor, en un mot tous les acteurs qui ne sont point censés habiter avec Hécube, et qui viennent du rivage ou du camp. C'est par là que Polyxène sort avec Ulysse, que la femme esclave sort et rentre avec le corps de Polydore.

Les Troyennes captives de la suite d'Hécube sont, à ce qu'il paraît, dans une tente qui appar-

tenait à Agamemnon ou qui était sous son inspection immédiate [1]. C'était le butin commun confié à la garde du chef, ainsi que d'autres dépouilles entassées dans la même tente, et dont Hécube parle à Polymestor [2]. Au lieu que le chœur était composé de femmes déjà partagées et tirées au sort, comme c'était la coutume. Il paraît cependant qu'elles n'ont pas encore été livrées à leurs maîtres, car elles se sont réunies aisément pour se rendre auprès d'Hécube, et elles-mêmes ignorent quels maîtres elles iront servir [3]. Il semblerait, par quelques expressions d'Hécube, qu'elle était esclave d'Agamemnon, et cela expliquerait encore pourquoi elle habitait la tente de ce roi, mais cette supposition ne s'accorde pas avec la tradition qui donne Ulysse pour maître à la reine d'Ilion, tradition suivie par Euripide, même dans la tragédie des *Troyennes* [4]. D'ailleurs si Hécube, sa fille et

[1] L'ombre dit en voyant sortir Hécube : « Je la vois sortir de la » tente d'Agamemnon. » Littéralement : « Traverser de son pied, » ou transporter son pied au-dessous de la tente d'Agamemnon; » c'est-à-dire s'avancer du fond, vers l'entrée, pour sortir. D'autres, à la vérité, l'expliquent autrement, ainsi que je l'ai dit dans la note sur ce passage.

[2] Acte IV, sc. I.

[3] Peut-être aussi, dans cette incertitude, supposent-elles qu'elles seront vendues à d'autres maîtres. Voy. la scène VI de l'acte I, et la IIIe scène du même acte, au commencement.

[4] Ovide ne l'a point oubliée :

. . . . Victor Ulysses

sa suite avaient appartenu à Agamemnon, si elles avaient eu un maître particulier, Polyxène n'aurait pas été sacrifiée sans exciter des réclamations dont il serait question dans la pièce. C'est donc comme chef de l'armée qu'Agamemnon reçoit le titre de maître d'Hécube. Cette reine, Polyxène et les autres captives qui habitent la même tente n'ont point encore été tirées au sort, et sont peut-être réservées pour être distribuées à ceux qui tiennent le premier rang parmi les Grecs [1].

L'ombre de Polydore probablement ne venait sur la scène par aucune des entrées dont nous venons de parler, mais par celle qui était réservée aux ombres, et qu'on nommait *les degrés* ou *l'échelle de Charon;* car quoique, d'après son propre récit, ce spectre soit errant depuis trois jours dans les airs, s'il était sorti de la tente ou descendu par quelque machine, il aurait paru un homme ou dieu et non un mort; c'eût été aux yeux des spectateurs, accoutumés à de certains usages consacrés, un contre-sens qui les eût blessés, et qui eût pu rendre équivoque la nature de ce personnage. Le motif qui l'a amené est sans doute le désir d'obtenir la sépulture, et le moyen

Esse suum nollet, nisi quod tamen Hectora partu
Ediderat, dominum matri vix reppetit Hector.

[1] On voit une distinction pareille dans la tragédie des *Troyennes*. La disposition de cette tragédie jette un jour sur celle d'*Hécube*.

qu'il emploie est d'apparaître à Hécube pendant la nuit. Il ne craint donc pas de l'effrayer, et ne s'éloigne pas parce qu'elle vient, mais plutôt parce que le jour qui paraît le fait fuir : aussi ne dit-il pas, *je me retire*; mais, *je me retirerai*, ce que j'entends du temps où il aura obtenu l'objet de ses désirs.

Le motif qui engage Hécube à sortir de la tente des captives est, je crois, l'effroi dont elle est remplie; elle cherche le jour, elle veut raconter au soleil les songes de la nuit, suivant l'usage des anciens Grecs; enfin, peut-être cherche-t-elle Hélénus et Cassandre pour qu'ils lui en expliquent le sens.

J'ajoute encore un mot sur le lieu de la scène. Jusqu'au milieu de la première scène du cinquième acte, on ne voit point l'intérieur de la tente. Il se découvre alors aux yeux des spectateurs, comme je l'ai fait observer dans une note. Ce n'était pas en ouvrant simplement une porte que, sur des théâtres aussi vastes, on pouvait produire cet effet. Les Grecs employaient dans ces cas-là une machine nommée *exostre* ou *encyclème*; c'étaient des tréteaux soutenus par une roue tournant sur un pivot, laquelle offrait, par une demi-révolution, le spectacle de l'intérieur et le découvrait en plein aux yeux des spectateurs. Comme, dans la scène que je viens de citer, Polymestor

fait effort pour abattre les cloisons; peut-être ces cloisons paraissaient-elles crouler, ce qui aurait rendu plus naturel le changement subit de décoration.

Après ces explications que je n'ai pas crues inutiles pour bien juger de la pièce, je dois justifier la division des actes que j'ai suivie, et qui choquera peut-être par la disposition qu'elle met entre ces cinq parties de la tragédie. Les Grecs n'exprimaient pas cette division par un seul nom, comme nous le faisons à l'exemple des Latins. On a expliqué, ailleurs, d'après la *poétique* d'Aristote, quelles étaient les diverses parties de la tragédie grecque, et on a pu remarquer qu'elles étaient toutes relatives à l'arrivée, au départ et aux chants lyriques du chœur. Il serait donc plus sage, plus intéressant, plus antique, de chercher ces parties-là dans les tragédies grecques, et de les présenter dans une traduction telles qu'on pourrait les y démêler. Mais c'est ce que ne comporte pas le plan de cet ouvrage : les lecteurs, accoutumés aux actes des tragédies modernes, aiment à les retrouver dans celles des Grecs ; ils se souviennent d'ailleurs du précepte d'Horace, et ne peuvent se passer d'en faire l'application; l'action même semblerait souffrir de la continuité d'une représentation non-interrompue; enfin il y a quelqu'avantage et peu d'inconvénient à marquer ces points de repos : mais,

comme ils ne sont pas indiqués par le poëte, ni par les éditeurs grecs les plus judicieux, il faut, pour les placer à propos, se faire à cet égard quelques principes, et je vais indiquer ceux dont je ne m'écarterai jamais.

Un acte est une partie de la tragédie, séparée du reste de ce poème par ce qu'on nomme un entr'acte; et un entr'acte est un intervalle de temps pendant lequel l'action n'avance point sur la scène, mais pendant lequel aussi elle avance hors de la scène et loin des yeux du spectateur. Ces intervalles n'ont pas seulement pour but de ménager l'attention, mais aussi de donner de la vraisemblance à la rapidité des évènemens. Toutes les fois donc que dans une tragédie les personnages n'agissent point sur la scène, qu'ils n'y paraissent point ou qu'ils y sont plongés dans une entière inaction, telle que le sommeil et l'évanouissement, on peut dire qu'il y a entr'acte, du moins si, pendant ce temps, l'action marche derrière la scène, et si les acteurs, en y reparaissant, ne se retrouvent pas au même point où ils étaient en la quittant. On sait assez que les modernes remplissent cet intervalle d'entr'actes par de la musique instrumentale, et les anciens le plus souvent par de la musique vocale, dont les paroles étaient vraiment lyriques et chantées par le chœur. Le caractère distinctif de ces odes qui forment l'entr'acte est donc de pouvoir être ôtées

de la pièce sans nuire à sa clarté. Car quoiqu'elles doivent rouler sur le sujet de la tragédie, elles n'en font pas partie essentielle, par cela même qu'elles ne sont que la séparation ou la limite de deux parties ou de deux actes. Si l'on juge d'après ces principes les divisions des actes que j'indique, je ne crains point qu'on les désapprouve, et si la disproportion des actes est un défaut, on l'imputera au poëte [1], et non à celui qui n'a fait que la suivre et la désigner. C'est pour éviter de revenir sur cet objet, que je fais remarquer dans la traduction même de la pièce, à quelle action invisible est destiné chaque entr'acte, lorsqu'il peut y avoir quelqu'obscurité à cet égard.

J'ai dit dans l'*Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide* que ce poëte avait négligé quelquefois l'intrigue de ses pièces : celle-ci fournit l'exemple d'une double action qui nuit à l'intérêt du sujet ; mais ce défaut est racheté par des beautés de détail et de situation qui le font presque pardonner. On n'a peut-être pas défini assez clairement l'action théâtrale, ou l'unité d'action opposée au défaut dont je parle. En effet, à prendre les mots dans leur sens propre et vulgaire, il n'y a aucune tragédie où l'on ne trouve une multitude d'actions diverses, puisqu'une seule est achevée dans un instant indi-

[1] Il n'y a rien à reprocher au poëte qui a travaillé dans un système différent du nôtre, et suivi d'autres divisions que celles que nous avons adoptées, à l'imitation des Latins. R. R.

visible. Mais on accorde au poëte une sorte de latitude, ou plutôt les termes d'*action* et d'*unité* ont dans la poétique une valeur particulière et technique, qui donne quelque prise à la discussion, et dont il n'est pas facile de marquer l'exacte limite. Voici tout ce qu'en dit Aristote, à qui l'on se voit obligé de recourir, toutes les fois qu'on veut fonder les principes d'un art dont il s'est occupé. « La fable » (d'une tragédie) est une, non comme le pensent » quelques personnes, lorsqu'elle ne roule que sur » un seul homme. Car de même que, de plusieurs » choses qui arrivent à un seul homme, on ne peut » faire un seul évènement; de même aussi, de plu» sieurs actions que fait un seul homme, on ne » peut en faire une seule action. » Ici le philosophe cite des exemples. « De même donc, continue» t-il, que dans les autres arts imitateurs, l'imita» tion est une lorsque son objet est un; ainsi, » faut-il que la fable qui est l'imitation d'une ac» tion, ait pour objet quelqu'action qui soit une » et en même temps entière, et que les parties des » faits qui la composent soient liées de manière » que quelqu'une étant déplacée ou enlevée, le » sujet entier soit changé et troublé. Car ce qui » peut indifféremment être ajouté ou soustrait, ne » répand aucune clarté, et n'est point véritable» ment une partie. »

Cette dernière remarque offre une règle sûre

pour juger de l'action tragique; elle contient, dans sa briéveté, le vrai et manifeste caractère de l'unité métaphysique, et satisfait pleinement au but du philosophe qui l'a tracée, mais elle manque de développement; et, offrant la propriété définitive d'un sujet traité correctement, elle ne paraît pas cependant pénétrer dans la nature de l'action même dont ce sujet est l'imitation: d'où il arrive que les défauts contraires à cette qualité, échappent plus aisément à la critique. Qu'une intrigue soit mêlée de deux actions combinées, confondues et entrelacées tellement qu'on ait peine à la définir, ou que, dans un premier acte, l'action fasse peu de progrès, ensorte que les suivans puissent s'en séparer et demeurer intelligibles; l'application de la règle d'Aristote devient très-délicate ou fautive, quelque sûre et évidente que cette règle soit en elle-même. Elle paraît donc manquer, non de justesse, mais d'étendue. Sa précision même et sa rigueur ont jeté quelqu'obscurité sur un principe d'ailleurs fort simple, et qui repose immédiatement sur les notions élémentaires. Et il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'il n'est rien moins que facile, de convaincre une tragédie du vice d'une double action.

Cependant tout ce qui peut éclairer l'objet est rassemblé par Aristote; car d'abord, il exige que l'action qui fait le sujet d'une tragédie soit entière

et d'une certaine étendue. Il explique qu'il faut qu'elle ait un commencement, un milieu et une fin ; que sa durée soit réglée sur la nature même du sujet ; que toutes choses soient égales, tant que le sujet demeure clair, le plus étendu est le plus beau.

Il divise en outre l'action en simple et implexe. Celle-ci a lieu, lorsqu'il y a péripétie [1] ou reconnaissance. Il distingue les deux parties essentielles de l'action tragique. « Tout ce qui est hors de l'ac-
» tion, dit-il, et souvent une partie de ce qui s'y
» trouve compris [2], forme le nœud : le reste est le
» dénoûment. Je veux dire que le nœud est tout
» ce qui est compris depuis le commencement jus-
» qu'au point précis où commence la révolution de
» fortune [3]; et le dénoûment, ce qui est compris
» dès le commencement de cette révolution jus-
» qu'à la fin de la pièce. »

Voilà ce que fournit Aristote sur la définition de l'action tragique. Il en résulte, que cette action n'est point une pour être l'œuvre d'un seul homme; qu'elle doit être d'une certaine étendue, entière ou complètement exécutée, sans qu'aucune de ses parties puisse être enlevée ou déplacée; en-

1 On sait que la péripétie est le changement subit du bonheur au malheur, ou du malheur au bonheur.

2 Ce qui a précédé le moment où commence l'action tragique et une partie de cette action même.

3 Littéralement : « D'où il change au bonheur. »

fin qu'elle doit avoir un nœud et un dénoûment. Cette dernière condition jette du jour sur la question qui nous occupe; elle touche à la nature de l'action, et fournit un moyen de rendre plus claire et d'une application plus sûre, la règle dont nous devons faire l'essai.

C'est l'unité d'objet qui constitue l'unité de l'action dramatique : cet objet est de vaincre un obstacle. Le terme d'*entreprise* conviendrait mieux que celui d'action, au sujet de plusieurs tragédies des plus parfaites, de toutes celles peut-être dont la conduite est admirée. Une grande entreprise est un dessein d'une exécution difficile, et dont on vient à bout par des moyens supérieurs à ceux qui sont à la portée du vulgaire. Ajax veut laver sa honte; Oreste, sauver sa vie; Médée, se venger; Phèdre, sauver son honneur. Mais pour ne pas introduire une dénomination nouvelle, bornons-nous à dire qu'une action tragique est celle qui offre assez d'importance, assez d'obstacles, assez d'étendue pour donner lieu pendant sa durée à la perplexité de ceux qui en sont témoins; et comme la perplexité suppose le doute, disons encore qu'il faut qu'on trouve en tout sujet tragique une question dont la solution termine la pièce. On voit suivre de cette définition l'observation d'Aristote sur l'étendue de l'action : elle est un mérite, toutes choses égales; elle prolonge l'état de perplexité, elle rend le doute

plus vrai, plus soutenu, elle tend davantage les ressorts de l'attention et de l'intérêt. Mais, dira-t-on, cette définition laisse indécise la durée de cette perplexité ? — Ici se présente à l'esprit la règle des douze ou des vingt-quatre heures prescrites par les modernes, indiquée par Aristote.

Soit qu'on l'admette dans toute sa rigueur, ou qu'on se permette de l'adoucir, on sent que la durée du doute ou de la perplexité doit être fixée sur la durée qu'on prescrit à l'action. On fera sans doute une seconde objection contre la définition de l'action tragique, telle que je viens de la proposer. Une question, dira-t-on, peut, sous une forme unique en apparence, comprendre une multitude de questions ; et par conséquent la définition que j'ai donnée ne prévient point la duplicité du sujet. Ne pourrait-on pas demander, par exemple : « Comment Hécube sortira-t-elle de ses infortunes ? » ou bien : « Hécube entreprend de remplir les devoirs de la tendresse maternelle ; comment s'en acquittera-t-elle ? » J'avoue qu'en effet je ne vois point d'autre moyen de distinguer une telle question, évidemment composée, de celle qui est une et propre à la tragédie, que d'employer la règle d'Aristote. Répondez à la question d'après la fable tragique, et voyez si votre réponse est formée de parties qu'on puisse enlever ou transporter. La préparation que j'ai indiquée n'avait pour but, que de

faire reconnaître d'un coup-d'œil les parties sur lesquelles il faut faire une telle épreuve; mais elle a de plus l'avantage de développer la nature de l'action définie; et c'est par-là qu'elle met en état de poser avec plus de promptitude la vraie question sur laquelle roule la tragédie, et d'en séparer les accessoires. On pourrait développer, d'après le même principe, les autres règles de la poétique tragique, mais c'est ce dont il n'est pas question ici; nous ne parlons que de l'unité.

Toutes les fois qu'on pourra résoudre à une seule question le sujet d'une tragédie, ou que les parties de la réponse ne pourront point être déplacées, nous dirons que l'action est une. Si le contraire a lieu, nous dirons qu'elle est ou double ou épisodique. L'action est parfaitement une dans *Philoctète*. « Ulysse entreprend de ramener Philoctète au » siége de Troie; réussira-t-il? » Dans toute la pièce il n'y a pas un mot qui ne serve à résoudre cette question, et à l'instant qu'elle est résolue, l'action finit. L'action est une dans *l'Iphigénie en Aulide* d'Euripide. Mais ne multiplions pas les exemples. Si la tragédie suppose deux questions à peu près d'égal intérêt, de même étendue, et du moins tellement séparées, que chacune puisse se résoudre à part et indépendamment de l'autre, nous déclarerons l'action double; et les deux actions peuvent être ou successives ou simultanées. L'une

des deux questions est liée à l'autre, de manière cependant qu'elle puisse se résoudre sans celle-ci; si elle lui est tout-à-fait subordonnée pour l'importance et pour l'étendue, cette action plus faible ou moins développée, prend le nom d'épisode, et nous nommons épisodiques les actions de cette espèce. Ces mots, tirés de la langue grecque, sont employés par Aristote à peu près de la même manière que par nous; il y a cependant une nuance entre le sens antique et l'acception moderne. *Épisode*, chez les Grecs, signifiait à peu près ce que nous exprimons par le mot d'*acte*[1] : de là vient que, suivant Aristote, les pièces épisodiques sont celles où les actes ou épisodes se succèdent sans liaison nécessaire ou du moins naturelle; ce sont des tragédies dont l'action est double ou plus que double; on pourrait l'appeler multiple, et comparer de telles pièces à ce qu'on nommait des *fragmens*, à l'un de nos plus brillans spectacles. Du moins il paraît que c'était quelquefois par complaisance pour les comédiens, que les auteurs adoptaient cette forme; plus souvent sans doute ils la trouvaient sans la chercher.

Est-ce un mérite que l'unité? A-t-elle un prix fondé sur la nature ou sur la convention? C'est une seconde question qui ne peut rester indécise, lors-

[1] J'ai dit à peu près, car j'ai déjà remarqué que le mot d'*acte* est plus général.

qu'on veut apprécier un ouvrage dramatique. Cette question touche aux principes des beaux arts; et c'est dire assez qu'elle ne peut être traitée ici avec une juste étendue; mais il ne sera pas inutile d'indiquer les principes qui dirigeraient la réponse qu'on y pourrait faire. Dans le cours des évènemens de la vie, ceux qui fixent l'attention, ceux qui intéressent, ceux qui touchent, sont précisément ceux qui occupent d'une seule question importante. L'esprit humain se livre avec empressement à la contemplation d'un grand évènement qui l'absorbe et le détourne de toute autre pensée. Les peuples barbares même aiment les jeux et les combats où il s'agit de décider de l'évènement de la victoire; la populace barbare, au sein de la civilisation, voit d'un œil curieux les dogues et les taureaux se disputer un sanglant triomphe; les hommes oisifs et tranquilles suivent avec inquiétude les mouvemens de deux armées prêtes à décider du sort des états qu'elle protègent. Si quelqu'autre objet nous distrait ou nous préoccupe, nous nous livrons avec moins d'enthousiasme à l'intérêt que de telles questions nous inspirent. Il en est de même au spectacle. Premièrement une question trop vîte décidée n'a pas le temps de nous émouvoir : ce n'est pas en frappant de grands coups, mais par de petits coups souvent répétés qu'on ébranle les organes et qu'on exalte l'imagination. Ensuite le cœur ne se

prête pas facilement à des ébranlemens violens pour des objets divers au même instant, ou après de courts intervalles ; il aime à exercer quelque temps son activité sur les mêmes objets ; et ne les pas perdre si tôt de vue ; après s'en être occupé, il ne les quitte qu'à regret : on ne lit point deux romans à la fois, on ne veut pas même qu'ils se succèdent sans intervalle ; une petite pièce paraît insipide, ou déplaît, elle trouble nos jouissances après une tragédie dont on a été vivement affecté. Enfin la mesure de notre attention est bornée : répandue sur un certain nombre d'objets, ce qu'elle gagne en surface, elle le perd en profondeur ; distraite, affaiblie, chancelante, elle ne porte plus au cœur ces vives émotions qui seules peuvent le charmer et satisfaire sa sensibilité.

Voilà sans doute pourquoi l'unité d'action est un des premiers mérites d'une pièce tragique, et la double action, ou la violation directe de cette unité, un des défauts les plus répréhensibles : l'action épisodique est plus ou moins vicieuse, selon qu'elle se rapproche davantage de l'un ou l'autre de ces deux extrêmes. Un épisode peut être d'une grande beauté, il peut remplir heureusement le vide de l'action principale ; mais il est prouvé par l'expérience que les pièces dont l'action est une, aux termes que je viens de dire, sont celles qui produisent le plus grand effet. Leur forme est d'un style plus

simple, plus auguste, plus sévère, et l'on tient compte à l'auteur, même des beautés qu'il a sacrifiées.

Si j'ai parlé de l'unité d'action avec quelqu'étendue, et d'une manière un peu plus générale que ne semblerait l'exiger l'examen de cette pièce, je dirai qu'ayant à condamner quelquefois l'auteur que je traduis, je n'ai pas cru devoir le faire légèrement, et d'ailleurs je n'aurai point fait perdre au lecteur le temps qu'il aura mis à parcourir ces réflexions, si elles ont pu l'engager à en faire de plus profondes sur un sujet qui demande d'être médité. Revenons à *Hécube*.

L'auteur, en donnant ce titre à sa pièce, semble vouloir prévenir le reproche d'avoir violé l'unité d'action : mais, quoique tout y soit relatif à Hécube, il n'en est pas moins certain qu'elle offre deux entreprises ou deux actions tragiques. La première est établie par cette question : « Hécube » entreprend de prévenir le sacrifice de Polyxène. » Y réussira-t-elle ? » La seconde : « Hécube en» treprend de se venger de Polymestor : en vien» dra-t-elle à bout ? » Et, en employant la règle d'Aristote, ce qu'on fait avec sûreté après avoir ainsi simplifié le sujet; ne pourrait-on pas enlever l'une de ces actions sans nuire à l'autre ? les transposer sans que le sujet devînt inintelligible ? A cet égard, abandonnons notre auteur à la critique.

Ce défaut en a nécessairement entraîné un autre ; c'est que chacune de ces actions manque de développement. On voudrait que le sort de Polyxène se décidât moins promptement ; que la protection d'Agamemnon donnât lieu à quelqu'incident, introduisît quelque mouvement dans la pièce, donnât des craintes et des espérances, fît entrevoir des révolutions, la rendît plus implexe [1] et plus pathétique. D'un autre côté, il semble que, si la vengeance d'Hécube trouvait un peu plus d'obstacle, si la résistance d'Agamemnon avait besoin, pour être vaincue, de l'intercession de Cassandre, si Polymestor entrait dans quelque défiance, si on le plaçait dans des situations qui découvrissent un cœur en proie aux remords, il semble, dis-je, qu'en introduisant ainsi plus de suspension dans le dénoûment de l'action, on eût ému plus puissamment ; mais aussi c'eût été, comme on voit, la matière de deux tragédies.

Telle qu'elle est, cette pièce a néanmoins un grand mérite, celui de présenter avec beaucoup de force et de vérité les transports de l'amour maternel, et les fureurs de la vengeance. Si les sentences y sont trop prodiguées, comme on l'a remarqué dès long-temps [1], il faut observer que l'âge d'Hécube les rend un peu plus pardonnables.

[1] Suivant l'ancienne acception de ce mot.

[1] Theon. *Progymnasm.* C. I, p. 4.

Les caractères de Polyxène, d'Ulysse et d'Agamemnon sont tracés avec beaucoup de force et de vérité. La noblesse du discours de Polyxène, sa fierté, sa pudeur, tout retrace l'image de sa naissance, de son sexe et de son âge. Ovide en a exprimé quelques traits, et Virgile semble avoir eu les yeux sur le prologue, ou sur le discours de Polymestor, lorsqu'il a embelli son poème de l'épisode de Polydore. Les chœurs qui servent d'intermèdes s'éloignent un peu du sujet, mais ils sont brillans de poésie, et peuvent être comparés aux chefs-d'œuvre du genre lyrique.

Le prologue est un de ceux qu'on pourrait détacher de la pièce sans lui nuire : il remplit par conséquent l'objet primitif de cette espèce d'introduction[1]. Les deux scènes qui suivent, même sans changement, et mieux encore avec quelques changemens légers, seraient une exposition suffisante. Celle d'Hécube et de Polyxène dispose le cœur à la sensibilité, et donne lieu de prévoir les orages que doit faire naître la séparation cruelle d'une mère et d'une fille si tendrement unies. Cette séparation se fait sans violer les bienséances ; Hécube, en opposant la résistance nécessaire pour l'expression de ses transports maternels, n'oublie point la dignité de son rang et de son âge : c'est

[1] Voyez l'*Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide*, p. 138.

une adresse remarquable de l'avoir engagée à cette retenue par sa tendresse pour Polyxène, qui seule pouvait en cette occasion avoir un tel empire sur sa douleur. Le moyen qu'elle emploie pour toucher Ulysse est blâmé, comme invraisemblable, par un critique grec : dans Homère [1], Hélène reconnaît Ulysse, mais elle lui garde un secret inviolable ; comment supposer en effet que la reine d'Ilion fût devenue complice de son ennemi ? Cependant, comme un ancien service rendu à cet ennemi donne lieu à de grands mouvemens d'éloquence, on se prête à cette supposition sans la juger à la rigueur. Il en est de même du récit de Talthybius, qui est long dans la situation où se trouve Hécube, mais l'art exige quelques sacrifices, et ne veut point toujours pour juge une raison sévère. Ce récit donne lieu aux plaintes les plus touchantes. Celles que fait naître le sort de Polydore sont d'une autre nature. C'est un coup plus frappant, plus inattendu : les cris d'Hécube sont plus coupés, plus violens. L'*à-parte* qui suit l'entrée d'Agamemnon est très-naturel et d'un grand effet : les Grecs faisaient rarement usage de ce moyen, auquel ils substituaient d'ordinaire des phrases à double sens, comme on en voit un exemple au moment où Hécube introduit Polymestor dans la

[1] *Odyssée*, l. IV.

tente. La compassion d'Agamemnon, ses ménagemens politiques, le jugement plein de gravité et de justice qu'il prononce, sont des traits qui caractérisent heureusement le roi des Grecs, et qui étaient nécessaires à la marche et au développement de l'action, puisqu'il était invraisemblable qu'Hécube agît sans que ce chef en eût connaissance, et impossible qu'il prît parti sans faire échouer ses projets, ou leur en substituer d'autres plus faibles et moins tragiques. La hardiesse des cris mis dans la bouche de Polymestor est presqu'insupportable dans notre langue et dans nos mœurs : on devient froid, quelqu'expression qu'on choisisse pour les exprimer. Il faut presqu'une phrase pour chaque mot dans les épithètes guerrières que ce roi donne à son peuple :

Αἶ, αἶ, ἰὼ Θρῄκης
Λογχοφόρον, ἔνοπλον,
Εὔιππον, Ἀρεϊκάτοχον γένος.

On pourrait reprocher à ce personnage d'être trop vicieux pour intéresser la pitié; mais, comme je l'ai insinué tout à l'heure, je pense que si l'action avait eu plus d'étendue, le développement du caractère l'aurait rendu moins odieux. Il est remarquable, que dans le petit nombre de tragédies grecques que nous possédons, on trouve plusieurs personnages d'hommes aveugles, et au moins trois

dans Euripide, auxquels on arrache les yeux dans le temps de l'action tragique : tandis que, sur notre théâtre, rien n'est plus rare ou même plus inouï qu'un tel spectacle.

Je ne dis rien ici de cet esprit de vengeance, de ces sacrifices humains, de ces usages relatifs à l'hospitalité, dont il est sans cesse question dans cette pièce, et qui rappellent les vices et les vertus des temps héroïques; je n'en pourrais parler qu'avec quelqu'étendue, pour le faire d'une manière utile, et ces détails pourraient paraître déplacés : mais on doit observer que la punition de Polymestor offre un spectacle très-moral. Quant au sacrifice de Polyxène, s'il avait aux yeux des Athéniens quelque moralité, c'est sans doute celle que présente Ulysse, je veux dire qu'on ne doit rien refuser aux héros qui sont morts pour leur patrie. Toute la pièce offre le spectacle des revers de fortune auxquels les rois sont exposés comme le reste des hommes, et le poëte ne perd pas l'occasion de rappeler les réflexions que ce spectacle fait naître.

M. de Châteaubrun a traité le sujet de Polyxène dans le dernier acte de sa tragédie des *Troyennes;* mais il n'a point imité l'Auteur grec. Je rendrai compte de son plan, à la suite des *Troyennes* d'Euripide.

FIN DE L'EXAMEN D'HÉCUBE.

NOTE

SUR LE PERSONNAGE DÉSIGNÉ DANS LE THÉATRE GREC PAR LE NOM DE NOURRICE [1].

DANS le nombre les tragédies grecques qui sont parvenues entières jusqu'à nous, je n'en trouve que cinq où les *Nourrices* jouent un rôle.

Dans les anciennes éditions de l'*Agamemnon* d'Eschyle, la *Nourrice* est mise au nombre des personnages; mais c'est une erreur qui doit son origine à la confusion qui régnait dans les anciens manuscrits et dans les premières éditions où cette pièce se trouvait réunie avec les *Choëphores*, sans aucune distinction et sous un même titre, comme l'a observé Stanley. Dans cette dernière pièce, je veux dire les *Choëphores*, la *Nourrice* d'Oreste exprime avec beaucoup de tendresse son affection pour ce prince, dont elle soigna les jeunes ans.

Outre le gouverneur d'Oreste, que Sophocle introduit dans la tragédie d'*Électre*, sous le nom de *Pædagogos Tropheus*, ou *gouverneur nourricier*; ses *Trachiniennes* nous offrent la *nourrice* de Déjanire.

[1] Comme Euripide a souvent employé ce personnage, j'ai cru convenable de joindre cette note à la suite de la première tragédie de ce poëte.

La *nourrice* de Phèdre, dans l'*Hippolyte* d'Euripide, et celle de Médée dans la pièce qui porte ce nom, jouent un rôle important. L'*Andromaque* offre un personnage semblable, non dans les éditions ordinaires, mais dans les manuscrits, et dans l'édition de M. Brunck [1].

Dans toutes ces tragédies, il faut donner à ce mot *nourrice*, τροφὸς, le sens qu'il avait dans l'antiquité; il signifiait la *gouvernante, la confidente de la reine*, une espèce de femme d'honneur, prise dans l'ordre des esclaves; c'était elle qui avait fait l'éducation de la princesse dès son plus bas âge, et elle lui restait attachée, à peu près comme les nourrices des Grecques modernes, qu'elles appellent *Paramana*, seconde mère, et qui ne quittent point la maison de leur *fille de lait*. Les Latins employaient dans le même sens le mot *nutrix*; les *nourrices* de Bacchus, qui furent rajeunies par les enchantemens de Médée, n'étaient pas, sans doute, celles qui l'avaient allaité [2]. Pour exprimer l'idée que nous attachons au mot *nourrice*, les Grecs employaient le mot de τιτθὴ, et les Romains celui de *mater lactans*. Ainsi ces *nourrices* qui jouent un si grand rôle dans l'antiquité, ne prouvent pas que les mères se dispensassent du soin que leur a

[1] Ces trois tragédies se trouveront réunies dans le septième volume de cette édition.

A la tête du fragment de la *Danaé* d'Euripide, on trouve une liste de personnages, au nombre desquels est une *nourrice*.

[2] Juvenes nutricibus annos, etc., OVIDE, *Métamorph.* VII.

confié la nature; on voit au contraire dans les tragédies grecques, aussi bien que dans les autres ouvrages des anciens, des expressions qui supposent que l'idée de mère et de nourrice n'était jamais séparée. Les mères pleurent leurs enfans, qu'elles ont portés dans leurs flancs et nourris de leur sein [1]. Polyxène s'écrie, en s'adressant à sa mère :

Ὦ στέρνα, μαστοί θ' οἵ μ' ἐθρέψαθ' ἡδέως!
O sein chéri qui nourris mon heureuse enfance!

Les Romains, après les temps de la république, s'éloignèrent de cette coutume primitive, qui tient à la pureté et à la simplicité des mœurs. Le luxe et la dépravation qui régnèrent sous les empereurs, introduisirent l'usage des nourrices, contre lequel Favorin s'élève avec tant d'éloquence.

M. Guys (*Lettres sur la Grèce*, tom. I, lett. V), pense autrement; il s'autorise de la coutume reçue chez les Grecques modernes, qui refusent d'allaiter leurs enfans pour conserver leur beauté, leur sein, leur santé même; et il paraît persuadé que les *Nourrices* introduites dans les tragédies grecques, sous le nom de τροφοὶ, étaient de véritables nourrices, et qu'elles avaient allaité les princesses dont elles étaient devenues les confidentes.

A l'opinion de ce voyageur savant et bon observateur, on peut opposer le témoignage de Jullius Pollux, de Suidas et d'Ammonius. » La nourrice, τροφὸς, d'une

[1] *Phœn.*, v. 1443; *Troad.*, v. 759, et al. pass.

» jeune épouse, dit le premier, s'appelle τιθήνη, et celle » qui allaite, s'appelle τιτθή. » Mais, dans la suite, on confondit quelquefois ces mots-là ; c'est ce qu'indique une remarque de Suidas. Ammonius s'exprime ainsi dans ses *synonymes* : Τιτθὴ, est *celle qui allaite* ; τροφὸς et τιθήνος, *celle qui prend sur elle les autres soins, et qui les continue après le temps de l'allaitement*[1]. Il résulte de là que les *nourrices* introduites sur la scène grecque, n'avaient point usurpé le privilége de la maternité, mais qu'elles avaient suivi les princesses dès leur bas âge, qu'elles avaient soigné leur enfance, et dirigé leur jeunesse ; ce qui suffisait bien pour qu'elles leur fussent tendrement attachées.

La belle dissertation de Favorin, rapportée par Aulu-Gelle, et que j'ai citée, est relative aux mœurs de ses contemporains, et non à celles de l'ancienne Grèce. On sait que ce philosophe vivait au temps d'Adrien, et qu'il s'étonnait de trois choses, qu'étant Gaulois, il grécisât, qu'étant eunuque, il fût soupçonné d'adultère, et qu'étant odieux à l'empereur, il fût encore en vie.

[1] Le mot de τιτθὴ est même une onomatopée ; c'est celle qui donne *à téter*.

ORESTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Le sujet est indiqué dans le prologue qu'on va développer. Le lieu de la scène est à Argos, dans le vestibule du palais d'Agamemnon[1]. Les personnages qui jouent, sont Electre, un envoyé, Oreste, Apollon, Hélène, un chœur de femmes grecques, un Phrygien, Tyndare, Pylade, Hermione, et Ménélas.

ACTE PREMIER.

Electre paraît aux pieds d'un canapé, sur lequel son frère Oreste est couché et endormi. Elle repasse l'enchaînement des maux qui accablèrent successivement la maison des Pélopides. Elle remonte jusqu'à leur origine, et fait le dénombrement de ces illustres malheureux, depuis Tantale qui en est le chef, jusqu'à Oreste. Tantale est aux enfers condamné à rouler éternellement une masse énorme[2],

[1] Dans un portique ouvert hors du palais.

[2] C'est le supplice de Sisyphe. Celui de Tantale consistait à être suspendu dans les airs, enchaîné à un rocher.

de la racine d'un mont jusqu'au sommet. Pélops, mis en morceaux, et servi aux dieux, eut l'épaule dévorée par Cérès. Atrée et Thyeste, ses enfans, firent reculer d'horreur le soleil, par l'effet de leurs divisions. Pour Agamemnon et Ménélas, fils d'Atrée, ils semblent avoir hérité des malheurs de leur père. L'hymen a perdu l'un et l'autre. Le premier devient époux et victime de Clytemnestre, qui l'égorge. Le second a le malheur de se voir uni à Hélène, cette furie commune de Troie et de la Grèce. Oreste, fils d'Agamemnon, tue sa mère pour venger son père, et pour obéir à Apollon. « Moi-même, continue Électre, je fus complice de » ce crime, ainsi que Pylade. Cet attentat est la » cause unique qui réduit Oreste au triste état où » on le voit. Attaché sur un lit de douleurs, il » meurt de honte et de remords. Il refuse toute » sorte de nourriture. Les furies le laissent à peine » respirer. Revenu à lui-même, il se baigne de » pleurs; et cela depuis six jours que le crime est » commis. » Ainsi l'action théâtrale se passe, le sixième[1] jour depuis la mort de Clytemnestre. Pour surcroît de maux, c'est en ce jour même que les Argiens doivent juger Oreste et Électre, pour les condamner à être lapidés ou massacrés, comme parricides. L'unique espérance d'Électre consiste en Ménélas, récemment revenu de l'expédition de

[1] Le sixième.

Troie [1], et qu'on attend ce même jour à Argos. Mé-
» nélas a, dit-elle, envoyé devant lui Hélène, mais
» secrètement, et de nuit, pour n'être pas vue des
» Grecs, qui sans doute l'auraient punie des maux
» qu'elle a causés à la Grèce. » Hélène est donc dans Argos, avec Hermione sa fille, et elles pleurent Clytemnestre. Voilà ce qui précède l'action. Euridipe, en ce prologue, n'a pas tout-à-fait prévenu les évènemens, comme dans sa tragédie d'*Hécube*. Il a mis seulement les spectateurs au point où ils doivent être; par-là, cette première scène est excusable, et peut même passer pour belle.

Hélène fait la seconde. Comme elle ne fait qu'arriver de Troie [2], elle est censée ignorer le détail des malheurs d'Agamemnon et de sa famille. C'est pourquoi elle commence par demander à Électre, comment elle et son frère ont osé porter leurs mains parricides sur une mère. Elle adoucit pourtant ce crime en le rejetant sur Apollon qui l'avait ordonné; et voilà pourquoi elle se croit autorisée à parler à sa nièce, malgré une sorte d'excommunication

[1] Ménélas ne pouvait, à l'époque où se passe l'action de cette tragédie, revenir directement de Troie. Euripide a suivi la tradition d'Homère (*Odyss.* liv. IV, v. 81 et suiv.), suivant laquelle Ménélas erra plusieurs années dans les provinces de la Haute Asie, en Syrie, en Égypte, et jusqu'en Ethiopie, avant de rentrer dans ses états. R.-R.

[2] Voyez la note précédente. R.-R.

qu'elle et son frère avaient encourue, comme on l'a expliqué au sujet des *Euménides* d'Eschyle. Hélène pleure dans Clytemnestre une sœur qui lui était chère. « Que voulez-vous, dit Electre, » que je vous réponde? Vous voyez assez l'état dé» plorable de la maison d'Agamemnon. Moi, qui » passe les nuits et les jours auprès de ce cher » mort, (car Oreste est-il censé vivre, vu l'acca» blement où le jettent ses maux?) je ne puis les » lui reprocher. Heureuse Hélène, heureux Mé» nélas, vous venez chez des infortunés! » Hélène les plaint, mais d'un air artificieux. Puis elle demande à Electre une grâce qui n'est qu'un piége. C'est de porter les libations et les cheveux qu'elle lui présente, (ce sont les siens) sur le tombeau de Clytemnestre. Électre la prie de l'en dispenser, et s'excuse sur ce qu'elle est occupée auprès d'Oreste, qu'elle ne peut abandonner un moment. Elle exhorte sa tante à porter elle-même ses dons, et, piquée de la commission qu'on veut lui donner pour Clytemnestre qui la haïssait, elle pique elle-même ouvertement Hélène, sur ce qu'elle n'ose se montrer aux Argiens. C'est un tour de femmes qu'elles se jouent l'une à l'autre. Car Hélène n'ignore pas la part qu'Électre avait eue au meurtre de Clytemnestre. C'était donc l'offenser que de lui proposer d'aller offrir des libations au tombeau d'une mère ennemie. Ce court dialogue,

quoique naturel, paraît un peu sortir du caractère de la tragédie[1].

Hélène se résout à charger Hermione, sa fille, des libations qu'elle a préparées pour sa sœur. Elle l'appelle, et l'en charge en effet; tandis qu'Électre dit à part, que la beauté est un don pernicieux pour celles qui en usent mal. « Voyez cette Prin-
» cesse. Ses cheveux coupés ne la défigurent point.
» L'âge n'a point flétri ses grâces, ni changé son
» cœur. Malheureuse Hélène, c'est toi qui m'as
» perdue, aussi bien qu'Oreste et toute la Grèce!»
(ou bien d'une autre manière, car le sens est équivoque:) « Voyez le caractère d'Hélène! avec
» quelle affectation elle a coupé l'extrémité de sa
» chevelure, en prenant garde de nuire à sa beauté!
» L'âge l'a-t-il rendue moins vaine? » etc.

Sur cela on voit arriver le chœur. C'est une troupe de jeunes Argiennes qui viennent consoler Électre. Elle craint que leur arrivée tumultueuse ne réveille Oreste. Elle leur dit donc avec empressement, mais avec douceur, de se bien garder de faire du bruit en marchant, ou en parlant. Ces filles se disent la même chose les unes aux autres, ainsi qu'il arrive dans un appartement de malade. Car cela est tellement répété et joué en diverses façons, que le jeu de théâtre en devient tout-à-fait naïf. Le chœur s'informe à voix basse de la santé

[1] Oui, dans la version du P. Brumoy. R.-R.

d'Oreste. Il plaint le frère et la sœur. Celle-ci entre dans la conversation, et impose de temps en temps silence, tant son inquiétude est délicate. Oreste s'agite une fois sur son lit. La princesse accuse le Chœur de l'avoir réveillé. Il se rendort: on continue de s'entretenir et de pousser des soupirs. En un mot, c'est la nature elle-même, telle qu'Euripide aimait à la représenter sur le théâtre, et telle que la voulaient les Athéniens.

Le Chœur commence à craindre qu'Oreste ne soit expiré, tant son sommeil est long et paisible. Électre approche, et il se réveille. « Précieux » sommeil, s'écrie-t-il, ô toi qui suspends mes dou- » leurs, que ta douceur est venue à propos saisir » mes sens! doux oubli des maux, que tu es dési- » rable aux malheureux! Où suis-je? et comment » ai-je été transporté en ce lieu! ma frénésie m'en » a fait perdre le souvenir. »

ÉLECTRE.

Cher Oreste, que votre repos m'a causé de joie! souffrez que je range ces vêtemens, et que j'élève votre tête.

Il accepte ce secours. Il prie même sa sœur de lui essuyer les lèvres encore toutes remplies d'écume, et d'écarter les cheveux qui lui ombragent les paupières. Il fait paraître toutes les inquiétudes des malades, et sa sœur se prête à tout cela, à peu près comme la confidente de Phèdre [1] à l'égard de

[1] *Hippolyte* d'Euripide, acte I, scène VI.

sa maîtresse. Cette autre scène que je me borne à indiquer ici, est de même caractère que celle-ci. Électre profite des momens lucides où elle voit son frère, pour lui apprendre le retour prochain de Ménélas qu'elle attend, fondée sur le retour d'Hélène. Sur quoi Oreste qui s'est levé, dit : » Ménélas serait plus heureux, s'il revenait sans » elle. S'il ramène son épouse, il revient chargé » d'un grand fardeau. » Ceci sort un peu de la dignité tragique, aussi bien que plusieurs autres sentences contre le sexe. Mais Euripide ne manque aucune occasion d'en entrelacer de pareilles.

Un moment après, Oreste se trouble et retombe dans ses égaremens d'esprit. « Ah ! mon frère, « s'écrie Électre, vos yeux s'enflamment ! quelle » soudaine fureur vous saisit après un intervalle » si court ? »

ORESTE [1].

O ma mère, n'armez plus contre moi ces filles de l'Enfer avec leurs redoutables serpens. Ah ! ce sont elles ! je les vois frémir autour de moi.

[1] « Au reste, (dit Longin, ch. 13 de son *Traité du sublime*, tra» duct. de Despréaux), vous devez savoir que les images dans la » rhétorique, ont un tout autre usage que parmi les poëtes. En ef» fet, le but qu'on s'y propose dans la poésie, c'est l'étonnement » et la surprise ; au lieu que dans la prose, c'est de bien peindre » les choses, et de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de

ÉLECTRE.

Arrêtez, malheureux; restez tranquille. Vous ne voyez rien de ce que vous croyez voir.

»commun, qu'on tend à émouvoir en l'une et en l'autre rencontre.» Longin, à ce propos, cite tout de suite ce morceau d'Oreste :

Mère cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'Enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent, je les vois. Mon supplice s'apprête.
Quels horribles serpens leur sifflent sur la tête!

Racine fait dire à Oreste dans son *Andromaque* :

Hé bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes?

Longin cite encore cet autre vers d'Oreste dans Euripide :

Où fuirai-je? Elle vient. Je la vois. Je suis mort.

Puis il continue ainsi : « Le poëte, en cet endroit, ne voyait » pas les furies; cependant il en fait une image si naïve, qu'il les » fait presque voir aux auditeurs; et véritablement je ne saurais pas » bien dire, si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres » passions; mais pour ce qui regarde l'amour et la fureur, c'est à » quoi il s'est étudié particulièrement; et il y a fort bien réussi. Et » même en d'autres rencontres, il ne manque pas quelquefois de » hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit, de lui-» même ne soit pas porté au grand, il corrige son naturel, et le » force d'être tragique et relevé, principalement dans les grands » sujets; de sorte qu'on peut lui appliquer ces vers du poëte :

A l'aspect du péril, au combat il s'anime,
Et le poil hérissé, les yeux étincelans,
De sa queue il se bat les côtés et les flancs.

» Comme on peut le remarquer en cet endroit où le soleil parle » ainsi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les rênes de ses » chevaux. » Cette tragédie est perdue. Mais ce morceau traduit par Boileau, doit avoir sa place dans le *Théâtre des Grecs* :

Prends garde qu'une ardeur, trop funeste à ta vie,

ORESTE.

O Apollon, ces monstres, ces gorgones, ces prêtresses infernales en veulent à ma vie.

ÉLECTRE, *se saisissant de son frère.*

Je ne vous quitte point, et j'empêcherai du moins l'effet de ces cruelles agitations.

Ne t'emporte au-dessus de l'aride Libye.
Là, jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

» Et dans ces vers suivans :

Aussitôt devant toi s'offriront sept étoiles.
Dresse par là ta course et suis le droit chemin.

Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main;
De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
Les coursiers du soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, et, plus prompt qu'un éclair,
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
Le père, cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste;
Lui montre encor sa route, et, du plus haut des cieux,
Le suit, autant qu'il peut, de la voix et des yeux.
Va par là, lui dit-il : reviens, détourne, arrête.

» Ne diriez-vous pas que l'âme du poëte monte sur le char de » Phaëton, qu'elle partage tous ses périls, et qu'elle vole dans » l'air avec les chevaux ? »

Ce n'est point sans réflexion que j'ai cité et traduit de nouveau une partie de ce même passage de Longin, dans l'*Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide*, et je ne crains pas que le lecteur attentif y trouve un double emploi.

ORESTE [1].

Ah! furie, laisse-moi en repos. Veux-tu m'entraîner au Tartare?

ÉLECTRE.

O dieux! quelle sera ma ressource contre le démon qui l'agite!

ORESTE.

Qu'on m'apporte mon arc et mes flèches, dons précieux d'Apollon; que j'écarte ces fières Euménides qui ne me laissent pas respirer.

ÉLECTRE.

Pensez-vous qu'une main mortelle puisse blesser des divinités?

ORESTE.

Oui, je vais les blesser, si elles ne se retirent.... Entendez-vous le bruit des traits qui fendent l'air..... Les voyez-vous? Allez, noires déesses: pourquoi balancez-vous? Fuyez, volez, et n'accusez qu'Apollon.... Ah! la force m'abandonne. Je ne respire plus. Où vais-je? Comment me suis-je écarté de ce lit? Sorti de l'orage, je revois enfin le calme....

Électre, vous pleurez! Vous vous voilez le visage! Que je souffre de vous voir associée à mes

[1] Toi qui dans les Enfers me veux précipiter,
Déesse, cesse enfin de me persécuter.

maux! Chère sœur, quel fardeau pour vous qu'Oreste furieux! Ah! prenez moins de part à mes peines, et me laissez consumer de douleur. Je suis l'auteur du crime; vous n'en fûtes que le témoin. Que dis-je? c'est Apollon que je dois accuser. Seul, il m'a déterminé à ce forfait par ses trompeuses paroles, et il m'abandonne en effet. Ah! si j'avais consulté l'ombre de mon père, il m'aurait détourné sans doute d'un attentat infructueux pour lui, et si funeste pour moi. Découvrez votre visage, Électre; essuyez vos larmes. Quels que soient nos malheurs, adoucissez les miens, comme je fais les vôtres. Ces services mutuels siéent bien à l'amitié. Mais non : retirez-vous; ne languissez plus sans nourriture. Goûtez du moins quelques momens de sommeil après tant de pénibles veilles. Votre vie m'est préciuse. Hé! que ferais-je sans vous? Si la maladie devient le fruit de votre tendresse, je suis perdu. Vous êtes mon seul appui, tandis que tout m'abandonne et me fuit.

ÉLECTRE.

Non, mon frère : n'en parlez plus. Je veux vivre et mourir avec vous. Que deviens-je à mon tour, si je vous perds? Seule, sans parens, sans amis, et privée de vous, pourrais-je vivre encore? Je consentirai toutefois à vous obéir; et je me retire pour un moment, si vous l'ordonnez. Mais de

grâce, demeurez sur ce lit. Reprenez vos sens. Écartez des idées funèbres, et soulagez les maux de l'esprit, comme l'on fait ceux du corps. Les premiers sont les vraies maladies des humains.

Elle se retire.

La nature elle-même ne pourrait, je pense, s'exprimer avec plus de tendresse. Le chœur termine l'acte par des strophes conformes à ce qui se passe sous ses yeux. Il prie les furies d'épargner un malheureux prince, et il le plaint avec cette élévation pindarique qui fait le caractère inexprimable des chœurs grecs. Enfin, il voit arriver Ménélas avec sa suite, et il le félicite sur son retour.

ACTE II.

Ménélas trouve ce retour infortuné, et à juste titre. Il entre dans un palais où son frère Agamemnon a été massacré par sa femme. Nouvelle affreuse qu'il a apprise en chemin, de Glaucus, l'oracle des gens de mer. Il a su aussi d'un pêcheur, le sort de Clytemnestre. Il demande aussi à voir Oreste; il l'a laissé si jeune qu'il ne pourrait, dit-il, le reconnaître.

Oreste se lève, et, prosterné aux pieds de Ménélas, il se déclare cet Oreste, ce coupable qui

ose implorer la protection d'un oncle, et l'espérer. Ménélas étonné croit voir une ombre, tant ce jeune prince est défiguré par sa douleur et ses calamités. Il les raconte en dialogue entrecoupé. Il peint sur-tout l'abandon général où il se trouve, sans appui, sans ressource du côté même d'Apollon, qui l'a forcé de devenir parricide, son excommunication, (s'il est permis d'user de ce terme), la haine des Argiens déterminés à le faire périr comme un criminel, l'assemblée qui doit se tenir le jour même pour le condamner, la politique et la vengeance des ennemis de son père qui le poursuivent, enfin la précaution des citoyens qui environnent le palais pour l'empêcher d'échapper au supplice. « Vous êtes, ajoute-t-il, mon seul » asile. Comblé de prospérités, faites-en quelque » part à d'infortunés amis. Portez une partie de » leurs peines, et devenez père pour ceux qui » vous tiennent lieu d'enfans. C'est ici, c'est dans » l'adversité, que la vraie amitié doit éclater. »

Le chœur avertit que Tyndare arrive en habits de deuil. Tyndare est le père de Clytemnestre. Oreste tremble à son approche par un repentir né de la reconnaissance. « Je lui dois tout, s'écrie-t-il. » Quel soin n'a-t-il pas pris de mon enfance! quelle » tendresse pour moi de sa part et de celle de Léda! Malheureux, quel en a été le retour! Où » me cacher? Comment oserai-je soutenir ses re-

» gards ! » Tyndare approche. Il revient du tombeau de sa fille. Après les premières civilités entre Ménélas et lui, il aperçoit Oreste. « Ce parricide, dit-il, ce serpent lance sur moi des » regards empestés. Quoi, Ménélas, vous osez » parler à un coupable séparé du reste des hommes! » Il fait ensuite une harangue dans les formes pour accuser Oreste ; elle sent un peu son vieillard. L'imitation chez les Grecs était toujours parfaite ; notre goût a changé à cet égard.

Tyndare ne prétend point excuser le crime de sa fille Clytemnestre ; au contraire, il le déteste. Mais était-ce à Oreste à le venger ? « Il devait re- » courir aux loix, c'est-à-dire, exiler sa mère, » et la déférer aux juges. Mais il a vengé un atten- » tat par un attentat plus atroce. Supposons, » ajoute-t-il, qu'une femme tue son mari, et » qu'un fils tue sa mère ; le petit-fils tuera donc » son père par le même droit de vengeance? Quand » finiront de pareils forfaits ? C'est pour cela que » nos ancêtres condamnaient à l'exil celui qui com- » mettait un meurtre involontaire. Autrement, la » souillure du sang se serait toujours perpétuée » dans les vengeurs du sang répandu. » Tyndare, après ce raisonnement, passe au pathétique, en adressant la parole à Oreste : « Eh ! de quel œil » as-tu vu une mère suppliante, découvrir ce sein » qui t'avait allaité ? J'en pleure et j'en frémis,

» vrant leur sein ? A l'abri de cet asile, elles » compteraient pour rien de se baigner dans le » sang de leurs époux. Mon prétendu crime leur » ôte pour toujours cette ressource. A qui d'ail- » leurs ai-je donné la mort ? A une épouse infi- » dèle, qui, oubliant tous ses devoirs, au lieu de » se percer elle-même, a fait son mari victime de » son adultère....Si ma mère a pour elle des furies » qui la vengent, de quelles furies n'aurais-je pas » été assailli de la part d'un père dont j'aurais trahi » les intérêts ? » Enfin, Oreste allégue l'ordre précis d'Apollon. « C'est lui, dit-il, que vous devez » citer et condamner au supplice. Il est seul cou- » pable. Un dieu ne suffit-il pas pour me mettre » à couvert ? Et qui désormais évitera la mort, si » un pareil garant ne m'en délivre pas ? » Le chœur, qui glisse toujours son mot à l'ordinaire, pour exprimer l'impression des discours sur l'assemblée, convient que ce sont les femmes qui rendent les hommes malheureux. Mais Tyndare, loin de se rendre aux raisons d'Oreste, en est encore plus aigri, et part avec sa suite, déterminé à animer la ville et les juges contre Oreste et sa sœur.

Ménélas veut l'arrêter, et paraît ébranlé, ou plutôt il feint de l'être ; car, dans le fond, il veut perdre Oreste, pour envahir ses états et sa couronne. Mais il s'y prend d'une manière couverte et artificieuse. Oreste, qui tremble de voir cet uni-

que appui lui manquer, reprend la parole : «Faites » pour moi, lui dit-il, ce que mon père a fait pour » vous. Il s'est livré pour votre querelle à la guerre » de Troie; il s'est exposé durant dix années. Ce » ne sont pas dix années que je vous demande, c'est » un seul jour, et quelques efforts en faveur » du fils de votre bienfaiteur et de votre frère. » C'est le sens de son discours qu'il finit, en se jetant aux pieds de Ménélas : « Croyez, dit-il, que les » mânes de mon père, qui fut votre frère, ont entendu mes cris du fond des enfers, et que son » ombre vole autour de vous pour se joindre à mes » humbles supplications. »

Le chœur s'unit à lui, et Ménélas répond enfin, mais en prince rusé et politique. « Je respecte vos » douleurs, et je veux vous servir. Tel est le de- » voir du sang. Je le veux, fallut-il combattre et » mourir. Mais le puis-je ? C'est ce que je demande » aux dieux. Je sors d'une pénible guerre : mon ar- » mée est épuisée ; à peine me reste-t-il quelques » amis sur qui je puisse compter. Eh ! comment » hasarder la violence contre une ville telle qu'Ar- » gos ? J'espère au moins réussir à vous sauver par » des voies plus douces. Il ne serait pas de la pru- » dence d'entreprendre une conquête impossible. » La colère d'un peuple séditieux est plus difficile » à éteindre qu'un violent embrasement. Si on lui » cède prudemment, on peut le rallentir ; alors

» on saisit le moment pour regagner la multitude.
» Car une multitude aveugle passe aisément de la
» fureur à la pitié ; et le prince politique sait met-
» tre en œuvre l'une et l'autre. Je vais donc re-
» trouver Tyndare et le peuple, pour tâcher de
» les adoucir. C'est un vaisseau qu'il faut gouver-
» ner sagement.... Je n'ai point encore employé
» les prières auprès des Argiens ; mais la prudence
» veut que je cède au temps. »

Oreste, à travers ses excuses tirées, pénètre l'intention de cet oncle inhumain qui l'abandonne dans un besoin si pressant. Il lui jette un regard d'indignation, le laisse partir, et ne lui répond que par la plus amère dérision de sa faiblesse, qui ne lui permet de combattre que pour des femmes, et de son infidélité qui étouffe dans son cœur tous les sentimens de noblesse et d'humanité. Désespéré d'un si terrible contre-temps, Oreste est bientôt consolé par l'arrivée d'un homme bien différent de Ménélas. C'est Pylade, qui survient inopinément.

Cette scène est un dialogue coupé où chacun des interlocuteurs dit son vers ou son demi-vers. Pylade, étonné de ce qu'il vient d'apprendre et de voir, de l'émotion du peuple et de l'arrêt de mort qu'on va prononcer contre son ami, a précipité ses pas pour le sauver. Il apprend encore de lui-même le retour et la trahison de Ménélas ; il con-

seille la fuite à Oreste. Mais le moyen de fuir? Le palais est environné de gardes et d'espions: Pylade, de son côté, se trouve dans la même situation qu'Oreste. Il vient d'être banni par son père Strophius, pour avoir été complice du meurtre de Clytemnestre. Oreste gémit d'avoir rendu un ami malheureux; et ce sentiment lui fait oublier ses propres malheurs. « Les miens ne m'étonnent point, dit Pylade; Ménélas n'est point » un modèle pour moi. »

L'inquiétude de l'amitié éclate dans Oreste; il semble ne plus craindre pour lui, mais pour son ami. Celui-ci le rassure, et lui conseille, après avoir tout balancé, de prendre en main sa cause, et d'oser la défendre lui-même dans l'assemblée du peuple. Pylade prend sur lui de l'accompagner, de le soutenir, et de le garantir de tout danger. « Eh! quand ferais-je éclater mon amitié, dit-il, » si ce n'est dans une si délicate conjoncture? » Oreste voudrait en avertir Électre. Son ami l'en détourne, de peur de la voir baignée de larmes, et livrée à ses inquiétudes, rompre un dessein qui lui paraît l'unique à prendre dans cette situation. Ils partent donc ensemble, et vont d'abord au tombeau d'Agamemnon, en évitant celui de Clytemnestre. J'oubliais de dire qu'Oreste n'a accepté qu'avec peine les offres généreuses de Pylade; mais

qu'il a été contraint de céder et de se rendre dans ce combat si tendre d'amitié mutuelle.

Le chœur, pour remplir l'intervalle après cet acte, repasse les malheurs de la maison des Atrides, et l'horreur du crime d'Oreste devenu le bourreau de sa mère. Cela se fait exprès pour entretenir la crainte où sont les spectateurs de voir Oreste condamné.

ACTE III.

ÉLECTRE, que l'inquiétude et la tendresse fraternelle ont empêché de prendre un long sommeil, revient chercher Oreste. On lui apprend qu'il est allé avec Pylade paraître devant l'assemblée. Quel nouveau sujet de frayeur pour elle ! Un homme vient tout à coup, et sans lui donner le temps de réfléchir sur l'absence d'Oreste et sur l'incertitude du succès, il lui dit brusquement, en pleurant, que l'arrêt vient d'être prononcé contre elle et son frère ; que tous deux sont condamnés à la mort, et qu'ils n'ont plus de ressource, ni d'espoir de salut.

Cet homme qui avait été attaché à Agamemnon, raconte en détail le jugement. Voici à peu près son discours, que j'abrège seulement en quelques endroits, sans rien changer au tour. « J'entrais dans la

» ville pour m'informer de l'état d'Oreste et du » vôtre, car la reconnaissance m'attachait au roi » Agamemnon. Je vois le peuple courir et s'assem- » bler au lieu du jugement. » (Il entend une éminence où Danaüs, coupable envers Égyptus son frère, dont il avait fait tuer les fils par ses filles, fut jugé par les Argiens, et condamné à perdre la vie [1].) « J'interroge, continue-t-il, un des ci- » toyens, d'où vient cette assemblée? Quelque » bruit de guerre a-t-il alarmé Argos? Regardez, » me répond-t-il. Voilà celui qu'on va condamner » à périr, je lève les yeux; je vois (et quel specta- « cle pour moi!) Oreste et Pylade, l'un presque » consumé de langueur, et l'autre comme un frère » qui conduisait son frère [2]. L'assemblée se forme. » Le héraut dit à haute voix : doit-on condamner

[1] Cette fable est bien différente de celle d'Eschyle; qui suppose que Danaüs et ses filles trouvèrent un asile à Argos. (Voyez *les Suppliantes* d'Eschyle). Mais les traditions de l'Histoire fabuleuse étaient très-opposées, et les poëtes choisissaient à leur gré.

Le texte d'Euripide ne suppose pas la condamnation de Danaüs. Voyez la traduction.

[2] Toute cette narration est certainement une allégorie aux délibérations et aux jugemens populaires de la république d'Athènes. Mais il faudrait un OEdipe pour en faire l'application aux temps et aux faits.

Il n'y a point ici d'*allégorie*; c'est une peinture naïve et vraie des formes usitées anciennement chez les Grecs dans les jugemens populaires; et il n'est nullement besoin d'un *OEdipe* pour les entendre. R.-R.

» ou absoudre le parricide Oreste ? Parlez, décidez. Talthybius se lève le premier. Cet homme, » jadis dévoué à Agamemnon, et attaché maintenant au parti des plus puissans magistrats, fait » un discours captieux où il ménage adroitement » les deux parties. Il veut épargner la mémoire » de votre père ; mais il insinue, au sujet d'Oreste, » des raisons ambiguës qui font éclater la joie des » partisans d'Egisthe. Tel est le caractère de ces » sortes d'esprits souples et plians, toujours prêts » à se ranger du côté de la fortune. Le roi Diomède[1] parle ensuite. Il veut vous dérober à la » mort, et il conclut à un simple exil. Les voix se » partagent. Les uns le louent, d'autres le blâment. » On en était là, lorsqu'un citoyen téméraire, séditieux, mais éloquent, et capable d'entraîner » tout un peuple, se lève à son tour. Quel fléau » pour un état que de pareils génies ! Il demande » qu'on lapide le frère et la sœur. Tyndare parle[2], » et prononce contre vous. Un autre enfin paraît. » C'était un homme d'un air simple, mais plein » de droiture et de courage, irréprochable et bon

[1] Diomède était roi d'*Argos*. Agamemnon ne régnait immédiatement que sur l'autre portion de l'*Argolide*, dont *Mycènes* était la capitale. Voyez Homère, *Iliade* II, v. 559 et suiv. R.-R.

[2] Il paraît que Tyndare suggère le discours que fait l'orateur populaire, et qu'il ne parle pas lui-même, parce qu'il était étranger et non citoyen d'Argos. Voyez la traduction.

» citoyen, de ceux qui font le salut d'un état, et » qui, uniquement attentifs à leurs affaires, ne se » mêlent point de troubler une ville par de dan- » gereuses harangues. Il conclut à donner une cou- » ronne à Oreste, comme au vengeur d'un père, » pour avoir puni une mère impie, dont l'exem- » ple pernicieux (si l'on prononçait en sa faveur) » empêcherait désormais les époux d'abandonner » leurs familles pour servir la patrie. Les vrais ci- » toyens lui ont applaudi, et il n'a plus paru d'o- » rateurs. Mais Oreste s'est approché: Habitans » d'Argos, s'écrie-t-il, c'est pour venger mon père, » votre roi, que j'ai tué Clytemnestre. » Il redit ici ce qu'il avait déjà insinué à Ménélas sur les suites horribles de l'impunité pour les femmes qui attentent sur leurs maris.

L'acteur qui fait le récit, continue ainsi:

« Oreste, quoiqu'applaudi, n'a pu rien persua- » der au peuple en sa faveur. L'orateur séditieux » a fait pencher la balance et l'a emporté. A peine » le prince a-t-il pu obtenir d'éviter l'infamie du » supplice. Il a donné parole que sa main et la vô- » tre exécuteraient aujourd'hui l'arrêt prononcé. » Pylade et ses amis le ramènent en pleurant; et » vous verrez bientôt ce triste spectacle. »

Électre baisse les yeux, puis s'abandonne aux larmes et aux plaintes qui tiennent lieu d'inter- mède. Elle pleure sur la triste destinée de sa mai-

son qu'elle voit périr de fond en comble. Tous les malheurs présens et passés reviennent à son esprit, et elle les peint avec les traits que fournit la plus vive douleur.

Il est bon de remarquer qu'Euripide, dans la peinture qu'il fait de l'assemblée argienne, fait allusion à l'aréopage d'Athènes, et aux orateurs de son temps qu'il drape en passant. Sur-tout il paraît en vouloir à un certain Cléophon de Thrace, dont parle aussi Aristophane dans ses *Grenouilles*. Au moins c'est le sentiment du scholiaste, que Cléophon est peint sous le nom de l'orateur séditieux [1]. Comme les Grecs étaient grands harangueurs, il n'est pas surprenant qu'Euripide affecte quelquefois de donner dans ses harangues un air de ridicule à l'éloquence de quelques orateurs Athéniens; cela pêche pourtant contre la majesté de la tragédie. C'est comme la critique qu'il fait d'Eschyle dans une scène de son *Électre* [2].

ACTE IV.

Oreste revient. Électre pleure; elle croit le voir pour la dernière fois. Le frère veut arrêter les larmes

[1] Tout cela est au moins très-hasardé, pour ne rien dire de pis. R.-R.

[2] *Electre* d'Euripide, acte III, scène I.

de sa sœur : « Ne me déchirez point, dit-il, par
» l'excès de votre douleur. C'est bien assez de la
» mort que les Argiens nous infligent aujourd'hui. »
La tristesse du prince est profonde, mais héroïque, comme il convient. Celle de la princesse est plus tendre et plus vive; cela est dans les mœurs. « Quoi, dit-elle, nous mourons, et vous me
» défendez les pleurs! » Elle prie Oreste de la frapper de son glaive. « J'ai trop du sang d'une
» mère, répond-il, sans me souiller encore de celui d'une sœur. — Eh bien! dit-elle, votre épée
» me rendra du moins ce triste office; souffrez seulement que je vous embrasse. » Oreste s'attendrit un moment malgré lui. Il soupire, et Électre raffermie ne demande plus qu'à mourir, s'il est possible, du même coup, et d'être placée dans le même tombeau que son frère [1].

Celui-ci, après avoir fait observer que le traître Ménélas n'a pas même paru à l'assemblée, reprend toute sa fermeté : « Mourons, dit-il, d'une manière digne d'Agamemnon. Je vais donner un
» essai de mon courage aux Argiens. Suivez mon
» exemple, ma sœur. Vous, Pylade, soyez témoin de ce spectacle : ensevelissez nos corps,
» et portez-les au tombeau de mon père. Adieu,

[1] Oreste et sa sœur sont ici dans la situation de Pétus et d'Arria. Voyez les réflexions sur *l'Hippolyte* de Sénèque, à la suite de l'*Hippolyte* d'Euripide.

» je vole au trépas. » Il veut aller chercher une épée.

PYLADE.

Arrêtez un moment. Je dois auparavant me plaindre de vous. Avez-vous cru que je puisse vous survivre?

ORESTE.

Que servirait qu'un ami mourût avec moi?

PYLADE.

Eh! pourrait-il vivre sans vous?

ORESTE.

Vous n'êtes point parricide comme moi!

PYLADE.

Non; mais avec vous, complice du crime [1], je dois en partager la peine.

ORESTE.

Rendez-vous à un père, et vivez. Vous avez un

[1] Ces expressions s'offrent à un traducteur. Elles ont plus de force et d'élégance que d'autres; mais en examinant le texte de plus près, j'ai remarqué que Pylade ne parle jamais de l'action d'Oreste comme d'un crime; et, dans ma traduction, j'ai cru nécessaire d'user des mêmes ménagemens. Oreste lui-même ne donne pas de nom plus odieux à son parricide, que celui d'action effrayante : il use à la vérité des mots de sang, de meurtre, et autres pareils qui indiquent une âme émue et en proie aux remords; mais il ne dit jamais qu'il est criminel, impie; ce dont il s'est défendu avec force en présence de Tyndare. Une seule fois il avoue que son action est impie à un égard; mais c'est pour ajouter à l'instant qu'elle est sainte et juste dans sa cause.

sceptre, je suis privé du mien. Vous avez la maison d'un père à soutenir, et d'immenses richesses qui vous attendent. L'hymen seul d'Électre vous manque. Je vous l'avais destinée en faveur de l'amitié. Jouissez d'un hymen plus heureux. Il n'est plus d'alliance à espérer entre nous. Adieu, tendre ami : jouis seul des prospérités qui ne sont plus pour Électre ni pour moi.

PYLADE.

Puissent la terre et l'air me manquer, si pour sauver mes jours, je vous abandonne lâchement! Je contribuai au crime; j'en fus l'auteur. Il faut que je meure avec vous et avec Électre que je regarde en épouse. Eh! que dirais-je à mon retour en Phocide? Ami de l'un et de l'autre, j'aurais cessé de l'être en les voyant malheureux? Non, ma gloire m'est trop chère. Mais puisque nous sommes déterminés à mourir, vengeons-nous auparavant de Ménélas. »

Voilà, comme on voit, un combat d'amitié entre Oreste et Pylade, tel à peu près que celui qu'on pourra lire dans l'*Iphigénie en Tauride* [1]. Ce qui suit paraît d'abord contraire aux bonnes mœurs; car Pylade ouvre l'avis d'une vengeance qui révolte. Il conseille à Oreste de tuer Hélène; et Oreste prend ce parti. La manière même dont ils concertent leur

[1] *Iphigénie en Tauride*, act. III, sc. III.

conspiration semble lâche. Toutefois ce qui les justifie un peu, c'est qu'Hélène est accompagnée d'une nombreuse suite, et ces princes ne veulent pas manquer leur victime. A l'égard de la honte attachée au meurtre d'une femme, Pylade s'en lave comme Enée dans Virgile, qui disait à Didon, en lui racontant ses aventures : « Que bien » qu'il lui parût peu glorieux de tremper ses mains » dans le sang d'une femme, on lui aurait su gré » toutefois d'avoir tué Hélène. »

> Namque, etsi nullum memorabile nomen [1]
> Fœmineâ in pœnâ est, nec habet victoria laudem ;
> Extinxisse nefas tamen, et sumpsisse merentis
> Laudabor pœnas.

Pylade, sur le même principe, présente son dessein à Oreste, comme un dessein d'autant plus beau, qu'Hélène est l'objet de l'exécration publique, tant des Troyens que des Grecs.

> Trojæ et patriæ communis Erinnys [2].

Elle dévore même des yeux le sceptre d'Oreste, et Ménélas en jouirait! quelle honte! mais l'intérêt de la Grèce l'emporte sur cette considération d'un intérêt particulier. Il faut délivrer la patrie d'un monstre, la venger, et contenter les mânes de ceux qui sont morts au siége de Troie. « Tous

[1] *Ænéid.* l. II, v. 583.
[2] *Ænéid.* l. II, v. 573.

» les Grecs nous béniront, continue Pylade, et
» changeront les noms odieux de parricides, en des
» titres honorables de vengeurs de l'État. »

Voilà les raisons de ce prince; raisons si fortes pour lui, qu'il se réserve l'honneur de porter le premier coup. « Si notre victime échappe, ajoute-
» t-il, brûlons ce palais, et mourons ensevelis sous
» ses cendres. Si l'un ou l'autre de nos projets
» réussit, nous avons l'avantage ou de mourir gé-
» néreusement, ou peut-être de nous sauver avec
» gloire. »

Le chœur entre dans cette conspiration par la haine qu'il porte à Hélène. « Ah! s'écrie Oreste,
» rien n'est comparable à un véritable et constant
» ami, pas même les trésors et les sceptres. Vic-
» time de mes premiers malheurs, vous en avez
» partagé les périls. Est-il question d'une seconde
» vengeance, et de ma vie? Je vous revois à mes
» côtés. Mais cessons de faire souffrir un ami par
» des éloges onéreux. » Il s'anime ensuite à poursuivre une vengeance digne, dit-il, d'Agamemnon et d'un fils qui n'a point dégénéré.

Électre, après avoir écouté l'un et l'autre prince, ouvre un troisième avis [1] : c'est de joindre la fille

[1] Cette expression peut donner lieu à une équivoque. L'avis d'Électre n'est pas en opposition avec celui de Pylade. Il se lie, comme le P. Brumoy l'indique assez, avec le projet de tuer Hélène.

à la mère, ou plutôt de garder en ôtage Hermione qui doit revenir bientôt du tombeau de Clytemnestre, afin que si Ménélas, à la vue d'Hélène égorgée, entreprend de se venger, on puisse lui opposer sa fille Hermione prête à subir la même peine, et composer avec lui, l'épée à la main. Oreste, charmé de cette ouverture, jette un soupir sur le destin d'Électre, dont le courage lui paraît mériter un meilleur sort que celui qui l'attend. « Cher Py- » lade, ajoute-t-il, quelle épouse vous perdez! » Tout ceci prépare merveilleusement bien le dénoûment, comme on en jugera par la suite.

A force de s'encourager mutuellement, les deux princes et la princesse commencent à reprendre leurs esprits, et à entrevoir quelque rayon d'espérance. Ils se distribuent, pour ainsi dire, leurs postes, comme dans une conjuration. Électre doit attendre le retour d'Hermione à la porte du palais, et donner le signal de l'entreprise en cas d'alarme. Oreste et Pylade se disposent à entrer dans le palais pour exécuter le projet quand il en sera temps; et tous finissent cette scène par une invocation vive et majestueuse à l'ombre d'Agamemnon; la voici :

ORESTE.

O mon père, qui habitez la région de l'éternelle nuit, c'est Oreste votre fils qui vous appelle! Venez à notre secours. C'est pour vous que je me

vois réduit aux derniers malheurs. C'est pour vous avoir vengé que votre frère me trahit. Je veux l'en punir en immolant sa perfide épouse. Favorisez ce juste projet!

ÉLECTRE.

O mon père, si vous entendez du fond du tombeau vos chers enfans prêts à mourir pour vous, hâtez-vous de les secourir!

PYLADE.

Ne rebutez pas mes vœux, ô Agamemnon! vous que le sang unissait à mon père, sauvez vos enfans.

ORESTE.

J'ai tué une mère.

PYLADE.

J'ai aiguisé le fer.

ÉLECTRE.

J'ai fait tomber la victime dans le piège.

ORESTE.

Ce fut pour vous venger, ô mon père!

ÉLECTRE.

Ce fut pour ne vous pas trahir.

PYLADE.

Mânes augustes, écoutez donc ces plaintes, et sauvez votre sang.

ORESTE.

Je vous fais une libation de mes larmes.

ÉLECTRE.

Et moi, de mes soupirs.

PYLADE.

Cessons. Il est temps d'agir. Si les vœux des mortels percent la terre pour aller jusqu'aux morts, Agamemnon nous entend. Et vous, ô Jupiter! auteur de ma race, vengeur de l'équité, répandez vos faveurs sur elle, sur lui et sur moi. Trois amis combattent pour la même cause; vous leur devez un égal succès, le salut ou la mort.

Ils rentrent aussitôt dans le palais. Pour Électre, elle reste à son poste avec le chœur qu'elle place en différens endroits pour observer ceux qui entrent ou qui sortent, et s'il n'y a personne de suspect aux environs. Ce sont des préparatifs de conjurés qui font un jeu de théâtre à la manière des Grecs, mais rempli de beautés. L'inquiétude attachée au sexe, sur-tout au moment d'une grande entreprise qui n'est rien moins qu'une révolution d'État, y éclate dans tout son naturel. Électre partage donc les dames de sa petite cour [1], et les poste à toutes les avenues. Une d'elles voit arriver un homme de son côté : Électre se croit perdue; on la rassure. Ce n'est qu'une terreur panique. Elle envoie dans un autre endroit voir si tout est

[1] C'est le chœur que le P. Brumoy désigne par cette expression peut-être un peu trop moderne, mais qui d'ailleurs rappelle l'idée du zèle et du dévoûment que ces Argiennes témoignent à Électre.

tranquille. On revient, et on lui dit que rien ne paraît. Alors Électre approche de la porte du palais, et exhorte les deux princes à frapper Hélène. « Ils » n'entendent point, reprend-t-elle; que je suis » malheureuse! ses charmes auraient-ils émoussé » leurs poignards! »

Électre retourne à chaque poste. Elle craint qu'il ne vienne quelque Argien pour secourir Hélène. Tout paraît suspect, tout effraie en pareil cas. « C'est à présent, dit-elle, qu'il faut tout de bon » jeter les yeux de tous côtés. » La Fontaine fait dire presque la même chose à l'alouette, dans sa fable quatre-vingt-deuxième[1]:

Rien ne nous presse encor de changer de retraite,
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

Sur ces entrefaites, on entend les cris d'Hélène. Le chœur fait des vœux pour Oreste. Hélène crie encore, et Électre anime les princes à frapper, à peu près comme dans la tragédie de Sophocle qui porte le nom d'*Électre*[2]. Les Argiennes entendent du bruit d'un côté. C'est Hermione qui revient à propos. La sœur d'Oreste ordonne à ses amies de composer leur visage pour ne donner nul soupçon à Hermione. Celle-ci tout effrayée, dit qu'elle vient d'entendre des cris et du bruit dans le palais. « Ah, » répond l'autre princesse, ce sont des cris con-

[1] L'Alouette et ses petits, avec le maitre du champ.
[2] *Electre* de Sophocle. Tome III. Acte V. sc. II. pag. 96.

» formes à notre deuil. » Elle lui raconte aussitôt l'arrêt que l'État vient de porter, et l'amuse par une fausse confidence, en lui faisant accroire qu'Oreste supplie Hélène de s'intéresser pour délivrer le frère et la sœur du trépas. Hermione, dupe de ce détour, promet de s'y employer elle-même. Elle entre. On la saisit suivant le complot concerté. Électre engage alors le chœur à faire du bruit pour empêcher qu'on n'entende ce qui se passe dans le palais; puis elle y entre à son tour, pour voir l'issue de la conspiration.

A l'instant un Phrygien, esclave d'Hélène, sort tout effaré. Il vient, dit-il, d'éviter la mort, et ne sachant où se cacher, il jette de grands cris. Revenu un peu à lui-même, on lui fait raconter le détail de l'entreprise; comment Oreste et Pylade se sont d'abord approchés d'Hélène, sous le masque de supplians; et comment les esclaves phrygiens se sont tout à coup rassemblés, dans la crainte de quelque trahison, ou du moins ne sachant que penser Il dit qu'en ce moment il tenait un éventail à la manière troyenne, pour donner de l'air à la reine (luxe phrygien tant remarqué par les poëtes): qu'elle était occupée à rouler un fuseau dans ses doigts, et à filer des voiles de pourpre qu'elle destinait à l'ombre de Clytemnestre; qu'Oreste l'a priée de passer à l'autel antique de Pélops, pour l'écouter; que tandis qu'elle s'y transportait sans

soupçonner rien de sa destinée, Pylade écartait, sous divers prétextes [1], cette nombreuse suite d'esclaves de Phrygie, jusqu'à les renfermer en différens appartemens; qu'arrivés à l'autel, les deux princes grecs ont fait briller leurs poignards qu'ils avaient cachés sous leurs habits, en disant à Hélène; « Vous mourrez, et c'est votre infidèle
» époux qui vous perd, en trahissant le fils de son
» frère. Elle crie, ajoute l'esclave, elle veut fuir.
» Oreste l'arrête par la chevelure, et lui faisant
» pencher la tête sur l'épaule, il était sur le point
» de frapper. Les esclaves brisent leurs prisons,
» accourent en foule, et s'arment de tout ce que
» le hasard leur offre. Mais Pylade s'avance fière-
» ment, semblable à Hector ou au guerrier Ajax,
» tel que je l'ai vu dans le Palais de Priam. Il a
» bien paru que nous cédons aux Grecs en valeur.»
Il décrit ici, en peu de mots, le combat où plusieurs des esclaves ont été blessés ou tués. Hermione, continue-t-il, est entrée alors, et s'est jetée dans les bras de sa mère. Les deux princes l'en ont arrachée; et comme ils retournaient à Hélène pour l'immoler, cette reine, fille de Jupiter et de Léda, a disparu tout à coup. Voilà tout ce que l'esclave a vu; et l'acte finit, à moins qu'on n'aime mieux commencer le cinquième acte à la scène du Phry-

[1] Ou plutôt à force ouverte, et d'un ton très-haut et très-menaçant.

gien dont on vient de parler, ce qui paraît plus naturel.

ACTE V.

Oreste sort l'épée à la main. Il craint que l'eunuque, par ses cris, n'ameute le peuple. Celui-ci tout tremblant, demande la vie. Le prince la lui accorde, à condition de jurer qu'on a eu raison d'attenter sur les jours d'Hélène. L'esclave convient de tout pour sauver les siens; et Oreste le renvoie au palais. Cette scène donne un peu dans le comique. Ce sont des traits de satire contre les Phrygiens, pour flatter les Grecs, et quelques-uns contre les philosophes du temps. Par exemple, Oreste dit à l'Eunuque: « Tu es esclave, et tu » crains la mort qui te délivrerait de tes maux! » Sentiment stoïcien [1]. L'eunuque répond : « La » vie est si douce, même pour les esclaves! »

Le prince rentre, et la seconde scène n'est qu'un jeu de chœur qui tourne et retourne à l'ordinaire sur le théâtre, apparemment pour empêcher l'en-

[1] Le P. Brumoy ne veut pas dire que les stoïciens fussent des philosophes du temps d'Euripide, ce qui serait un anachronisme qu'on ne doit pas lui imputer. Zénon, chef et fondateur de l'école stoïque, florissait cent ans après la mort d'Euripide.

treprise d'éclater au-dehors [1]. Mais on voit bientôt de la fumée s'élever de l'intérieur du palais. C'est le feu préparé pour l'incendie. Le chœur aperçoit Ménélas qui a été instruit en partie de ce qui s'est passé. Il s'annonce, il veut pénétrer. Mais Oreste se montre sur un balcon, et refuse de lui permettre l'entrée. Il tient le glaive levé sur Hermione, et déjà l'on voit briller des flammes. Le prince, en un mot, menace Ménélas d'égorger Hermione à ses yeux, et de mettre en feu le palais, si Ménélas lui-même, loin d'oser prendre des voies de violence, n'obtient sur le champ du peuple qu'il révoque l'arrêt de mort. L'embarras croît de plus en plus. Ménélas interdit, entre la crainte et la rage, n'ose ni accorder, ni refuser ce qu'on demande. [2] Oreste presse, et sur le délai de Ménélas qui appelle du secours, il ordonne à Electre et à Pylade de commencer l'embrasement.

[1] On verra dans la traduction qu'en effet Oreste lui avait demandé ce service. D'ailleurs, le chœur a quelqu'inquiétude pour lui-même.

[2] Aristote (*Poët.* c. XVI.) condamne les mœurs de Ménélas dans cette pièce d'Euripide. M. Dacier explique ceci en disant qu'en effet Ménélas se dément, et ne tient pas ce qu'il avait paru promettre, puisqu'il abandonne son neveu par crainte et par politique, après avoir pris son parti par humanité et par raison. J'ai peine à croire que ce soit là ce qu'a voulu dire Aristote, qui dit simplement : « On pèche contre la bonté des mœurs quand elles » ne sont pas nécessaires ; telles sont les mœurs de Ménélas dans » l'*Oreste* d'Euripide. » Il est plus croyable qu'Aristote blâme Eu-

Il faut enfin qu'Apollon descende incontinent du ciel, pour dénouer cette intrigue. Il dit qu'il a dérobé Hélène à la vengeance d'Oreste. Il la fait voir à Ménélas dans la gloire ; il arrête le bras d'Oreste, et lui commande d'épouser Hermione, qu'il était sur le point d'immoler. Pour le purifier de sa souillure, Apollon lui impose l'exil d'un an, suivant la coutume des Grecs. Il veut qu'ensuite il aille à Athènes subir le jugement de l'Aréopage, ainsi qu'Eschyle l'a décrit dans ses *Euménides*. Enfin, il se charge de gouverner lui-même l'Etat d'Argos [1], où Oreste reviendra régner en roi paisible et glorieux. Électre est donnée en mariage à Pylade, et tout finit non-seulement par des actions de grâces aux dieux, mais encore par une réconciliation sincère entre les princes.

Ce dénoûment et cet acte ne sont pas, comme il est visible, ce qu'il y a de plus beau dans cette tragédie, où l'on trouve d'ailleurs quelques traits trop populaires, pour ne pas dire comiques, au

ripide d'avoir fait Ménélas trop mauvais oncle ; car il l'est depuis le commencement jusqu'à la fin, et il ne paraît pas qu'il se démente.

Je dirai un mot de ce jugement d'Aristote dans l'examen de cette tragédie.

[1] Ce mot d'*Argos* désigne ordinairement chez les Poëtes, et sur-tout dans Homère, l'*Argolide*, et non la ville même d'*Argos*. C'est en ce sens qu'Apollon dit qu'Oreste reviendra régner à *Argos*, dont Diomède était le souverain immédiat. R. R.

moins selon notre manière de penser. Elle fut pourtant couronnée, comme les dernières paroles du chœur le font voir ; et si l'on a égard à l'artifice qui y règne pour le jeu et la conduite des passions, elle méritait bien cet honneur[1].

[1] Les trois vers qui terminent la pièce, sont bien un vœu de de victoires; mais je ne crois pas qu'on puisse affirmer qu'ils soient un gage du succès : je ne vois rien qui prouve clairement qu'*Oreste* ait été couronné. Au reste, ces trois mêmes vers se retrouvent à la fin des *Phéniciennes* et de *l'Iphigénie en Tauride*.

ORESTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE.

Il n'est point d'effrayans revers, point de coup funeste du sort, point de fléau lancé par la main des dieux, dont la nature de l'homme ne porte le poids accablant [1]. Ainsi l'heureux Tantale, (je n'insulte point à son sort) Tantale qui fut, dit-on [2], fils de Jupiter, tremblant à la vue du rocher qui menace sa tête, demeure suspendu dans les

[1] Neque tam terribilis ulla fando oratio est,
Nec fors, neque irâ cœlitum invectum malum,
Quod non natura humana patiendo ferat.

C'est ainsi que Cicéron a traduit ces vers dans ses *Tusculanes*. Le mot *fors*, coup funeste du sort, me paraît le propre sens du grec, quoique les interprêtes y substituent celui de souffrance.

[2] Cette espèce de doute n'est qu'une figure du discours. Électre veut dire seulement qu'on a peine à croire, en voyant les malheurs de Tantale, qu'il soit fils de Jupiter.

airs : livré à cette juste peine (ainsi du moins on le publie), parce qu'ayant obtenu, quoique mortel, l'honneur de s'asseoir à une table commune avec les dieux, il eut une langue imprudente et sans frein : humiliante infirmité. Tantale fut père de Pélops, auquel Atrée dut le jour : Atrée, à qui la Parque, en préparant le fatal fuseau [1], réserva pour destin de vivre avec Thyeste au sein de la discorde, en guerre avec son propre frère. Mais qu'est-il besoin que je repasse sur ces récits funestes, auxquels ma langue se refuse ? Atrée massacre les enfans de Thyeste, et les lui fait servir dans un festin. Du sang d'Atrée (car je passe sous silence les évènemens de sa vie) sortit l'illustre..., dois-je dire l'illustre Agamemnon et Ménélas, qui eut pour mère Erope, femme crétoise. Ménélas épousa Hélène, objet de la haine des dieux. Le roi Agamemnon contracta avec Clytemnestre une alliance glorieuse aux yeux des Grecs. Trois sœurs lui doivent le jour; Chrysothémis, Iphigénie et moi, trop malheureuse Électre. Oreste est notre frère ; il est né, comme nous, de cette mère, la plus impie des femmes, qui a fait périr son époux après l'avoir couvert d'un vêtement pareil à un piége inévitable [2]. Et pourquoi ces fureurs ? La bouche d'une vierge se souillerait à le dire, et je

[1] Litt. en cardant les écheveaux.

[2] Litt. d'un vêtement, ou d'un voile sans issue.

laisse à d'autres le soin d'éclaircir ce funeste mystère. Mais pourquoi faut-il que j'accuse Phébus d'injustice ? Ce dieu ordonne à Oreste de tuer sa mère, celle qui l'a porté dans son sein : action qui ne devait pas l'honorer aux yeux de tous. Il porte néanmoins le coup mortel, et ne désobéit point au dieu.... Et moi aussi, j'ai eu part au meurtre autant que mon sexe me l'a pu permettre. Pylade, qui était avec nous, nous prêtait le secours de son bras. Consumé dès-lors par une maladie funeste et dévorante, le malheureux Oreste souffre et languit ; tombé sur ce lit de douleur, il y reste abattu.... Mais le sang de sa mère l'agite par de sombres fureurs ; car je crains de nommer les déesses euménides, qui le poursuivent armées de l'épouvante. Voici le sixième jour qui s'écoule depuis que ma mère a été immolée, et que son corps a été purifié par le feu : pendant tout ce temps-là, mon frère n'a pris aucune nourriture ; il ne s'est point rafraîchi dans le bain [1] ; caché dans ses vêtemens, lorsque son corps est soulagé du poids du mal qui l'accable, alors rendu à la raison, il verse des pleurs ; mais bientôt il saute hors du lit, il s'élance d'une course rapide, tel qu'un jeune

[1] Le bain était presque d'une nécessité absolue dans des climats chauds, où l'usage du linge était inconnu. Aussi dans les auteurs grecs, on le voit presque toujours mis à côté des besoins les plus pressans de la nature, tels que la faim, la soif, le sommeil.

coursier qui se dérobe au joug [1]. Cette cité d'Argos a défendu de nous accorder l'asile du toit et du feu; elle interdit à tous d'adresser la parole aux meurtriers d'une mère; et voici le jour fatal auquel elle décidera, par un dernier arrêt, s'il faut que des rochers lancés avec fureur terminent notre vie, ou si l'on doit aiguiser le fer pour frapper nos têtes coupables. Cependant nous nourrissons encore quelqu'espérance. Ménélas revient de Troie dans sa terre natale; son vaisseau, déjà entré dans le port de Nauplie, mouille sur le rivage, après avoir erré long-temps sur les mers. Pour Hélène, source de tant de larmes, Ménélas a profité de la nuit pour l'envoyer dans notre palais, de peur que le jour, en la voyant avancer vers ces murs, quelqu'un de ceux dont les enfans sont morts sous Ilion, ne se livrât à la colère et ne voulût accabler de pierres celle qui seule a causé tant de maux [2].

[1] Les chevaux s'attelaient avec un joug qui tenait au timon par une espèce de fiche arquée des deux côtés, pour s'appliquer aux deux chevaux du milieu; ceux des côtés n'en portaient point.

[2] Un scholiaste, qui doit être ancien, fait une remarque sur ce passage qui me paraît curieuse: « C'est mal à propos, dit-il, » que maintenant on fait entrer Hélène avant les autres acteurs, » et avec les dépouilles qui les précèdent également. Car il est » ensuite absurde de dire qu'elle a été envoyée de nuit, tandis que » ce qui est compris dans le drame, se passe de jour. » Il paraît donc que les comédiens, des temps postérieurs, faisaient précéder la pièce d'une marche où l'on voyait Hélène ramenée en triomphe.

Retirée dans ce palais, elle y pleure le destin de sa sœur et les malheurs de sa maison. Toutefois elle n'est point sans consolation dans sa douleur. Hermione, que Ménélas amena de Sparte en ces lieux, et dont, à son départ pour Troie, il confia la tendre jeunesse aux soins de ma mère, Hermione fait le bonheur d'Hélène ; elle efface le souvenir de ses peines.... Je porte mes regards sur tous les chemins qui conduisent au palais, pour voir si Ménélas ne vient point en ces lieux. Car nous ne sommes d'ailleurs soutenus que par de faibles appuis, si nous ne trouvons en lui notre libérateur. Il n'est point de ressource pour une maison dans l'infortune.

SCÈNE II.

ÉLECTRE, HÉLÈNE; ORESTE, dormant.

HÉLÈNE.

Fille de Clytemnestre et d'Agamemnon, Électre, dont les jours s'écoulent dans un long célibat, quel est votre état, ô infortunée! et celui de votre frère, du malheureux Oreste, du meurtrier de sa mère? car je puis m'adresser à vous sans me souiller par un tel entretien ; c'est sur Phébus que je rejette le crime. Je déplore, il est vrai, le sort de Clytemnestre, sœur chérie, depuis le jour où je partis pour Ilion, triste départ ordonné par les destinées ; depuis ce jour fatal je ne l'ai point

revue, et je pleure dans l'abandon la rigueur de mon sort.

ÉLECTRE.

Que vous dirai-je, Hélène? Vous avez sous les yeux les malheurs des enfans d'Agamemnon. Pour moi, privée du sommeil, veillant auprès d'un mort, (car il est mort...., à peine a-t-il un souffle de vie) je lui rends des soins assidus. Je n'insulte point à ses maux en vous en faisant le récit[1]. Vous venez cependant, ainsi que votre époux, l'un et l'autre au sein du bonheur; vous venez auprès de deux infortunés en proie à l'adversité[2].

HÉLÈNE.

Depuis combien de temps votre frère est-il tombé sur ce lit de douleur?

ÉLECTRE.

Depuis qu'il a répandu le sang qui l'a fait naître.

HÉLÈNE.

Infortuné! et toi, mère malheureuse, quelle fin déplorable!

[1] J'ai ajouté ces mots pour déterminer le sens. Les anciens Grecs craignaient de parler des choses fâcheuses; et lorsqu'ils ne pouvaient s'en dispenser, ils avaient coutume d'en adoucir le récit par quelques expressions de bienveillance.

[2] Est-ce un reproche? Est-ce une demande indirecte de secours? c'est ce que je ne décide pas. J'ai tâché de traduire les expressions d'Électre, de manière à ne pas altérer sa pensée.

ÉLECTRE.

Tel est notre sort, et sa rigueur m'ôte jusqu'à l'espérance.

HÉLÈNE.

Cependant, madame, au nom des dieux, voulez-vous m'accorder une grâce?

ÉLECTRE.

Autant que mes soins assidus auprès de mon frère pourront me le permettre.

HÉLÈNE.

Daignez aller pour moi au tombeau de ma sœur.

ÉLECTRE.

Au tombeau de ma mère! pour quel sujet?

HÉLÈNE.

Pour y porter les prémices [1] de mes cheveux en offrande, et pour y faire des libations en mon nom.

ÉLECTRE.

Eh! quoi, ne vous est-il point permis d'aller vous-même à ce tombeau qui vous est cher?

HÉLÈNE.

Je n'ose me montrer aux citoyens d'Argos.

ÉLECTRE.

Vous avez tard des sentimens si sages, vous qui autrefois abandonnâtes honteusement la maison de votre époux.

[1] Les prémices, c'est-à-dire ses cheveux, qu'elle avait à dessein laissés sans les couper, depuis une époque qu'elle ne détermine pas, et qu'on peut présumer être celle de son arrivée en Grèce.

HÉLÈNE.

Vos reproches sont justes, mais ce n'est pas l'amitié qui vous inspire de tels discours.

ÉLECTRE.

Quel est enfin le sentiment qui vous empêche de paraître aux yeux des Mycéniens[1] ?

HÉLÈNE.

Je crains les pères de ceux qui sont morts sous les murs d'Ilion.

ÉLECTRE.

C'est en effet un juste sujet de terreur; et dans Argos, on vous accuse à haute voix.

HÉLÈNE.

Délivrez-moi donc de cette frayeur, et rendez-moi le service que j'attends de vous.

ÉLECTRE.

Je ne pourrais soutenir la vue du tombeau de ma mère.

HÉLÈNE.

Il serait honteux cependant qu'une esclave portât pour moi cette offrande.

ÉLECTRE.

Pourquoi n'en chargeriez-vous pas votre fille Hermione?

[1] La scène est à Argos; mais Mycènes appartenant au même état, et la résidence des rois ayant été transportée de l'une à l'autre, du moins par les poëtes, ceux-ci confondent souvent les citoyens de ces deux villes voisines.

HÉLÈNE.

Il est contraire à la décence qu'une jeune fille s'expose aux regards de la multitude.

ÉLECTRE.

Elle eût témoigné sa reconnaissance à celle qui n'est plus, et qui prit soin de ses jeunes ans.

HÉLÈNE.

Vous avez raison; je veux suivre vos avis, et envoyer ma fille à ma place. Sortez, Hermione; venez, ma fille, au-devant du palais; prenez dans vos mains ces liqueurs pour les libations, et ces cheveux que j'ai coupés sur ma tête : allez au tombeau de Clytemnestre, répandez-y ce mélange de lait et de miel; versez aussi de ce vin mousseux, puis montez sur la partie la plus élevée du monument, et dites : « Hélène, votre sœur, vous fait » ces libations, elle craint le peuple d'Argos, et n'o» se approcher elle-même de votre tombeau. » Priez-la ensuite de nous être propice, à moi, à vous, à mon époux, et à ces deux infortunés qu'a perdus une divinité. Promettez aussi de ma part tous les présens funéraires qu'une sœur a droit d'attendre. Allez, ma fille, hâtez-vous; et après avoir fait ces libations sur le tombeau, qu'un prompt retour vous ramène en ces lieux.

Elle rentre dans le palais.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, seule.

O nature, quel mal plus funeste que toi, ou quel présent plus salutaire! Voyez avec quel artifice cette femme vient de couper l'extrémité de ses cheveux sans nuire à sa beauté [1]! Elle est toujours ce qu'elle fut autrefois! Puissent les dieux te détester, ô toi qui m'as perdue, moi, mon frère, la Grèce entière!.... Ah! malheureuse que je suis!

Mais voici des amies qui viennent de nouveau mêler à mes gémissemens les plaintifs accens de la douleur. Elles vont peut-être éveiller mon frère qui repose ici doucement, et faire couler mes larmes, en ranimant ses fureurs.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, LE CHOEUR, ORESTE, dormant.

ÉLECTRE.

O femmes chéries, approchez d'un pas doux et

[1] Hélène manquait aux bienséances en se coupant l'extrémité des cheveux dans le deuil d'une sœur qu'elle venait de perdre. La coutume exigeait qu'elle épargnât moins sa belle chevelure, comme on le voit par l'exemple de Tyndare qui paraît la tête rasée, acte II, sc. 2. On pourrait objecter qu'Électre, dans Sophocle, se contente de couper l'extrémité de ses cheveux, en l'honneur de son père; (Soph. *Elect.* v. 449.) mais il faut remarquer qu'il y avait déjà plusieurs années qu'Agamemnon était mort, et que son deuil n'était pas récent. Hélène vertueuse, feignant d'avoir perdu son époux, se rase la tête. (Eurip. *Helene*. v. 2207.)

tranquille. Ne faites point de bruit; que le silence règne en ces lieux. Votre amitié m'est précieuse, sans doute; mais éveiller cet infortuné, serait une calamité pour moi.

LE CHŒUR [1].

Paix! paix! posez légèrement la plante de vos pieds; ne faites point de bruit, que le silence règne en ces lieux.

ÉLECTRE.

Eloignez-vous, éloignez-vous de ce lit.

LE CHŒUR.

J'obéis.

ÉLECTRE.

Paix!.... chère amie! que votre voix soit comme le souffle qui s'échappe du roseau délié de la flûte.

LE CHŒUR.

Entendez-vous ces faibles accens, plus doux que ceux du chalumeau?

ÉLECTRE.

Oui, baissez, baissez la voix. Avancez doucement...., doucement, et dites-moi le sujet qui vous amène; car il y a long-temps qu'Oreste est plongé dans un profond sommeil [2].

[1] M. Brunck, autorisé par l'auteur d'un argument grec de cette pièce, attribue ces paroles à Électre.

[2] Ce long sommeil donnait à Électre le temps d'entendre le chœur, ou bien il lui faisait penser que le chœur pouvait avoir appris dans cet intervalle quelque nouvelle importante, ou en-

LE CHŒUR.

Quel est donc son état? ne refusez pas de nous en instruire, chère princesse.

ÉLECTRE.

Que vous dirai-je? quel malheur, quelle calamité dois-je vous peindre? Il respire encore, mais hélas! bientôt il gémira.

LE CHŒUR.

Que dites-vous?... ô infortuné!

ÉLECTRE.

Vous me faites mourir, si vous écartez de ses paupières la douceur délicieuse du sommeil.

LE CHŒUR.

Malheureux! ô forfait détestable ordonné par les dieux! ô infortuné! ô douleurs!

ÉLECTRE.

Hélas! l'injuste Loxias[1] prononça d'injustes oracles, lorsque, du trépied de Thémis, il ordonna le meurtre abominable d'une mère!

core c'était une raison de craindre le réveil, et de recommander le silence.

[1] Le même qu'Apollon. « Mais Apollon lui-même, n'est-il pas » grand amateur de briéveté, et succinct en ses oracles? C'est » pourquoi on l'appelle Loxias, qui est à dire oblique, pour au- » tant qu'il aime mieux parler peu que clairement. » Plutarque, *du Trop parler*, tom. XIV, p. 97 de l'édit. de MM. Brottier et Vauvilliers.

LE CHŒUR.

Voyez-vous! il vient de se tourner dans ces vêtemens qui l'enveloppent.

ÉLECTRE.

C'est vous, cruelle, c'est vous qui l'avez éveillé par vos cris.

LE CHŒUR.

Mais je crois qu'il dort encore.

ÉLECTRE.

Éloignez-vous, portez vos pas loin du palais; cessez de troubler le silence qui règne en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il dort.

ÉLECTRE.

Il est vrai.

LE CHŒUR.

Déesse auguste, nuit vénérable, toi qui dispenses le doux sommeil aux mortels chargés de travaux, sors de l'Érèbe, accours, vole d'une aile rapide sur le palais d'Agamemnon; car en proie aux douleurs, en proie à l'infortune, nous succombons, nous succombons.

ÉLECTRE.

Vous faites du bruit?

LE CHŒUR.

Non [1].

[1] Il faut supposer que ce *non* est accompagné d'un accent et

ÉLECTRE.

Paix! silence! prenez garde d'élever la voix si près de sa couche, afin de le laisser jouir de la douce tranquillité du sommeil, ô chère amie!

LE CHŒUR.

Dites-moi, je vous prie, quel terme espérez-vous à ses maux?

ÉLECTRE.

La mort. Et quel autre pourrais-je attendre? Il refuse de prendre aucune nourriture.

LE CHŒUR.

Ce destin est inévitable.

ÉLECTRE.

Phébus nous a sacrifiés, en nous livrant ce sang que nos mains ne devaient pas répandre, le sang funeste d'une mère parricide.

LE CHŒUR.

Par une juste loi, mais au mépris d'un saint devoir.

ÉLECTRE.

Tu frappes et tu meurs, ô toi qui m'as donné la vie! ô ma mère, tu as fait périr du même coup le père et les enfans, ces enfans nés de ton propre

d'un geste qui en adoucissent la sécheresse. M. Musgrave le prend dans un sens interrogatif, et le lie aux paroles suivantes, en le mettant dans la bouche d'Électre.

sang; oui, nous sommes la proie de la mort, tels que des corps inanimés; (*Se tournant vers Oreste.*) car tu es déjà chez les morts; et pour moi, la meilleure part de ma vie est anéantie dans les gémissemens, dans les sanglots, dans les larmes nocturnes. Infortunée, je traîne ma déplorable vie, privée à jamais des noms d'épouse et de mère!

LE CHŒUR.

Approchez-vous, Électre, approchez-vous de votre frère. Voyez si ce repos n'est pas celui de la mort. Un calme si profond m'inquiète [1].

SCÈNE V.

LES MÊMES, ORESTE, sortant du sommeil.

ORESTE.

O charme délicieux du sommeil [2], remède salu-

[1] Il paraît qu'Électre en s'approchant, suivant le conseil du chœur, éveille son frère.

[2] Somne, quies rerum, placidissime somne deorum!
Pax animi, quem cura fugit, qui corpora duris
Fessa ministeriis mulces, reparasque labori.

Ovid. *Metam.* XVI. v. 8. l. XI.

» Les serfs oublient la dureté de leurs maîtres quand ils dor» ment; le sommeil allége les ennuis de ceux qui sont en prison, » les fers aux pieds : les inflammations des playes, les ulcères ma» lings, qui mangent cruellement les membres tout vifs, les an» goisseuses douleurs donnent quelque relâche aux patiens, ce» pendant qu'ils sont endormis, ainsi que dit le poëte tragique :

taire, que tu es venu à propos me faire goûter ta douceur! Oubli des maux, sommeil bienfaisant! que tu es une divinité habile à soulager nos peines, digne que les infortunés t'adressent leurs vœux! D'où suis-je venu en ces lieux? comment y suis-je arrivé? Car j'ai perdu le souvenir de tout ce que j'ai fait dans mon égarement.

ÉLECTRE.

O mon cher frère! que ton sommeil m'a causé de joie! Veux-tu que je t'aide à soulever ton corps languissant?

ORESTE.

Aide-moi, aide-moi. Essuie en même temps ces restes d'une écume affreuse des yeux et de la bouche de ton malheureux frère.

ÉLECTRE.

Oui, ces services sont doux à rendre; cette main fraternelle ne refuse point de prendre soin d'un frère, de soutenir ses membres affaiblis.

ORESTE.

Approche ton cœur du mien. Ecarte de mon visage ces cheveux desséchés qui le couvrent; car mes yeux voient à peine une faible lueur.

O gracieux dormir, allégement
Doux aux travaux des malades, comment
Tu m'es venu au besoin secourable,
A ma douleur relâche désirable! »

Plutarque, tom. XIV, p. 281.

ÉLECTRE.

O tête languissante, dont les cheveux épars sont souillés de poussière! privée long-temps de l'usage d'un bain salutaire, que ton aspect est devenu sauvage!

ORESTE.

Étends-moi sur ce lit de nouveau. Quand l'accès de ma fureur s'apaise, je demeure sans force et abattu de tous mes membres.

ÉLECTRE.

J'obéis. En effet, le lit est cher à l'homme que la maladie accable. C'est un secours affligeant, et cependant nécessaire.

ORESTE.

Remets-moi sur mon séant; redresse mon corps abattu. Les malades sont difficiles à satisfaire, dans l'inquiétude qui les tourmente [1].

ÉLECTRE.

Veux-tu de plus poser tes pieds à terre, et faire quelques pas avec lenteur? le changement d'attitude est toujours agréable [2].

[1] Quelques anciennes éditions attribuent cette réflexion au chœur.

[2] Le changement d'attitude, μεταβολή. On traduit le changement, d'une manière absolue, comme si Euripide avait écrit ἀλλαγὴ; mais dès lors la proposition devient trop générale. Il ne s'agit pas non plus du changement de place, μεταχώρα; le terme et l'expression ne seraient pas justes.

ORESTE.

Oui, c'est l'apparence de la santé. L'apparence a des charmes, lors même qu'elle s'éloigne de la vérité.

ÉLECTRE.

A présent, mon frère, écoute une tendre sœur, tandis que les furies te laissent jouir de ta raison.

ORESTE.

Qu'as-tu de nouveau à m'apprendre? Si c'est quelque chose d'heureux, parle, console-moi; mais si c'est quelque nouveau coup du sort, ah! j'ai assez de mes malheurs.

ÉLECTRE.

Ménélas arrive; Ménélas, le frère de ton père. Son vaisseau est abordé dans le port de Nauplie.

ORESTE.

Qu'as-tu dit? Quoi, vient-il comme un astre bienfaisant dissiper tes maux et les miens? Un homme né du même sang, et qui reçut des bienfaits de mon père!

ÉLECTRE.

Il vient; et pour preuve de ce discours, sache qu'il ramène Hélène des murs de Troie [1].

ORESTE.

S'il eût échappé seul au danger, son bonheur

[1] Car par-tout où était Hélène, là aussi était Ménélas.

serait plus digne d'envie; mais s'il ramène cette épouse, il vient suivi d'un funeste fléau.

ÉLECTRE.

Hélas! Tyndare a donné le jour à des filles illustres par leurs crimes, et honteusement célèbres dans la Grèce.!

ORESTE.

Toi donc, fuis l'exemple des pervers, tu le peux.... Tes paroles sont sages; que ton cœur soit pur.

ÉLECTRE.

Dieux!... mon frère! ton œil se trouble! Tout à l'heure plein de sens, à quels transports vas-tu t'abandonner!

ORESTE.

O ma mère! je t'en conjure, n'anime pas contre moi ces femmes aux yeux sanglans, hérissées de vipères!.... Les voilà! les voilà qui s'élancent près de moi!..

ÉLECTRE.

Infortuné, demeure tranquille et ne quitte point ta couche. Tu ne vois rien de ce que tu crois voir.

ORESTE.

O Apollon, elles vont m'immoler ces femmes, dont l'aspect est celui des chiens dévorans, qui lancent d'affreux regards, ces prêtresses des morts, ces formidables déesses.

ÉLECTRE.

Non, je ne t'abandonnerai point; je te serrerai dans mes bras: je contiendrai ces élans furieux.

ORESTE.

Laisse-moi, furie impitoyable, qui me saisis au milieu du corps pour me précipiter dans le Tartare.

ÉLECTRE.

Ah! malheureuse! quel secours implorerai-je, puisque les dieux sont contre nous?

ORESTE.

Donne-moi ces traits homicides [1], présent d'Apollon, avec lesquels ce dieu m'a dit de repousser les déesses, si elles me remplissaient d'effroi par leurs fureurs insensées.

ÉLECTRE.

Une divinité sera-t-elle blessée par une main mortelle?

ORESTE.

Oui, si elle ne fuit loin de mes yeux. N'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas la flèche aîlée qui part d'un arc infaillible? Ah!.. Ah!... Qu'attendez-vous encore? Fendez l'air de vos aîles, et accusez les oracles d'Apollon.

[1] Je crois cette traduction littérale, quoiqu'on traduise d'ordinaire: « donne-moi cet arc de corne. »

Hélas ! pourquoi suis-je si abattu? pourquoi suis-je hors d'haleine? où suis-je, loin de mon lit, égaré? Du sein des flots et de l'orage, je vois naître un calme nouveau [1]; ma sœur, pourquoi verses-tu des larmes en te couvrant la tête de ton voile [2]? J'ai honte de te faire partager mes peines, de jeter le trouble dans ton cœur par la maladie dont je suis la proie: ne te consume point avec moi dans la douleur à cause des maux que je souffre ; tu as approuvé ce que j'ai fait, il est vrai; mais c'est par moi que fut versé le sang maternel. C'est Loxias [3] que j'accuse; après avoir excité mon bras à frapper ce coup impie, il m'a consolé par des paroles, et non par des secours efficaces. Mon père même, je n'en doute point, si j'avais pu l'interroger en face, lui demander : faut-il que j'immole ma mère ? lui-même il eût tendu vers moi des mains suppliantes; il m'eût conjuré, avec d'ardentes prières, de ne point enfoncer le fer dans le cœur de celle qui me donna la vie, puisque sa mort ne pouvait le rappeler lui-même à la lu-

[1] Le comédien Égéloque, en prononçant ce vers qui finit par γαλήν' ὁρῶ, *je vois le calme*, reprit haleine si mal à propos, qu'on entendit γαλῆν ὁρῶ, *je vois un chat*. Cette équivoque fut rappelée dans les parodies des poëtes comiques, en particulier par Aristophane.

[2] Ce voile, *peplos*, était une partie des vêtemens, une espèce de manteau léger.

[3] Apollon.

mière, et devait me devenir si funeste.... Mais à présent, ma sœur, découvre ton visage; sors un instant des larmes où tu es plongée, quel que soit l'excès de notre infortune. Quand tu verras le désespoir s'emparer de mon âme, calme l'horreur et le désordre de mes pensées, console-moi; et de même quand tu gémis, il faut que, près de toi, je te donne de tendres avis. Ces secours mutuels honorent l'amitié. Va cependant, ô sœur infortunée, rentre dans le palais, livre au sommeil tes yeux fatigués par une longue veille, prends quelque nourriture, mets-toi dans le bain; car si je suis privé de tes soins, si ton assiduité à me servir altère ta santé, nous sommes perdus. Je n'ai que toi pour unique secours; les autres, tu le vois, m'ont tous abandonné.

ÉLECTRE.

Non, mon frère, avec toi je veux vivre [1] et mourir. Mon sort est lié au tien : si tu meurs, que ferai-je? Femme et sans appui, quelle espérance puis-je concevoir, sans frère, sans père, sans amis? — [2] Mais tu le veux, je me soumets.

[1] Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Hor. *Carm.* l. III, Od. 9.

[2] Oreste doit témoigner par son air une sorte de mécontentement et d'impatience, qui engage Électre à se reprendre et à lui céder, de peur de l'aigrir. Ici, comme dans tout le reste de ces tragédies, il est très-nécessaire de suppléer le jeu muet.

Cependant, étends ton corps sur cette couche : ne t'occupe point trop du trouble et des terreurs qui t'en font sortir, mais tâche d'y trouver le repos. Car même, sans être malade, si on croit l'être en effet, on éprouve des peines réelles, et dont on ne peut prévoir le terme.

Elle rentre dans le palais pour goûter quelque repos; et jusqu'à l'arrivée de Ménélas, Oreste demeure tranquille.

SCÈNE VI.

LE CHOEUR, ORESTE couché.

LE CHŒUR.

Hélas, hélas ! ô déesses ailées, rapides, furieuses [1], qu'on célèbre par des fêtes mêlées de pleurs et de sanglots, bien différentes de celles de Bacchus; noires Euménides, qui volez dans les immenses plaines de l'air; vengeresses du sang, vengeresses du meurtre, écoutez, écoutez ma voix suppliante ! laissez le fils d'Agamemnon perdre le souvenir de la rage insensée qui l'égare.... O douleurs, que tu as toi-même cherchées, et sous lesquelles tu succombes, infortuné, après avoir reçu l'oracle rendu du haut du trépied, prononcé par Apollon sur ce terrien sacré, où l'on dit qu'est

[1] *Potniades*. Potnie était une ville de Béotie, célèbre par les fureurs de Glaucus ou de ses cavales. Ainsi cette épithète est employée pour rappeler, par un trait connu et familier aux Grecs, les transports des furies.

caché le milieu de la terre au fond d'une auguste retraite.

O Jupiter, où sont tes miséricordes ?.... Quel est ce combat sanglant qui s'avance et te fait précipiter tes pas? ô malheureux, à tes pleurs de nouveaux pleurs sont ajoutés sans cesse, par un mauvais génie chargé du sang de ta mère qu'il porte en ce palais, et dont la vue t'agite et te trouble.... Je fonds en larmes, je fonds en larmes.... Une fortune élevée n'a point chez les mortels une longue durée. Un dieu, agitant avec violence les voiles de ce vaisseau léger et fragile, l'engloutit dans les flots impétueux et destructeurs des effrayantes adversités, pareils à ceux du vaste océan.... et jusqu'à ce jour quelle autre maison faut-il que j'honore plus, que celle qui est sortie de Tantale et d'un divin hyménée [1] ?

Mais voici le roi Ménélas qui s'avance. A l'éclat qui l'entoure, il est aisé de reconnaître le sang illustre de Tantale.

[1] Il fait allusion à la naissance de Tantale, fils de Jupiter et d'une nymphe. La liaison de cette dernière phrase du chœur avec la précédente paraît assez naturelle. Il n'est point de bonheur solide, puisqu'une maison divine a perdu celui dont elle jouissait; cependant un scholiaste en indique une autre que voici : Je gémis du sort de cette maison ; car quelle autre dois-je plus honorer? Ainsi il lie cette exclamation, non avec la phrase précédente, mais avec une idée exprimée avant celle-ci.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNÉLAS, LE CHOEUR, ORESTE.

LE CHŒUR.

O vous qui excitâtes une armée de mille vaisseaux [1] à voler aux rivages d'Asie, recevez mes salutations. Vous venez suivi de la prospérité, après avoir obtenu, par la volonté des dieux, ce qui faisait l'objet de vos désirs.

MÉNÉLAS.

O palais! que j'ai de plaisir à vous revoir à mon retour de Troie! mais en même temps que j'ai de douleur! Car jamais aucune autre maison ne s'offrit à ma vue, affligée d'autant de maux et entourée ainsi de toutes parts des plus funestes calamités. J'ai su le sort d'Agamemnon, et comment il est mort par la main de son épouse; j'en fus informé dans le moment où je portais la proue de mon vaisseau sur le promontoire de Malée [2].

[1] Le nombre des vaisseaux était de 1155.

[2] Promontoire de la Laconie. Apollonius de Rhodes, au liv. Ier des Argonautiques, décrit une pareille apparition de Glaucus, qu'il appelle aussi le savant prophète de Nérée. Ce dieu était un

Du sein des flots parut m'en instruire celui qui rend ses oracles aux nautonniers, le prophète de Nérée, Glaucus, dieu qui ne trompe jamais; et placé près de moi, sans se dérober à nos regards, il me tint ce langage : « Ménélas, ton frère est cou-» ché parmi les morts; il est tombé dans un bain fa-» tal que lui a préparé son épouse. » Ce discours fit couler mes larmes et celles de tous mes matelots. Cependant j'aborde au rivage de Nauplie, je fais partir mon épouse avant moi pour se rendre en ces lieux; et je croyais déjà presser tendrement entre mes bras Oreste et sa mère, le fils et l'épouse de mon frère, tous deux heureux et florissans, lorsque j'ai appris de la bouche d'un pêcheur le coup impie dont a été frappée la fille de Tyndare..... Maintenant, jeunes Argiennes, dites-moi où est ce fils d'Agamemnon, qui n'a pas frémi de commettre un tel forfait? Car je le laissai dans l'âge le plus tendre entre les bras de Clytemnestre lorsque je quittai ce palais pour aller à Troie, en sorte que je ne le reconnaîtrais point, lors même qu'il s'offrirait à ma vue.

ORESTE.

Ménélas, tu vois cet Oreste que tu cherches : je te ferai moi-même volontiers le tableau des maux

pêcheur métamorphosé. On voit souvent les dieux marins prophétiser chez les anciens poëtes; Protée dans Homère, Triton dans Pindare, etc.

dont je suis la proie; mais avant tout, laisse-moi embrasser tes genoux, et t'offrir, au lieu du rameau des supplians, l'hommage de mes simples prières. Sauve-moi, tu arrives à l'instant où tu peux terminer mes maux.

MÉNÉLAS.

O dieux! que vois-je? Quelle ombre s'offre à mes regards?

ORESTE.

Tu dis vrai; au sein des maux je ne jouis plus de la vie; cependant je vois encore la lumière du jour.

MÉNÉLAS.

Quel sauvage aspect offrent ces cheveux souillés de poussière! O malheureux!

ORESTE.

Ce n'est pas cet aspect hideux, ce sont mes actions qui causent mes tourmens.

MÉNÉLAS.

Mais.... quel effrayant regard lancent tes yeux ardens et desséchés!

ORESTE.

Ce corps n'est déjà plus; le nom que je portai est maintenant tout ce qui me reste.

MÉNÉLAS.

O spectacle affreux et inattendu!

ORESTE.

Tu vois en moi le meurtrier d'une malheureuse mère.

MÉNÉLAS.

Je sais tout. Épargne-toi ce cruel récit.

ORESTE.

Je me l'épargnerai; mais le destin est pour moi prodigue de douleurs.

MÉNÉLAS.

Quelle peine éprouves-tu? quelle maladie te consume?

ORESTE.

La conscience....[1] je sais que j'ai commis une action coupable.

MÉNÉLAS.

Que dis-tu? La sagesse ne s'explique pas avec obscurité.

ORESTE.

La sombre tristesse me dévore....

MÉNÉLAS.

Redoutable déesse! toutefois on peut l'apaiser.

ORESTE.

La sombre tristesse, et les fureurs vengeresses du sang de ma mère.

[1] Ou la raison, la connaissance. Le scholiaste croit que Ménélas n'entend que ce seul mot, et que c'est pour cela qu'il ne saisit pas la pensée d'Oreste.

MÉNÉLAS.

Quand as-tu ressenti les premiers accès de cette fureur qui te trouble? quel jour t'a-t-elle saisi?

ORESTE.

Le jour même où j'élevai un tombeau à ma malheureuse mère.

MÉNÉLAS.

Etais-tu alors dans le palais, ou veillais-tu auprès du bûcher?

ORESTE.

Il était nuit, je gardais ses ossemens pour qu'on ne les enlevât point.

MÉNÉLAS.

Quelqu'autre était-il en ces lieux avec toi, qui pût soutenir ton corps abattu?

ORESTE.

Pylade, qui eut part au meurtre et au sang répandu de ma mère, Pylade était avec moi.

MÉNÉLAS.

Et quels sont les spectres qui causent ton effroi?

ORESTE.

Il me semble avoir sous les yeux trois filles semblables à la nuit.

MÉNÉLAS.

Je reconnais celles que tu désignes, mais je ne veux point prononcer leur nom [1].

[1] On appelait les furies, Euménides, les bienveillantes, pour

ORESTE.

Elles sont, il est vrai, redoutables. Crains de proférer aucune parole imprudente.

MÉNÉLAS.

Ce sont elles qui t'agitent, et mettent sous tes yeux le sang de ta mère ?

ORESTE.

O cruelles poursuites auxquelles je suis en proie! malheureux que je suis !

MÉNÉLAS.

Il n'est pas surprenant que des actions funestes entraînent de funestes souffrances.

ORESTE.

Mais il est pour moi un moyen de détourner de dessus ma tête la sentence terrible.

MÉNÉLAS.

Ne dis point que c'est la mort [1]; car la sagesse le réprouve.

éviter de prononcer le nom d'*Erynnis*, qui était leur nom propre, et qu'on jugeait non-seulement de mauvais augure, mais capable de produire, en certaines circonstances, des effets sinistres.

[1] Je crois que Ménélas se trompe sur le vrai sens de la phrase d'Oreste, qui littéralement signifie : « Mais il est pour nous une » sortie (ou un remède) de calamité. » Ménélas entend une sortie, et croit qu'Oreste veut se tuer. Les Scholiastes expliquent

ORESTE.

C'est Apollon.... c'est lui qui m'ordonna d'accomplir le meurtre d'une mère.

MÉNÉLAS.

Il connaissait donc peu les principes du juste et de l'honnête[1]?

ORESTE.

J'obéis aux dieux, quels que soient les dieux.

MÉNÉLAS.

Et maintenant Loxias ne daigne pas te secourir?

ORESTE.

Il diffère; telle est la nature des dieux.

MÉNÉLAS.

Quel temps s'est écoulé depuis que ta mère a rendu l'âme?

ORESTE.

Ce jour est le sixième depuis sa mort, et son bûcher fume encore.

MÉNÉLAS.

Comme les déesses se sont hâtées de te redemander son sang!

autrement cette phrase. Suivant eux, il faut traduire : « Ne re- » jette point ton crime sur la mort de ton père ; n'allègue point » cette mort pour excuse. »

[1] Insinuation maligne d'un doute injurieux à Oreste ; car comment un dieu eût-il ignoré les principes de la justice ?

ORESTE.

Je n'use d'aucune réserve, mais je suis sincère avec un ami, ignorant d'ailleurs l'art de parler pour me justifier [1].

MÉNÉLAS.

Te revient-il quelqu'avantage d'avoir vengé ton père?

ORESTE.

Aucun jusqu'à ce jour; de tels délais me sont aussi funestes qu'un entier abandon.

MÉNÉLAS.

Et depuis cette action, quelles sont à ton égard les dispositions des citoyens?

ORESTE.

Je leur parais si odieux, que même ils ne m'adressent point la parole.

MÉNÉLAS.

N'as-tu pas purifié tes mains, suivant la loi, du sang dont elles sont souillées?

ORESTE.

On me ferme l'entrée des maisons où je pour-

[1] Le texte est corrompu. Suivant quelques manuscrits, il faut traduire : « non sapiens, sed verus in amicos es malus; » suivant d'autres; « non sapiens, sed verus erga amicos, dicens male. » J'ai suivi ces derniers, en sous-entendant *sum*. En admettant une conjecture de M. Brunck, on aurait ce sens : « J'oubliai la pru» dence, mais je servis avec zèle ceux qui devaient m'être chers. »

rais remplir ce devoir, lorsque je veux m'en approcher [1].

MÉNÉLAS.

Qui sont ceux des citoyens qui veulent ton exil?

ORESTE.

C'est Ojax, qui impute à mon père le crime commis devant Troie [2].

MÉNÉLAS.

J'entends... le meurtre de Palamède doit être vengé sur toi.

ORESTE.

Non, je n'y eus point de part; mais je succombe aux trois combats [3].

[1] On me ferme l'entrée des maisons; c'est-à-dire, des maisons des dieux. Cette ellipse n'est pas rare dans la langue grecque. On en voit un exemple dans l'*Iphigénie en Tauride*, au vers 1153. Et il paraît par cette même tragédie, que c'était une opinion reçue, qu'un parricide ne pouvait entrer dans un temple, sans le souiller. On voit aussi dans Pollux et ailleurs, que les purifications avaient lieu dans les temples. On pourrait entendre le mot *maison* du palais même d'Oreste; mais on voit à la fin de la pièce Oreste et Pylade entrer dans le palais sans difficulté, et il n'est question nulle part d'une pareille exclusion. Il semble que partout ailleurs que dans un temple, on ne pouvait offrir à Oreste que ce qu'il avait à sa portée, à moins qu'il ne pût participer dans d'autres maisons à des cérémonies expiatoires domestiques.

[2] Ojax était frère de Palamède, qu'Agamemnon, de concert avec Ulysse et Diomède, avait accusé faussement de trahison et livré à la mort.

[3] C'est une métaphore tirée de la gymnastique, ainsi que

MÉNÉLAS.

Quel autre ennemi te poursuit? les amis d'Egisthe?

ORESTE.

Ce sont eux qui me chargent d'outrages ! eux à qui maintenant obéissent les citoyens.

MÉNÉLAS.

Ces citoyens permettent-ils que tu portes le sceptre d'Agamemnon ?

ORESTE.

Comment le permettraient-ils ? ils souffrent impatiemment que nous respirions encore.

MÉNÉLAS.

Quelles mesures prennent-ils à cet égard, dont tu puisses me donner une connaissance assurée?

ORESTE.

Ce jour même, la sentence doit être portée contre nous.

MÉNÉLAS.

Est-ce l'exil qu'elle va prononcer, ou bien la mort ou la vie?

ORESTE.

La mort, de la main de nos concitoyens, par le supplice de la lapidation.

M. Brunck l'observe. Après la troisième défaite, il n'y avait plus de ressource.

MÉNÉLAS.

Eh! quoi, tu ne te hâtes pas de fuir, et de franchir les limites de cet état?

ORESTE.

Des hommes armés comme pour le combat, forment autour de nous une redoutable enceinte.

MÉNÉLAS.

Par l'ordre de tes ennemis en particulier, ou de l'état entier d'Argos?

ORESTE.

De tous les citoyens; c'est ma mort, en un mot, qui seule peut les satisfaire.

MÉNÉLAS.

Ah! malheureux! tu es arrivé au dernier terme des calamités!

ORESTE.

Dans mon malheur, tu es ma seule espérance. Au sein de la prospérité, tu arrives chez des infortunés; fais part de ton bonheur à tes amis, ne garde pas pour toi seul les avantages dont tu jouis, mais charge-toi à ton tour d'une partie de nos peines, et rends à ceux à qui tu le dois les bienfaits que tu as reçus de mon père. L'amitié n'est qu'un vain nom pour qui abandonne des amis malheureux.

LE CHŒUR.

Voilà Tyndare, ce Spartiate chargé d'années, qui s'avance d'un pas précipité, couvert de noirs vêtemens et la tête rasée, dans le deuil où sa fille le plonge.

ORESTE.

Je suis perdu, Ménélas; voilà Tyndare qui vient à nous. C'est lui sur-tout dont je ne puis soutenir les regards après l'action que j'ai commise. C'est lui qui prit soin de mon enfance; il me couvrait de ses baisers; il se plaisait à tenir dans ses bras le fils d'Agamemnon. Léda me témoignait la même affection; l'un et l'autre me mettaient au même rang que les Dioscures. Cette tendresse, hélas, ô tourmens de mon cœur! ô pensées déchirantes! je l'ai payée d'un cruel retour. N'est-il point de ténèbres où cacher mon visage! point de nuage devant moi qui me dérobe aux yeux de ce vieillard!

SCÈNE II.

ORESTE, MÉNÉLAS, TYNDARE, LE CHOEUR.

TYNDARE.

Où est donc l'époux de ma fille? où est Ménélas? Occupé à faire des libations sur le tombeau de Clytemnestre [1], j'ai appris qu'il est arrivé à

[1] Sans ce motif, que le poëte a soin de rappeler encore une

Nauplie heureusement, après tant d'années, et qu'il ramène son épouse. Conduisez-moi vers lui, car je veux me placer à sa droite, et saluer un ami dont je fus privé si long-temps.

MÉNÉLAS.

Reçois mes vœux [1], respectable vieillard.

TYNDARE.

Ah! reçois les miens à ton tour, ô Ménélas, époux de ma fille.... Mais, Dieux !.... qu'il est cruel de ne point prévoir les douleurs auxquelles on s'expose ! Le meurtrier de sa mère, ce serpent qui me remplit d'horreur, lance à l'entrée de ce palais les éclairs empoisonnés de ses funestes regards! Ménélas, adresses-tu la parole à ce monstre dont la tête est chargée d'impiété?

MÉNÉLAS.

Pourquoi ne lui parlerais-je point? c'est le fils d'un frère que je chérissais.

TYNDARE.

Son fils ! dis-tu ; lui ! le fils d'Agamemnon!

MÉNÉLAS.

Assurément, et je dois respecter son malheur.

fois, Tyndare n'aurait point été à Argos, mais à Sparte, où il régnait.

[1] Littéralement : Vieillard, dont Jupiter a honoré la couche.

TYNDARE.

Tu es devenu semblable aux barbares en vivant long-temps parmi eux.

MÉNÉLAS.

C'est un sentiment gravé dans le cœur des Grecs, d'honorer toujours ceux auxquels on est uni par le sang.

TYNDARE.

C'est leur sentiment aussi, qu'on ne doit point chercher à s'élever au-dessus des lois.

MÉNÉLAS.

Il faut céder à la nécessité, tous les sages en conviennent [1].

TYNDARE.

Garde pour toi ces maximes, elles ne seront jamais les miennes.

MÉNÉLAS.

La colère qui t'anime et ton âge même égarent ta prudence.

TYNDARE.

Est-ce donc sur les règles de la prudence que doit s'élever un combat [2], lorsqu'on accuse ce

[1] Ménélas se mettait au-dessus des lois en parlant à Oreste ; mais les devoirs de la parenté étaient une loi supérieure qui semblait l'y contraindre.

[2] Ce mot s'applique aux jugemens. C'est un mot propre à cet objet.

criminel? Si les choses belles et honnêtes sont manifestes aux yeux de tous, s'il en est de même des choses honteuses et déshonnêtes ; lequel des hommes peut manquer plus que lui des lumières naturelles de l'intelligence, lui qui n'a point envisagé la justice, ni suivi la loi commune des Grecs? Car après qu'Agamemnon eût rendu les derniers soupirs, atteint du coup mortel dont ma fille osa frapper sa tête (détestable forfait, que jamais on ne m'entendra justifier), alors celui que j'accuse devait lui-même former une accusation sainte et légitime pour venger le sang répandu ; il devait poursuivre sa mère, la faire sortir de la maison paternelle : on l'eût loué de garder dans le malheur une sage retenue, il n'eût point violé la loi, et eût observé les devoirs de la piété. Mais maintenant il s'est livré aux mêmes maux auxquels sa mère était en proie : l'envisageant avec justice comme méchante et coupable, il s'est rendu lui-même plus coupable et plus méchant, en immolant celle qui lui donna le jour. Je veux seulement, Ménélas, que tu prononces sur la question que je vais t'adresser. Si une femme unie au sort de cet homme [1] le fai-

[1] En montrant Oreste. Tous les interprètes supposent, j'ignore pourquoi, que Tyndare emploie cette expression définie au lieu de l'indéfinie, *un homme*. — Au reste, le raisonnement de ce vieillard paraît avoir un côté faible : il est plus incroyable qu'on venge par un parricide la mort d'une grand'mère, que celle d'un père. Le raisonnement qui suit, et qui a pour objet l'homicide, est présenté d'une manière plus frappante.

sait périr, et que son fils fit à son tour périr sa propre mère, qu'ensuite le fils de ce parricide expiât le meurtre par le meurtre, où serait le terme de ses maux? Nos pères établirent de sages lois à cet égard; ils ne permirent pas que l'homme souillé de sang s'offrît aux regards ou à la rencontre d'aucun autre; ils ordonnèrent qu'il se purifiât par la fuite, mais qu'on ne pût point se venger par sa mort. Sans cette sage précaution [1], il fût toujours resté un malheureux exposé aux coups des meurtriers, pour être le dernier qui eût trempé ses mains dans le sang. Pour moi, je hais autant que personne les femmes impies, et, plus que toutes, ma propre fille qui a versé le sang de son époux. Je ne justifierai jamais Hélène; je ne lui adresserai pas même la parole, et je ne t'envie point l'honneur d'avoir été à Troie reprendre une épouse infidèle; mais je défendrai la loi de tout mon pouvoir, en réprimant ces mœurs féroces et sanguinaires qui sont la perte des villes et des états.

Et dis-moi, malheureux, de quels sentimens étais-tu agité, lorsqu'une mère découvrit son sein à ta vue, en t'adressant des paroles suppliantes? Hélas! moi qui ne fus pas témoin de ce coup funeste, je sens fondre en larmes mes yeux desséchés par la vieillesse. Mais une preuve nouvelle vient

[1] Cette phrase est substituée à la particule *car*.

confirmer tous mes discours, car tu es haï des dieux mêmes ; errant, en proie aux fureurs et à l'effroi, déjà tu offres à ta mère une juste vengeance. Qu'est-il besoin que j'entende d'autres témoins, lorsque je vois tout de mes propres yeux ?

Afin donc que tu n'ignores point ce que j'attends de toi, Ménélas, n'agis pas contre la volonté des dieux, en t'efforçant de secourir celui dont ils ont résolu la perte ; laisse-le mourir lapidé par ses concitoyens, ou n'entre point dans le territoire de Sparte [1]. Ma fille en mourant a eu le sort qu'elle méritait ; mais il ne fallait pas qu'elle mourût de la main d'un fils. A tout autre égard, la fortune a secondé mes vœux : ce n'est que dans mes filles que je suis à plaindre.

LE CHŒUR.

O combien est digne d'envie, celui qui est heureux dans les enfans qu'il a fait naître, et qui ne trouve point en eux le tourment de sa vie !

ORESTE.

O vieillard, je crains de parler devant toi, lorsque je ne puis le faire sans porter la tristesse dans

[1] Tyndare était fils aîné de Balus, roi de Sparte. Il devait succéder à son père ; mais ses frères lui disputèrent la couronne. Il fut même contraint de sortir de Sparte et de se réfugier en Etolie, où il épousa Léda. Ensuite Hercule le rétablit dans ses états. Comme roi de Sparte et beau-père de Ménélas, il avait droit de lui interdire l'entrée de son territoire.

ton âme. Je suis sans doute impie et souillé de sang, puisque j'ai fait périr ma mère; mais je suis pur et religieux, puisque j'ai vengé mon père... Que ta vieillesse laisse un champ libre à mes discours, elle glace la parole sur mes lèvres; qu'elle disparaisse à mes yeux, et je saurai me justifier; mais je suis saisi de crainte à l'aspect de tes cheveux blancs.

Qu'ai-je dû faire? Aux deux auteurs de mes jours compare deux objets semblables. Mon père m'a engendré, ta fille m'a mis au jour; c'est un champ qui reçoit le grain qu'un autre lui confie. Sans père, un enfant serait pour jamais privé de l'existence [1]. J'ai donc cru de mon devoir de défendre le premier auteur de ma naissance, plus que celle qui m'a donné la nourriture. Ta fille cependant, que je crains de nommer ma mère, liée par des nœuds qu'elle forma seule, et sans consulter le devoir, entra dans un lit étranger: c'est moi-même que je vais flétrir si je l'accuse; mais je ne puis dissimuler sa honte. Égisthe en ce palais était son époux secret; il est tombé sous mes coups, et après lui j'ai immolé ma mère, par un coup impie, il est vrai, mais qui vengeait mon père. Et quant à tes

[1] « Et sans mère, infâme Euripide? » s'écria ici une voix à la représentation de cette pièce. Ce raisonnement subtil était fondé sur les dogmes philosophiques d'Anaxagore. Cependant Eschyle l'avait déjà mis dans la bouche d'Apollon. Voy. t. II, p. 236.

menaces et au supplice dont tu me juges digne, vois quel service j'ai rendu à la Grèce. Si les femmes en venaient à ce comble d'audace de massacrer leurs époux, dans l'espérance de trouver un asile auprès de leurs enfans, de surprendre leur compassion en offrant à leurs regards le sein maternel ; le meurtre d'un époux ne serait plus un crime à leurs yeux, dès qu'elles auraient le moindre prétexte à alléguer. En commettant une action funeste, ainsi que tu te plais à la nommer, j'ai étouffé pour jamais ces maximes. Ayant ma mère en horreur, je l'ai fait périr avec justice; elle qui n'a pas craint de trahir un époux, tandis qu'il combattait loin de sa patrie, pour la Grèce dont il commandait les armées; qui a violé la pureté de la couche nuptiale; et ensuite, se sentant coupable, ne s'est point punie elle-même de sa faute; mais, afin d'échapper à la juste vengeance de son époux, a frappé cet époux, mon père, d'un coup mortel. Eh! au nom des dieux!..... (c'est à tort, il est vrai, que je nomme les dieux en me justifiant d'un meurtre) qu'avais-je lieu d'attendre des mânes de mon père, si j'eusse approuvé ma mère en silence? Ne m'eût-il pas eu en horreur? N'eût-il pas déchaîné contre moi les furies? ou ces déesses sont-elles prêtes à combattre pour ma mère, et ne le sont-elles point à venger une injure plus atroce? C'est toi, ô vieillard, qui, en donnant naissance

à une fille perfide, as causé ma perte; car c'est son crime qui m'a rendu parricide en me privant d'un père. Vois-tu l'épouse d'Ulysse? Télémaque ne l'a pas immolée : non, sans doute; car elle n'a point fait entrer un autre époux dans le lit de son époux; elle demeure dans son palais [1] et respecte la foi conjugale. Vois-tu Apollon, qui du trône placé au milieu de la terre, rend aux mortels ses oracles toujours certains, à qui nous obéissons, quel que soit l'arrêt qu'il prononce? C'est par son ordre que j'ai tué celle à qui je dois le jour. Dites qu'Apollon est impie, punissez de mort Apollon; c'est lui qui a commis le crime, et non pas moi. Qu'ai-je dû faire? Un dieu ne suffit-il point pour m'absoudre d'un crime que je rejette sur lui? Qui évitera le supplice désormais, si l'ordre même d'un dieu ne peut me soustraire à la mort? Ne dis donc pas que cette action est mauvaise, dis plutôt qu'elle est malheureuse. Hélas! les nœuds d'un hymen bien assorti font le bonheur de la vie; mais ceux qu'enchaîne un indigne lien ne trouvent dans leur maison et au-dehors que des peines toujours renaissantes.

LE CHŒUR.

Les femmes sont toujours mêlées dans les malheurs des hommes, et ne font que les accroître.

[1] Ulysse, à l'époque de cette tragédie, n'était point encore de retour.

TYNDARE.

Puisque tu affectes une nouvelle audace, et que loin de céder à mes discours, tu cherches par ta réponse à me navrer de douleur, tu enflammes en moi l'ardeur de te perdre; je joindrai cette riche offrande à celles que je suis venu présenter sur le tombeau de ma fille. Oui, je cours de ce pas vers les Argiens assemblés; j'exciterai la ville entière, sans qu'il soit besoin de beaucoup d'efforts, contre ta sœur et contre toi, afin que vous soyez livrés au supplice de la lapidation. Ta sœur encore plus que toi mérite la mort; elle qui t'irritait contre ta mère, qui t'annonçait des songes envoyés par Agamemnon, et qui t'entretenait de cette union coupable d'Égisthe en horreur aux dieux infernaux, (car c'était-là sa plainte la plus amère), jusqu'à ce qu'elle eût embrasé cette maison d'un feu plus funeste que celui de Vulcain. Enfin, Ménélas, écoute ce que j'ai à te dire, et ce que je suis résolu de faire. Si tu tiens compte de ma haine ou de l'alliance que tu as contractée avec ma fille, ne dérobe pas un coupable au supplice, contre la volonté des dieux. Laisse-le mourir lapidé par ses concitoyens, ou n'entre point dans le territoire de Sparte [1]. Tu l'as entendu de ma bouche, et ne peux

[1] Ces deux vers sont répétés du précédent discours de Tyndare dans cette même scène : peut-être sont-ils interpolés. M. Brunck les efface dans le premier endroit, au vers 536.

désormais ignorer mes sentimens ; ne quitte pas des amis pieux pour t'unir à des impies. Vous, ministres de mes volontés, guidez mes pas loin de ce palais.

SCÈNE III.

ORESTE, MÉNÉLAS, LE CHOEUR.

ORESTE.

Oui, éloigne-toi, afin que, délivré du spectacle de ta vieillesse, je puisse parler sans trouble au seul défenseur qui me reste. — Ménélas, où portes-tu tes pas, plongé dans une profonde rêverie? Pourquoi parais-tu partagé entre deux sentimens opposés?

MÉNÉLAS.

Laisse-moi.... En proie aux diverses pensées qui s'élèvent au-dedans de moi... je ne sais à quel projet je dois fixer ma vue.

ORESTE.

N'achève pas de prendre une résolution : écoute-moi auparavant, ensuite songes-y de nouveau.

MÉNÉLAS.

Parle : tu as raison; il est des cas où le silence vaut mieux que la parole; d'autres où la parole vaut mieux que le silence.

ORESTE.

Je vais parler, puisque tu l'approuves : des rai-

sons développées avec quelque étendue, valent mieux que des discours trop concis, et portent plus de clarté dans l'esprit de ceux qui les entendent [1].

Je ne veux point, Ménélas, que tu me donnes ce qui est à toi, mais rends-moi ce que tu as reçu et que tu tiens de la main de mon père [2]. Ce ne sont point des richesses que je demande, ma richesse sera de sauver ma vie, qui est sans doute le plus précieux de mes biens. Ai-je des torts? Il faut que, même à tort, je reçoive de toi ce service en échange de tant de maux : car c'est à tort qu'Agamemnon, mon père, assembla les Grecs et marcha contre Troie, sans avoir commis lui-même aucun crime, mais ayant à réparer le crime et les torts de ton épouse. C'est un premier don qu'il te fit, et que j'ai droit de réclamer. Mais de plus

[1] Un scholiaste remarque que quelques critiques ôtent cette sentence du texte, comme ne portant pas le caractère ou le sceau d'Euripide. Un autre la justifie, en observant qu'elle contient à la fois une espèce de reproche à Ménélas de son laconisme affecté, et une excuse de la longueur du discours d'Oreste.

[2] Ici, dit un scholiaste, l'acteur a coutume de lever la main, comme si Ménélas se récriait et protestait n'avoir reçu d'Agamemnon aucun dépôt d'argent. Ménélas, ajoute ce commentateur, doit être peu pénétrant pour se méprendre sur le sens des paroles d'Oreste; s'il ne connaissait point celui qui lui parle et quelle est la nature de ses besoins, ce doute pourrait avoir quelque vraisemblance; mais, dans le cas présent, il n'est que ridicule. Cette critique du jeu des acteurs grecs paraît juste, et ne tombe pas sur le poëte.

il te livra, ainsi que des amis le doivent à leurs amis, il te livra en effet son corps et sa vie, en s'exposant au hasard des combats pour remettre Hélène entre tes bras. Rends-moi donc encore ce bien, puisque tu le reçus alors. Expose-toi pour moi un seul jour aux mêmes hasards, afin d'être notre libérateur, sans accomplir dix ans de travaux.

Quant au sacrifice de ma sœur dont l'Aulide a reçu le sang, je t'abandonne ce bienfait : n'immole point Hermione à ton tour. Dans l'état où je suis, j'exige moins de toi, et je ne dois pas faire valoir tous mes droits; mais accorde à mon malheureux père ma vie et celle de ma sœur, qui passe ses jours dans un long célibat [1]. Car si je meurs, je laisse la maison de mon père sans postérité. Diras-tu que ce que j'exige est impossible? L'impossible est ce que des amis doivent faire pour leurs amis dans le malheur. Lorsque la fortune nous rit, qu'est-il besoin de leur secours? cette divinité suffit sans doute à ceux qu'elle veut protéger. Tu parais aux yeux de tous les Grecs plein de tendresse pour ton épouse : je ne te dis point ceci pour te gagner par de vains éloges. Je te conjure au nom de cette épouse.... Ah! malheureux! à quoi suis-je réduit?

[1] Cette manière de réclamer d'anciens services, rapproche le discours d'Oreste de celui qu'Hercule adresse à Ulysse dans la tragédie d'*Hécube*.

Mais pourquoi craindrais-je de m'abaisser jusque-là ? c'est pour la maison entière dont je suis chef, que je fais ces supplications [1].

O frère de mon père, oncle cher et respecté, crois que du sein de la terre celui qui n'est plus nous écoute, que son âme vole autour de toi et te parle ici par ma bouche. C'est au sein des larmes, des gémissemens, des calamités que je t'adresse ce discours, et que je te demande ma délivrance, en poursuivant avec ardeur ce que tous les hommes cherchent ainsi que moi.

LE CHŒUR.

Je vous conjure aussi, seigneur, quelle que soit la réserve que mon sexe m'impose, je vous conjure de secourir ceux qui sont dans la détresse, car il est en votre pouvoir de le faire.

MÉNÉLAS.

Oreste, j'honore ta personne, et je veux t'aider dans ton infortune. Il faut en effet, lorsque les dieux en donnent le pouvoir, supporter avec des parens les maux qui les accablent, en les secourant, et en immolant leurs adversaires : mais c'est le pouvoir que je demande aux dieux d'obtenir ; car j'arrive ayant ma lance seule pour combattre, sans aucune troupe guerrière pour seconder mes

[1] Ces mots semblent dits *à part*.

efforts; long-temps errant sur les mers avec de pénibles travaux, je n'ai que le faible secours de quelques amis échappés aux mêmes périls. Ainsi ce n'est point en combattant que nous pouvons vaincre les Argiens; la seule espérance qui nous reste est de les vaincre par la douceur: car, par de faibles moyens, comment abattre un grand pouvoir [1]? Quand le peuple s'émeut et s'abandonne à la colère, c'est un feu véhément qu'en vain l'on s'efforce d'éteindre; mais si l'on cède à ses premiers efforts avec douceur, en observant le temps et l'occasion, il s'apaisera peut-être, et lorsqu'il aura calmé son souffle impétueux, vous obtiendrez de lui aisément tout ce que vous pourrez désirer d'obtenir; car il se livre tour-à-tour à la piété et à la violence de la colère: pour celui qui sait saisir l'occasion, c'est un précieux avantage. Je vais donc m'efforcer de persuader à Tyndare et aux citoyens de cet État, d'être modérés dans l'excès du courroux. Car le vaisseau qui heurte de front la tempête, est bientôt submergé dans les flots; mais s'il cède à sa violence, il se dérobe au naufrage. Dieu hait une audace présomptueuse; elle est odieuse aux citoyens. Je le répète, c'est par la prudence que je dois te sauver, et non par une résistance ouverte

[1] Quelques manuscrits ajoutent ces mots : « Il est insensé même de le vouloir. » D'autres les suppriment. J'ai suivi ceux-ci par des raisons dont le détail ne peut trouver place ici.

à des forces trop inégales. En combattant je ne réussirais point, comme tu le crois peut-être, à sauver tes jours; car avec une seule lance, il n'est pas facile d'ériger le trophée de la victoire contre des ennemis pareils à ceux qui t'environnent. Nous n'avons point encore essayé d'adoucir les Argiens par nos prières. Mais maintenant la sagesse exige que nous soyons esclaves de la fortune.

Ménélas s'éloigne.

ORESTE.

Lâche! dont la vertu se borne à mener une armée combattre pour une femme! homme inutile à toute autre entreprise! faible et perfide vengeur de ceux qui doivent t'être chers! Tu fuis en détournant de moi tes regards! Ainsi les services d'Agamemnon sont oubliés et anéantis à jamais. O mon père! vous deviez donc être sans ami dans votre infortune! Hélas! je suis trahi, et il n'est plus d'espérance où je puisse avoir recours, afin d'éviter la mort que les Argiens me préparent; car celui qui m'abandonne, était pour moi le dernier asile de la délivrance. — Mais je vois paraître à mes yeux le plus cher des mortels, Pylade, qui vient de la terre des Phocéens, et s'avance vers moi d'un pas rapide. O spectacle délicieux [1]! un ami

[1] Ces mots, *spectacle délicieux*, sont liés en grec avec le verbe *je vois*, ce qui est plus doux et plus simple tout à la fois; mais en même-temps ils sont rejetés à la fin de la phrase, ce que nous

fidèle dans l'adversité, est plus doux à voir que ne l'est aux matelots un ciel pur et sans orage.

SCÈNE IV.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

J'ai traversé la ville d'un pas plus rapide que ne le permet la bienséance [1], ayant ouï annoncer d'abord, mais bientôt ayant vu de mes propres yeux une assemblée des citoyens formée contre toi et contre ta sœur, comme s'ils étaient prêts à vous livrer à la mort sans délai. Quels sont ces mouvemens? quel est ton état, que fais-tu enfin, ô le plus cher de mes contemporains, de mes amis,

ne pouvons faire en français sans choquer les règles de la construction, et qui est pourtant nécessaire pour la liaison des idées. Ainsi je me suis déterminé à les détacher.

[1] « Plus vîte qu'il ne fallait que je le fisse. » Il me paraît que c'est aux lois de la décence que Pylade fait allusion. Une démarche trop rapide choquait beaucoup les Grecs et les Romains. Cicéron, traitant des devoirs relatifs aux bienséances, et cela dans les principes d'une philosophie grecque, recommande une démarche réglée, ni trop lente, ni trop rapide: « Celle-ci, dit-il, » met hors d'haleine, fait changer de couleur, dérange les traits » du visage, toutes choses qui prouvent peu d'égalité et de cons» tance. » La rapidité de la marche de Pylade a engagé ici le poëte à user du vers trochaïque, comme le remarque un scholiaste, afin de précipiter le débit de l'acteur et de rendre son action naturelle.

de mes parens ! car tu réunis pour moi tous ces titres à la fois [1].

ORESTE.

Nous périssons, ami ; par ce seul mot, je te découvre tous mes malheurs.

PYLADE.

Ah ! tu m'entraîneras dans ta ruine. Les amis sont unis par de communes destinées.

ORESTE.

Ménélas s'est montré perfide envers moi et envers Électre.

PYLADE.

Digne époux d'une perfide épouse !

ORESTE.

Présent en ces lieux, il ne me rend aucun secours, et il est comme absent pour moi.

PYLADE.

Ménélas est-il en effet arrivé dans ces contrées ?

ORESTE.

Il est venu après de longs délais ; mais il n'a point tardé à trahir l'amitié.

PYLADE.

Et ramène-t-il avec lui son infidèle épouse ?

[1] Pylade était neveu d'Agamemnon par sa mère. Son père était du sang des dieux. M. Brunck remarque, à cette occasion, que dans l'*Andromaque* de Racine, il y a quelque lieu d'être surpris qu'il parle à Oreste comme à un maître, et non comme à son égal.

ORESTE.

Il ne l'amène pas ; il la suit.

PYLADE.

Où est-elle cette femme, qui seule a fait périr tant de Grecs ?

ORESTE.

Dans mon palais (si j'ose l'appeler mon palais.)

PYLADE.

Toi-même, quels discours as-tu tenus au frère de ton père ?

ORESTE.

Je l'ai conjuré de ne pas nous laisser, ma sœur et moi, périr de la main de nos concitoyens.

PYLADE.

Achève, au nom des dieux : que t'a-t-il répondu? c'est-là ce qu'il m'importe de savoir.

ORESTE.

Il a montré une lâche et timide prudence, comme font les mauvais amis.

PYLADE.

A quel prétexte a-t-il eu recours? si tu m'éclaires sur ce point, je comprends aisément tout le reste [1].

[1] Pylade dit, je crois, que, connaissant, comme il fait, la lâcheté de Ménélas, il n'est dans le doute que sur le prétexte qu'il a pu trouver pour abandonner son neveu, certain d'ailleurs qu'il l'aura fait dès que ce prétexte se sera offert à sa pensée.

ORESTE.

Le père de ces filles célèbres par leur vertu est venu troubler notre entretien [1].

PYLADE.

Tyndare, dis-tu, plein de colère, peut-être, contre le meurtrier de sa fille ?

ORESTE.

Tu ne te trompes pas. Ménélas a préféré les nœuds de cette alliance à ceux qui l'unissaient à mon père.

PYLADE.

Et il n'a pas osé, témoin de ton malheur, embrasser ta défense?

ORESTE.

Eh! il n'est point un guerrier en effet : c'est parmi les femmes qu'il est courageux.

PYLADE.

Tu es donc au comble des maux, et rien ne peut te dérober au trépas [2]?

[1] « Célèbres par leur vertu. » Ironiquement.

[2] Je crois la phrase interrogative. Pylade conclut des précédentes réponses d'Oreste, et des bruits répandus dans la ville, et des mouvemens dont il a été lui-même témoin, que son ami est dans un danger imminent; mais il n'en a pas une idée bien juste, et il veut savoir s'il est inévitablement perdu, à quoi Oreste répond qu'il faut encore une forme judiciaire pour le faire mourir. Et c'est sur cette question et sur cette réponse, (que les interprêtes me paraissent n'avoir pas bien et complètement saisies),

ORESTE.

Il faut que les citoyens portent contre nous la sentence de l'homicide.

PYLADE.

Que doit-elle prononcer? Parle. Je suis saisi de frayeur.

ORESTE.

La vie ou la mort. Voilà en un mot le grand intérêt dont elle doit décider.

PYLADE.

Fuis donc, et quitte ce palais, en emmenant ta sœur avec toi.

ORESTE.

Ignores-tu que de tous les côtés nous sommes observés par une garde vigilante?

PYLADE.

J'ai vu, il est vrai, les rues munies d'armes et remplies de soldats.

ORESTE.

Nous sommes assiégés comme une ville qu'entoure une armée ennemie.

PYLADE.

A ton tour, informe-toi de mon sort [1], car je suis aussi perdu sans ressource.

que roule tout le reste de l'entretien, puisque c'est delà que Pylade part pour proposer divers expédiens à son ami, dont le meilleur est adopté, et a un bon effet, quoiqu'il ne procure pas la grâce, puisqu'il prévient la lapidation.

[1] Le poëte paraît ici avoir en vue de prévenir une difficulté qui

ORESTE.

Par qui ce nouveau malheur serait-il ajouté à tous mes malheurs?

PYLADE.

Strophius mon père est irrité contre moi, et me bannit de sa présence.

ORESTE.

T'accuse-t-il de quelqu'action que tu aies commise seul, ou de quelque crime public auquel tes concitoyens aient eu part [1]?

PYLADE.

Il me traite d'impie pour avoir trempé dans le meurtre de ta mère.

pouvait s'offrir aux spectateurs : comment Pylade, complice de l'homicide commis par Oreste, n'éprouve-t-il aucune poursuite? Comment ose-t-il accompagner son ami vers ses juges? Cette difficulté, en effet, était très-naturelle, et elle est parfaitement résolue; mais il semble que le récit des maux que Pylade éprouve, devait être lié par quelque transition avec celui des maux d'Oreste. Toutefois, avant de condamner l'auteur d'une tragédie qui me paraît conduite avec beaucoup d'art, et écrite avec un soin particulier, il conviendrait de s'assurer qu'il ne s'est point perdu une ou deux phrases du texte qui faisaient la liaison qui semble manquer ici; il faudrait même examiner encore si le poëte, obligé d'insérer ce récit dans une scène déjà fort longue, n'a point eu raison de négliger des transitions qui l'auraient allongée au-delà des bornes du sujet et des convenances théâtrales, transition d'ailleurs que le jeu de l'acteur pouvait, jusqu'à un certain point, suppléer.

[1] Il paraît que la première pensée d'Oreste est que Pylade est accusé de quelque rébellion ou de quelque démarche séditieuse.

ORESTE.

Ah! malheureux! il faut donc que mes maux retombent encore sur toi!

PYLADE.

Ne pense pas trouver en moi un Ménélas; je saurai partager ta fortune.

ORESTE.

Ne crains-tu pas qu'Argos ne te fasse périr avec moi?

PYLADE.

Argos n'a pas le droit de me punir: c'est des Phocéens que je dépends.

ORESTE.

La multitude est redoutable, quand elle est conduite par des chefs mal intentionnés.

PYLADE.

Mais s'ils sont vertueux, elle ne cherche que le bien.

ORESTE.

Quoi qu'il en soit, unissons nos conseils.

PYLADE.

Pour quel utile projet?

ORESTE.

Si j'allais exposer à mes concitoyens....

PYLADE.

Que tu as fait une action juste?...

ORESTE.

....En vengeant la mort d'un père.

PYLADE.

Je doute qu'ils t'accordent un favorable accueil.

ORESTE.

Faut-il que je cède à la crainte, et que je meure en silence?

PYLADE.

Cette conduite serait pusillanime.

ORESTE.

Que faut-il donc que je fasse?

PYLADE.

Te reste-t-il quelque moyen d'échapper au danger en demeurant ici?

ORESTE.

Aucun.

PYLADE.

Et si tu vas à l'assemblée, as-tu quelqu'espérance de sortir du malheur?

ORESTE.

Le hasard peut en faire naître.

PYLADE.

C'est donc là ce qu'il faut faire, plutôt que de demeurer en ces lieux.

ORESTE.

En effet, en allant moi-même m'offrir à leurs yeux...

PYLADE.

S'il faut que tu meures, du moins ta fin sera plus glorieuse.

OSESTE.

J'ai d'ailleurs une juste cause à défendre.

PYLADE.

Puissent les Grecs la juger telle!

ORESTE.

Oui, par tes sages conseils j'évite le nom de lâche.

PYLADE.

Plus sûrement qu'en demeurant en ce palais.

ORESTE.

Peut-être quelqu'un plaindra mon sort....

PYLADE.

Une naissance telle que la tienne est un grand moyen d'émouvoir la pitié.

ORESTE.

.... Quelqu'un touché de la perte de mon père!

PYLADE.

Ces raisons ont de la force, et s'offrent aux yeux d'elles-mêmes.

ORESTE.

Marchons. Il est indigne d'un homme de périr sans honneur.

PYLADE.

J'approuve cette ardeur.

ORESTE.

Instruirons-nous ma sœur de notre dessein?

PYLADE.

Au nom des dieux, n'en fais rien.

ORESTE.

Nos pleurs couleraient ensemble.

PYLADE.

Les pleurs sont d'un mauvais augure.

ORESTE.

Il vaut donc mieux se taire.

PYLADE.

Par ce moyen tu gagnes du temps.

ORESTE.

Je ne vois plus qu'un obstacle.

PYLADE.

Quelle nouvelle réflexion s'offre à toi?

ORESTE.

Si les déesses m'agitent de leurs fureurs?

PYLADE.

J'aurai soin de toi.

ORESTE.

Il est pénible de soutenir un malheureux que la maladie accable.

PYLADE.

Pour toi rien ne m'est pénible.

ORESTE.

Crains de participer à ma rage.

PYLADE.

Cette pensée ne me cause aucune inquiétude.

ORESTE.

Tu ne craindras point de me suivre?

PYLADE.

La crainte est le fléau de l'amitié.

ORESTE.

Pars donc, je te suis comme mon pilote fidèle [1].

PYLADE.

Compte sur les soins de ton ami.

ORESTE.

Conduis-moi vers le tombeau de mon père [2].

PYLADE.

Qu'y penses-tu faire ?

ORESTE.

Le prier de conserver mes jours.

PYLADE.

C'est ton devoir.

ORESTE.

Mais que mes yeux ne rencontrent pas le tombeau de ma mère [3] !

[1] Littéralement : Pars maintenant, gouvernail de mon pied, ou plutôt, gouvernail de pied pour moi.

[2] Il ne faut pas perdre de vue l'état de faiblesse et de langueur d'Oreste, qui ne lui permettait point de se conduire lui-même.

[3] Ce mot est beau, touchant, naturel. Il est conforme aux convenances. Dira-t-on que la longueur de cette scène devait le faire sacrifier ? Je répondrai qu'il est non-seulement convenable, mais nécessaire, et peut-être en est-il de même de tous ceux de cette longue scène qu'on serait tenté de supprimer après un léger examen. Hermione est au tombeau; si Oreste la rencontre, sa vue, celle des offrandes de sa mère doivent exciter un mouvement qui troublera l'économie de la pièce; car il faut d'un côté qu'il ar-


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Marechal Del. 1786. L. M. Halbou, Sculp.

Laisse reposer sur moi ce corps abattu par la maladie.

PYLADE.

Evitons-le, car elle fut ton ennemie. — Mais hâte-toi, de peur qu'avant ton arrivée, les Argiens ne portent l'arrêt de ta condamnation. Viens. Laisse reposer sur moi ce corps abattu par la maladie [1]; car je traverserai la ville en te portant de la sorte, sans me mettre en peine des regards de la multitude, et sans rougir d'un tel fardeau. Et dans quelle occasion me montrerais-je ton ami, si je ne t'aidais dans le triste état où tu es réduit?

ORESTE.

Ayez des amis, et non des parens seulement; c'est ce que dit assez le sort que j'éprouve [2]. Ah! l'homme dont le caractère se confond [3] avec le nôtre, quoique étranger, vaut mieux que mille parens! *Ils sortent pour exécuter leur dessein.*

SCÈNE V.

LE CHŒUR, seul.

Cette puissance fastueuse, cette haute valeur qu'on vit briller avec orgueil dans la Grèce et sur

rive à l'assemblée, et de l'autre que le retour d'Hermione amène le dénoûment. Il était donc nécessaire d'ôter aux spectateurs l'inquiétude d'une telle rencontre; inquiétude inévitable, puisqu'ils voient Oreste sortir par la même porte qu'Hermione.

[1] Ipsa sibi est oneri cervix, humeroque recumbit.

Ovid. *Met.* X, 195.

[2] Pylade était parent d'Oreste, mais c'est comme ami qu'il le sert.

[3] Se fond, s'attache, s'amalgame.

les bords du Simoïs, ne sont plus pour les Atrides le gage des prospérités. Une ancienne calamité les fait disparaître à jamais. Cette querelle occasionnée par une toison d'or entre les descendans de Tantale, ces funestes banquets, ces victimes innocentes et illustres d'une barbare fureur ont fait naître le meurtre vengeur du meurtre qui n'a point cessé de répandre le sang des deux Atrides.

Cette noble action n'est point telle à mes yeux. Déchirer avec un fer cruel, le flanc qui nous a fait naître; offrir aux regards du soleil cette épée noircie de sang [1].... Non; loin de là, c'est se souiller

[1] C'était la coutume de ceux qui, ayant commis un meurtre, voulaient attester leur innocence et se justifier par de légitimes raisons d'avoir répandu le sang, et c'est ce sang-froid dans le crime qui, aux yeux du chœur, le rend plus révoltant. On n'a point senti la liaison de cette phrase avec la précédente, qui consiste dans ces mots: « non; loin de-là, » ou plus littéralement; « cela au contraire est se souiller. » Pour indiquer le défaut de liaison qui a lieu dans les traductions, je me contenterai de citer celle de M. Carmeli, qui, étant écrite en vers, semblait permettre plus de liberté : on y verra chaque phrase rendue à part avec élégance, et la première avec exactitude; mais ce sont deux phrases isolées qui ne sont unies par aucun rapport; et la seconde d'ailleurs, qui n'offre qu'une pensée commune et d'une simplicité ridicule, ne se lie point au tableau de Clytemnestre :

Se sembra onesto, onesto
Non è con cruda mano
De' Genitori il corpo
Sbranar, e l' atro ferro
Pe'l sanguinoso scempio
Mostrare ai rai del sole.
Il mal oprare poi
È un' empietade grande,
E una follìa di gente
Di reo talento piena.
E già tra lo spavento
Di morte, sventurata
Di Tindaro la figlia
Gridò, etc.

d'un odieux forfait; c'est une impiété doublement criminelle; c'est le délire d'un homme qu'égare la méchanceté. Aussi l'infortunée fille de Tyndare s'écria-t-elle, dans les angoisses de la mort : « Mon » fils, ton bras ne sert pas la piété, en frappant » celle qui t'a donné le jour. Crains, en honorant » la tendresse paternelle, d'attirer sur ta tête une » éternelle infamie ».

Est-il sur la terre des maux plus cruels ? Est-il un plus juste sujet de larmes et de pitié, que le sang d'une mère versé par la main de son fils ? Voilà le crime qui livre le fils d'Agamemnon aux accès de la rage qui le remplit de trouble et d'effroi. Devenu la proie des furies promptes à venger l'homicide, il roule ses yeux égarés. Insensé[1]! le sein maternel sortant de la robe tissue d'or, s'offrit en vain à ses regards. Insensé, il accomplit le sacrifice d'une mère, pour venger un père malheureux !

[1] *Insensé*. C'est le mot, si je ne me trompe, et en traduisant *malheureux*, on énerve le sens.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

CITOYENNES, qu'est devenu le malheureux Oreste ? Ne s'est-il point écarté du palais dans les transports de la fureur où le livre le courroux des dieux ?

LE CHŒUR.

Non. Il est allé à l'assemblée du peuple d'Argos, pour prendre part au funeste combat dont il est lui-même l'objet, et où vous devez trouver l'un et l'autre ou la vie ou la mort.

ÉLECTRE.

Hélas! qu'a-t-il osé faire? qui a pu l'y engager?

LE CHŒUR.

C'est Pylade. — Mais voici un messager qui, sans doute, ne tardera pas à vous dire ce que l'assemblée a ordonné du sort de votre frère.

SCÈNE II.

UN MESSAGER, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

O malheureuse Electre! ô fille infortunée de

l'illustre Agamemnon! auguste princesse, écoutez ce que je viens vous annoncer, et qui doit accroître vos peines.

ÉLECTRE.

Ah! nous sommes perdus. Ce peu de mots l'annonce trop clairement [1], et vous n'avez, je le vois, rien que de sinistre à m'apprendre.

LE MESSAGER.

Infortunée! l'assemblée des Argiens a prononcé la sentence qui condamne votre frère et vous à la mort.

ÉLECTRE.

Hélas! le jour fatal est arrivé, dont l'attente flétrissait ma vie dans les larmes. Mais quels combats, quels discours ont précédé la sentence mortelle, et comment a-t-elle été prononcée [2] ? Parlez, ô vieillard! Est-ce par le supplice de la lapidation, ou par le fer que je dois terminer ma vie, unie à mon frère par une commune destinée?

LE MESSAGER.

Conduit par le hasard aux portes de la ville, à

[1] Ou peut-être, continuez de vous expliquer. « I manifestus » sermone. »

[2] Elle veut savoir si les formes ont été observées et la teneur précise de la sentence. C'était un désir naturel et digne d'une âme ferme, qui ne se livre pas au désespoir, tant qu'il lui reste quelque moyen de combattre l'adversité. Ainsi le discours du messager a une beauté de situation, et n'est nullement hors de place.

l'instant même où la sentence allait être prononcée, je venais des champs, et j'entrais sans autre dessein que de m'informer de votre sort et de celui d'Oreste, qui me tenait justement alarmé ; car je fus toujours dévoué à votre illustre père ; et votre maison, qui m'a nourri, a en moi un serviteur pauvre, à la vérité, mais fidèle, et que ses amis peuvent employer dans le besoin, sans craindre de sa part aucune lâcheté [1]. Arrivé en ce lieu, je vois le peuple accourir en foule, et s'assembler sur la colline où l'on dit que Danaüs le convoqua le premier, pour satisfaire à la justice qu'Égyptus réclamait [2]. A la vue de ces mouvemens, j'inter-

[1] Quoique je sois ici plus long que le texte, je ne crois pas employer aucune idée qui n'y soit contenue d'une manière implicite et même sentie : on ne peut s'empêcher d'observer qu'il y a un art infini dans la simplicité de ce début, où se trouvent exprimées en si peu de mots tant de circonstances propres à augmenter l'intérêt et la vraisemblance. Il est certain que le poëte ne pouvait choisir un personnage plus propre à faire un pareil récit. On ne saurait être surpris qu'il arrive si à propos des champs ; car de cent ou mille serviteurs pareils d'Agamemnon (que j'appellerais ses créatures, si ce nom ne semblait indigne de la pureté des mœurs champêtres), il serait plutôt extraordinaire qu'aucun n'eût été dans ce cas. Le motif qui l'amène est aussi naturel que touchant. Depuis six jours que les enfans et les vengeurs de son protecteur et de son roi sont dans la détresse, ne doit-il pas venir s'informer de leur sort ? Et dans quelle bouche le récit de ce jugement peut-il avoir plus d'intérêt que dans celle de ce simple cultivateur, ami du vrai et de l'honnête, spectateur innocent de la corruption des villes, et animé d'un zèle ardent et légitime pour la cause du malheur et celle de ses princes ?

[2] Après que les Danaïdes eurent égorgé leurs époux, Égyptus

roge un des citoyens : « Que se passe-t-il donc, » lui dis-je, dans Argos ? A-t-on quelque nouvelle » des ennemis de l'État, qui excite une alarme » soudaine ? Le citoyen me répond : Ne voyez-vous » pas Oreste qui s'avance près de ce lieu, et qui » vient s'exposer au combat de la mort [1] ? » — En effet, ce spectacle inattendu s'offre à ma vue : (eh ! plût aux dieux que je n'en eusse jamais été té[illegible] !) Pylade et votre frère marchaient ensemble ; l'un triste et dans la langueur où la maladie le plonge, l'autre semblable à un frère, affligé de la même douleur à laquelle son ami est en proie, occupé du soin d'adoucir ses maux, et de soulager sa faiblesse en le conduisant avec la tendresse et la vigilance d'un père.

Dès que l'assemblée a été formée, le héraut s'est levé, et a dit : « Qui veut parler et décider » en cet instant, s'il faut qu'Oreste vive ou meure, » après avoir tué sa mère ? » — Là dessus, s'est levé Talthybius, qui accompagna jadis votre père, lorsqu'il ravagea la Phrygie ; toujours soumis à

voulant venger ses fils, vint attaquer Danaüs, roi d'Argos, et père de ces barbares épouses. Mais, par l'intercession de Lyncée, on vint à bout de terminer le différend par des voies pacifiques. Le lieu du congrès fut une colline d'Argos, qui devint dès-lors le lieu d'assemblée de ses citoyens.

[1] Le mot *combat* signifie formes judiciaires, parce que ces formes consistaient, comme on le voit ici, en débats, et qu'on ouvrait, pour ainsi dire, le champ aux combattans.

ceux qui ont en main le pouvoir, il a prononcé un discours équivoque; plein de respect et d'admiration pour votre père, n'accordant point à votre frère les mêmes louanges, enveloppant ce qu'il disait de mal de quelques propos raisonnables; il accusait Oreste d'établir des lois odieuses contre les mères; sur-tout il ne cessait point de tourner vers les amis d'Egisthe un œil riant et gracieux. Tel est le caractère des hommes de son état. Les hérauts se jettent toujours dans le parti que suit la fortune; leur ami, c'est l'homme puissant et distingué par de hauts emplois. Après lui, a parlé le roi Diomède : son avis a été qu'il ne fallait pas vous faire mourir, ni vous, ni votre frère; mais qu'en vous condamnant à l'exil, on satisferait à la piété. Aussitôt un murmure, pareil à celui des flots, s'élève dans l'assemblée; les uns applaudissent à ce discours, les autres ne l'approuvent point. Au sein de ces débats, se lève un homme dont rien ne peut contenir la langue effrénée, puissant, et fort par son audace, Argien, non d'Argos, citoyen étranger, qui triomphe dans le tumulte; et, par la vaine hardiesse de ses discours dépourvus de sens, séduit les citoyens crédules, et les précipite dans de funestes résolutions [1]; (car lorsqu'un homme dont les discours charment

[1] C'est l'orateur Cléophon qu'Euripide semble désigner. Il s'était acquis un grand pouvoir par son éloquence, et en abusa sou-

l'oreille, et dont le cœur nourrit de criminels desseins, dirige à son gré l'esprit de la multitude, c'est pour l'État une grande calamité. Mais ceux qui constamment et avec prudence donnent des avis honnêtes et vertueux,....... s'ils échouent au premier instant, dans la suite du moins ils servent utilement l'État. C'est sur eux que le chef du peuple doit arrêter ses regards, persuadé que ses propres intérêts sont les mêmes que ceux d'un pareil orateur). Son avis a été de vous lapider ainsi qu'Oreste. Tyndare a suggéré de tels discours à celui qui poursuivait ainsi votre mort. Cependant un autre citoyen s'est levé, et a pris votre défense : privé des grâces de la figure, mais doué d'une âme ferme et courageuse, fréquentant peu la ville et le cercle des assemblées ; s'imposant un constant travail à lui-même :..... tels sont les citoyens qui sauvent les États! d'un sens exquis d'ailleurs ; cherchant dans les discours à combattre de près ; simple dans ses mœurs, irréprochable dans sa vie [1]. Il a dit que le

vent. Il était Athénien, non d'Athènes, mais de Thrace, et par conséquent citoyen étranger, ou forcé, ou introduit et ramassé, selon la force que le mot grec paraît avoir. Aristophane, dans les *Grenouilles*, fait aussi des plaisanteries sur le babil et sur la naissance étrangère de cet orateur. La sentence qui suit paraît transposée, et les derniers mots semblent avoir souffert quelque altération.

[1] C'est à quelques égards le portrait de Socrate ; cependant ce

fils d'Agamemnon méritait une couronne pour avoir osé venger son père et tuer une femme impie et perfide, dont le crime était tel qu'il arrêterait les vaillans guerriers, qu'il les empêcherait d'armer leurs bras désormais, et d'aller loin de leurs foyers signaler leur valeur, s'ils laissaient leurs épouses en proie à de vils corrupteurs prêts à souiller, en leur absence, la pureté de la couche nuptiale. Tous les gens de bien applaudissent à ce discours. Personne dès-lors n'a pris la parole.

Mais votre frère s'est avancé [1], et a dit : « O » vous, habitans de la terre d'Inachus, Pélasges » ou Danaéens [2] ! c'est votre défense que j'ai embrassée autant que la vengeance de mon père, en » immolant celle qui m'a donné le jour. Car s'il est

philosophe ne s'éloignait pas des assemblées. Un trait encore parait ne pas lui appartenir : « S'imposant un constant travail à lui-même », ou, comme l'entendent les interprètes, « cultivant son bien de ses mains », ou cultivateur, ou simplement, artisan. Il faut pourtant remarquer que le mot grec signifie » qui fait par lui-même », et qu'il n'est pas impossible qu'il signifiât d'une manière plus détournée, « celui qui travaille sur lui-même. » C'est du moins ce qui mérite d'être examiné.

[1] On l'a vu s'avancer au commencement de ces débats judiciaires, mais il est resté près des juges sans parler, et peut-être sans pouvoir entendre ; maintenant que les débats ont pris fin, il s'avance au milieu de l'assemblée pour plaider lui-même sa cause.

[2] Littéralement : « Autrefois Pélasges, ensuite Danaéens. » M. Brunck efface ce vers, dont l'authenticité avait déjà paru suspecte à Musgrave.

» permis aux femmes de porter impunément aux » hommes le coup de la mort, cessez de vous flatter » d'atteindre la vieillesse, ou devenez esclaves de » vos épouses. Vous ferez le contraire de ce qu'on a » droit d'attendre de vous. Maintenant celle qui a » trahi la foi qu'elle devait à mon père, est livrée » à la mort; mais si vous me condamnez à la suivre » au tombeau, cette loi s'étend jusqu'à vous, et » nul n'atteindra la vieillesse, car de tels attentats » ne seront plus rares désormais[1]. » Ce discours a paru mériter des éloges, mais il n'a point entraîné les suffrages. La victoire est demeurée à l'homme méchant qui connaît l'art de parler à la multitude, et qui l'a engagée par son discours à vous livrer tous les deux à la mort.

A peine le malheureux Oreste a-t-il obtenu que vous ne périssiez point par le supplice de la lapidation, il a promis de s'ôter la vie de sa propre main avant la fin du jour, et que vous suivriez son exemple. Pylade en pleurs l'a reconduit au sortir de l'assemblée; ses amis l'accompagnent fondant en larmes, et gémissant sur son sort. Bientôt, hé-

[1] Le messager est un homme simple, qui a été frappé des raisons d'Oreste, mais qui ne les rend pas avec la même force. D'ailleurs Oreste lui-même, dans la langueur et la défaillance, n'a pu parler ni long-temps ni avec beaucoup de vigueur. Au lieu de ces mots, « cette loi s'étend jusqu'à vous, » on devrait peut-être traduire, « la loi se relâche, se dissout, périt en même-temps que moi. » Le sens général de la phrase est toujours le même.

las! ce spectacle cruel, bientôt l'aspect de vos communs malheurs va frapper vos tristes regards. Préparez, il est temps, le glaive ou le lacet funeste, car il faut quitter pour jamais la lumière du jour. Le sang illustre dont vous sortez ne vous a été d'aucun secours, ni Phébus Pythien assis sur le trépied immortel; mais il a fait lui-même votre perte.

LE CHŒUR.

Malheureuse princesse! vous demeurez muette! vos sombres regards sont attachés à la terre. Ah! bientôt nous allons vous voir livrée aux pleurs et aux gémissemens [1].

SCÈNE III.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

ÉLECTRE.

Hélas! hélas! — Terre des Pélasges! je com-

[1] Peut-être qu'Électre se contient en présence du messager. Ces mots du chœur ne seraient pas inutiles en ce cas, quoique, suivant un scholiaste, quelques critiques les eussent effacés. Ils ont pour but d'annoncer les plaintes d'Électre. Celles-ci sont de la forme des chœurs chantés dans les entr'actes, ce qui a engagé Barnes et le P. Brumoi à placer le commencement du quatrième acte après cette scène. Mais c'est une scène essentielle et nullement un entr'acte. Ce n'est point simplement ici une femme désolée, c'est la fille des rois d'Argos qui voit s'anéantir, dans la personne de son frère, le dernier rejeton de sa maison, et qui porte en quelque sorte le deuil de toute sa famille; c'est un saint devoir qu'elle remplit. Elle ne pouvait s'en dispenser sans inhumanité. Ses pleurs, ses coups, ses cris, ses chants mortuaires sont réclamés par ses ancêtres.

mence les funèbres gémissemens en déchirant mon visage de mes propres mains, en meurtrissant ma tête de coups redoublés : hommage qu'accepte sous la terre la déesse des morts, brillante de l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Que la terre des Cyclopes [1] pousse des hurlemens; qu'elle porte le fer sur sa tête et rase sa chevelure dans le deuil où doit la plonger la chute de la maison des Atrides. Ces marques de compassion sont dues à ceux qui maintenant vont périr à jamais [2], et qui jadis commandaient les armées de la Grèce.

Elle n'est plus! elle n'est plus!.... La postérité entière de Pélops, cette maison, objet de l'envie des maisons les plus fortunées, est anéantie [3] : elle est renversée par la haine jalouse des dieux, et par l'arrêt odieux et sanguinaire que les citoyens eux-mêmes viennent de prononcer. O race déplorable

[1] La terre des Cyclopes. Mycènes, fondée par les Cyclopes, et faisant partie du royaume d'Argos. Ce n'est peut-être pas sans dessein qu'elle nomme Mycènes plutôt qu'Argos, qui venait de la condamner, quoique d'ailleurs ces noms se confondent chez les poëtes.

[2] A jamais. J'ajoute ce mot pour déterminer le sens. Car il ne s'agit pas d'Oreste qui n'a point commandé les armées des Grecs, mais d'Agamemnon, et en général de la maison des rois d'Argos : elle ne parle d'elle-même et d'Oreste que comme appartenant à cette illustre maison.

[3] Les enfans de Thyeste ayant été massacrés par Atrée, et Ménélas n'ayant point de fils, Pélops n'avait plus d'héritiers, du moins par Atrée et Thyeste, qui sont les seuls dont il soit question chez les tragiques.

des hommes, qu'un même jour voit naître et mourir, condamnée à des peines sans cesse renaissantes! voyez comme le sort se joue de nos espérances! Les maux, remplacés par les maux, se succèdent sans relâche dans la longue suite de temps: toute la vie des mortels est agitée et chancelante.

Que ne puis-je m'élancer sur ce rocher détaché de l'Olympe, qui, suspendu à des chaînes d'or entre le ciel et la terre, vole emporté par un rapide tourbillon! Que ne puis-je, au milieu de ces lamentations funèbres, faire éclater mes plaintes auprès de Tantale, auguste vieillard, le premier de mes aïeux! C'est lui, c'est lui qui fit naître les auteurs de ma maison: maison malheureuse, en proie aux calamités, dès le jour où Pélops traversa la plaine liquide, emporté d'un vol rapide dans un char attelé de quatre coursiers fougueux; il fit périr Myrtile, en le précipitant dans les gouffres de l'Océan, près de Géreste blanchi d'écume, et conduisit son char avec adresse le long du rivage battu des flots. De là, cette malédiction féconde en gémissemens, qui fondit sur ma maison, lorsque parut le prodige funeste envoyé par le fils de Maïa, un agneau [1]

[1] Œnomaüs, vaincu par la fraude de son écuyer, pria Pélops de venger sa mort. Pélops précipita l'écuyer, et traversa la mer sur son char au détroit de l'Eubée, dont Géreste est un promontoire. L'écuyer, qui se nommait Myrtile, était fils de Mercure. Ce dieu se vengea en excitant la discorde entre les enfans de Pé-

à toison d'or, né dans les troupeaux d'Atrée, roi fameux par ses superbes coursiers. De là cette querelle qui détourna le char ailé du soleil ; forcé de quitter la route du ciel qui l'entraînait à l'Occident, il recula vers l'Aurore, déesse qu'un seul coursier porte dans les airs ; et Jupiter changeant lui-même la course des sept Pléïades, leur fit suivre un chemin nouveau. Un dieu fit succéder les meurtres aux meurtres ; il prépara ces festins que le nom de Thyeste a rendu fameux, et l'alliance d'Ærope, Crétoise trompeuse, liée par un trompeur hyménée. Arrivés enfin à leur dernier terme, tous ces anciens malheurs retombent sur ma tête et sur

lops. Il s'agissait de la royauté que Thyeste contestait à Atrée. Les prodiges en devaient décider. Ils étaient en faveur d'Atrée ; mais Ærope, son épouse, fut corrompue par Thyeste, et lui livra l'agneau d'or. Le reste est connu de tous les lecteurs.

Les scholiastes avertissent qu'indépendamment de la liaison de cette histoire au sujet, le poëte fait dans cette ode des allusions d'un autre genre, et tirées de la philosophie naturelle. Tantale est le soleil ; ce changement, opéré par les querelles d'Atrée et de Thyeste, désigne le mouvement annuel de cet astre, qui semble reculer vers l'Aurore. Les Pléïades, qui sont une constellation du Taureau, ont aussi une position particulière dans le zodiaque ; le terme grec employé pour désigner le soleil, paraît relatif à une opinion d'Anaxagore, qui lui attira des persécutions.

Mais ce que je dois répéter ici, et qu'il est important de ne pas perdre de vue, c'est que ce chant est un chant de deuil, un pieux hommage rendu à une maison entière, qui va entrer avec Oreste dans la nuit du tombeau.

celle d'un malheureux père, par l'influence de cet inévitable destin qui plonge notre maison dans le deuil et dans la douleur.

LE CHŒUR.

Voici votre frère qui s'avance, frappé de la sentence mortelle. Pylade, le plus fidèle des hommes, l'accompagne; il lui tient lieu de frère, et dirige sa marche tremblante et mal assurée, entraîné sur ses pas par le zèle et par les soins de l'amitié.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, ORESTE, PYDADE, LE CHOEUR.

ÉLECTRE.

Malheureuse que je suis! — O mon frère! je succombe à ma douleur en te voyant sur le bord de la tombe, au pied du bûcher mortuaire.... Malheureuse! hélas! en portant sur toi ce triste et dernier regard, je sens que ma raison se trouble et m'abandonne.

ORESTE.

Contiens ces lamentations de femme, et soumets-toi en silence aux ordres du destin. Ils sont cruels, il est vrai, mais la nécessité veut que tu supportes des maux présens et inévitables.

ÉLECTRE.

Comment, hélas! contiendrai-je mes plaintes? il ne nous est plus permis, infortunés que nous

sommes, de jouir de cette commune clarté qu'un dieu répand sur les humains.

ORESTE.

Ne m'arrache pas la vie. C'est assez qu'elle me soit enlevée par le suffrage des Argiens[1]. Cesse de m'entretenir de nos communs malheurs.

ÉLECTRE.

Oreste, infortuné! qui ne plaindrait ta jeunesse et ton triste destin, et cette mort prématurée? Quand tu devrais jouir de la vie, c'est alors que tu n'es plus!

ORESTE.

Au nom des dieux, ne m'inspire point de faiblesse; ne fais point couler mes larmes par le tableau de nos infortunes.

ÉLECTRE.

Dévoués à la mort, est-il en notre pouvoir d'étouffer les gémissemens? La vie, chère à tous mortels, est toujours un juste sujet de larmes.

ORESTE.

Ce jour est le dernier pour nous. Il faut suspendre le lacet ou aiguiser le glaive fatal.

ÉLECTRE.

Frappe donc, ô mon frère, frappe toi-même le

[1] Littéralement; par la main des Argiens. C'est vraisemblablement une allusion à l'ancienne manière de donner les suffrages à Argos, dont on a déjà vu un exemple dans les *Suppliantes* d'Eschyle, t. II, p. 379.

coup mortel, et qu'aucun des Argiens n'ose faire un tel outrage à la fille d'Agamemnon.

ORESTE.

C'est assez du sang d'une mère, non, je ne te ferai point mourir. Meurs de ta propre main, et choisis toi-même ton supplice.

ÉLECTRE.

Oui, j'y suis résolue, mes coups suivront de près ceux que tu te porteras. Mais du moins que je puisse te serrer dans mes bras.

ORESTE.

Jouis de ce vain plaisir, si ces embrassemens ont quelque douceur pour ceux qui marchent à la mort.

ÉLECTRE.

O mon unique ami! ô toi à qui le nom de sœur fut toujours si précieux et si doux! toi qui n'es qu'une âme avec elle!

ORESTE.

Tes larmes m'attendrissent. Oui, je veux répondre à ton amitié, en te pressant tendrement dans mes bras. Et pourquoi, infortuné, craindrais-je encore de me livrer à ces transports?.... O sein chéri d'une sœur! ô doux embrassemens! Ah! ces derniers adieux doivent dans notre malheur nous tenir lieu d'enfans et d'hyménée!

ÉLECTRE.

Hélas! du moins, s'il est permis, qu'un même fer termine nos jours; qu'un même monument reçoive les cercueils de cèdre où nos corps seront enfermés à la fois !

ORESTE.

Cette union serait douce sans doute, mais tu vois comme nous sommes privés d'amis dont les soins nous puissent unir au tombeau.

ÉLECTRE.

Et Ménélas, le perfide Ménélas a donc trahi mon père? Il n'a pas parlé pour toi dans l'assemblée? Il n'a pas cherché à te dérober à la mort?

ORESTE.

Il n'a pas même laissé lire ses sentimens dans ses regards. Tournant vers le sceptre [1] toutes ses espérances, il a montré une lâche et timide prudence, pour ne point délivrer ceux qui devaient lui être chers. Mais c'en est fait, ne songeons plus qu'à terminer notre vie par quelqu'action généreuse et digne des enfans d'Agamemnon. Pour moi, je montrerai aux citoyens des sentimens conformes à ma naissance, en me perçant le cœur de mon épée : ose imiter ma fermeté. Et toi, Pylade, préside à

[1] Héritier avide du sceptre que la mort d'Oreste devait laisser vacant, Ménélas desirait sa mort, et d'ailleurs avait à ménager le peuple porté aux voies de rigueur. Peut-être aurait-il fallu traduire plus simplement : « il a craint de sauver ses amis »

ce combat funèbre; après notre mort, arrange nos corps avec les cérémonies accoutumées, et ensevelis-les dans un même tombeau auprès de celui de mon père. Adieu. Je vais, tu m'y vois résolu, je vais exécuter mon dessein.

PYLADE.

Arrête. Voici la première fois que j'ai à me plaindre de toi : as-tu pu croire que je voulusse te survivre?

ORESTE.

Pourquoi faut-il que ma mort entraîne la tienne?

PYLADE.

Tu le demandes? Et pourquoi faut-il que je vive privé de ton amitié?

ORESTE.

Ah! tu n'as pas tué ta mère, ainsi que moi... Malheureux!

PYLADE.

J'ai tout fait avec toi, je dois partager tous tes maux.

ORESTE.

Rends à ton père la vie que tu lui dois; ne partage pas ma destinée : tu as une patrie, il n'en est plus pour moi; tu as une maison paternelle, un vaste port d'opulence et de prospérité. Il faut renoncer à l'alliance d'une sœur malheureuse que je t'avais promise pour honorer notre amitié : va contracter d'autres liens, et deviens père d'une

nombreuse postérité; nous ne serons jamais unis par les nœuds de cet hyménée. Adieu, ô le plus cher de mes amis! Sois heureux, tu le peux; pour nous, tout est fini; devenus la proie de la mort, nous sommes privés de tous les plaisirs [1].

PYLADE.

Tu es loin, sans doute, de lire dans mon cœur. Puisse mon sang être rejeté à la fois du sein de la terre féconde, et du brillant séjour de cet air pur et lumineux [2], si jamais je trahis l'amitié qui nous lie, et si je t'abandonne en me délivrant du danger! J'ai commis le meurtre avec toi, je ne prétends point m'en défendre; c'est moi qui ai dirigé par mes conseils cette action pour laquelle on te punit; il faut donc que je meure aussi avec toi, et avec celle qui va partager ton destin. Elle est à moi, puisque sa main me fut promise, et je la reconnais pour ma légitime épouse. Eh! que dirais-je à mon retour dans la terre de Delphes, dans la citadelle

[1] C'est encore une de ces allusions à la forme de salutation en usage chez les Grecs, qu'on ne peut exprimer clairement dans une traduction. Oreste, en disant χαῖρε, ne dit point autre chose qu'*adieu;* mais ce mot, qui signifie *réjouis-toi*, lui rappelle une idée qui contraste avec son état.

[2] Plusieurs anciens philosophes envisageaient le sang comme le siège de la vie et même de l'âme. Plusieurs, et en particulier Anaxagore, pensaient que l'âme ou la partie sentante, se confond après la mort dans l'éther ou dans l'air le plus pur. Pylade dit donc : « Puisse mon corps et mon âme, après ma mort, ne point » retourner à leurs élémens.»

des Phocéens? Que dirais-je pour justifier ma lâcheté? moi qui fus votre ami avant vos infortunes, et qui maintenant ne serais point ton ami dans le malheur! Rien ne pourrait sans doute m'excuser, et le soin de ma gloire doit m'être cher ainsi qu'à toi [1]. Mais puisqu'il faut enfin que nous mourions, unissons du moins nos conseils afin d'entraîner Ménélas dans notre ruine.

ORESTE.

O le plus cher des mortels, que ne puis-je jouir de ce spectacle, et mourir!

PYLADE.

Suis donc mes avis. Mais avant tout, suspends les coups du fer meurtrier.

ORESTE.

Oui, je les suspendrai, si je puis me venger d'un ennemi.

PYLADE, bas.

Silence! j'ai peu de confiance aux femmes.

ORESTE.

Ne crains point celles-ci, elles sont nos amies.

PYLADE.

Faisons périr Hélène. Quelle amère douleur pour Ménélas!

[1] Ou bien, « cela ne se peut, je dois partager ton sort. » C'est le sens qu'adopte le scholiaste.

ORESTE.

Par quel moyen ? J'y suis prêt, si la chose est possible.

PYLADE.

En la perçant de nos épées. Elle est cachée dans ton palais.

ORESTE.

Oui, elle y prend d'avance possession de son héritage.

PYLADE.

Mais elle n'en jouira pas ; c'est désormais Pluton qu'elle aura pour époux[1].

ORESTE.

Et comment l'espérer ? Elle est entourée d'une suite nombreuse de barbares.

PYLADE.

De qui ?... des Phrygiens ?... Il n'en est aucun que je puisse craindre.

ORESTE.

Ils sont tels, en effet, que doivent être des hommes chargés du soin de ses miroirs et de ses parfums.

[1] Formule usitée, et dont on a déjà vu bien des exemples. Mais il y a ici une ironie qui fait la liaison des idées, et qu'il ne faut pas perdre de vue. Hélène, épouse de Pluton, cessant d'être épouse de Ménélas, perd ses droits à l'héritage d'Oreste. Peut-être faudrait-il traduire la phrase précédente, ainsi que fait M. Brunck : « Elle y est entièrement en sûreté ; » et la réponse de Pylade : » Pas encore, puisqu'elle est unie à Pluton. »

PYLADE.

Elle vient donc en ces lieux, suivie de tout le luxe de Troie?

ORESTE.

La Grèce n'est pour elle qu'une étroite et chétive demeure.

PYLADE.

Un esclave n'est rien auprès d'un homme libre.

ORESTE.

Ah! si j'achève cette entreprise, une double mort n'a rien qui m'effraie!

PYLADE.

Si je puis te venger, crois que j'aurai les mêmes sentimens.

ORESTE.

Achève maintenant de me développer ton projet.

PYLADE.

Nous entrerons dans le palais, comme étant sur le point de mourir.

ORESTE.

Jusque-là, rien ne paraît devoir nous arrêter; mais je ne vois pas la suite de tes desseins.

PYLADE.

Nous donnerons cours à nos larmes, et nous déplorerons notre sort devant elle.

ORESTE.

De manière à lui arracher aussi des pleurs qui

cacheront la joie qu'elle ressentira au fond de son cœur.

PYLADE.

Et nous aussi, à notre tour, nous éprouverons ce sentiment.

ORESTE.

Comment enfin terminerons-nous ce combat?

PYLADE.

Nous porterons nos épées cachées sous ces vêtemens.

ORESTE.

Mais quel moyen de frapper le coup mortel en présence des serviteurs?

PYLADE.

Nous les ferons sortir, et nous les disperserons çà et là dans le palais.

ORESTE.

Si quelqu'un refuse de se taire, il tombera sous nos coups.

PYLADE.

Pour tout le reste, nous prendrons conseil des circonstances.

ORESTE.

Périsse Hélène! voilà le mot de ralliement.

PYLADE.

Tu l'as dit. Reconnais maintenant que je te donne un généreux conseil. Sans doute, si nous tournions ce fer contre une femme plus pure, un

tel meurtre nous couvrirait d'infamie; mais c'est ici venger la Grèce entière. Ceux dont Hélène a fait périr les pères, ceux qu'elle a privés de leurs enfans, les épouses auxquelles elle a arraché leurs époux, feront retentir des cris d'allégresse; ils feront brûler l'encens sur les autels, en priant les dieux de t'accorder, ainsi qu'à moi, les plus glorieuses récompenses, pour avoir versé le sang d'une femme perfide. Du moment qu'elle ne sera plus, tu ne seras plus appelé parricide; tu quitteras ce nom odieux pour prendre celui de meurtrier d'Hélène, dont la vie fut fatale à tant de héros. Non, il ne faut pas que Ménélas vive au sein des prospérités, et que ton père, et toi-même, et ta sœur, vous soyez livrés à la mort... Et ta mère!... mais je laisse ce souvenir, il ne sied pas de le rappeler; enfin il ne faut pas que Ménélas demeure maître de ton palais après avoir recouvré son épouse par la valeur d'Agamemnon. Que je cesse de vivre, si je ne tire du fourreau le glaive tranchant pour la frapper; ou si Hélène échappe à nos coups, embrasons ce palais, et ensevelissons-nous sous ses ruines. En terminant l'une ou l'autre de ces entreprises, nous assurons également notre gloire, car nous mourrons d'une belle mort, ou nous sauverons nos vies avec honneur[1].

[1] Il semble, comme le remarque M. Brunck, qu'Euripide imite ici le vers 1319 de l'*Electre* de Sophocle. Voy. t. III, p. 242.

LE CHŒUR.

La fille de Tyndare a mérité la haine de toutes les femmes, en déshonorant son sexe par sa perfidie.

ORESTE.

Ah ! il n'est rien qu'on doive préférer à un ami véritable ; ni les trésors de l'opulence, ni l'éclat de la royauté ne peuvent lui être comparés, et la faveur de la multitude est un bien de nulle valeur, s'il faut l'acheter par le sacrifice d'un généreux ami. C'est toi qui inventas le piége où Égisthe est tombé ; sans cesse à mes côtés, tu as partagé tous mes dangers ; et maintenant encore que tu livres mes ennemis à ma vengeance, tu n'es pas éloigné de moi [1]... Je m'arrête, et ne te louerai point ; on peut être importuné, je le sais, des louanges trop répétées. Pour moi, prêt à rendre le dernier soupir, tout mon désir est de mourir en causant à mes ennemis quelque mortelle douleur, afin de perdre à mon tour ceux qui m'ont lâchement trahi, et de faire gémir ceux qui m'ont rendu malheureux. Je suis le fils d'Agamemnon qui commanda jadis à la Grèce, et se montra digne d'un tel honneur ; qui, sans porter le nom de monarque absolu, eut en ses mains tout le pouvoir d'un dieu .... je ne déshonorerai

[1] Il y a ici une réticence que l'air et le geste de Pylade doivent rendre naturelle.

point sa mémoire en mourant de la mort d'un esclave ; ma fin sera celle d'un homme libre, et je me vengerai de Ménélas. En saisissant cette seule proie, nous serons heureux sans doute ; mais si, par un coup inattendu, nous obtenions notre délivrance ; si nous donnions la mort en sauvant notre vie.... voilà, voilà l'objet de mes vœux ; et ce désir que j'ose former, ma bouche se plaît à l'exprimer ; mon cœur jouit sans peine et sans danger [1] de ces paroles fugitives.

ÉLECTRE.

Eh! bien, mon frère, ce que tu désires si vivement, je l'ai, je pense, en mon pouvoir ; je veux dire ta délivrance, celle de Pylade et la mienne.

ORESTE.

Ta parole est un augure des dieux. Mais explique-toi, car je connais ta prudence.

ÉLECTRE.

(*A Oreste.*) Écoute. (*A Pylade.*) Et vous, accordez-moi votre attention.

ORESTE.

Parle.... Ah! l'attente d'un bien est déjà un plaisir.

ÉLECTRE.

Tu connais la fille d'Hélène? C'est te demander, je pense, ce que tu ne peux ignorer [2].

[1] Littéralement : Sans frais.

[2] Les mœurs grecques permettaient peu de communication

ORESTE.

Je connais sans doute Hermione, dont les jeunes ans furent confiés aux soins de ma mère.

ÉLECTRE.

Elle est allée au tombeau de Clytemnestre.

ORESTE.

Quel dessein l'a conduite en ce lieu, qui puisse faire naître quelque espérance dans nos cœurs?

ÉLECTRE.

Elle était chargée d'y faire des libations au nom de sa mère.

ORESTE.

Eh! bien encore, que vois-tu dans ce dessein, qui puisse servir à nous dérober à la mort?

ÉLECTRE.

Saisissons-la comme un otage, lorsqu'elle reviendra au palais.

ORESTE.

De quels maux penses-tu qu'un tel secours soulage trois amis?

ÉLECTRE.

Lorsqu'Hélène aura succombé sous vos coups, si Ménélas veut se venger sur toi, sur Pylade ou sur moi, (car nous trois ne sommes qu'un par notre amitié) dis-lui que tu vas immoler Hermione; mais il faut que ta main tienne en effet suspendu

entre les deux sexes; ainsi cette question est plus naturelle qu'elle ne le semblerait au premier coup-d'œil.

sur sa tête le glaive sorti du fourreau, prêt à frapper le coup mortel. Si la crainte de voir périr sa fille et la vue d'une épouse baignée dans son sang engagent Ménélas à garantir ta vie, laisse jouir un père du bonheur de revoir sa fille vivante; mais s'il ne peut commander à son cœur prompt à la colère, s'il veut te faire périr, toi-même fais tomber la tête d'Hermione. Je crois cependant, quelque fureur qui le trouble au premier abord, qu'on verra s'amollir ensuite ce cœur si féroce; car il n'a ni audace, ni vaillance. Voilà sur quoi je fonde mes espérances, et ce que j'avais à dire.

ORESTE.

O toi, qui joins aux grâces de ton sexe la force et la vertu du nôtre, que tu es digne de jouir de la vie, et non d'être immolée à la fleur de l'âge! Pylade, telle est l'épouse que tu vas perdre pour jamais. Avec elle, hélas! tu aurais goûté les douceurs d'un heureux hymenée.

PYLADE.

Puissé-je encore le voir s'accomplir! Puisse cette épouse chérie entrer dans la ville des Phocéens, suivie des chants glorieux de l'hymen[1]!

[1] Un scholiaste observe fort mal à propos, à ce qu'il me semble, que ces mots sont hors du sujet. Il y a, au contraire, beaucoup d'art dans la réflexion d'Oreste, qui veut lier Pylade à ses intérêts par le double nœud de l'amitié et de l'amour.

ORESTE.

Quand Hermione rentrera-t-elle dans ce palais? Car il n'est rien de plus beau que tes projets, si la fortune nous seconde à cet égard, et livre entre nos mains la fille d'un perfide père.

ÉLECTRE.

Je crois qu'elle ne peut être loin du palais. Le temps qui s'est écoulé depuis qu'elle en est sortie, paraît suffire à son retour [1].

ORESTE.

Ainsi tout semble nous promettre un heureux succès. Toi donc, Électre, chère sœur, reste ici devant le palais pour attendre Hermione. Jusqu'à ce que notre entreprise soit achevée, fais une garde vigilante, de peur que quelque secours, ou même le frère de notre père n'entre dans le palais pour prévenir notre dessein : que tes cris aussitôt fassent retentir ces lieux; heurte à coups redoublés, ou fais en sorte que tes discours parviennent jusqu'à nos oreilles. Pour nous, Pylade, cher compagnon de tous mes travaux, entrons, marchons le fer à la main à notre dernier combat. O toi, mon père, qui habites le palais de la nuit ténébreuse!.... Oreste, ton fils, t'appelle; viens au

[1] On se rappelle qu'Hélène avait ordonné à Hermione de revenir aussitôt qu'elle aurait fait des libations, sans s'arrêter ni se détourner pour aucun autre objet.

secours de ceux qui sont dans la détresse : c'est pour toi que je souffre, ô malheureux! sans l'avoir mérité : j'ai servi la justice, et je suis trahi par ton propre frère. C'est son épouse que je veux saisir et immoler en ce jour : seconde cette entreprise, et viens la terminer avec nous!

ÉLECTRE.

O mon père! accours à notre aide, si du fond des enfers tu entends la voix de tes enfans prêts à mourir pour toi!

PYLADE.

O toi que les nœuds du sang unissent à mon père! Agamemnon! reçois aussi les prières que je t'adresse; sauve tes enfans!

ORESTE.

J'ai tué ma mère....

PYLADE.

J'ai tenu le fer meurtrier.

ÉLECTRE.

Et moi j'ai excité le courroux d'un frère; j'ai dégagé son âme de la frayeur.

ORESTE.

O mon père, j'ai vengé ta mort.

ÉLECTRE.

Je ne t'ai point trahi.

PYLADE.

Sois sensible à ces plaintes, délivre tes enfans,

ORESTE.

Je te fais une libation de mes larmes.

ÉLECTRE.

Et moi de mes gémissemens.

PYLADE.

C'est assez. Hâtons-nous d'agir. Si les supplications peuvent pénétrer dans les entrailles de la terre, il nous a entendus. Et toi, ô Jupiter, père de nos aïeux[1] ! Et toi, divine majesté de l'éternelle Justice ! accordez un heureux succès à Oreste, à Pylade et à Électre ; car un même combat, une même vengeance unit trois amis en ce jour. Sauver leurs vies à la fois, ou mourir par un commun trépas, tel est le sort qui leur est réservé.

SCÈNE V.

ÉLECTRE, LE CHOEUR, tantôt réuni, tantôt divisé en deux bandes, ou demi-chœurs.

ÉLECTRE.

Chères citoyennes de Mycènes, ô vous qui tenez le premier rang dans l'antique royaume des Argiens[2]....

[1] Pylade descendait de Jupiter par Éaque.

[2] Littéralement : « dans la terre Pélasgienne des Argiens. » L'Argolide avait été auparavant appelée Pélasgie, du nom d'un de ses rois. Peut-être devrait-on lier cette phrase à la suivante. « Premièrement, tournez-vous vers la demeure Pélasgienne des

LE CHŒUR.

Pourquoi m'appelez-vous, auguste princesse? car ce titre vous reste encore dans la ville de Danaüs.

Argiens, » (vers Argos ou vers quelque lieu particulier de cette ville) « les unes ici, etc. »

J'ai déjà observé que Mycènes et Argos se confondent. Il semble, dans la belle exposition de l'*Electre* de Sophocle, que le palais des Pélopides était dans Mycènes, et que Mycènes était la ville, Argos l'État; mais les poëtes ont varié.

Il ne faut pas s'étonner au reste qu'Électre appelle le chœur à haute voix. Nous ne nous faisons point de justes idées de la grandeur des théâtres anciens, lorsque nous en jugeons par les nôtres. Pour l'intelligence de cette scène, il faut se rappeler que la porte du palais était au fond du théâtre, fort loin de l'orchestre où se tenait le chœur. Cette place du chœur était plus basse que la scène où jouaient les autres acteurs, car le chœur montait des degrés pour parvenir à celle-ci. La scène d'ailleurs n'offrait point, comme la plupart de nos décorations, un lieu ouvert pour ainsi dire de toutes parts. Ainsi Électre ferme les avenues du palais par les femmes qu'elle place de deux côtés opposés; et elle va et vient des unes aux autres, et s'approche ou s'éloigne du palais, suivant que l'exige son inquiétude ou ses desseins. Il est dommage qu'on n'indique pas ces distributions du théâtre ancien aux décorateurs qui travaillent pour des pièces tirées de l'antiquité, ainsi qu'aux acteurs qui les jouent. On ne saurait dire le nombre d'absurdités qui résultent d'un tel oubli. L'objet est peu important sans doute, si on le compare au mérite intrinsèque d'un ouvrage dramatique; mais il ne laisse pas d'avoir son prix, puisqu'il favorise l'illusion. Dans la première scène de *Philoctète*, par exemple, telle qu'on la donne au Théâtre Français, Ulysse ne devrait pas être placé à quatre pas de Néoptolème, et à l'entrée de la caverne. Dans la suivante, on a peine à comprendre comment un seul homme peut garder un lieu ouvert de toutes parts. Si la pièce ne brillait pas de tant de beautés, on serait choqué de ces

ÉLECTRE.

Demeurez en ce lieu : vous, près de ce chemin où les chars ont un libre passage ; et vous, vers ce sentier opposé, afin de garder le palais.

LE CHŒUR.

Quelle raison vous engage à me donner cet ordre nouveau ? Parlez, chère princesse.

ÉLECTRE.

Je crains que quelqu'un ne s'approche pour attenter à notre vie, et qu'il ne découvre des malheurs nouveaux.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Courez ; hâtons-nous. Pour moi, je vais garder ce sentier que le soleil éclaire de ses premiers rayons.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Et moi, le chemin qui est vers le couchant.

ÉLECTRE.

Portez de tous côtés vos regards inquiets ; ici....

invraisemblances. On pourrait, je crois, les éviter en étudiant avec soin la scénographie ancienne. On s'assurerait, si je ne me trompe, que la scène de *Philoctète* offrait à droite le rivage, entouré et enfermé de rochers à pic du côté du fond, de précipices sur la gauche ; un seul sentier intermédiaire. La grotte, percée à jour, est au fond ; presque imperceptible, peut-être invisible aux spectateurs, du moins certainement invisible à Ulysse, qui même est peut-être sur la poupe du vaisseau : mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails si étrangers à la tragédie d'*Oreste*.

de ce côté encore.... et vers ce lieu élevé d'où l'on pourrait nous découvrir.

LE CHŒUR.

Vous nous voyez attentives.

ÉLECTRE.

Observez avec soin ce qui se passe autour de vous : prenez garde que ces boucles flottantes ne dérobent aucun objet à votre vue [1].

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Un homme s'avance dans le sentier. Quel est cet habitant des champs qui tourne autour de votre palais ?

ÉLECTRE.

O mes amies ! tout est perdu, s'il va découvrir à nos ennemis ces lions acharnés en secret au carnage.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Soyez sans crainte, chère princesse ; le sentier où vous tournez vos regards alarmés, est entièrement désert.

ÉLECTRE, au second demi-chœur.

Et de votre côté, tout est-il en sûreté pour moi ? Rassurez-moi par votre réponse. Tout l'espace que vous découvrez au-devant du palais, n'offre-t-il personne à vos yeux ?

[1] Le deuil ou la pudeur pouvait engager ces jeunes Argiennes à avoir leurs cheveux abattus sur le visage. Peut-être, Électre craint-elle qu'étant assemblées en un groupe, les cheveux de l'une ne cachent à l'autre les objets.

SECOND DEMI-CHŒUR.

De mon côté, tout est tranquille. (*au premier demi-chœur.*) Mais veillez du vôtre, de peur que quelque Argien ne s'approche.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Rassurez-vous. Je n'aperçois aucun mouvement.

ÉLECTRE.

Je vais donc près de la porte faire entendre ma voix [1]. (*Elle se place à la porte, au fond du théâtre.*) O vous, qui êtes dans le palais, pourquoi, tandis que tout est tranquille, tardez-vous d'accomplir le sanglant sacrifice?.... Ils ne m'entendent pas;..... malheureuse que je suis! ses charmes ont-ils émoussé leurs poignards? — Peut-être quelqu'Argien, armé pour la secourir, porte vers le palais ses pas précipités.... Redoublez d'attention : ce n'est pas le moment de ralentir votre ardeur. Vous donc de ce côté, et vous de celui-ci, portez au loin vos vigilans regards.

LE CHŒUR.

Nous parcourons des yeux le chemin [2]; nous observons tous les lieux d'alentour.

[1] Ou, selon d'autres interprètes : « je vais prêter l'oreille à la porte. »

[2] Littéralement : « Nous changeons de chemin. » Peut-être, en effet, les deux *demi-chœurs* changent-ils de place. J'ai suivi l'interprétation du scholiaste.

SCÈNE VI.

ÉLECTRE, HÉLÈNE, dans l'intérieur du palais. LE CHOEUR.

HÉLÈNE, du fond du palais.

O Argos! je péris d'une mort cruelle!

ÉLECTRE.

Entendez-vous? leurs mains se baignent dans son sang. Ces cris douloureux sont sans doute ceux d'Hélène.

DEMI-CHŒUR.

O puissance éternelle de Jupiter! venez secourir nos amis.

HÉLÈNE, du fond du palais.

O Ménélas! je meurs! et tu ne viens pas à mon aide!

ÉLECTRE.

Tuez, massacrez, égorgez, enfoncez vos fers acérés dans le sein d'une perfide qui a abandonné son père, qui a abandonné son mari, qui a fait périr des milliers de Grecs sur les rives du Scamandre, où les traits et le fer ont fait couler tant de larmes.

LE CHŒUR.

Silence, silence! J'ai entendu quelque bruit dans le chemin qui conduit au palais.

SCÈNE VII.

ÉLECTRE, HERMIONE, LE CHOEUR.

ÉLECTRE.

O chères compagnes! voilà Hermione qui arrive au milieu du carnage : faisons silence. Elle vient tomber d'elle-même dans nos filets. Si je puis l'avoir en ma puissance, je me féliciterai de ma proie. Demeurez tranquilles; que votre air ni vos yeux ne puissent faire connaître rien de ce qui vient de se passer. Pour moi, je vais prendre un visage affligé, comme si j'ignorais en effet les coups qui viennent de se porter. (*A Hermione.*) Jeune princesse, venez-vous de couronner la tombe de Clytemnestre? avez-vous fait les libations mortuaires?

HERMIONE.

Je viens d'achever cette cérémonie qui doit apaiser ses mânes. Mais une frayeur soudaine est venue me saisir : éloignée de ces lieux, des cris se sont fait entendre dans le palais, dont je n'ai pu comprendre la cause.

ÉLECTRE.

Ah! tout ce qui se passe est bien propre à exciter nos gémissemens.

HERMIONE.

Écartez ces propos sinistres. Quel nouveau malheur vous accable?

ÉLECTRE.

Les citoyens ont prononcé la mort d'Oreste et la mienne.

HERMIONE.

Dieux! écartez un tel malheur. Non, je ne verrai point frapper d'un coup si cruel ceux à qui je suis unie par les liens du sang.

ÉLECTRE.

L'arrêt est prononcé: nous gémissons sous le joug de la nécessité.

HERMIONE.

Vos malheurs sont-ils la cause de ces cris poussés dans l'intérieur du palais?

ÉLECTRE.

Suppliant aux pieds d'Hélène, il frappe l'air de ses cris plaintifs.

HERMIONE.

Qui? expliquez-vous. Je ne vous comprends point.

ÉLECTRE.

Le malheureux Oreste: il implore sa grâce et la mienne.

HERMIONE.

C'est donc pour un juste sujet que le palais a retenti de sinistres clameurs?

ÉLECTRE.

Pour quel autre plus juste pourrait-on élever la voix? Mais venez, joignez vos prières à celles de vos amis, tombez aux pieds de votre heureuse mère, qu'elle engage Ménélas à s'opposer à notre mort. O vous, que ma mère a élevée dans son sein! plaignez notre sort, soulagez notre infortune. Courez à ce glorieux combat, j'y marcherai devant vous: hélas! vous êtes notre seul recours dans notre adversité!

HERMIONE.

Eh! bien, je me hâte d'entrer dans le palais: vivez, s'il est en mon pouvoir.

SCÈNE VIII.

HERMIONE ET ORESTE dans le palais; ÉLECTRE ET LE CHOEUR hors du palais.

ÉLECTRE.

Accourez, chers guerriers qui êtes dans ce palais: venez vous saisir de votre proie.

HERMIONE, entrant dans le palais.

O dieux! que vois-je?

ORESTE, dans le palais.

Demeurez en silence; vous venez en ces lieux sauver nos jours, sans peut-être sauver les vôtres.

ÉLECTRE.

Arrêtez, saisissez. Suspendez le glaive sur sa tête, et demeurez tranquilles : que Ménélas sache qu'il a trouvé des hommes et non de lâches Phrygiens, et qu'il éprouve le traitement dû à sa perfidie. Vous, mes amies, faites du bruit, élevez votre voix au-devant du palais, de peur que les habitans d'Argos ne s'épouvantent à la nouvelle de ce meurtre, et ne viennent au palais pour y donner du secours, avant que j'aie vu de mes yeux le corps d'Hélène baigné dans son sang, ou que nous ayions entendu quelqu'un de ses esclaves; car quoique je sache quelques détails, il en est d'autres que j'ignore.

Elle entre dans le palais [1].

SCENE IX.

LE CHŒUR, seul.

C'est avec justice que la vengeance des dieux a

[1] Peut-être sort-elle et entre-t-elle à diverses reprises. Il me paraît extraordinaire qu'Électre se propose d'entendre de la bouche de quelqu'esclave, un récit qu'elle doit naturellement apprendre de son frère et de Pylade. Cependant il est certain qu'elle entre dans le palais; elle ne parle point dans la scène qui suit : elle est dans le palais quand Ménélas arrive. Enfin, elle a parlé à Hermione comme si elle entrait elle-même avec elle ; en sorte que le chœur reste seul comme pour caractériser l'entr'acte. Et pendant son chant et la scène du Phrygien, les acteurs principaux sont censés occupés à mettre le palais en état de défense, et à se disposer à recevoir Ménélas.

fondu sur Hélène ; car elle a rempli toute la Grèce de larmes pour ce funeste berger du mont Ida, qui entraîna la Grèce vers Ilion. — Mais faites silence, j'entends du bruit à la porte du palais : voilà un des Phrygiens qui en sort, et qui pourra nous apprendre ce qui s'y passe[1].

[1] Ces trois derniers vers, si l'on en croit un critique grec, ne sont pas d'Euripide. Ils ont été insérés là par les comédiens qui entraient sur le théâtre par la porte, de peur de se blesser en sautant du haut des triglyphes, comme le Phrygien devrait le faire pour se conformer à ses propres expressions. Voulant donc en quelque sorte justifier cette inconséquence, ils ont mis dans la bouche du chœur ces paroles qui annoncent son arrivée par la porte du palais. Un critique moderne, le dernier éditeur d'*Euripide*, n'ajoute pas foi à cette observation du scholiaste grec. Il explique le prétendu saut du Phrygien comme une sortie naturelle par la porte, et il fait remarquer d'autres expressions qui confirment cette explication. Je l'ai suivie dans ma traduction avec quelques légères différences.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN ESCLAVE PHRYGIEN, LE CHOEUR.

LE PHRYGIEN.

J'AI échappé au glaive argien; et, pour éviter la mort, j'ai fui, sans quitter la molle chaussure des Phrygiens, au delà des lambris de cèdre du palais, et de ces simples ornemens d'une architecture dorique [1]; cette terre disparaît pour moi, et

[1] Littéralement: Au delà des lambris de cèdre de la chambre à coucher (ou bien du portique) et des triglyphes doriques. C'est cette phrase qui, au premier coup-d'œil, semble indiquer que le Phrygien saute du haut des appartemens ou du toit, parce qu'il semble qu'il dise: j'ai fui par-dessus les lambris, etc. Mais il paraît qu'il dit seulement qu'il sort et qu'il s'avance hors du palais, ou bien que hors du palais il ne trouve aucun asile. S'il parle avec détail de ces lambris de cèdre et de ces triglyphes doriques, c'est sans doute parce que la comparaison de cette architecture simple à celle des palais phrygiens, chargés d'ornemens et brillans d'or de toutes parts, excite à la fois ses regrets et même ses dédains. Ce dernier sentiment, qui contraste avec sa situation, ne pouvait manquer de le rendre ridicule et méprisable. Les Grecs aimaient à voir sur leur théâtre les barbares humiliés. Sous le nom de Phrygiens, c'étaient les Perses qu'on avait coutume de leur montrer, afin de satisfaire et d'entretenir leur haine et leur mépris pour cette nation ennemie. La chaussure phrygienne de cet esclave est caractérisée par le même mot qu'Eschyle emploie

n'offre point de retraite à un barbare. Hélas ! où fuirai-je ? ô étrangers ! dois-je donc m'élever dans l'air resplendissant de lumière, ou voler sur les vastes mers dont Océan, ce dieu à tête de taureau, fait rouler les flots mugissans, enveloppant la terre entière dans ses bras ?

LE CHŒUR.

Qu'est-il donc arrivé, esclave d'Hélène, étranger venu de l'Ida ?

LE PHRYGIEN.

Ilion ! Ilion !... hélas ! hélas !... ô capitale de la Phrygie ! fertiles campagnes ! ô mont sacré d'Ida ! que je déplore votre perte ! Ma voix étrangère en ces lieux les fait retentir de chants lugubres [1] : la beauté d'Hélène a causé tous ces malheurs : oui, c'est la fille de Léda, cette Hélène dont l'éclat effaçait la blancheur du cygne qui la fit naître, c'est cette princesse infortunée qui est devenue la furie de Pergame, de ces murs superbes, ouvrage d'Apollon... Ah ! ah !... superbes murs dignes de nos

pour désigner la chaussure de Darius. Les Perses n'aimaient pas moins que les autres Orientaux le faste et l'éclat de l'or ; ce goût a toujours été celui des Asiatiques. Virgile n'a pas oublié de l'attribuer également aux Troyens :

« Barbarico postes auro spoliisque superbi. » *Æn.* II, 504.

[1] Grec. *Du chant harmatien ;* c'était une espèce particulière d'harmonie.

éternels regrets ! O infortunée Dardanie ! ô funeste enlèvement de Ganimède, favori de Jupiter [1] !

LE CHŒUR.

Explique-nous de nouveau clairement chaque circonstance de cet évènement qui est arrivé dans le palais ; car il ne m'est pas facile, par ce que tu as dis jusqu'ici, de former aucune conjecture assurée.

LE PHRYGIEN.

C'est le chant de Linus [2], le chant de Linus, le premier chant de mort qu'entonnent les barbares... Hélas ! hélas !.... avec les plaintifs accens des voix asiatiques, en cet instant funeste où le sang royal est répandu sur la terre par le glaive de fer, cruel ministre de Pluton.... Deux lions sont entrés dans le palais (car je vais vous apprendre chaque circonstance avec plus de détail), deux Grecs jumeaux; l'un dont le père fut décoré du nom de chef des armées; l'autre le fils de Strophius, toujours occupé de perfides desseins, semblable à Ulysse,

[1] Littéralement : O cavalcade de Ganimède, etc. Il fut placé sur l'aigle comme sur un cheval. Cet enlèvement, en excitant le courroux de Junon, contribua à la perte de Troie.

[2] Hymne funèbre des Phrygiens ; chez les Grecs, il paraît que c'était le chant des villageois. Le Phrygien justifie ses plaintes par l'usage de sa nation ; ou plutôt il explique les cris qu'on entend dans le palais, et qu'il reconnaît être ceux des serviteurs d'Hélène.

ourdissant ses ruses en silence, fidèle à ses amis, audacieux dans le combat, habile dans l'art de la guerre, et tel enfin qu'un dragon homicide. Périsse la froide prévoyance qui préside à ses artifices! Ces deux guerriers s'approchent du trône où siège celle que Pâris, cet archer fameux [1], eut jadis pour épouse: ils s'arrêtent [2] auprès d'elle, les yeux baignés de larmes, dans la contenance la plus humble, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, veillant attentivement sur elle. Tous deux à la fois embrasssent les genoux d'Hélène de leurs mains suppliantes. Les esclaves Phrygiens accourent de toutes parts, se demandent les uns aux autres avec effroi, s'il n'y avait point là quelque ruse cachée. Les uns n'en soupçonnent aucune, les autres disent que le dragon parricide tient enfin dans ses rêts la fille de Tyndare.

LE CHŒUR.

Où étais-tu dans cet instant? la peur t'avait-elle déjà fait fuir?

LE PHRYGIEN.

Selon l'usage des Phrygiens, j'excitais un souffle léger près du visage d'Hélène et sur ses boucles

[1] Le Phrygien croit relever la gloire de Pâris, mais il l'avilit; car pour le fils d'un roi, le rang d'archer était peu élevé : c'était une sorte d'opprobre pour un héros.

[2] Ou : ils s'asseyent.

flottantes, par le mouvement répété d'un éventail ailé et arrondi avec grâce, suivant une coutume étrangère en ces lieux ; elle roulait entre ses doigts le lin de son fuseau, en laissant tomber les bouts à terre ; voulant former des dépouilles de la Phrygie de riches ornemens de lin pour les placer sur le tombeau, des voiles de pourpre destinés à être offerts à Clytemnestre. Oreste s'approche de la princesse de Sparte : « Fille de Jupiter, dit-il, levez- » vous, éloignez-vous un instant du siége que vous » occupez, et approchez-vous de cet ancien foyer » consacré à Pélops, aïeul de mon père, venez en » ces lieux pour prêter une oreille attentive à mes » discours. » En même temps il l'emmène ; elle suit, sans prévoir le sort qu'on lui prépare. Le complice d'Oreste, le perfide Phocéen, se tourne d'un autre côté : « Fuyez, s'écrie-t-il, fuyez loin de ces » lieux, ô Phrygiens toujours lâches et vils. » En disant ces mots, il nous pousse hors de la chambre par différentes issues. Il enferme les uns dans les écuries, les autres dans les appartemens extérieurs ; il nous disperse tous çà et là, et nous écarte de notre maîtresse.

LE CHŒUR.

Eh! bien, après cela que s'est-il passé de funeste?

LE PHRYGIEN.

O déesse du mont Ida! ô mère puissante!....

Hélas!... O sanglant attentat! ô crime abominable que mes yeux ont vu commettre dans le palais des rois! Ils saisissent leurs glaives cachés sous leurs robes de pourpre; chacun d'eux promène ses regards çà et là, pour s'assurer que personne ne les observe. Puis, tels que deux sangliers furieux, ils se tournent contre cette femme, en criant: « Tu mourras! tu mourras! c'est ton perfide époux » qui te fait périr, en trahissant le fils de son frère, » et l'abandonnant au supplice que les Argiens lui » ont destiné. »—Elle pousse des cris, des cris lamentables.... « Ciel! ah, ciel!.... » Pressant son sein de ses beaux bras, elle frappe sa tête de coups douloureux, cependant elle fuit, et porte au hasard ses pas brillans de l'éclat de sa chaussure dorée. Mais Oreste entrelace ses doigts dans les cheveux de celle qu'il poursuit, en portant en avant son pied couvert du large brodequin de Mycènes, et faisant pencher sur l'épaule gauche la tête de celle qu'il veut immoler, il allait plonger le glaive noir dans sa gorge.

LE CHŒUR.

Où donc étaient les Phrygiens qui devaient la défendre dans le palais?

LE PHRYGIEN.

A ses cris, nous renversons avec de forts leviers les portes et les cloisons qui s'opposent à nos ef-

forts, et nous accourons de toutes parts pour secourir notre reine, les uns avec des cailloux, les autres avec des javelots, un autre armé d'une épée à large poignée. L'intrépide Pylade s'avance contre nous, pareil au Phrygien Hector, ou tel qu'Ajax couvert d'un casque à triple panache, que je vis jadis aux portes du palais de Priam. Bientôt les fers ennemis mêlent leurs pointes acérées. Ah! c'est en cet instant que les Phrygiens ont fait voir d'une manière éclatante combien, dans les combats de Mars, ils sont inférieurs à la lance des Grecs. L'un fuit, et l'autre expire; celui-là traîne à peine son corps couvert de blessures, celui-ci demande grâce pour sa vie. Enfin, nous nous dérobons à la faveur de l'obscurité. Plusieurs restent morts ou mourans sur la place. Sur ces entrefaites, l'infortunée Hermione entre dans le palais, au moment où sa mère, cette reine infortunée qui l'a portée dans son sein, va tomber percée de coups et rougir la terre de son sang. Aussitôt, tels que deux bacchantes sans thyrse, les meurtriers accourent et saisissent entre leurs bras cette tremblante victime, semblable au faon timide qui fuit dans les bois solitaires; puis, sans quitter leur nouvelle proie, ils se hâtent de porter le coup mortel à la fille de Jupiter. Mais, ô Jupiter! ô terre! ô lumière du soleil! ô ténèbres de la nuit! tout à coup enlevée de l'appartement qu'elle habite, elle a disparu du

palais, ou par quelque breuvage, ou par les arts des mages [1], ou dérobée par une main divine. Ce qui s'est passé depuis, je l'ignore, car je me suis hâté de porter hors du palais mes pas fugitifs; mais c'est bien en vain que Ménélas a été à Troie reprendre une épouse au prix de tant de travaux et de souffrances.

LE CHŒUR.

Quel nouvel évènement vais-je apprendre? Je vois Oreste la main encore armée de son glaive, qui sort du palais d'un air alarmé.

SCÈNE II.

ORESTE, LE PHRYGIEN, LE CHOEUR.

ORESTE.

Où est-il cet esclave qui a fui du palais pour se dérober à mes coups [2]?

LE PHRYGIEN.

O roi! prosterné devant vous, je vous adore à la manière des barbares.

[1] Ce mot, originairement persan, est mis ici peut-être pour caractériser mieux l'allusion au caractère de cette nation que le Phrygien devait rappeler aux spectateurs. Cependant ce terme avait passé dans l'usage en grec, comme son dérivé *magie* est devenu commun dans les langues modernes.

[2] Le poëte emploie ici, pour exprimer le mouvement rapide d'Oreste, ce même mètre trochaïque dont s'est servi Pylade à la scène IV de l'acte II, où nous en avons fait remarquer la convenance.

ORESTE.

Tu n'es pas ici à Troie, mais à Argos.

LE PHRYGIEN.

En tout lieu, la vie a plus de charmes que la mort, pour qui n'est point privé de sens.

ORESTE.

N'as-tu pas poussé des cris pour qu'on vînt secourir Ménélas ?

LE PHRYGIEN.

Non, mais plutôt pour qu'on vînt vous défendre ; car vous le méritez mieux que lui.

ORESTE.

C'est donc un juste supplice qu'a subi la fille de Tyndare ?

LE PHRYGIEN.

Juste à tous égards ; et plût au ciel qu'elle eût éprouvé trois fois les agonies de la mort [1] !

ORESTE.

La peur t'engage à me flatter par tes discours, quoiqu'au fond de ton cœur tu nourrisses d'autres pensées.

LE PHRYGIEN.

Ne le croyez pas : eh ! n'est-ce pas elle qui a fait périr également les Grecs et les Phrygiens ?

[1] Littéralement : « Que n'a-t-elle eu trois gorges pour mourir? »

ORESTE, levant le fer.

Jure donc.... sinon je t'arrache la vie;.... jure que ce n'est point pour me plaire que tu tiens ce langage.

LE PHRYGIEN.

J'en jure l'âme par qui je respire : je ne violerai pas la sainteté de ce serment.

ORESTE.

Est-ce ainsi qu'à Troie le fer était l'effroi de tous les Phrygiens ?

LE PHRYGIEN.

Écartez cette épée : de près elle réfléchit l'éclat horrible de la mort.

ORESTE.

Crains-tu que son aspect ne te change en rocher, comme celui de la Gorgone?

LE PHRYGIEN.

Je crains la mort, et ne connais pas la Gorgone.

ORESTE.

Esclave, tu crains la mort qui finirait ta misère !

LE PHRYGIEN.

Tout homme, même l'esclave, chérit la lumière du jour.

ORESTE.

Tu as raison. Rends grâce à ton bon sens.... Mais rentre dans le palais.

LE PHRYGIEN.

Vous ne me ferez donc pas mourir?

ORESTE.

Je te fais grâce.

LE PHRYGIEN.

C'est un mot glorieux que vous venez de prononcer.

ORESTE.

Mais je pourrai changer d'avis.

LE PHRYGIEN.

Ah! ce mot n'est pas digne de vous.

SCÈNE III.

ORESTE, LE CHOEUR.

ORESTE.

Insensé, peux-tu croire que je voulusse me souiller de ton sang, toi qui sans être femme, ne peut être compté parmi les hommes! — (*Au chœur.*) Je ne suis sorti du palais que pour vous prier de ne pas trop élever la voix; car si les citoyens entendent vos cris, ils accourront en tumulte. Pour Ménélas, armé de cette épée je ne crains point de le recevoir; qu'il vienne avec ces blonds cheveux épars sur ses épaules, dont il est si vain. Mais s'il entraîne les Argiens au palais pour venger le meurtre d'Hélène, s'il refuse de me sauver, ainsi que ma sœur, et Pylade qui a tout fait

avec moi, il verra sa fille et son épouse enlevées à la fois à son amour [1]. Il rentre dans le palais.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR seul, tantôt réuni, tantôt partagé.

LE CHŒUR.

O fortune! quels combats effrayans se préparent dans la maison des Atrides!

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Que ferons-nous? Irons-nous publier ces évènemens? garderons-nous le silence? Mes amies, quel est le plus sûr parti?

SECOND DEMI-CHŒUR.

Je vois devant le palais, je vois bondir dans les airs des tourbillons de fumée qui vont annoncer avant nous ce qui se passe en ces lieux.

Déjà les torches sont allumées, le palais de Tantale va être livré aux flammes; ils ne sont pas assouvis de carnage.

La fortune préside à la destinée des mortels; elle dirige les évènemens comme il lui plaît. Une puissance irrésistible, par la main des mauvais Génies, a frappé ce palais d'une plaie de sang, pour venger la mort de Myrtile précipité de son char!

[1] Grec. « *Il verra deux corps morts.* » Cet hémistiche paraît ici transposé et pris de la fin d'*Hécube*. Oreste ne peut ignorer que le corps d'Hélène a disparu.

— Mais je vois Ménélas qui marche au palais d'un pas précipité; il a peut-être entendu le récit des nouveaux évènemens que la fortune a fait naître. O Atrides, qui êtes dans le palais, hâtez-vous de le prévenir, en assujettissant ces portes par un inébranlable levier. Oreste, un homme dans la prospérité est redoutable à ceux que le malheur accable, et qui, comme toi, sont abandonnés par la fortune [1]....

[1] Quelques éditions attribuent ces paroles à Électre; mais ce ne peut être que par erreur, car Electre est dans le palais. Aussi plusieurs manuscrits, et les éditions les plus récentes, les mettent dans la bouche du chœur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNÉLAS, LE CHOEUR, ORESTE, PYLADE, ÉLECTRE[1].

MÉNÉLAS.

J'ACCOURS au bruit d'un forfait non moins atroce que téméraire, au récit des fureurs de deux lions forcenés; car je ne leur donne point le nom d'hommes. Tel est, m'assure-t-on, le sort de mon épouse; elle n'est point morte, mais elle a disparu de ces lieux. Ces vaines rumeurs sont tout ce que j'ai pu recueillir; un homme égaré par la frayeur est venu me les annoncer. Mais, je n'en doute point, ce sont-là des artifices du parricide; c'est pour lui le sujet d'une insultante risée. —

Qu'on ouvre le palais; j'ordonne aux esclaves de pousser à l'instant les battans de ces portes, afin qu'au moins je délivre ma fille des mains de ces hommes souillés de sang; que j'emporte le corps d'une épouse infortunée, avec qui mour-

[1] Ces deux derniers personnages sont muets dans cette scène et dans la suivante; et les trois derniers (Oreste, Pylade, Électre) sont dans le palais et placés fort haut.

ront de ma main ceux qui m'ont ravi une si chère compagne.

ORESTE, du haut du palais.

O toi, qui oses m'insulter, que ta main respecte ces portes fermées à dessein; c'est toi, superbe Ménélas, à qui j'adresse ce discours, toi dont l'orgueil s'élève comme une tour. Obéis, ou de ce créneau menaçant je brise ta tête sur l'heure, en faisant tomber à la fois ces antiques auvents élevés avec un pénible travail. Ces portes, munies de forts leviers, sont à l'abri de tes impétueux assauts; elles t'empêcheront de pénétrer dans ce palais.

MÉNÉLAS.

O dieux! que vois-je! des torches allumées, mes ennemis fortifiés dans le palais, et le glaive levé sur le sein de ma fille!

ORESTE.

Veux-tu m'interroger ou m'entendre?

MÉNÉLAS.

Je hais autant l'un que l'autre; mais la nécessité, sans doute, me force à t'écouter.

ORESTE.

Sache donc que je vais égorger ta fille.

MÉNÉLAS.

Assassin d'Hélène! tu veux commettre meurtre sur meurtre!

ORESTE.

Que n'ai-je pu la tenir en mon pouvoir ! et pourquoi les dieux me l'ont-ils enlevée !

MÉNÉLAS.

Tu nies un meurtre trop certain, et m'insultes encore par ce langage.

ORESTE.

Il m'est trop dur de le nier. Ah ! plût au ciel que j'eusse pu....

MÉNÉLAS.

Accomplir quel dessein?...... Tu me remplis d'horreur.

ORESTE.

Précipiter dans les enfers la furie de la Grèce !

MÉNÉLAS.

Rends-moi le corps de mon épouse ; que je puisse l'enfermer dans un tombeau.

ORESTE.

Redemande-la aux dieux. Mais vois périr ta fille de ma main.

MÉNÉLAS.

Meurtrier d'une mère, sortant d'un homicide, il s'arme encore pour l'homicide.

ORESTE.

Vengeur d'un père.... Ta trahison me livre à la mort.

MÉNÉLAS.

Ainsi le sang d'une mère ne peut assouvir ta rage.

ORESTE.

Ainsi ce bras ne se lassera point de frapper des femmes perfides.

MÉNÉLAS.

Et toi, Pylade, as-tu trempé dans ce meurtre?

ORESTE.

Il l'affirme en gardant le silence : il doit te suffire que je te le déclare devant lui.

MÉNÉLAS.

Tu ne l'auras pas fait du moins sans être puni de ton audace, si le destin ne te donne des ailes.

ORESTE.

Nous ne fuirons point, nous embraserons le palais.

MÉNÉLAS.

Quoi! tu ravageras le palais de tes pères!

ORESTE.

N'en doute pas; je le détruirai pour qu'il ne t'appartienne jamais; j'immolerai ta fille dans les flammes.

MÉNÉLAS.

Eh! bien, frappe; ta mort me vengera de tes crimes.

ORESTE.

J'accepte le défi.

MÉNÉLAS.

Ciel !... arrête.... n'achève point cet attentat.

ORESTE.

Sois donc tranquille, et sache supporter des maux que tu souffres justement.

MÉNÉLAS.

Est-il juste que tu vives encore ?

ORESTE.

Et de plus, que je règne en ces lieux.

MÉNÉLAS.

Où ?

ORESTE.

Dans Argos [1].

MÉNÉLAS.

Tu oserais toucher les vases sacrés [2] ?

ORESTE.

Pourquoi ne les toucherais-je point ?

MÉNÉLAS.

Tu immolerais les victimes avant la bataille ?

ORESTE.

Toi-même, peux-tu t'acquitter avec honneur de ce saint devoir ?

[1] Littéralement : Dans cette Argos Pélasgique.

[2] Les *chernides*, ou bassins d'eau lustrale, ou l'eau lustrale même.

MÉNÉLAS.

Mes mains sont pures.

ORESTE.

Mais non pas ton cœur.

MÉNÉLAS.

Qui t'adressera la parole?

ORESTE.

Tous ceux qui aiment leurs pères.

MÉNÉLAS.

Et celui qui honore sa mère ?

ORESTE.

Il est heureux !

MÉNÉLAS.

Mais toi....

ORESTE.

Je hais les femmes perfides.

MÉNÉLAS.

Ecarte de ma fille ce fer suspendu sur sa tête.

ORESTE.

Vains discours.

MÉNÉLAS.

Quoi ! tu veux l'immoler ?

ORESTE.

Tu l'as dit.

MÉNÉLAS.

Dieux ! que ferai-je ?

ORESTE.

Va persuader aux citoyens d'Argos....

MÉNÉLAS.

Quoi ?

ORESTE.

D'épargner nos jours.

MÉNÉLAS.

Sinon vous égorgerez ma fille ?

ORESTE.

N'en doute pas.

MÉNÉLAS.

Infortunée Hélène !

ORESTE.

Et moi, suis-je donc heureux ?

MÉNÉLAS.

Je ne l'ai donc arrachée des mains des Phrygiens, que pour te livrer une victime !

ORESTE.

Plût aux dieux !

MÉNÉLAS.

Après tant de travaux !...

ORESTE.

Ils n'étaient pas pour moi.

MÉNÉLAS.

Je souffre d'étranges peines.

succombé sous tes coups; c'est moi qui l'ai sauvée et qui l'ai dérobée au fer meurtrier, par l'ordre de Jupiter, mon père et le sien : fille du dieu vivant, elle doit vivre à jamais [1]. Assise dans les cieux auprès de Castor et de Pollux, elle sera propice aux nautonniers. Va, Ménélas, reçois une autre épouse dans ton palais, puisque les dieux se sont servi de la beauté de celle-ci, pour exciter entre les Phrygiens cette guerre meurtrière qui a soulagé la terre du fardeau d'une multitude inutile et orgueilleuse [2]. Voilà pour ce qui concerne Hélène. Pour toi, Oreste, il faut que tu franchisses les limites de cette contrée, et que tu habites la terre de Parrhasie pendant la révolution d'une année; ton exil changera son nom; les Arcadiens et les habitans de l'Azanie l'appelleront *Orestienne* [3]. De là, va dans la ville des Athéniens, subis l'accusation du sang matricide intentée par les trois Euménides. Les dieux, juges du combat, porteront leur sentence sacrée sur la colline d'Arès [4]; c'est

[1] Le mot grec qui signifie *vivre*, a du rapport avec le nom de Jupiter dans la même langue. C'est ce rapport que j'ai tâché d'exprimer selon l'intention du poëte. Son expression dit simplement : « Etant née de Jupiter, il faut qu'elle vive immortelle. »

[2] La même pensée se retrouve au commencement de la tragédie d'*Hélène*.

[3] Parrhasie et Orestie étaient deux villes, ou peut-être la même ville de l'Arcadie. L'Azanie était une province de l'Arcadie.

[4] L'*Aréopage*. Arès est le nom grec de Mars.

toi qu'elle doit faire sortir vainqueur. Cette même Hermione, dont ton épée menace la tête, est l'épouse que les dieux te réservent. C'est en vain que Néoptolême prétend à sa main, il ne l'obtiendra jamais; son destin est de mourir par le glaive des habitans de Delphes, où il viendra me demander justice de la mort de son père Achille[1]. Pour Pylade, donne-lui ta sœur en mariage, comme tu la lui as promise. Une vie heureuse leur est désormais assurée. Et toi, Ménélas, laisse Oreste régner dans Argos. Va commander dans la terre de Sparte: possède la dot d'une épouse qui t'a livré jusqu'à ce jour à des travaux toujours renaissans[2]. — J'aurai soin d'apaiser la ville, et de justifier l'auteur d'un parricide commis par mes ordres.

ORESTE.

O Apollon! dieu des augures! tes oracles n'étaient donc pas trompeurs: la vérité s'est fait entendre. J'ai craint, je l'avoue, que la voix de quelque mauvaise divinité ne m'eût séduit, et que je ne l'eusse prise pour la tienne. Mais tout se termine heureusement. J'obéis à tes ordres; je délivre Hermione de la mort, et je la reçois pour

[1] Cet évènement fait partie de l'*Andromaque* d'Euripide.

[2] Jusque-là, il paraît que Tyndare avait régné à Sparte. Dorénavant ce sera donc Ménélas. C'est peut-être la mort de son épouse qui l'appelait à prendre possession du trône qui lui servait de dot, même du vivant de Tyndare.

épouse dès que son père la voudra remettre entre mes mains.

MÉNÉLAS.

Hélène, fille de Jupiter! je te salue: je triomphe avec toi de cette haute destinée qui te fait habiter les demeures fortunées des dieux. Oreste, je t'accorde ma fille en mariage, puisque c'est la volonté d'Apollon. Noble époux d'une noble épouse, puisses-tu être heureux par elle, ainsi qu'un tendre père qui la remet entre tes mains!

APOLLON.

Maintenant, que chacun de vous s'empresse d'aller où mes ordres l'appellent, et terminez pour jamais vos débats.

MÉNÉLAS.

Mon devoir est d'obéir.

ORESTE.

Un pareil sentiment m'anime. Ainsi, Ménélas, je me réconcilie avec les coups du sort et avec tes oracles, ô divin Loxias!

APOLLON.

Allez et honorez la Paix, la plus belle des déesses. — Pour moi, traversant l'orbe des astres lumineux, je vais conduire Hélène au palais de Jupiter. Là, placée auprès de Junon et d'Hébé, la compagne d'Hercule, déesse, elle sera honorée

à jamais par les libations des mortels, et veillera sur la mer au salut des nautonniers, avec les Tyndarides[1], fils de Jupiter.

LE CHŒUR.

Victoire à jamais glorieuse, sois la compagne de ma vie, et ne cesse point de me distribuer tes couronnes.

[1] Castor et Pollux, fils de Léda, femme de Tyndare.

FIN D'ORESTE.

EXAMEN

DE LA TRAGÉDIE D'ORESTE.

Le lieu de la scène n'offre qu'une seule difficulté. Oreste est au lit dans le vestibule du palais, sans que la raison de cette disposition soit expliquée. Est-il exclu du palais? Est-ce pour cela qu'il n'a point pris le bain depuis six jours? Mais, à la fin de la pièce, il rentre sans opposition dans l'appartement d'Hélène. Ne peut-on point conjecturer plutôt que sa fureur exigeait qu'il reposât dans un lieu découvert? C'était peut-être un ancien usage que le poëte a négligé de rappeler. Abandonné de tous ceux qu'effrayait son excommunication, ne recevant des soins que de sa sœur, Oreste, dans sa maladie, n'avait pu suivre le cours de ses habitudes ordinaires, et demeurait au lieu où le hasard l'avait placé.

Examinons maintenant cette pièce dans ses six parties constituantes. La fable, les mœurs, les pensées, la diction, le spectacle, et la mélopée, en nous taisant sur ce que nous ignorons, ou dont nous n'avons point d'idées exactes.

La fable est clairement exposée, indépendamment du prologue. Oreste et Électre, après avoir

commis un parricide, ne pouvaient éviter (quoique du sang royal) d'être jugés par le peuple. Pylade avait bien commis le crime de concert avec eux; mais outre qu'il n'était pas parricide, le poëte a eu soin de faire remarquer que, par une coutume, juste ou injuste, réelle ou imaginaire, il ne pouvait être jugé que par les Phocéens, ses compatriotes. Le jugement des Argiens est raconté fort en détail. Il a lieu selon les formes antiques. Le peuple se conduit par des principes qui tiennent à la fois de la rigueur et de la pitié. Il condamne les accusés, mais leur épargne l'infamie du supplice. Oreste condamné, prêt à exécuter la sentence de ses propres mains, est retenu par Pylade, qui fait naître en lui l'espérance de se venger : Électre y joint celle de sauver leurs vies. Le moyen qu'elle imagine a été ménagé avec beaucoup d'art, et le succès va au delà de leur attente : cependant, sans l'intervention d'Apollon, le sort de tous les acteurs serait resté dans l'obscurité; mais ce dieu vient répandre la lumière sur le présent et sur l'avenir; en sorte que dès le commencement de l'action jusqu'à la fin, et beaucoup au delà, aucun nuage ne trouble le plaisir du spectateur. Cette fable, d'ailleurs, est implexe; mais la péripétie est du malheur au bonheur, et par conséquent peu tragique.

L'action est-elle une? Quelle question résout-

elle? Cette question se trouve dans la pièce en termes formels ; et peut-être le poëte ne l'y a-t-il pas mise sans dessein; c'est celle que le héraut adresse à l'assemblée : « Faut-il qu'Oreste vive ou meure » après avoir tué sa mère? » Il est aisé de voir que tout tend à ce but; et qu'on ne saurait décomposer la réponse en diverses parties, qu'on pût transposer ou détruire, sans désordonner l'ensemble. Le jugement d'Électre est joint à celui d'Oreste; il est d'un plus faible intérêt. « Les enfans mâles sont » les colonnes de leurs maisons [1]. » Ce jugement n'est qu'un épisode; mais il est propre au sujet, ainsi qu'Aristote l'exige. Il y en a un second qui a le même caractère. C'est la maladie d'Oreste. Sans cette circonstance, la question et la réponse n'auraient pas moins lieu, mais seraient infiniment moins intéressantes. Les autres épisodes, savoir, l'arrivée d'Hélène et de Ménélas, la présence d'Hermione dans le palais, l'offrande au tombeau de Clytemnestre, l'arrivée de Tyndare, celle de Pylade, quoique moins propres au sujet, ne nuisent pas à la simplicité de l'action, parce que chacun d'eux est motivé très-soigneusement, et qu'aucun ne peut être appelé étranger. Je pense néanmoins, et je crois que personne ne doute que la pièce serait plus belle, si l'auteur avait pu se passer d'une partie de ces secours; je ne dis pas de

[1] *Iphigénie en Tauride*, v. 57.

tous, car il en résulterait de la sécheresse. Sophocle même, dans ce chef-d'œuvre de *Philoctète*, qui semble fait pour être la règle du beau, a introduit un personnage dont il pouvait se passer, puisqu'on l'a supprimé dans la tragédie française; il le pouvait, mais il ne l'a pas voulu. Pour en revenir à *Oreste*, de tous ces épisodes, celui de Tyndare est le plus étranger au sujet, et cependant on ne pourrait le retrancher sans ôter un moyen de développer les caractères. On peut donc accorder que la fable de cette tragédie, quoiqu'un peu surchargée d'épisodes, est cependant une; parce que ces épisodes ne font point perdre de vue la question principale.

L'action est entière, puisqu'on en voit le commencement, Oreste menacé; le milieu, Oreste condamné; la fin, Oreste délivré. Elle est d'une juste étendue, et pourrait aisément être soumise à la règle des vingt-quatre heures.

Elle a nœud et dénoûment. Le dénoûment se fait brusquement par l'arrivée d'Apollon; mais il a commencé à se préparer dès le milieu de la scène IV de l'acte III, par les conseils qu'ouvrent Électre et Pylade. La solution de la question principale, par l'intervention d'une divinité, n'est point un défaut en elle-même : *Philoctète* en est la preuve; mais il faut, comme dans cette dernière tragédie, que le spectateur ne puisse entrevoir au-

en un autre moyen de la résoudre. Le poëte trahit sa faiblesse, lorsqu'il prépare un dénoûment dont il ne fait pas usage ; il montre au contraire sa vigueur, lorsque, comme Sophocle, il laisse parfaitement incertain sur le moyen qu'il lui plaira de choisir, et sur la catastrophe qu'il se réserve. Si quelque chose indiquait que Philoctète peut être emmené de gré ou de force, c'est en vain qu'Hercule descendrait des cieux. Aussi Sophocle est loin de songer à filer un dénoûment : l'action est parfaitement insoluble au point où il la conduit, et c'est en quoi son génie brille davantage ; car s'il avait ménagé quelqu'issue qu'aucun mortel pût entrevoir, pourquoi Sophocle ne l'aurait-il pas employée ? Il y a donc de la faiblesse dans la fin de l'action d'*Oreste*. On nous montre un dénoûment très-possible, car Ménélas n'est point inflexible comme Philoctète ; il peut bien d'ailleurs faire des promesses : Oreste peut aussi finir tragiquement. Il est bien vrai que tous ces dénoûmens seraient mauvais ; mais ne peut-on point accuser l'auteur de s'être engagé dans un défilé qui ne lui laissait que le choix de violer les lois de la tragédie, en ne dénouant point l'action, ou de s'exposer au reproche de n'avoir pu achever le dénoûment qu'il avait entrepris ?

Outre toutes ces conditions, Aristote exige de plus que l'action tragique soit sérieuse, ou peut-

être vertueuse, et, par une conséquence nécessaire, grave, importante et intéressante. Il est plus intéressant de voir un homme entreprendre de sauver la vie d'un autre que la sienne; et sous ce point de vue, l'action d'*Oreste* a moins de mérite que celle d'*Hélène*, par exemple, ou d'*Iphigénie en Tauride.* Cependant, comme Pylade et Électre sont les premiers auteurs de l'entreprise, ce défaut ne devient sensible qu'au moment où Oreste paraît fonder ses espérances sur la mort d'Hélène et d'Hermione. Il serait vraiment odieux s'il n'avait encore plus pour but de se venger que de vivre; mais ceci dépend proprement de la partie des mœurs.

A cet égard, peu de tragédies sont plus remarquables que celle-ci; on croit y reconnaître la philosophie de Socrate. Le temps où la pièce fut composée, s'accorde avec cette conjecture; et le portrait présumé de Socrate qu'on y trouve tracé, paraît une preuve de leur intimité à cette époque. Il semble que ces deux illustres amis aient eu dessein d'offrir le tableau le plus touchant des suites d'un crime odieux. Un matricide, l'ordre d'un dieu, un père vengé; voilà à la fois le crime le plus atroce, l'excuse la plus légitime, le motif le plus héroïque.

Cependant, si dans ce sujet tout est merveilleux; si on voit, comme dans Eschyle, Apollon et les furies

se disputer une victime, le spectateur, étranger à de tels évènemens, ne se mettra pas à la place du personnage, et craindra peu les mêmes dangers. Qu'on nous peigne, au contraire, un jeune homme d'une imagination ardente, d'une sensibilité excessive, susceptible de toutes les impressions de l'enthousiasme et du fanatisme; ceux qui se reconnaîtront dans cette image, ceux qui auront vu des hommes de cette trempe (et qui n'en a pas sous les yeux?), tous ces spectateurs, dis-je, ne seront-ils pas aussi vivement qu'utilement affectés? Voyons comment sont marqués les traits de ce caractère. Les faits suffisent pour l'annoncer. Oreste a tué sa mère; il a cédé à une impulsion étrangère; Électre ne cessait de l'entretenir des apparitions d'Agamemnon.

Ainsi des causes naturelles se sont jointes à l'ordre d'Apollon, et ces causes sont dans le caractère même d'Oreste; c'est le premier trait qui le fasse connaître. Le coupable s'effraie; il est livré aux remords; la maladie qui le tue, c'est la conscience. Il devient sombre, languissant, furieux; six jours se passent sans qu'il prenne de nourriture; c'est une suite naturelle du crime; c'est l'effet inévitable d'une imagination mobile, d'une âme sensible et passionnée. Un observateur médiocre aurait peut-être rendu Oreste insensible aux peines de la loi, ou lui eût inspiré des réso-

lutions plus héroïques que celles qu'on lui voit prendre. Je ne prétends pas justifier tout-à-fait celle-ci, mais il y a de l'art à avoir laissé dans le caractère d'Oreste quelques traces de faiblesse : les imaginations promptes et mobiles n'en sont pas exemptes. Oreste d'ailleurs est malade : aussi lui voit-on prendre peu de résolutions par lui-même : si son ami ne l'entraînait au Conseil où il doit défendre sa vie, il aurait attendu sa sentence, et l'aurait subie sans résistance. Mais ce qui caractérise plus fortement encore l'âme sensible d'Oreste, ce sont toutes les expressions qu'il emploie : tout ce qu'il dit sans dessein, au hasard, porte l'empreinte d'une âme agitée, et dont les émotions ne sont point celles des hommes ordinaires. En s'éveillant, il n'a de force que pour demander du secours, et pour prier sa sœur d'approcher de son cœur. Revenu de son transport, il ne songe qu'aux tourmens qu'il cause à sa sœur.

Dans son entretien avec Ménélas, il trahit les mouvemens de son cœur, en avouant que, quoiqu'il fût comme mort (car il s'exagère même ses maux physiques), cependant ce qui fait son tourment, c'est l'action qu'il a commise, c'est sa conscience; il fait un tableau effrayant des images qui troublent son repos; il implore Ménélas. Il aperçoit Tyndare : « Je suis perdu, » s'écrie-t-il; mille tendres souvenirs s'offrent à lui; il ne peut

trouver d'expressions pour peindre ce qui se passe en lui : « O tourmens de mon cœur ! ô pensée » déchirante !... N'est-il point de ténèbres où ca- » cher mon visage ? » Tyndare arrive. Oreste veut parler, mais les cheveux blancs de son aïeul glacent la parole sur ses lèvres. Ménélas le trahit ; alors, il ne voit plus de ressource ; il demeure abattu. Tout à coup Pylade paraît ; c'est un ciel pur après l'orage : il se livre à ses conseils ; son corps et son âme se reposent à la fois sur ce fidèle ami. Son discours, transmis à la vérité par un simple villageois, est celui d'un homme languissant, épuisé par la fatigue et la maladie. Il est condamné. C'est ici que l'art du poëte et sa philosophie se font le plus remarquer. Si Oreste, dans son malheur, offre la fermeté d'Ajax, l'inflexibilité de Philoctète, ou si seulement il se dévoue avec l'intrépidité de Ménécée dans les *Phéniciennes*, de Ménélas dans la tragédie d'*Hélène*, de Polyxène dans celle d'*Hécube*, de Macarie dans les *Héraclides* ; dans le premier cas, il y aura inconstance, contradiction dans le caractère ; dans le second, défaut de caractère ; la fin de la pièce manquera du coloris des mœurs ; ce ne sera plus Oreste, mais quelqu'autre héros qu'on verra mourir.

D'un autre côté, si Oreste témoigne quelque frayeur, ce n'est plus le fils d'Agamemnon ; ce

n'est plus un héros, ce n'est plus un personnage tragique. On voit comment le poëte a passé habilement entre ces deux écueils. La fin de sa pièce est plus forte encore par les mœurs, que le commencement, et néanmoins Oreste ne témoigne aucune lâcheté. Il arrive armé en quelque sorte contre lui-même et contre les larmes de sa sœur. « Contiens » ces lamentations de femme. » Cependant Électre, livrée aux transports de la douleur, commence à émouvoir le cœur d'Oreste : il le sent, et en frémit. « Au nom des dieux ! ne m'inspire point de faiblesse. » Sa sœur veut qu'Oreste l'immole. Cette idée bouleverse son courage, et le dispose à partager des sentimens plus tendres. Électre l'embrasse en pleurant. C'est alors qu'il ne peut lui refuser des adieux pleins de tristesse. Mais bientôt il revient à lui, et veut se percer de son épée, lorsque Pylade lui offre un moyen de vengeance qu'il embrasse avec ardeur.

Je finirai ces observations sur le caractère d'Oreste, par une remarque qui servira peut-être à expliquer la popularité des deux scènes du Phrygien, et en particulier de celle de cet esclave avec Oreste. Je crois que c'est pour éclairer mieux le caractère de celui-ci, qu'Euripide a imaginé ce personnage ridicule et subalterne. Quelques précautions qu'eût prises ce poëte pour donner à Oreste un caractère héroïque au milieu de ses faiblesses, et pour expli-

quer par un excès de sensibilité les phénomènes de sa conduite morale, il ne pouvait se dissimuler que l'action théâtrale était peu noble par elle-même, envisagée comme l'entreprise du héros, puisque sauver sa vie, est, comme le dit assez le Phrygien lui-même, le vœu commun de l'homme libre et de l'esclave. Il a donc cherché, je crois, à l'ennoblir par un contraste. En effet, Oreste sauve sa vie en héros, avec honneur, comme le dit Pylade, ou du moins avec courage. Le Phrygien sauve aussi sa vie, mais lâchement et par les prières. Si tel n'a point été le but d'Euripide, il serait difficile de dire pourquoi il a prolongé si fort ces deux scènes. Il est d'ailleurs inutile de répéter ce que j'ai dit en parlant du dénoûment, sur l'atroce moyen adopté par les trois conjurés, que la soif de la vengeance fait paraître moins odieux, à la vérité, mais ne peut point justifier.

Je m'étendrai peu sur les caractères secondaires; mais il sont également traités avec beaucoup de vérité et de soin. Électre est une femme, et par conséquent ne peut être exempte de faiblesse; mais c'est une âme naturellement ferme, âpre même jusqu'à un certain point, fière et vindicative. Pylade a le caractère d'un généreux ami; et c'est avec un vif regret qu'on le voit souiller ce noble caractère par un projet indigne de lui; car, quoiqu'il puisse dire, on ne lui pardonnera jamais

le meurtre d'une femme : c'est beaucoup que dans Énée on en supporte la pensée; on l'envisage en lui comme l'expression outrée d'une indignation légitime; mais on n'en peut tolérer l'exécution. Les caractères de Tyndare, d'Hélène et d'Hermione n'ont pas été négligés. Celui-ci a été rendu intéressant pour que le spectateur fût alarmé du coup qui la menace, et vît avec plaisir le héros de la pièce s'unir à son sort. Enfin, c'est une sorte de contraste avec le caractère de Ménélas.

Ce dernier caractère est plus mauvais que bon : il n'est pas nécessaire à la pièce : ce sont deux choses incontestables. Il est plus mauvais que bon; cela est vrai, sur-tout dans les idées anciennes où les devoirs de la parenté portaient un caractère de sainteté qui les rendaient encore plus inviolables qu'ils ne le paraissent de nos jours. D'ailleurs, les motifs qui l'animent sont peu assortis à la dignité du caractère héroïque, puisque c'est, d'un côté, une ambition qui n'a rien de haut et de grand, et qui ne se dévoile que par de sourdes et lâches menées; de l'autre, la crainte et la faiblesse, qui sont les défauts les plus éloignés du caractère tragique. Ce caractère est-il nécessaire à la pièce? Nullement, puisque le personnage lui-même est épisodique. La réponse serait bien différente si l'on demandait : Ménélas, avec un tel caractère, doit-il agir comme il fait? ses mœurs sont-elles

constantes? Elles sont telles certainement; et il n'est pas possible de voir quel reproche M. Dacier a pu lui faire à cet égard. Ménélas avait, comme je viens de le dire, deux raisons qui, d'après son caractère donné, rendaient toute sa conduite non-seulement convenable, mais nécessaire. La crainte de Tyndare et du peuple, une secrète ambition, voilà les motifs qui l'animent; et on en prévoit l'influence dès le commencement de son entretien avec Oreste[1]. D'ailleurs, nécessité ne signifie point la même chose que constance : ce serait prêter à Aristote un double emploi de mots qui n'est point dans le caractère de sa philosophie. Au reste, les deux passages de sa poétique où il critique le Ménélas d'*Oreste*, ne sont pas exempts d'obscurités; mais il me paraît que la pièce d'Euridipe doit leur servir de commentaire.

Passons à la partie des pensées. C'est la partie brillante d'Euripide, suivant le jugement de Quintilien, que j'ai rapporté dans l'*Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide*, jugement que cette pièce confirme pleinement.

L'art d'exposer, de réfuter, d'émouvoir, enfin toutes les parties de la rhétorique, brillent dans les discours d'Oreste et de Tyndare. Peut-être

[1] Et même dès son arrivée; car, comme l'observe un scholiaste, pourquoi arrive-t-il à Argos plutôt qu'à Sparte, si ce n'est comme le montre assez sa conduite, afin d'en chasser Oreste?

Euripide s'écarte-t-il quelquefois de la règle si juste, tracée par Aristote, de cacher l'art oratoire : l'art peut, sans inconvénient, paraître jusqu'à un certain point dans l'orateur, jamais dans le héros tragique. A tout autre égard, les règles de la rhétorique s'appliquent également aux discours de l'un et de l'autre. Il y a beaucoup de force logique dans les deux discours d'Oreste; mais elle ne frappe pas au premier coup-d'œil, parce qu'elle tient à des liaisons fines, et qu'elle suppose des préjugés qui n'existent plus pour nous. Il n'y en a pas moins dans celui de Tyndare, et on trouve peu de mouvemens plus beaux et plus naturels que celui qui arrache des larmes à ce vieillard; peu d'exordes plus intéressans que cette crainte qu'Oreste témoigne d'affliger le cœur d'un aïeul qui l'a élevé. On remarque dans cette pièce quelques maximes justes et bien placées; elles y sont moins prodiguées que dans *Hécube*, sur-tout si l'on excepte celle qui paraît transposée dans le discours du Messager.

Quant à la diction, il serait superflu de faire aucune remarque en français sur des expressions grecques. J'ai tâché de conserver dans la traduction la simplicité de l'expression raisonnée, et de donner quelque faible idée du coloris de l'expression poétique. Les chœurs lyriques, la monodie d'Électre, le récit du Phrygien, et le dialogue

du chœur et d'Électre, lorsque le premier paraît pour la première fois sur la scène, étaient probablement chantés; mais c'est une partie des charmes tragiques qui est absolument perdue pour nous. On peut seulement observer ici que les chœurs intermèdes sont tous liés à l'action tragique.

Le spectacle offrait quelques situations intéressantes : le lit d'Oreste, gardé par sa sœur, et ses amies s'avançant avec précaution ; les fureurs d'Oreste entre les bras de sa sœur ; et à la fin, Ménélas furieux, menacé de la chute et de l'embrasement du palais, voyant le glaive levé sur la tête de sa fille; ces tableaux devaient faire de l'impression sur un théâtre où l'on n'oubliait rien de ce qui peut frapper les yeux.

FIN DE L'EXAMEN D'ORESTE ET DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TRAGÉDIES D'EURIPIDE,

Traduites par le P. Brumoy et par M. Prévost, de l'Académie Royale des sciences et belles-lettres de Berlin.

VA1
1553960

Intiero con quattro figure 111

verificato 13 7bre 1858

Ant.o Ciappi 31